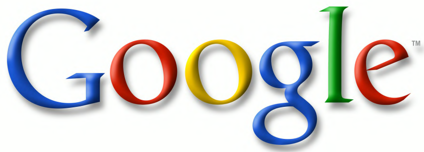

Google




LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXV.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXV.

L'ANNÉE LITTERAIRE.

LETTRE I.

Mémoires pour servir à la Vie de Nicolas DE CATINAT, *Maréchal de France ; un volume in-12 de 300 pages. A Paris, chez la Veuve Duchesne Libraire rue Saint Jacques.*

On connoît, par l'Histoire Générale, les Campagnes du Maréchal *de Catinat ;* mais les Mémoires de sa Vie n'avoient pas encore été recueillis. On voit, par le détail & l'ensemble de ses actions, réunies dans cet ouvrage, que ce grand homme possédoit non-seulement tous les talens nécessaires à son état, mais qu'il eut encore des vertus. La simplicité

fut la baſe de ſon caractère ; il ſervit ſa Patrie avec le déſintéreſſement des premiers Héros de Rome, & la France a produit peu de Généraux qui aient porté plus loin, dans leurs expéditions militaires, la circonſpection & la prudence : qualités qui l'avoient fait appeller de ſes Soldats *le Père la Penſée.*

Nicolas de Catinat naquit le 1er Février 1637, de *Pierre de Catinat*, Doyen du Parlement de Paris, & de *Catherine Poiſle.* Sa famille étoit originaire du Perche, où ſes ancêtres avoient occupé les premières places de la Magiſtrature. Sa généalogie ne préſente point une ſuite éclatante de dignités & de charges ; mais elle offre des vertus héréditaires. On voit, par l'Hiſtoire du Perche, que les ayeux de M. *de Catinat* vivoient depuis longtemps en citoyens reſpectables dans l'obſcurité de cette Province, & qu'ils y jouiſſoient de cette vénération précieuſe qu'inſpire une famille vertueuſe.

La première éducation du Maréchal *de Catinat* fut celle d'un homme deſtiné à la Magiſtrature, qui étoit la

profeſſion de ſes pères. Dès qu'elle fut achevée, le jeune *Catinat* entra au Barreau, & s'y fit recevoir Avocat, dont il exerça quelque temps les fonctions. Mais il ne tarda pas à renoncer à cet état : choiſi pour plaider une Cauſe, dont la juſtice lui paroiſſoit démontrée, il la perdit. Ce mauvais ſuccès rebuta un génie qui ſe ſentoit né pour la ſupériorité ; il crut qu'il devoit la chercher dans une autre carrière. M. *de Catinat* embraſſa le ſervice Militaire ; il fut d'abord Lieutenant dans le Régiment de Cavalerie que commandoit M. *de Fourille*. Il ſe fit bientôt eſtimer dans ce grade ; &, ce qui paroîtra peut-être ſingulier, c'eſt que ce fut à des ſièges qu'un Lieutenant de Cavalerie commença à ſe faire connoître. *Louis XIV*, témoin d'une belle action de M. *de Catinat* au ſiège de Lille, lui donna ſur le champ une Sous-Lieutenance au Régiment des Gardes. On ne trouve rien, dans les archives de ce Corps, qui puiſſe donner quelque lumière ſur la conduite qu'y tint M. *de Catinat*. On ſçait ſeulement qu'il y ſervit pendant les Cam-

pagnes de 1672, 1673, 1674 & 1675
qu'il fut bleſſé à la Bataille de Sénef
& que le grand *Condé* eut la bonté d
lui écrire : *Perſonne ne prend plus a*
part que moi à votre bleſſure ; il y a
peu de gens faits comme vous, qu'o
perd trop quand on les perd : expreſ
ſions qui marquent l'eſtime diſtingué
que ce Prince avoit déja conçue po
lui. La priſe de Beſançon & celle d
Fort Saint-Etienne confirmèrent, dar
l'eſprit du Roi, la réputation de va
leur que s'étoit acquiſe M. *de Catinat*
elles firent encore naître à ce Princ
le deſir de juger ſi ce courage, ta
de fois éprouvé, étoit joint à l'eſpr
de détail. Il le nomma, dans cet
vue, Major-Général de l'Armée q
devoit agir, en 1676, entre la Meu
& la Moſelle, ſous les ordres du Ma
réchal *de Rochefort*. M. *de Catinat* f
chargé du même emploi pendant pl
ſieurs Campagnes, & il l'auroit exer
plus long-temps, ſi l'averſion que M
de la Feuillade avoit pour lui n'e
ſauvé ſes talens de cet écueil, en l'en
pêchant de devenir Major du Rég
ment des Gardes, & par conſéque

toujours Major-Général de l'Armée. M. *de la Feuillade* assura le Roi qu'on pouvoit faire de M. *de Catinat un Général, un Ministre, un Ambassadeur, un Chancelier, mais non pas un Major du Régiment des Gardes.* Le Roi, en retirant M. *de Catinat* de l'emploi de Major-Général, lui donna successivement le commandement des troupes de Saint-Guilain, qui devoient être opposées à la garnison de Mons; celui du Câteau-Cambresis, pour bloquer la Ville de Cambrai; &, à la Paix de Nimègue, il se trouva Commandant à Dunkerque, avec le grade de Brigadier. Tels furent les premiers pas de M. *de Catinat* dans la carrière militaire.

La Paix laissoit ses talens dans l'inaction, & M. *de Louvois* vit avec regret qu'on alloit oublier un homme précieux à l'État. Il voulut essayer de s'en servir en qualité de Négociateur, & l'envoya à Pignerol pour traiter avec le Duc *de Mantoue* de l'entrée des troupes Françoises dans la Ville de Casal. La trahison d'un Secretaire du Duc fit manquer, pour le moment,

cette négociation, & M. *de Catinat* revint en France chargé du ſoin de préparer ſes troupes à recommencer la guerre. Le Roi l'avoit nommé Inſpecteur d'Infanterie.

Le Duc *de Mantoue* ayant enfin conſenti à livrer la Citadelle de Caſal aux troupes Françoiſes, M. *de Louvois* envoya ſur le champ à M. *de Catinat* un Brevet de Maréchal de Camp, avec ordre de quitter ſon Gouvernement de Flandre, & de ſe rendre en ſecret à Pignerol. Il s'y mit à la tête de douze bataillons, marcha vers Caſal, & entra dans la Citadelle, avant qu'aucune Puiſſance pût être informée de cet événement. Cette nouvelle Commiſſion donnoit à remplir à M. *de Catinat* pluſieurs points importans : il devoit ſur-tout entretenir la bonne intelligence entre les Mont-Ferrains & les troupes Françoiſes, rétablir dans celles-ci la diſcipline, & les contenir dans une exacte ſubordination ; entrepriſe très-difficile à exécuter. M. *de Catinat* tenta d'y réuſſir moins par les Réglemens, qu'en procurant des occupations analogues aux différens carac-

tères des Officiers. Il donna des bals & des ſpectacles à ceux qui ne pouvoient être occupés que par les plaiſirs, fit obtenir des jardins, confia des détails à ceux qui préféroient la vie tranquille. Il voulut paroître faire adopter à ſa garniſon les coutumes & les uſages du pays, & alla même, ſuivi de tous les Officiers, demander à l'Evêque de Caſal la permiſſion de faire gras le Carême; exemple de ſoumiſſion à l'Egliſe qui édifia les Mont-Ferrains. Ce trait, & beaucoup d'autres de ſa ſageſſe, firent dire de lui au Pape *Innocent XI*, *que c'étoit un homme d'une rare prudence.* Ce Pontife ne rétracta point cet éloge, quand M. *de Catinat* arrêta l'Inquiſition, qui vouloit intervenir dans l'abjuration des Officiers, & s'ingérer dans la conduite des troupes Françoiſes. *Je veux*, diſoit-il, *reſter*, *autant qu'il eſt poſſible*, *dans nos mœurs.* Ce fut pour n'en pas ſortir qu'il punit ſévérement un Officier, qui, croyant ſatisfaire à ſes engagemens avec une Courtiſanne, lui avoit donné deux jettons au lieu de deux louis qu'il lui avoit promis; *Si*

vous sçaviez, mon Général, disoit cet Officier en s'excusant, *la marchandise qu'elle m'a donnée !* Cette raison ne fut pas admise par M. *de Catinat*, qui lui fit publiquement honte de sa conduite, & l'obligea de tenir sa parole.

La discipline & le bon ordre étant établis dans Casal, M. *de Louvois* proposa au Roi M. *de Catinat* pour commander les troupes que Sa Majesté devoit envoyer contre les Religionnaires des vallées du Roi de Sardaigne. La modestie du nouveau Général approchoit de la timidité. M. *de Louvois* fut obligé de lui réïtérer l'ordre de remercier le Roi de ce commandement : il s'en excusoit, *sur ce qu'il ne croyoit pas*, disoit-il, *pouvoir prendre cette liberté.* La difficulté du local rendit cette Campagne très-pénible ; M. *de Catinat* donna l'exemple à ses troupes, en partageant toutes leurs fatigues. *On le voyoit*, disent les Mémoires du temps, *gravissant les montagnes à pied, & glissant sur le cul comme le Soldat, dans les descentes.* Les ennemis, par la combinaison de ses marches, se virent attaqués en même temps par

devant & par derrière, & les mesures du Général furent si justes, que les vallées se trouvèrent soumises au jour qu'il avoit fixé. Il nous a laissé lui-même un Journal de cette expédition; & quand, sur la fin de ses jours, il jetta au feu tous ses papiers, pour anéantir, s'il étoit possible, le souvenir de ses exploits, il conserva en entier ceux qui répondoient à la Campagne de 1686, & il y écrivit de sa propre main; *Papiers que j'ai jugé à propos de conserver.* Son attachement pour cette Campagne venoit peut-être, ou de ce qu'elle étoit son coup d'essai de Général, ou de ce que son expérience lui ayant fait connoître quelle étoit l'incertitude des calculs pendant la guerre, il se rappelloit avec plaisir la justesse des siens en cette occasion.

Au retour de cette expédition, M. *de Catinat* fut nommé Gouverneur de Luxembourg. Il arriva dans cette Place le 8 Février 1687, & entra dans la ville à pied, enveloppé dans son manteau, pour épargner les cérémonies & la dépense qu'occasionne, en

pareil cas, l'arrivée d'un nouveau Commandant. Cette modestie pourroit paroître affectée, si l'on ne sçavoit d'ailleurs que M. *de Catinat* soutint toute sa vie ce caractère de simplicité. Son premier acte de commandement fut de refuser ce que les Généraux appellent *les traitemens du pays*; il ne les accepta dans la suite que par les ordres du Roi. Ce sacrifice n'auroit eu rien d'admirable de la part d'un homme riche; mais on sçait que M. *de Catinat*, né pauvre, ne pouvoit trouver que dans son économie un supplément à la modicité de son revenu: aussi, à la fin de l'année, pria-t-il avec confiance le Ministre de lui continuer une gratification de deux mille écus, qui, les autres années, *lui étoient de commodité, mais celle-ci de nécessité.*

Le Roi ayant assemblé à Vaucouleurs un camp de Cavalerie, M. *de Catinat* en eut le commandement. Il reçut ordre, peu de tems après, de lever sous son nom deux régimens, l'un, d'infanterie, l'autre, de dragons, & d'aller reconnoître le pays de

Juliers & la ville d'Aix-la-Chapelle. De retour à Luxembourg, il y trouva des lettres de Lieutenant-Général, avec ordre de se rendre en secret devant Philisbourg, dont on avoit résolu le siége, que M. LE DAUPHIN devoit commander. Aussitôt après la reddition de cette Place, il alla mettre à contribution les pays de Juliers & de Limbourg. *Faites de rudes exécutions*, lui écrivoit M. *de Louvois*, *mettez le feu dans tous les lieux qui ne voudront pas payer les contributions.* M. *de Catinat* sçut allier, en cette occasion, le service de l'Etat avec les loix sacrées de l'humanité; les contributions furent payées sans incendie & sans ravages. *La Province de Juliers*, écrivoit alors le Gazetier de Hollande, *a eu le bonheur que les Troupes fussent commandées par ce Général; si c'eût été tout autre, tout le Pays auroit été brûlé.*

Je n'entrerai point, Monsieur, dans le détail de la belle Campagne de Piémont, ni des célèbres victoires de *Staffarde* & de *la Marsaille*, dont tout l'honneur appartient au Maréchal de

Catinat. Ces événemens publics sont trop voisins de notre temps, pour qu'ils puissent être ignorés de personne. En envoyant à la Cour la relation de la bataille de *Staffarde*, M. *de Catinat* ne s'y donne que la part d'un Soldat. Tous les Colonels y étoient nommés; & le Roi, au rapport du Général, avoit à chacun d'eux une obligation particulière. *Catinat* finissoit en s'excusant au sujet de ceux qu'il oublioit. La Cour n'apprit ses propres exploits que par les lettres de différens particuliers; on sçut que son cheval avoit été tué sous lui, qu'il avoit reçu plusieurs coups de feu dans ses habits, & une contusion au bras gauche. En un mot, il étoit si peu question du Général dans cette relation, que, quand elle fut rendue publique, un nouvelliste, qui en avoit écouté la lecture, demanda d'un air de curiosité : *M. de Catinat étoit-il à cette bataille?*

Le lendemain de la bataille, étant allé remercier le régiment de Grancey, dont la valeur n'avoit pas peu contribué à la victoire, plusieurs soldats qui

jouoient aux quilles à la tête du Camp, quittèrent leur jeu pour s'approcher du Général; mais M. *de Catinat* leur dit avec bonté de retourner à leur partie. Quelques Officiers lui proposèrent alors d'en faire une; il l'accepta, & se mit à jouer aux quilles avec eux. Un Officier Général qui se trouvoit présent, voulut en plaisanter, & dit qu'il étoit bien extraordinaire de voir un Général d'armée jouer aux quilles après une victoire remportée : *vous vous trompez*, répondit M. *de Catinat*, *cela ne seroit étonnant que dans le cas où il l'auroit perdue.* Il faut convenir, Monsieur, que cette popularité, que cette facilité de mœurs, dans un moment qui seroit pour tant d'autres un moment d'ivresse, peignent bien le Héros & le grand homme.

Ce fut dans le cours de ces Campagnes, en Piémont & en Savoie, que M. *de Catinat* reçut enfin le bâton de Maréchal de France. Cette grace excita dans lui une joie presqu'enfantine, qui caractérise assez bien les ames pures. *Il n'y a point de flegme*, s'écrioit-il, *à l'épreuve d'une pareille*

nouvelle ; je ſuis agité d'une joie que je ne connoiſſois pas encore. C'eſt ſurtout dans la Lettre qu'il écrivit à ſon frère, que l'homme ſe montre en entier. Il répand dans ſon ſein la joie que lui a cauſée M. *de Fénelon*, en lui mandant que le Roi, liſant dans ſon cabinet la liſte des Maréchaux de France, s'étoit écrié à ſon nom : *c'eſt bien la vertu couronnée !* » Ceci n'eſt » que pour nous deux, marque-t-il à » ſon frère ; ne faiſons participer per» ſonne à notre joie ; gardons-en le » ſecret, & ne le dis pas même à ma » ſœur Pucelle «.

La paix ayant été conclue, le Maréchal *de Catinat* revint à Paris. Il logeoit dans la rue de Sorbonne, quartier qui annonce la modeſtie de ſon habitation. La vie qu'il menoit pendant la paix étoit fort ſimple : il ſe plaiſoit dans la ſociété de ſa famille, alloit les dimanches entendre l'office dans la ſacriſtie des Chartreux, & ſe promenoit enſuite dans leur enclos. M. *le Roi*, ſon ami, qui l'accompagnoit dans ces promenades, raconte qu'un jour ſes enfans, s'amuſant à jouer pendant qu'il

causoit avec le Maréchal, jettèrent leurs chapeaux sur des arbres, pour en faire tomber des nids d'oiseaux : les chapeaux restèrent suspendus aux branches. Le Père arrive, & veut essayer de les faire tomber avec sa canne, qui, par malheur, reste aussi sur les branches. Le Maréchal, pour les tirer tous d'embarras, grimpe à l'arbre, s'élance pour ratrapper la canne, & fait en même temps tomber les chapeaux.

Un des plaisirs les plus vifs de M. *de Catinat* étoit d'aller de grand matin sur le milieu du Pont-Royal pour y jouir du spectacle que la vue y présente : *jamais*, disoit-il, *je n'ai rien vu d'aussi beau dans tous les pays que j'ai parcourus*. Il alloit aussi toutes les semaines à l'hôtel des Invalides. Un des enfans de M. *le Roi*, ayant souvent entendu le Maréchal parler de la beauté de cet édifice, eut la plus grande envie de le voir. Un matin, il abandonne sa classe, arrive chez le Maréchal, mis comme un écolier, & le trouve avec M. le Duc *d'Orléans*, depuis Régent du Royaume, & le Maréchal *de*

Maréchal, & le reconduiſit avec acclamation.

Il alloit tous les quinze jours à Verſailles. Le Roi lui demanda pourquoi on ne le voyoit jamais à Marly, & ſi quelqu'affaire l'en empêchoit : *Aucune, Sire*, répondit le Maréchal ; *mais la Cour eſt très-nombreuſe, & j'en uſe ainſi pour laiſſer aux autres la liberté de vous faire leur cour. Voilà bien de la conſidération*, répondit le Roi.

La guerre, pour la ſucceſſion d'Eſpagne, ayant commencé par l'Italie, le Prince *de Vaudemont* & M. *de Catinat* furent deſtinés à commander les armées réunies de France & d'Eſpagne. Cette Campagne ne fut pas heureuſe, quoique le Maréchal y déployât toute l'habileté d'un grand Général. Le commandement partagé, une armée mal pourvue, des rivaux, une cabale puiſſante, à la tête de laquelle ſe trouvoient la Ducheſſe *de Bourgogne* & Madame *de Maintenon*, lui firent e[illegible]ille c[illegible]dictions, qui le d[illegible]t [illegible]ervice & lui fi[illegible]nd[illegible]ite. Il empor[illegible]ée [illegible] de tous

Médavi. M. *de Catinat*, ayant obtenu d'eux la permiſſion de le faire entrer, il lui demanda quelle raiſon l'amenoit. L'enfant, embarraſſé, dit en héſitant : *on m'a dit, Monſieur, que vous pouviez me faire voir l'Hôtel des Invalides, & je viens vous demander cette grace.* Sa naïveté fit rire les auditeurs. Le Maréchal envoya dire à M. *le Roi* que ſon fils étoit chez lui, & qu'il le lui rameneroit ; il fit diner l'enfant, &, dès qu'il fut libre, il le prit par la main pour le mener à pied aux Invalides. A l'arrivée du Maréchal dans l'Hôtel, les Gardes prennent les armes ; les tambours battent ; tous les vieillards, les infirmes accourent ; on crioit dans les cours : *voilà le Père la Penſée.* Ce bruit effraya l'enfant ; le Maréchal le raſſura, en lui diſant que tout cela prouvoit l'amitié que ces gens reſpectables lui portoient. Il lui fit voir toute la maiſon, le mena, à l'heure du ſouper, dans tous les réfectoires, fit apporter deux verres, & but avec le jeune homme à la ſanté de tous ſes anciens camarades : tout le réfectoire, de bout & découvert, remercia le

Maréchal, & le reconduisit avec acclamation.

Il alloit tous les quinze jours à Versailles. Le Roi lui demanda pourquoi on ne le voyoit jamais à Marly, & si quelqu'affaire l'en empêchoit : *Aucune, Sire*, répondit le Maréchal ; *mais la Cour est très-nombreuse, & j'en use ainsi pour laisser aux autres la liberté de vous faire leur cour. Voilà bien de la considération*, répondit le Roi.

La guerre, pour la succession d'Espagne, ayant commencé par l'Italie, le Prince *de Vaudemont* & M. *de Catinat* furent destinés à commander les armées réunies de France & d'Espagne. Cette Campagne ne fut pas heureuse, quoique le Maréchal y déployât toute l'habileté d'un grand Général. Le commandement partagé, une armée mal pourvue, des rivaux, une cabale puissante, à la tête de laquelle se trouvoient la Duchesse *de Bourgogne* & Madame *de Maintenon*, lui firent essuyer mille contradictions, qui le dégoûtèrent enfin du service & lui firent demander sa retraite. Il emporta de l'armée les regrets de tous

les ſoldats. Le Maréchal, après avoir abdiqué les honneurs & la conſidération attachés au maniement des affaires publiques, ſe retira dans ſa petite terre de *Saint Gratien*, ſituée à trois lieues & demie de Paris, ſur la route de Saint Denis à Pontoiſe. C'étoit *Scipion* à *Linternum*. Le premier plan de vie qu'il ſe traça, fut de paſſer à Paris les quatre mois de l'hyver, le reſte de l'année dans ſa terre, & de s'éloigner peu à peu de la Cour. Il s'y préſenta d'abord toutes les ſemaines, enſuite de mois en mois, & finit par n'y plus aller que tous les ans. Sa retraite avoit l'air du mépris des grandeurs, & non du mécontentement des Grands. Il ſe montra toujours à la Cour dans ces grandes circonſtances, où l'abſence d'un homme en dignité prouveroit de l'humeur : tout annonçoit en lui un Philoſophe qui quittoit les charges avant que d'en être quitté.

La ſimplicité de ſon extérieur fut regardée, par ſes envieux, comme l'effet d'un orgueil délicat : *cet habit de drap uni, dont le Maréchal eſt toujours vêtu, eſt pour lui*, diſoient-ils,

la manière la plus sûre de se faire remarquer. Mais la conduite de M. *de Catinat* démentoit cette calomnie, puisqu'il sçavoit sortir de cette simplicité, quand il étoit obligé d'assister à quelques cérémonies d'éclat. Il étoit alors vêtu comme les autres; on le voyoit avec des habits magnifiques, mais qu'il quittoit avec plaisir, lorsque le moment de la représentation étoit fini. Ce costume simple du Maréchal donna lieu à plusieurs anecdotes. Se trouvant un jour à la Messe dans l'église des Jacobins, un Précepteur qui ne le connoissoit pas, lui fit céder sa place à ses élèves. On dit encore qu'étant allé pour affaires chez un premier Commis, les valets le firent attendre longtemps dans l'anti-chambre. Un Officier le reconnut, & avertit le Commis; celui-ci sortit pour lui faire ses excuses, auxquelles il répondit par cette leçon : *Ce n'est pas ma personne que vous avez tort de laisser dans votre anti-chambre, mais un Officier; quels qu'ils soient, ils sont tous également au service du Roi, & vous êtes payé par lui pour leur répondre.*

Des vues d'économie lui firent quitter Paris, pour se retirer entièrement à *Saint Gratien*. Le Roi, qui entendoit toujours parler de sa pauvreté, voulut un jour s'en instruire par lui-même; il lui fit dire de venir à Marly, & le mena voir ses bâtimens, sur lesquels il lui demanda son avis, en lui disant: *C'est le goût des vieux guerriers, comme nous, d'aimer à bâtir; apparemment que vous bâtissez aussi à Saint Gratien? Sire, c'est un goût*, lui repartit le Maréchal avec modestie, *que tout le monde ne peut pas satisfaire. Louis XIV* étonné reprit: *Mais vous êtes à votre aise; vous jouissez de six à sept mille livres de patrimoine, & d'environ quinze mille livres de rente de mes bienfaits, que vous avez bien mérités. Je jouis*, il est vrai, répondit le Maréchal, *du patrimoine que dit Votre Majesté; mais, pour ses bienfaits, il y a plusieurs années que je n'en suis pas payé.* le Roi envoya chercher le Contrôleur Général, & lui donna ordre de payer M. *de Catinat*; mais l'ordre ne fut exécuté qu'en partie, & il lui étoit encore dû à sa mort plusieurs années de ses pensions.

Louis XIV ne pouvoit refuser son estime au Maréchal, &, pour lui en donner une nouvelle marque, il le nomma en 1705 Chevalier de ses Ordres. Mais M. *de Catinat* ne voulut pas accepter cette grace. Ses parens, jaloux de faire passer à leur postérité cette illustration, se réunirent pour le conjurer d'accepter le cordon; ils lui présentèrent sa généalogie, pour lui faire voir qu'il étoit en état de faire ses preuves, & ils ajoutèrent *que sa conduite, en cette occasion, leur feroit tort à jamais. Si je vous fais tort*, leur répondit le Maréchal, *rayez-moi de votre Généalogie.* Il persista dans son refus.

Le Maréchal passoit, à S. *Gratien*, la plus grande partie de son temps à réfléchir; cet état lui étoit si agréable qu'il se promenoit toujours seul, & que chacun évitoit avec soin de le rencontrer & de le troubler dans ses réfléxions. *Nous ne passons pas un jour sans le voir*, écrivoit Madame *de Coulanges; je le trouve seul au bout d'une de nos allées; il y est sans épée; il ne croit pas en avoir jamais portée.* Cette simplicité du Maréchal produisit en-

core une méprise singulière, dont le souvenir s'est conservé, même jusqu'aujourd'hui, parmi les paysans de *S. Gratien*. Un jeune bourgeois de Paris, chassant auprès de *S. Gratien*, apperçut le Maréchal, & lui cria, sans ôter son chapeau : *Bon homme, je ne sçai à qui appartient cette terre : je n'ai point la permission d'y chasser, cependant je vais me la donner.* Le Maréchal l'écouta chapeau bas, & continua sa promenade. Le jeune homme voyant rire des paysans qui travailloient dans la campagne, leur en demanda le sujet. Ces bonnes gens lui répondirent : *Nous rions, Monsieur, de votre insolence, de parler ainsi à Monseigneur ; s'il avoit dit un mot, nous vous aurions battu.* Le Bourgeois confus courut après le Maréchal, lui demanda pardon, & l'assura qu'il ne le connoissoit pas : *il n'est pas nécessaire*, lui répondit le Maréchal, *de connoître quelqu'un pour lui ôter son chapeau ; mais laissons cela, & venez souper avec moi* ; ce que le sot Parisien n'osa point accepter.

Parmi les amis du Maréchal, qui faisoient

faisoient sa société la plus ordinaire, étoient Mrs. *de Caraman*, *d'Herbeville*; *de Liancourt*, *de Villepion*, *de Xaintrailles*, & le Maréchal *de Médavi*. La femme de ce dernier étoit presque toujours à *S. Gratien*, avec la nièce du Maréchal, qui plaisantoit volontiers avec elles. Il leur reprocha un jour, par exemple, de porter à la promenade des talons trop haut. Elles lui répondirent qu'il leur étoit impossible d'en porter d'autres. Le Maréchal fit enlever leurs souliers pendant la nuit, diminuer les talons, & remettre les souliers le lendemain à la même place. Les femmes marchèrent aussi bien qu'à l'ordinaire,& ne s'apperçurent pas que les talons étoient baissés; ce qui fit beaucoup rire le Maréchal. Cette plaisanterie donne une idée de la tranquillité d'ame & d'esprit dont il jouissoit dans sa retraite.

Cependant M. *de Catinat* avançoit en âge, & sa santé s'affoiblissoit de jour en jour, par une enflure considérable aux jambes. Il étoit encore attaqué d'une pituite qui menaçoit de l'étouffer. Il fit venir M. *Helvétius*, &

le pria de lui dire à peu-près le temps qui lui restoit à vivre. Ce Médecin lui fixa l'espace de trois mois, & lui ordonna du Lok. Le Maréchal, peu crédule, lui demanda : *Mais à quoi bon ce Lok ? A rendre l'agonie plus douce & moins longue*, répondit le Médecin. Dès qu'il fut parti, le Maréchal envoya chercher son testament, & le relut sans y rien changer. Ce testament, comparé avec le partage de M. *de Catinat* & les successions qui lui étoient échues, montre également son économie personnelle & son désintéressement dans le maniement des affaires ; il n'avoit ni diminué ni augmenté son patrimoine, pendant tout le temps qu'il avoit été au service du Roi. Il vit approcher la mort de sang froid, se fit apporter les Sacremens, & mourut le 22 Février 1712, dans la 74e année de son âge, en prononçant ces paroles, *mon Dieu, j'ai confiance en vous.*

Ces Mémoires, Monsieur, sont une des productions le plus intéressantes qu'on ait publiées depuis quelque temps. Les faits qu'ils contiennent font aimer le grand homme

dont ils ont la vie pour objet. Les actions militaires de M. *de Catinat* n'ont pas eu autant d'éclat que celles des *Turennes* & des *Condés* ; mais on ne peut s'empêcher de reconnoître, dans ce Général, une capacité qui saisissoit & fait réussir les moyens qu'il pouvoit employer. Ses opérations auroient été sans doute plus brillantes, s'il eût été moins pénétré du desir d'être sûrement utile. Une sagesse sans austérité, des vertus sans orgueil, des succès sans ostentation, des dignités obtenues sans brigues & soutenues sans faste, sur-tout cette simplicité constante qui n'appartient qu'aux ames supérieures & aux grands caractères : tels sont les principaux traits, sous lesquels paroît, dans ces Mémoires, M. le Maréchal *de Catinat*. Vous sçavez, Monsieur, que son *Eloge* est le sujet du prix d'éloquence que l'Académie Françoise a proposé pour cette année. Les Orateurs ne pourront pas se plaindre de la stérilité de la matière.

Je suis, &c.

A Paris ce 10 Janvier 1775.

LETTRE II.

L'Espagne Littéraire, Politique & Commerçante. Année 1774, Tome II. A Paris chez Lacombe Libraire, rue Christine.

LE compte que je vous ai rendu l'année dernière, Monsieur, du premier volume de ce nouveau Journal, a dû exciter votre curiosité pour les volumes suivans. Celui dont je vais vous entretenir, est rédigé avec autant de soin, & composé de matériaux aussi agréables & aussi instructifs. Différentes Relations & même plusieurs ouvrages périodiques nous ont mis au fait de tout ce qu'il y a d'intéressant à sçavoir, relativement à l'Italie & à l'Angleterre. Il seroit à souhaiter que quelqu'homme de Lettres s'attachât à nous faire connoître ainsi les mœurs & les usages de tous les Etats dont l'Allemagne est composée. Pour ce qui

concerne l'Espagne, nous n'aurons bientôt plus rien à desirer. Les différens morceaux compris dans l'ouvrage que je vous annonce, contribuent tous à jetter le plus grand jour sur l'histoire actuelle des mœurs & de la littérature de ce peuple estimable qui, jusqu'à présent, n'avoit pas assez attiré notre attention.

On trouve dans ce second volume la suite des *Lettres de M. d'Arévalo* pour l'instruction des Etrangers. L'auteur y donne des détails très-satisfaisans sur l'état présent de la Marine Espagnole. Il paroît que c'est une des parties dont le Ministère s'occupe le plus. Elle est sur le pied le plus respectable où elle se soit encore trouvée depuis *Philippe II.* Le nombre de vaisseaux de ligne, de frégates & d'autres bâtimens qui tiennent la mer, ou qui existent dans les ports de l'Espagne, est considérable & s'accroît journellement. On compte, outre les Capitaines Généraux & les Officiers de l'Etat-Major, huit Lieutenans Généraux, quatorze Chefs

d'Efcadre, foixante Capitaines de vaiffeaux, foixante-dix Capitaines de frégates. La lifte des Matelots enclaffés pour le fervice des armées navales eft de quarante-neuf mille cent quatre. Il y a de plus pour la Marine huit bataillons d'infanterie, dont la force totale confifte en cinq mille fept cens hommes; un Corps Royal d'artillerie, compofé de mille hommes diftribués en huit brigades; un Corps des Ingénieurs créé en 1770; un Corps de pilotes; enfin une Académie de Gardes Marines établie à Cadix, & compofée d'un Capitaine Lieutenant, d'un Enfeigne, de quatre Brigadiers, de huit fous-Brigadiers & de cent trente-huit Cadets. Cette Académie eft pourvue de Maîtres, pour enfeigner, non-feulement la navigation, la théorie & la pratique de l'artillerie, la conftruction des vaiffeaux & fes manœuvres, mais encore le deffin, la danfe, l'efcrime, ainfi que les Langues Etrangères.

Dans d'autres *Lettres*, M. *d'Arévalo* entretient fes Lecteurs des objets immenfes de commerce qu'embraffe

la Compagnie Royale des Caraques, qui commença à se former en 1729, sous la protection de *Philippe V*. » Elle » prit le nom de Compagnie des » Caraques, sans doute parce qu'elle » a formé ses principaux établissemens dans cette partie de l'Amé» rique, dont la côte est mouillée » par la mer du Nord, & qui étoit » autrefois habitée par une puissante » Nation qu'on appelloit les Cara» ques. Ce fut aussi ce qui détermina » les Espagnols à donner ce même » nom à la Ville qu'ils bâtirent en» suite dans ces parages. Cette con» trée produit le meilleur cacao de » toute l'Amérique, & il s'en fait » une consommation prodigieuse en » Espagne. C'est, par cette raison » même, un des principaux objets » du commerce de la Compagnie » dont nous parlons. Elle en réunit » encore beaucoup d'autres, tels que » les assortimens pour toutes les Pro» vinces de l'Amérique, les retours, » divers approvisionnemens pour l'Es» pagne, &c, &c, &c. On a remarqué que, depuis environ quarante-six

ans que cette Compagnie existe, elle n'a essuyé aucun procès sur les engagemens qu'elle a contractés. Elle ne se borne pas à se rendre utile à l'Etat par son industrie. Tantôt elle fait reconstruire un Hôpital qui aura été consumé par les flammes ; tantôt elle dote & marie de pauvres orphelines ; tantôt elle soutient des familles que des malheurs imprévus ont fait tomber dans l'indigence, &c.

L'auteur de ces *Lettres* nous donne aussi des détails curieux sur une institution d'un autre genre, sur l'Académie Espagnole de l'Histoire. Cette Académie a eu à peu-près la même origine que l'Académie Françoise, c'est-à-dire, qu'elle doit sa naissance au concours de quelques gens de Lettres qui s'assembloient fréquemment chez un ami commun, & qui se plaisoient à converser sur différens points contentieux de l'Histoire d'Espagne. On faisoit des Dissertations qu'on lisoit à des heures marquées. *Philippe V*, en 1738, érigea cette société en *Académie Royale de l'Histoire*. *Ferdinand VI* assigna des honoraires

à chaque membre de cette Compagnie, qui dès-lors se proposa de travailler à une Histoire complette de l'Espagne. Les différentes parties de ce travail furent distribuées à différens Académiciens. Les uns se chargèrent des recherches géographiques, d'autres d'établir l'ordre chronologique des faits & des époques les plus remarquables. » Pour éviter même la » plus légère confusion, il fut décidé » que chaque Académicien exposeroit, » dans un court précis, les sujets ou » les points historiques dont il s'é» toit chargé, la méthode avec la» quelle il se proposoit de les traiter, » les règles de critique dont il pensoit » faire usage. L'objet de cette pré» caution étoit d'empêcher qu'il ne se » glissât dans les travaux de l'Aca» mie aucune notice fabuleuse. Par » cette même raison, elle enjoignit » à chacun de ses membres de citer » avec soin les auteurs dont il avoit » tiré ces notices; d'ajouter même » le degré de croyance qu'ils méri» tent; d'indiquer le temps où ils ont » vêcu, & sur-tout les archives où

» eux-mêmes auront puisé les faits
» qu'ils rapportent. Mais, comme les
» tâches ainsi distribuées auroient en-
» core pu laisser échapper un grand
» nombre de détails que l'Acadé-
» mie veut tirer des ténèbres de l'ou-
» bli, on statua que les Académiciens
» se distribueroient parmi eux le nom-
» bre de siècles depuis l'Ere Chré-
» tienne, en se chargeant, chacun à part,
» de rapporter les notices & les évè-
» nemens du siècle qui lui seroit tombé
» en partage. En conséquence ils de-
» voient examiner tous les écrivains
» contemporains de ces temps-là, ainsi
» que les postérieurs, & même les
» antérieurs, parce que ceux-ci pou-
» voient avoir prévu certains évè-
» nemens dont parlent leurs succes-
» seurs. A l'égard des siècles anté-
» térieurs à l'Ere Chrétienne, comme
» il n'y a d'autres sources que celles
» qu'offrent les auteurs Grecs & La-
» tins, on détermina que chacun en
» liroit avec la plus scrupuleuse atten-
» tion un certain nombre, dont il ex-
» trairoit tout ce qui concerne l'Es-
» pagne. Ce fut d'après ces pénibles

» travaux, dont l'Académie s'occupa
» long-temps, & après avoir établi
» les plus sûres règles de critique dont
» elle fit un recueil pour l'instruction
» de chaque membre, que cette Com-
» pagnie publia un Plan ou une Mé-
» thode de dresser les Mémoires pour
» une Histoire complette d'Espagne.
» Les avantages que l'Académie re-
» tira de cet écrit, sont presque in-
» croyables. Plusieurs Gens de Lettres,
» de toutes les Provinces d'Espagne,
» s'empressèrent de devenir membres
» honoraires de cette Société, &
» lui envoyèrent, à cet effet, des
» morceaux, quelquefois achevés, sur
» plusieurs points de notre Histoire.
» Ces morceaux méritoient d'autant
» plus d'attention, que leurs auteurs
» avoient un accès dans les archives
» dont ils ont compulsé ou copié les
» monumens, & qu'ils pouvoient
» d'ailleurs vérifier par eux-mêmes
» les notions géographiques qu'ils
» adressoient à l'Académie. De plus,
» une Histoire d'Espagne ne pouvant
» être complette qu'autant qu'elle
» renfermera aussi l'Histoire Naturelle

» de cette contrée, & cette partie
» elle-même ayant besoin, pour être
» traitée utilement, d'être écrite sur
» des observations faites dans toutes
» les Provinces d'Espagne, l'Aca-
» démie, pour s'en procurer de plus
» sûres, prescrivit aussi les règles se-
» lon lesquelles ces observations de-
» voient être faites. Les Académiciens
» honoraires qui sont répandus dans
» toute l'Espagne, se sont conformés
» aux intentions de l'Académie; ils
» lui ont fourni des morceaux en
» tout genre, qui l'ont mise à por-
» tée de n'avoir presque rien à de-
» sirer pour completter son Ouvrage.
» C'est ce qui fait que le Public jouira
» bientôt du fruit de tant de recher-
» ches, dans *les Annales d'Espagne*,
» *& dans le Dictionnaire Historique, Cri-*
» *tique, Universel*, que l'Académie
» se dispose à mettre au jour «. Il faut
convenir, Monsieur, que cette ma-
nière de composer l'Histoire d'une Na-
tion est la seule praticable, pour
qu'elle soit en même temps exacte,
complette, & d'une autorité supé-
rieure à tous les autres monumens

historiques. Cet exemple mériteroit bien d'être imité par tous les peuples de l'Europe.

Les *Lettres de M. d'Arévalo* ne sont pas les seuls morceaux dignes d'attention dans ce Journal. On y trouve d'excellens extraits des ouvrages Espagnols, des traductions de Poësies, des précis de la vie des hommes de Lettres célèbres, & des inventions dues aux Espagnols en différens genres. Parmi les Poësies, vous remarquerez une Fable en forme de Dialogue, par *Dom Michel Campillo*, Ecrivain Espagnol, qui avoit embrassé presque tous les genres de Science & de Littérature. Le sujet est *la Chasse aux singes*; pour le bien comprendre, il faut sçavoir la manière dont se fait cette Chasse sur les bords de l'Orénoque, grande rivière de l'Amérique méridionale, où l'on rencontre une quantité prodigieuse de singes presque tous de la grande espèce, & qui ont un goût singulier pour le maïs ou bled d'Inde. On verse de ce maïs au fond d'un vase de terre dont le col est allongé, & dont l'ou

verture eſt fort étroite. On poſe enſuite ce vaſe au pied d'un arbre, où l'on apperçoit que quelque ſinge eſt perché. Il en deſcend peu de momens après, introduit une de ſes mains dans l'ouverture du vaſe, & prend au fond une poignée de maïs ; il eſſaye de retirer ſa main du vaſe : mais il ne le peut, tant qu'elle reſte fermée, & il ne peut ſe réſoudre à l'ouvrir pour ne point laiſſer échapper le maïs qu'il tient. L'embarras où il ſe trouve lui fait jetter des cris qui avertiſſent les Chaſſeurs ; il ſe laiſſe tuer plutôt que de lâcher priſe. Il n'y a point d'exemple qu'un ſeul ait jamais ouvert la main pour ſe ſauver. C'eſt ſur ce fait qu'eſt fondé le Dialogue de Dom *Michel Campillo*. Il ſuppoſe que le Chaſſeur eſt un Eſclave.

L'ESCLAVE.

» Tu es bien ſot de m'attendre.

LE SINGE.

» Eh! Pourquoi viens-tu me trouver?

L'ESCLAVE.

» Quoi ! Tu préfères une poignée
» de maïs à la conservation de ta
» vie !

LE SINGE.

» Quoi ! Tu veux m'ôter la vie
» pour épargner une poignée de
» maïs !

L'ESCLAVE.

» Que tu es gourmand !

LE SINGE.

» Que tu es avare !

L'ESCLAVE.

» Je ne fais qu'obéir à mon Maitre.

LE SINGE.

» En ce cas, ton Maître est un bar-
» bare & toi un lâche.

L'ESCLAVE.

» Insolent !

LE SINGE.

» Comme il te plaira ; mais avoue

» qu'il n'est pas glorieux de ne faire
» que ce qu'un autre exige. Je ne suis
» qu'un Singe, mais au moins je suis
» libre.

L'ESCLAVE.

» Tu fais donc ce que tu veux?

LE SINGE.

» Oui.

L'ESCLAVE.

» Hé bien ! Je te laisse la vie, &
» va-t-en.

LE SINGE.

» Tu vois bien ce qui m'en em-
» pêche.

L'ESCLAVE.

» Ouvre la main & tu pourras t'é-
» chapper aisément.

LE SINGE.

» Cela est plus fort que moi; je
» n'abandonnerai pas ce que je tiens.

L'ESCLAVE.

» Je vois bien que dans ce monde

» chacun a ſon eſclavage. Un peu de » maïs te maîtriſe, comme un Eſpa» gnol me domine. Tu ne peux dé» ſobéir à ton Maître, & il faut que » j'obéïſſe au mien: meurs. «

Cette Fable eſt aſſurément très-philoſophique. Mais il y a dans ce ſecond volume des Poëſies d'un autre genre, qui plairont à un plus grand nombre de lecteurs. Telles ſont les Lettres du malheureux *Ben-Abad*, Roi de Séville, aux Princeſſes ſes filles. Ce Prince Maure eut les vertus d'un grand Roi & les talens d'un grand Poëte. *Joſeph* ou *Jouſef*, Prince Africain, entreprend d'envahir ſes Etats, & le force de ſe renfermer dans ſa Capitale, où il ſe défend avec le courage le plus héroïque. Mais l'armée de *Joſeph* étoit plus nombreuſe, & *Ben-Abad*, qui aimoit ſes Sujets, veut leur épargner les horreurs auxquelles eſt expoſée une Ville priſe d'aſſaut. On convient d'une capitulation qui conſerve aux habitans leurs vies & leurs fortunes. Le Roi lui-même devoit avoir la liberté de ſe retirer

où il voudroit, & d'emporter avec lui ses trésors. Mais *Joseph* étoit un Prince aussi perfide que cruel. A peine Séville lui a-t-elle ouvert ses portes, que ce barbare l'abandonne au pillage. L'infortuné *Abad*, les Princes ses fils & les Princesses ses filles, sont chargés de chaînes. Ce tyran pousse l'inhumanité jusqu'à refuser à *Abad* quelqu'un pour le servir. Les filles de ce Prince sont réduites à filer pour nourrir leur père & pour subsister elles-mêmes. *Abad*, après avoir langui six ans dans une prison, termina enfin ses malheurs & sa vie l'an 1096. C'est du fond de cette prison qu'il adressa à ses filles les Lettres sublimes & touchantes dont on nous donne la traduction Françoise d'après celle qui en a été faite de l'Arabe en Espagnol. La plus remarquable de ces Lettres est celle qui est relative à l'anniversaire de son Couronnement. Cette époque fait sentir encore plus vivement à ce malheureux Prince le contraste de sa grandeur passée & de son humiliation présente. « Ce fut donc à pareil jour, » dit-il, que je montai sur ce Trône

» d'où je devois être précipité avec
» opprobre ? O jour de mon couron-
» nement, jour fatal à mon repos, &
» peut-être encore plus cher à mon
» souvenir ! En vain je cherche à te
» bannir de ma pensée. Tu me rap-
» pelles, malgré moi, l'éclat qui ac-
» compagnoit ton retour, les hom-
» mages qui m'étoient rendus, la
» joie pure que me causoit l'allégresse
» publique. Vos voeux, vos caresses,
» mes chers enfans, n'étoient pas le
» tribut qui flattoit le moins mon cœur.
» Tous les ordres de l'Etat étoient ad-
» mis à me féliciter, & à peine le so-
» leil avoit doré le sommet des plus
» hautes montagnes que déja le bruit
» harmonieux d'une foule d'instru-
» mens annonçoit aux derniers de mes
» sujets que l'accès du Trône leur
» étoit ouvert. Allois-je rendre graces
» à l'Etre Eternel ? Une foule innom-
» brable environnoit mes pas. Son
» amour étoit pour moi une garde
» incorruptible ; ses chants célébroient
» son bonheur & mes soins paternels.
» Je m'adressois à vous, ô mes chè-
» res filles, vous à qui particulière-

» ment, dans ce jour de graces, je n'en
» refusois aucune ; je vous deman-
» dois si quelqu'un n'avoit point eu
» recours à votre appui. Non, me
» répondiez-vous. Que le Dieu des
» Croyans en soit loué, m'écriois-je !
» Rien ne prouve mieux que l'abon-
» dance tient tous ses canaux ouverts,
» que les injustices sont taries, que
» les prisons sont désertes, qu'enfin
» le bonheur, inséparable de l'ordre,
» regne ici de toutes parts. Hélas !
» peut-être ce discours ne vous of-
» fre-t-il que l'image d'un songe,
» tant votre sort est différent de ce
» qu'il fut, de ce qu'il devroit être.
» Le mien s'appesantit de jour en
» jour. Ecoutez un récit qui étonnera
» toute la Terre, excepté ceux qui
» connoissent l'extrême barbarie du
» perfide *Joseph*, notre tyran. Je m'é-
» tois abaissé jusqu'à lui demander
» une espèce de faveur.... Une fa-
» veur à ce monstre !... Ah ! il pou-
» voit me l'accorder sans trop dé-
» mentir son caractère. Ce n'étoit
» point ma liberté que je lui deman-
» dois ; c'étoit un cachot, un ca-

» chot, il eſt vrai, moins infect,
» moins peſtiféré que celui où il me
» retient, malgré la foi promiſe &
» une capitulation dont il avoit rendu
» le ciel garant; (ce ciel qu'il brave,
» & qui ne l'a point encore fou-
» droyé!) Le croirez-vous, ames
» ſenſibles, cœurs toujours ouverts
» à la bienfaiſance? Le cruel m'a re-
» fuſé la triſte conſolation de chan-
» ger de tombeau. Non, il ne connut
» jamais les douceurs de la compaſ-
» ſion, ni le plaiſir délicieux d'accor-
» der une grace. Une telle volupté ne
» fut jamais que celle des ames ſubli-
» mes: le cœur d'un tyran n'eſt pas
» digne de la goûter. *Joſeph* n'a donc
» fait que ce qu'il devoit faire; il in-
» ſulte vainement à mes malheurs;
» mon nom & ma gloire le pourſui-
» vront partout. Qu'il ſe promène à
» ſon gré dans ces jardins parfumés
» que le Guadalquivir arroſe; il aura
» le chagrin d'entendre dire: ce fut
» le Roi *Ben-Adab* qui les fit planter.
» Qu'il parcoure ces Palais décorés
» par la main des Arts, ou que, tour-
» menté par ſes remords, il ſe rende

» à ces bains délicieux ornés par celle » des Graces, partout les chiffres de » mon nom incruſtés dans les murs » frapperont ſes regards éblouis & » humiliés. Enfin, qu'il continue d'op» primer ce peuple devenu ſa proie, » mille voix répéteront à ſon oreille » effrayée : *Ben-Adab* fit notre bon» heur «. Dom *Blaiſe de Bahameda*, auteur Eſpagnol, a compoſé ſur les malheurs de ce Prince une Tragédie dont les auteurs de *l'Eſpagne Littéraire* promettent de nous donner par la ſuite une analyſe.

Je finirai cet article par une anecdote bien extraordinaire que les Journaliſtes empruntent du *Théâtre Critique* du célèbre père *Féi-Joo*, Ouvrage qu'ils regardent comme un ample répertoire de faits auſſi curieux qu'intéreſſans. L'auteur Eſpagnol en atteſte la vérité, &, ajoute-t-on, les preuves, ſur leſquelles il s'appuie, lèvent juſqu'au ſoupçon du doute. » En » 1674, au mois de Juin, quelques » jeunes gens de Bilbao étant à ſe » baigner au bord de la mer, un » d'entr'eux nommé *François de la*

» *Véga*, âgé alors d'environ 15 ans, » s'enfonça volontairement dans les » flots, & ne reparut plus. Ses ca- » marades, après l'avoir attendu fort » long-temps, se persuadèrent qu'il » s'étoit noyé. Ils rendirent cet ac- » cident public, & on le fit sçavoir » à la mère de *François de la Véga* » qui demeuroit à Lierganès, Bourg » de l'Archevêché de Burgos. Elle » n'eut pas lieu d'en douter, puisque » son fils ne reparut ni chez elle, ni » dans la Ville qu'il habitoit avant » son malheur. Cinq ans après quel- » ques Pêcheurs des environs de Ca- » dix apperçurent en plein jour une » figure d'homme qui, tantôt nageoit » sur la surface des eaux, tantôt » s'y enfonçoit volontairement. Ils » virent la même chose le lendemain, » & parlèrent à différentes person- » nes de cette singularité. Elle fixa » l'attention du Public. On tendit des » filets, on amorça le nageur en lui » jettant des morceaux de pain; en un » mot, on réussit à le prendre, & » l'on trouva que c'étoit un homme » bien conformé. On le questionna

» en plusieurs Langues, sans qu'il ré-
» pondît dans aucune. On eut même
» recours à un autre moyen : ce fut
» de le conduire au Couvent de *Saint*
» *François*, où il fut conjuré comme
» pouvant être possédé de l'Esprit Ma-
» lin. L'Exorcisme fut aussi inutile que
» les questions l'avoient été. Enfin,
» quelques jours après, il prononça
» le mot de Lierganès. Il y avoit alors
» auprès de lui quelqu'un qui étoit
» de ce Bourg même. Le Secrétaire
» de l'Inquisition en étoit aussi. Il écri-
» vit à ses parens pour tâcher de ti-
» rer d'eux quelques éclaircissemens
» relatifs à cet homme singulier. On lui
» répondit qu'un jeune homme de
» Lierganès avoit effectivement dis-
» paru sur la côte de Bilbao, sans
» qu'on eût entendu parler de lui
» depuis ce temps. Il fut décidé que
» l'homme marin seroit envoyé à
» Lierganès, & un Religieux Fran-
» ciscain, que d'autres affaires y con-
» duisoient, se chargea de l'accom-
» pagner : cela ne put cependant s'ef-
» fectuer que l'année d'après. Lors-
» qu'ils furent l'un & l'autre à un
» quart

» quart de lieue du Village, le Reli-
» gieux ordonna au jeune homme de
» prendre les devants, & de lui mon-
» trer le chemin de sa maison. Ce
» dernier, sans rien répondre, le
» conduisit directement chez sa mère.
» Elle le reconnut à l'instant même, &
» elle s'écria en l'embrassant: *Voilà
» mon fils que j'ai perdu à Bilbao.* Deux
» de ses frères qui étoient là le recon-
» nurent également, & l'embrassè-
» rent avec la même tendresse. Quant
» à lui, il ne témoigna ni surprise ni
» sensibilité. Il ne parla pas plus à
» Lierganès qu'il n'avoit fait à Cadix,
» & l'on ne put tirer de lui aucun
» éclaircissement sur son aventure. Il
» avoit entièrement oublié sa langue
» naturelle, excepté ces mots, *pain,
» vin, tabac*, qu'il ne prononçoit pas
» même à propos. Lui demandoit-on
» s'il vouloit l'un ou l'autre de ces
» choses, il étoit hors d'état de ré-
» pondre. Il mangeoit avec excès du
» pain durant quelques jours, & en
» passoit ensuite un pareil nombre
» sans prendre aucune sorte de nour-
» riture. Il s'acquittoit fort bien des
» commissions où il ne falloit point

» parler. Il remettoit exactement une
» lettre à son adresse, & en rappor-
» toit la réponse par écrit. On l'en-
» voya un jour en porter une à San-
» tader. Il falloit pour y arriver passer
» la rivière à Pédrenna. Elle a plus
» d'une lieue de largeur dans cet en-
» droit, & *François de la Véga* ne
» trouva point de barque pour la tra-
» verser. Il la traversa à la nage, &
» remplit parfaitement sa commission.
» Ce jeune homme avoit environ six
» pieds de haut, le corps bien formé,
» teint blanc, les cheveux roux &
» aussi courts qu'un enfant qui vient
» de naître. Il alloit toujours nuds
» pieds, & n'avoit presque point
» d'ongles ni aux pieds, ni aux mains.
» Il ne s'habilloit que lorsqu'on l'en
» faisoit souvenir, & il ne lui en
» coûtoit pas plus d'aller sans aucuns
» vêtemens. Il en étoit de même pour
» le manger. Lui en offroit-on, il
» l'acceptoit. Oublioit-on de lui en
» présenter, il n'en demandoit point.
» Ce fut ainsi que ce jeune homme
» resta encore neuf ans chez sa mère.
» Au bout de ce temps, il disparut
» de nouveau, sans qu'on ait sçu ni
» comment, ni pourquoi. Il est à croire

» que les mêmes raiſons qui avoient
» cauſé ſa première diſparition influè-
» rent ſur la ſeconde. On publia
» qu'un habitant de Lierganès avoit
» depuis revu *François de la Véga*
» dans un port des Aſturies ; mais ce
» fait paroît moins atteſté que les
» précédens. On aſſure auſſi que lorſ-
» qu'on retira cet homme ſingulier de
» la mer de Cadix, il avoit le corps
» tout couvert d'écailles ; mais elles
» tombèrent par la ſuite. On ajoute
» que divers endroits du corps de
» cet homme étoient auſſi durs que
» du chagrin. Le P. *Fei-joo* joint à ce
» récit beaucoup de réfléxions philo-
» ſophiques ſur un tel phénomène &
» ſur les moyens qui ont pu rendre
» un homme capable de vivre au fond
» des mers. Il obſerve que, ſi *Fran-*
» *çois de la Véga* eût conſervé ſa raiſon
» & l'uſage de la parole, il auroit pû
» mieux nous inſtruire ſur cet objet,
» que ne pourront le faire toutes les
» réfléxions des Phyſiciens. Il auroit
» pû nous apprendre une foule de dé-
» tails qui feront toujours ignorés des
» plus habiles Naturaliſtes ; par exem-
» ple, ſur la génération des poiſſons,

» leur façon de vivre, &c. Il auroit pû
» y joindre d'amples éclairciſſemens
» ſur le fond de la mer, ſur les plantes
» qui y naiſſent, &c. On eut appris de
» lui-même comment il avoit pû y ſub-
» ſiſter long temps, & s'y accoutumer
» ſi ſubitement ; s'il y dormoit par in-
» tervalles ; combien de temps il ſup-
» portoit le défaut de reſpiration ; com-
» ment il échappoit à la voracité des
» monſtres marins, & peut-être qu'el-
» les ſont les différentes eſpèces de ces
» monſtres «.

Il eſt peu de Journaux plus inſtructifs, auſſi agréables que celui-ci. Il faut voir dans l'Ouvrage même tous les articles intéreſſans dont il eſt composé. Il en eſt un grand nombre qui ne ſont pas moins curieux que ceux que vous venez de lire ; entr'autres, la deſcription de la proceſſion le jour de la Fête-Dieu à Séville. Le travail des rédacteurs de ce Journal mérite les plus grands encouragemens, tant par ſon objet que par la manière dont il eſt rempli.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 20 Janvier 1775.

LETTRE III.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur les Poësies de M. Mercier le Dramaturge.

JE puis me vanter, Monsieur, que peu de vos Lecteurs ont exercé plus que moi leurs *muscles zigomatiques*, en lisant le songe que vous avez eu à l'occasion de l'*Essai Dramatique* de M. *Mercier*. Mais je vous avoue qu'il y a dans votre relation une circonstance qui m'a fort étonné. Tous les beaux-esprits de l'Elysée, dites-vous, s'y demandoient les uns aux autres ce qu'avoit donc fait le Dieu de la Poësie à cet auteur, *qui veut bannir les vers du Théâtre & les reléguer dans les Madrigaux*. Il faut que ces grands hommes, malgré la curiosité que vous leur supposez, soient bien peu au fait de ce qui se passe sur la terre! Comment vous, Monsieur, qui lisez tout, n'avez-vous pas répondu

ſur le champ à cette queſtion? Ignorez-vous qu'*Apollon* a des torts & les plus grands torts avec M. *Mercier? Ce qu'il lui a fait?* Il lui a joué le tour le plus cruel qu'il ſoit poſſible d'imaginer ; il lui a inſpiré une douzaine de Pièces de vers plus froides, plus ennuyeuſes, plus ridiculement emphatiques les unes que les autres, des Epîtres Philoſophiques huées par les amis mêmes de l'auteur, des Héroïdes...... ah, quelles Héroïdes! &c, &c, &c. M. *Mercier* a cru long-temps avoir une reſſource dans le prompt oubli où tomboient ces pitoyables opuſcules à meſure qu'ils naiſſoient. Vaine eſpérance! A peine les premiers étoient-ils enſevelis dans le magaſin du Libraire inutilement chargé de les vendre, que le Dieu ou le Démon de la rime revenoit à la charge, & tourmentoit de nouveau le Métromane. Tout récemment encore, ne vient-il pas de lui mettre en tête le grand & magnifique projet de refaire la célèbre *Lettre d'Héloïſe* de M. *Colardeau*? Ne ſont-ce pas là, Monſieur, d'abominables procédés de la part d'*Apollon?* Mais il

faut que vous jugiez vous-même des belles Poësies que ce Dieu lui a fait faire. Je n'en ai sous la main dans ce moment-ci que trois ou quatre, y compris l'*Héloïse* nouvellement replâtrée. La première est une espèce d'*Epître* qui a concouru il y a plusieurs années pour le prix de l'Académie. M. *Mercier*, instruit apparemment qu'on aimoit le ton philosophique dans ce pays là, s'est mis à rimer une quinzaine de pages de métaphysique sans plan, sans suite, sans liaison, le tout pour prouver *que notre ame peut se suffire à elle-même.* C'est un tas de grands mots, la plupart vuides de sens. Il parcourt les principales facultés de l'ame, d'abord l'imagination :

Non, ce n'est point assez, dans son vol invisible,
Et *de l'Être existant* & de *l'Être possible* ;
Elle donne naissance à des Mondes nouveaux

. . . .

Feu puissant, feu sacré, *viens*, trace ma carrière :
Les roses du bonheur ceindront *ma tête altière.*

Je laiſſe, en m'élançant vers *mon ſuperbe choix*,
Aux vulgaires mortels la couronne des Rois.

Vient enſuite l'*agiſſante Mémoire*
Qui *roule* ſous mes yeux les faſtes de la terre,
Puis l'*Entendement*, *ce creuſet divin*, qui,
Peſant nos ſentimens d'une balance sûre,
Donne une aſſiette fixe à nos Arts, à nos Loix...
Avec de tels tréſors *bâtiſſons ſur notre ame*.

Je voudrois, Monſieur, vous voir rendre compte d'une Pièce de vers telle que celle-ci. Comme vous vous moqueriez & de l'*être exiſtant*, & de l'*être poſſible*, & de *la tête altière* de M. *Mercier*, & de *ſon ſuperbe choix*, & de la *mémoire qui roule des faſtes* & *du creuſet divin* qui *pèſe* & *donne une aſſiette!* Quel langage, diriez-vous! quel ſtyle! quelle Poëſie! quel galimathias! Encore trois vers, Monſieur, &, pour ne pas trop m'appeſantir, je paſſe auſſitôt aux deux autres chefs-d'œuvre de M. *Mercier*. Voici comme il peint l'ame ſurvivant à tout, après la fin du monde:

Quand l'ame, s'élançant d'un corps vil & mortel,
Sortira du bûcher immense, universel,
Sur les débris du Monde on la verra sourire.

Pour cette idée à la *Cyrano*, celui qui est capable de l'avoir produite a dû croire qu'elle étoit bien grande, bien belle : une *ame* qui *sort d'un bûcher* & qui *sourit sur les débris du Monde* ! Oh ! je gagerois que l'auteur est resté longtems en extase devant une image aussi neuve ; & c'est en quoi je trouve plus coupable celui qui a pu lui remplir l'esprit de conceptions aussi extravagantes. Se moquer ainsi d'un homme de bonne-foi & qui ne s'en apperçoit pas, cela s'appelle, je crois, *le persiffler*.

La seconde Pièce de vers qui doit me servir de preuve en faveur de M. *Mercier* est une *Lettre de Dulis*, *Héroïde*, dont le sujet est le plus révoltant que l'on ait jamais choisi. C'est un Moine qui veille auprès du corps mort d'une jeune personne qu'il a aimée ; la passion emporte ce Moine à un excès inoui

dans cette circonſtance. La jeune perſonne, qui n'étoit qu'en léthargie, reſſuſcite en peu de tems, & le père *appelle mille fois* le Moine *mon cher libérateur.* Il y a un mérite dans cette *Lettre*, c'eſt que le Poëte paroît avoir ſenti tout ce que l'aventure qu'il décrit préſente d'atroce. Auſſi trouve-t-on à chaque vers, & preſque à chaque hémiſtiche, les épithètes les plus fortes qu'on puiſſe extraire du Dictionnaire des Rimes; des *tourmens affreux*, des *crimes funeſtes*, *des deſirs errans*, de *juſtes horreurs*, des *horreurs ſuprêmes*, des *terribles*, des *horribles*, *barbares*, *hideux*, *furieux*, *éperdu*, *confondu*, *déteſtables*, *exécrables*, *abominables*, &c, &c, &c. Il y a quelquefois des vers qui en ſont tout gonflés, & les ſubſtantifs en ont par devant & par derrière comme dans cet exemple:

Cet *indomptable* inſtinct *tyrannique* & *fougueux.*

A ces beautés-là près, tout le reſte de cette Héroïde eſt commun, entortillé, frénétique, plein de phraſes obſcures où à prétentions; je ne vous en citerai que quelques vers des plus remarquables. Si par haſard vous en deſiriez

un plus grand nombre, vous n'avez qu'à me le faire sçavoir ; je puis vous répondre d'avance qu'à cet égard j'ai de quoi satisfaire pleinement votre curiosité. En attendant, lisez toujours ceux-ci.

Du charme de l'Amour *mon ame pénétrée*,
Trompoit dans ses langueurs *ma raison égarée*...
Que n'a-t-il coulé sous ma juste fureur
Ce sang que l'on déteste & qui me fait horreur ! . . . .
Et d'un triste flambeau *le jour* pâle & *tremblant*
Imprimoit sur les murs tout l'effroi du néant...
O Maîtresse adorée
Je cherchois *au-dessus de ta tête sacrée*
Le bras qui sur tes jours étendit son courroux,...
La clarté ténèbreuse
Qui *peint d'un pâle éclat* cette scène d'horreurs. . . . .
Me voilà *seul au sein d'un* horrible *silence*,
Abandonné de tous, *malheureux avec moi*...
Oui, je fus un Tyran ; mais par *ce droit barbare*
J'enchaîne à mon pestin *une Beauté si rare*,
&c.

Je n'ai plus qu'à vous dire un mot de l'*Epître d'Héloïse à Abailard.* Je ne comprends pas comment, avec le fecours que toutes les Bibliothèques offrent fur ce fujet intéreffant, avec les lettres originales, avec celles du Comte *de Buffi*, celles de *Pope*, &c, le Dieu des vers lui-même a pu faire compofer une auffi mauvaife Epître à M. *Mercier.* Figurez-vous un tiffu d'exclamations vagues, de fentimens prefque toujours manqués, de paffions factices, d'images incohérentes, de tirades qui finiffent froidement & tantôt des puérilités, comme :

Ma plume d'elle-même
A tracé par inftinct, *Abailard que je t'aime!*......
Titre dont je fuis fière, oui tu m'enorgueillis!
Ce defert embelli fourit à ton ouvrage.

Tantôt les expreffions & les métaphores les plus difparates, telles que deux amans *enivrés de feux*, une *image qui meurt dans le fein d'une amante*, *les flancs d'une cime*, *les bords du fein des mers*, *des foupirs qui fe perdent en fumée*, *la vérité* qui *préfente fa clarté à mon*

erreur, *la mort frappant d'un seul coup la crainte & l'espérance*, &c, &c. Enfin, Monsieur, pour vous faire connoître l'excès de chaleur qui regne dans cette *Héroïde*, il faut que je vous rapporte un morceau dont le fond prêtoit beaucoup à la sensibilité. C'est toujours *Héloïse* qui parle; il est question du tombeau où elle demande à être réunie avec son cher *Abailard*.

Si deux jeunes Amans, remplis du même amour,
L'un par l'autre égarés, *visitent* ce séjour,
Cet éloquent tombeau suspendra leur ivresse;
Ils pleureront sur nous, sur eux, sur leur foiblesse.
L'œil humide & fixé sur ce triste cercueil,
Ils verront des plaisirs l'inévitable écueil,
Et celui qui, rompant un douloureux silence,
Osera le premier *gémir en assurance*,
S'écriera: c'est ainsi que, *malgré nos ardeurs*,
L'Amour *assoupira la flamme de nos cœurs*.

Vous avez sûrement bien vu de mauvais vers; mais, j'ose vous le demander, connoissez-vous un style plus lâche & plus forcé? Avez-vous jamais

rencontré des rimailles plus triviales, plus foibles, plus languiſſantes que celles que je viens de recueillir pour votre amuſement ? Eh bien ! Monſieur, ſoyez de bonne-foi : ſi le Dieu de la Poëſie vous en faiſoit faire de pareilles, que ne tenteriez-vous pas pour en tirer vengeance ? Eſt-il étonnant après cela que M. *Mercier* le pourſuive avec fureur, lui & tous ſes favoris ; qu'il faſſe des Philippiques contre les *Boileaux*, les *Racines*, les *Horaces*, &c ? enfin, qu'il entreprenne de renverſer les autels d'*Apollon* partout où il en trouve ? Si dorénavant vous entendez demander *ce qu'a donc fait ce Dieu à M. Mercier*, vous ſerez, je crois, en état de donner là-deſſus quelques éclairciſſemens.

Réponſe de l'Auteur de ces Feuilles à l'auteur de la Lettre précédente.

Je vous proteſte, Monſieur, que je n'aurois jamais deviné d'où pouvoit venir la terrible colère de l'auteur de l'*Eſſai Dramatique* contre le Dieu de

la Poëfie. Si c'eft réellement à ce Dieu que s'en prend M. *Mercier*, il a le plus grand tort du monde. Il eft de toute évidence qu'*Apollon* ne s'eft jamais mêlé ni de fes vers, ni de fa profe. Rappellez-vous, Monfieur, que le grand *Rouffeau* dans fon *Epître aux Mages* leur dit, en parlant des mauvais Poëtes qui le haïffoient :

> Oui, contre moi, vous qui me cenfurez,
> Vous les avez mille fois infpirés.
> Nous ! Point du tout.

Apollon pourroit vous faire la même réponfe au fujet de M. *Mercier*. Pour juftifier pleinement le brillant fils de *Latone*, il fuffit de jetter un coup d'œil fur les citations de votre *Lettre*. De bonne-foi, Monfieur, *Apollon* a-t-il jamais infpiré de pareils vers? Tous les Lecteurs décideront que cela n'eft pas poffible, &, quand vous y aurez réfléchi vous-même un inftant, je fuis fûr que vous finirez par convenir avec moi que M. *Mercier* les a faits tout feul.

Je fuis, &c.

Vers ſur la réception de la REINE *à l'Opéra* D'IPHIGÉNIE, *le* 13 *Janvier* 1775.

VOUS ſçavez, Monſieur, que le Vendredi 13 de ce mois, la REINE, accompagnée de MONSIEUR, de MADAME & de MONSEIGNEUR LE COMTE D'ARTOIS, eſt venue à Paris pour voir, en petite loge, l'admirable Opéra d'*Iphigénie en Aulide*, de M. le Chevalier *Gluck*. Il y a, au ſecond Acte, un Divertiſſement dans lequel *Achille* dit à tout le Peuple aſſemblé :

Chantons, célébrons notre Reine.

Tout le Chœur répete ces paroles avec enthouſiaſme. Le Public en fit ſur le champ l'application à la REINE ; la Salle retentit d'applaudiſſemens & d'acclamations unanimes. Le Public demanda le Chœur à pluſieurs repri-

ses, & le Chœur, non moins enchanté que le Spectateur, satisfit à ses desirs. La REINE fut sensiblement touchée de ces hommages d'autant plus vrais & plus flatteurs, qu'ils étoient inattendus. L'auteur des Vers que je vous envoie à ce sujet me paroît avoir bien rendu cette heureuse circonstance.

J'AI vû d'une auguste Princesse
L'embarras, le trouble enchanteur;
J'ai ressenti l'aimable ivresse,
L'enthousiasme de son cœur.
J'ai vû de précieuses larmes
Couler de ses yeux attendris:
Eh! comment résister aux charmes
Des cris touchans de tout Paris?
Partageant son heureux délire,
A mon tour essuyant mes pleurs,
Tout bas je me suis mis à dire:
Voilà, voilà les vrais honneurs.

La pompe des Rois nous étonne ;
Et fur-tout, lorfque la beauté
Réunit l'éclat qu'elle donne,
A l'éclat de la Majefté :
Mais ces transports de l'allégreffe ;
L'accord charmant de mille mains,
Ces voix qu'élève la tendreffe,
Sont-ce là des fuffrages vains ?
O Rois, voilà votre richeffe ;
C'eft le fafte des Souverains.

Refpectables Epoux, que le François adore ;
Goûtez, goûtez long-temps un fi parfait bonheur !
Oui, quel que foit pour vous l'excès de la grandeur,
Un hommage auffi pur eft bien plus doux encore.

Par M. THIERRY fils, premier Valet de Chambre du Roi.

Requête des filles de Salency à LA REINE, *au fujet de la conteftation qui s'eft élevée entre le Seigneur & les Habitans de cette Paroiffe, relativement à la Fête de la Rofe : par M. Blin de Sain-*

More. A Paris, chez Delalain & Monory, Libraires, rue de la Comédie Françoise, & le Jay, Libraire, rue Saint-Jacques, brochure in-8°. de 20 pages.

Le procès entre le Seigneur & les habitans de Salency, au sujet de la Fête de la Rose, n'étoit pas encore jugé, lorsque M. *Blin de Sain-More* imagina, au nom des filles de ce Village, & fit paroître cette *Requête à la Reine*, pour intéresser en leur faveur la bienfaisance déja si célèbre de cette jeune Princesse, & procurer à la Fête de la Rose une protection indépendante du caprice des Seigneurs de cette Paroisse. On trouve, dès les premières pages, une description du bonheur que cet établissement a toujours procuré aux habitans de ce canton; on y remarque sur-tout ces quatre jolis vers:

Un champ fécond, la santé, la droiture,
Sont les seuls biens estimés parmi nous;
La fille apporte à son heureux époux
L'honneur pour dot & quinze ans pour parure.

Vient ensuite l'origine de cette institution si utile.

Riches si vains, & vous, Grands fastueux,
Dans vos Palais vous ne pouvez comprendre
Que sous le chaume on vive plus heureux:
C'est un secret & l'on peut vous l'apprendre.
Vous saurez donc qu'à Noyon, sous *Clovis*,
Par son exemple instruisant le Fidèle,
Le bon *Médard*, des Prélats le modèle,
En digne Apôtre, en Saint vivoit jadis.
Un vain blazon n'ornoit point son carosse;
Sur le tissu de ses simples habits,
N'ondoyoient point la moire & le tabis.
Dans un vieux chêne on façonnoit sa crosse.
A tout l'éclat des pompes de la Cour
Il préféroit, tranquille & solitaire,
De Salency le champêtre séjour.
De nos aïeux il fut le tendre père;
De leurs enfans il est encor l'amour.
Ce saint Pasteur voulut que, chaque année,
Celle de nous, dont le cœur ingénu
Plus tendrement eût chéri la vertu,
Fût en public de roses couronnée.
Le Ciel bénit sa pieuse ferveur.
D'un commun choix *Agnès* fut la première
Qui mérita l'heureux nom de Rosière,

Et dans *Agnès*, *Médard* eut la douceur
De couronner une Sainte & sa sœur, &c.

Ce morceau, comme vous voyez, Monsieur, est plein de grace, d'élégance & de détails piquans. L'auteur auroit seulement dû corriger ce subjonctif désagréable, *celle dont le cœur eut chéri la vertu* ; tournure qui, d'ailleurs n'est rien moins que poëtique.

La description de la Fête elle-même n'est pas moins intéressante, & mérite aussi de vous être rapportée.

Mais de la Fête annonçant le retour,
Déja la cloche, & déja le tambour
De tous côtés appelle un peuple immense.
On se rassemble ; on part, & le Clergé
Vêtu de lin, dans un profond silence,
Marche à pas lents, en deux files rangé.
Le Curé suit, & la jeune Rosière
En habit blanc, en longs cheveux épars ;
N'osant lever sa timide paupière,
Par sa pudeur charme tous les regards.
A ses côtés, douze Vierges légères
Lui disputant de sagesse & d'appas,
En jupon blanc, en corset de Bergères ;
Ornent sa gloire, & ne l'effacent pas.
Dans le Château la Rosière inrroduite
De son Seigneur reçoit les complimens ;
Et de sa main au Temple reconduite

Marche en triomphe au ſon des inſtrumens.
Au ſein du chœur, que la foule environne,
Pour cette Reine un trône eſt préparé.
Elle s'y place, & des mains du Curé
Reçoit enfin l'encens & la couronne.
Chacun ſe livre aux mouvemens divers
Que dans ſon cœur cette pompe fait naître.
L'une eſt jalouſe, & craint de le paroître;
De cris joyeux l'autre frappe les airs;
La jeune *Liſe*, à l'œil vif, au pied leſte,
Sans jalouſie & non pas ſans regrets,
Voit triompher ſa rivale modeſte,
Pleure un inſtant & ſe conſole après;
A ſa vertu l'avenir moins funeſte
Fait eſpérer un plus heureux ſuccès.
D'un air content *Eglé* voit à ſa fille
Donner le prix qu'elle obtint autrefois.
Le jeune *Alain* admire en tapinois,
Dans la Roſière innocente & gentille,
Cette beauté dont ſon cœur a fait choix;
Et le Vieillard courbé ſur ſa bequille,
Sourit de joie en voyant ſa famille
De la vertu chérir encor les loix.

L'avenir moins funeſte, & *admire en tapinois*, ſont des négligences : mais la peinture de la jeune Roſière eſt charmante, & tout ce morceau a un

ton riant & doux, une ſimplicité, un charme bien au-deſſus de toutes les recherches du bel-eſprit. Les filles de Salency finiſſent par repréſenter à la REINE, la perſécution qu'elles eſſuient, & par implorer ſon ſecours pour leur *Roſe* chérie. *Reine*, ajoutent-elles.

Votre beauté mérite un époux tendre :
A votre cœur un Empire étoit dû.
L'Etre ſuprême a ſur vous répandu
Tous les préſens que l'homme en oſe attendre;
Il n'eſt qu'un bien où vous puiſſiez prétendre ;
Mais ſi par fois, du pauvre des Hameaux
Le Ciel n'a pas rejetté la prière,
Il pourroit bien, en finiſſant nos maux,
D'un beau Dauphin vous rendre bientôt mère;
Et réunir, dans ce Prince chéri,
Le Sang de Charle * & le Sang de Henri **
De Salency tel eſt le vœu ſincère ;
Et ſi jamais, propice à nos cantons,
Vous viſitez les bords que l'Oiſe arroſe,
Pour tous tréſors nous n'avons qu'une Roſe;
Avec un cœur, nous vous les offrirons.

* Charles-Quint.

** Henri IV.

Le Médecin Clairvoyant, peint en 1773 par M. le Prince, Peintre du Roi, de l'Académie Royale de Peinture; gravé par M. Helman, Graveur de Mgr le Duc de Chartres, d'après le Tableau original qui appartient à S. A. S.

CETTE Eſtampe, de 16 pouces de haut ſur 13 de large, fait le plus grand honneur à M. *Helman*, jeune Artiſte qui ſuit avec ſuccès les traces des anciens Maîtres qui ont le plus excellé dans l'art de la Gravure. Vous avez admiré, Monſieur, ce Tableau de M. *le Prince*, à l'expoſition en 1773. M. *Helman* en a très-bien rendu l'eſprit & l'effet; il a ſupérieurement exprimé les caractères de têtes; ſon burin eſt doux & moëlleux. Cet ouvrage ſe vend 6 livres au petit Hôtel de Clugny, rue des Mathurins, chez l'auteur lui-même, qui grave actuellement *le Marchand de Lunettes*; c'eſt le pendant du *Médecin Clairvoyant.*

Je ſuis, &c.

A Paris ce 30 Janvier 1775.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

L'Esprit de la Fronde ou Histoire politique & militaire des troubles de France pendant la minorité de LOUIS *XIV, tomes III, IV & V, d'environ 800 pages chacun. A Paris, chez Moutard, Libraire, rue du Hurepoix.*

Il y a, Monsieur, deux ans environ que je vous rendis compte des deux premiers Tomes de cet Ouvrage; les trois que je vous annonce le complettent. L'auteur de cette Histoire, féconde en traits singuliers, entre dans les moindres détails. Il fait connoître à fond le caractère, les mœurs, l'ame, les talens des principaux personnages qui

ont joué un rôle dans ces troubles où les François, selon leur usage ont si souvent mêlé la plaisanterie au horreurs de la guerre civile..

La plus grande faute, ou peut-êtı le malheur de ceux qui tenoient alo: les rênes du Gouvernement, éto de se liguer eux-mêmes avec un Par pour combattre l'autre ; ce qui, daı tous les cas, ne peut qu'affoiblir & dégrader l'autorité. Il est étonnaı que cette réfléxion n'ait pas été fait par l'auteur de cette Histoire. Il e certain du moins que la plupart d(scènes qu'il décrit devoient nature lement la faire naître. Un des pr(miers Chapitres du troisième Tome e est une des preuves les plus sensible Le Cardinal *Mazarin* imagine de se ra(commoder avec les Frondeurs, & c faire descendre la Reine jusqu'à trait(avec le séditieux Coadjuteur qui, pa ses intrigues, avoit mis plusieu: fois la Capitale en feu. La Reine l fait tenir un billet signé d'elle pour lı servir de sauf-conduit. *Gondy*, qı avoit de la grandeur dans l'ame, lı renvoie cet écrit, &, dès le lendemaiı

ſur la ſeule parole de la Reine, il ſe rend au lieu qu'on lui indique. Chacun développe ſon caractère dans cette ſingulière entrevue. *Mazarin* arrive un demi quart-d'heure après la Reine, ſaute au cou de cet homme qu'il déteſtoit autant qu'il le redoutoit, & lui fait mille proteſtations & mille offres de ſervices. Le Coadjuteur n'étoit rien moins que dupe de ces belles apparences ; mais un intérêt commun les réuniſſoit. *Gondy* obtient des graces pour tous ſes amis, &, à ces conditions, il promet de ſoutenir la Reine dans le projet qu'elle avoit formé de faire arrêter le Prince de *Condé*.

L'hiſtoire de l'empriſonnement de ce Héros eſt très-intéreſſante. *Mazarin* pouſſa la fauſſeté & le rafinement de la cruauté juſqu'à faire prendre par le Prince même les meſures qui devoient ſervir à le faire arrêter. Sous prétexte de s'aſſurer d'un certain Officier, l'un des principaux ennemis de *Condé*, il l'engage à donner lui-même l'ordre aux Gens d'armes & aux Chevaux Légers de ſe trouver à l'entrée de la

nuit dans la rue de Richelieu. *Maz*
accabloit le Prince de careſſes &
marques de confiance. Le haſard
que ce dernier étoit dans le cabi
du Miniſtre, lorſqu'on expédioit l'
dre qui devoit lui faire perdre ſa
berté. Le Cardinal donnoit audie
à un nommé *Priolo*, homme de c
fiance du Duc *de Longueville. Co*
entre, &, ne voulant pas troubler
converſation, le prie de la continu
tandis qu'il s'approchera du feu. I
trouve *de Lyonne* qui, accoudé ſur
petit bureau, écrivoit l'ordre pour
priſon. » On peut imaginer la f
» priſe du Secrétaire : il pâlit, il r
» git, &, ſi le Prince eût alors exam
» ſon maintien, il n'eſt pas doute
» que c'en eût été aſſez pour le ſa
» ver. Cependant *de Lyonne* eut
» temps de cacher ce qu'il écriv
» ſous un tas de papier, & alors,
» fectant beaucoup de ſérénité,
» ſoutint la converſation avec un
» d'aiſance qui auroit détruit tous
» ſoupçons, ſi le Prince avoit pu
» former. » Mais *Condé* étoit dans
plus parfaite ſécurité. Il rejetta to

les conseils de ses amis, & une multitude d'avis plus sinistres les uns que les autres qu'on lui fit passer dans la journée ; fatigué de voir tant de gens qui croyoient en sçavoir plus que lui, il s'écria à la fin : *voilà la dix-septieme sotise que j'entends aujourd'hui*, & partit avec confiance pour le Palais Royal où il fut arrêté par *Guitaud*, Capitaine des Gardes de la Reine, ainsi que le Prince *de Conti* son frère & le Duc *de Longueville* son beau-frère. On les fit passer par un escalier dérobé qui se trouvoit au bout de la galerie, pour se rendre dans le jardin. »Ce » réduit sombre & étroit, garni de » Gardes, sans épouvanter *Condé*, lui » donna cependant quelques allarmes. » *Guitaud*, s'écria-t-il, *voilà qui sent* » *les Etats de Blois ? Non, non, Mon-* » *seigneur*, répondit vivement celui- » ci, *je suis homme d'honneur ; si cela* » *étoit, je ne m'en mêlerois pas*. En tra- » versant le jardin, & en passant au » milieu d'une double haie de Gendar- » mes & de Gardes du corps, le Prince, » qui avoit repris toute sa fermeté, *amis*,

» leur cria-t-il, *ce n'est point ici la bataille* » *de Lens*. Tous, pénétrés d'abatte» ment, baissèrent la tête & n'o» sèrent répondre. Cependant ils ar» rivèrent à cette porte du jardin, » qui donne sur la rue Vivienne : là, » seize Gendarmes & Chevaux-Légers » les attendoient avec un carosse, » dans lequel ils montèrent avec *Co-* » *minges*, qui les conduisit à Vincen» nes «. Dès que *Condé* fut entré dans le donjon du Château où l'on n'arriva que très-tard, il reprit toute sa gaîté. » Il en avoit besoin pour dissiper le » chagrin de son frère, & tirer le » Duc *de Longueville* de sa taciturnité ; » celui-ci n'avoit pas dit un seul mot » durant toute la route, & jamais le » malheur n'avoit fait des impressions » si profondes sur un esprit. Leur cha» grin redoubla à la vue du triste sé» jour où on les confinoit : comme on » avoit craint de donner des soup» çons en faisant quelques préparatifs, » on ne leur avoit apprêté ni meubles, » ni souper, ni lits. Selon quelques» uns, le Maréchal *de Rantzau*, qui » étoit depuis long-temps prisonnier,

» fut obligé de leur faire partager sa
» table. *Condé* n'oublia rien pour ren-
» dre le repas amusant, accablant ses
» deux compagnons de plaisanteries.
» Il leur fit passer la nuit à jouer aux
» cartes, entamant lui-même de temps
» en temps de grandes disputes avec
» *Comminges* sur l'Astrologie. Selon
» d'autres, il passa la nuit différem-
» ment, mais d'une manière qui n'in-
» diquoit pas moins de fermeté ; il prit
» une couple d'œufs pour toute nour-
» riture, & se jetta tout habillé sur
» une botte de paille, étendue dans
» une grande chambre, où on les
» avoit mis tous trois ; là il renou-
» vella la scène qu'il avoit donnée
» avant l'une de ses batailles ; il dor-
» mit douze heures sans s'éveiller «.

Cependant, l'union du Cardinal *Mazarin* & du Coadjuteur ne pouvoit être de longue durée. *Mazarin* craignoit de voir son rival prendre de l'empire sur l'esprit de la Reine, & *Retz* ne vouloit point perdre celui qu'il avoit sur le peuple de la Capitale, & qui ne pouvoit guères se concilier avec une liaison intime du

Cardinal & du Coadjuteur. C'eſt ce qui donnoit ſouvent à la conduite de ces deux hommes un air de contradiction qui produiſoit quelquefois des effets très-plaiſans. La Princeſſe de *Condé*, aidée des Ducs de *Bouillon* & de *la Rocheſoucauld*, avoit ſoulevé la Guyenne, & ſur-tout Bordeaux en faveur de ſon mari. Un des principaux moteurs de ces troubles & des plus zélés, ainſi que des plus adroits ſerviteurs du Prince, étoit un nommé *Lénet*, dont les talens égaloient preſque ceux du Coadjuteur. Lorſque le Cardinal voulut ſe rapprocher des Princes, ou dumoins feindre de le vouloir, pour rendre les Frondeurs plus dépendans de ſes volontés, il affecta pour ce *Lénet* les plus grands égards. » Il le mena à la Meſſe dans » ſon carroſſe avec les deux Ducs ; » choſe qui lui parut à lui-même ſi ſur» prenante, qu'il ne put s'empêcher » de dire en ſouriant : *Qui auroit cru,* » *il y a huit jours, & même trois, qu'on* » *nous auroit vu tous quatre aujourd'hui* » *dans le même carroſſe ? Tout arrive* » *en France*, répondit *la Rochefou-*

» *cault* d'un ton malin, qui sembloit » reprocher au Ministre ses bassesses ». & ses inconséquences. Le même » jour il leur donna à tous trois à dî- » ner, &, après avoir envoyé ajuster » un appartement pour *Lénet* de ses » propres meubles, & lui avoir donné » de ses propres domestiques pour le » servir, il eut avec lui, depuis les » sept heures du soir jusqu'à une heure » après minuit, la conversation la » plus intéressante », & où ils s'épuisèrent tous deux en manège & en dissimulation pour se tromper mutuellement. Mais cette basse politique ne pouvoit qu'avilir le Cardinal dans l'esprit de ceux qui traitoient avec lui. *Mademoiselle*, fille du Duc *d'Orléans* qu'il vouloit aussi tromper, le lui reprocha ouvertement : » *il n'y a sorte* » *de bassesse, dont vous ne vous avisiez*, » lui dit-elle. Hier matin, lorsque M. » *Lénet* étoit avec moi, un de vos Pages » est venu lui dire que vous l'attendiez » pour dîner : mais nous nous sommes » bien moqués de vous, lui & moi. » *Voyez*, m'a-t-il dit, *le redoutable Mi-* » *nistre ! Avant hier, il vouloit me faire*

pendre ; aujourd'hui il veut me donner à dîner.

Voici un trait qui achevera de donner une idée juste du caractère de *Mazarin*. L'objet de toute l'ambition du Coadjuteur étoit d'obtenir la nomination au Cardinalat, pour parvenir dans la suite plus facilement au Ministère. *Gondy* alors étoit maître absolu de l'esprit de *Gaston* Duc *d'Orléans*, & il étoit essentiel à *Mazarin*, ainsi qu'à la Reine, d'avoir le consentement de ce dernier pour la translation de *Condé* & ses frères au Havre de Grace. *Gaston* feint de se laisser fléchir avec peine, &, croyant qu'après cette condescendance on en aura aussi pour lui, il explique ses intentions relativement au Coadjuteur. La Reine, après plusieurs refus, assure le Prince qu'elle lui sacrifie son ressentiment, & qu'elle fera ce que son Conseil jugera raisonnable. » Ce n'étoit pas se donner de fortes » entraves, puisque ce Conseil n'étoit » composé que du Cardinal, du Garde » des Sceaux, de le *Tellier* & de *Servien*. Jamais *Mazarin* ne descendit à

» une dissimulation plus vile, puis-
» qu'elle ne pouvoit tromper per-
» sonne. Il propose l'affaire devant
» cette espèce d'assemblée ; il conclut
» par une humble prière à la Reine de
» condescendre aux desirs de *Mon-
» sieur*, & à une exaltation que les
» services & le mérite de M. le
» Coadjuteur demandoient encore
» avec plus d'instance ; ce furent ses
» termes. Le *Tellier* & *Servien* se gar-
» dèrent bien, on s'en doute assez,
» de lui applaudir ; mais le Garde des
» Sceaux fut encore plus hardi, & ne
» craignit point de sortir du respect
» qu'on affectoit pour les avis du pre-
» mier Ministre, certain que c'étoit
» le véritable moyen de lui faire sa
» cour. Le Coadjuteur, par un de
» ces mots imprudens que sa passion,
» qu'il ne pouvoit pas toujours dissi-
» muler, lui avoit arraché, avoit
» fourni un beau texte à son éloquence.
» Il étoit échappé à *Gondy*, en dé-
» chargeant son cœur à le *Tellier*, de
» dire *qu'il étoit bien fâché qu'on l'eût
» réduit dans une condition où il ne pou-
» voit plus être que Chef de Parti ou Car-*

» *dinal ; que c'étoit à Mazarin d'opter.*
» Ces paroles avoient été rendues
» presque sur le champ à *Château-*
» *neuf* qui, saisissant l'avantage qu'el-
» les lui présentoient, leur prêta
» dans cette occasion toutes les cou-
» leurs qui leur convenoient. Après
» s'être étendu avec une espèce de
» complaisance sur tout ce qu'elles
» offroient de hardi & de séditieux,
» il s'élève avec force contre la con-
» descendance du Cardinal; il la nomme
» foiblesse, prévarication, trahison
» des intérêts de l'Etat ; dégradation
» de la Majesté Royale ; il met un
» genou en terre, il supplie la Reine,
» il la conjure, au nom du Roi son
» fils & du bonheur du Royaume,
» par les mânes du feu Roi son époux,
» par l'autorité qu'on lui a confiée,
» & qu'elle doit rendre aussi entière
» qu'elle l'a reçue, de ne pas autori-
» ser, par un exemple aussi funeste, l'in-
» solence d'un sujet qui prétend ar-
» racher les graces à son Souverain,
» l'épée à la main. La Reine à ces
» mots se dit émue, le Cardinal s'ac-
» cuse de trop de bonté, reconnoît

» sa mollesse, en demande pardon » à la Reine, à l'Etat, & le Duc, ainsi » que son favori, se reconnoissent com» plettement joués ».

Dans ces entrefaites, le parti qui s'étoit formé pour mettre les Princes en liberté, devenoit tous les jours le plus fort, & bientôt le Cardinal fut obligé de quitter la Cour. Il voulut se faire un mérite de la délivrance de *Condé* & de ses frères. Il part pour le Havre, & est introduit dans la Place au bruit du canon & de la mousquetterie. » Dès qu'il se voit dans la cita» delle, il montre ses ordres à *de* » *Bar*, Officier chargé de la Garde » des Princes, monte en botte & » en manteau à leur appartement, & » leur annonce d'un air gracieux qu'ils » sont libres. Son apparition sur» prend d'abord & embarrasse *Condé*, » qui le reçoit cependant avec poli» tesse & l'embrasse. Après les pre» mières civilités, le Cardinal lui ré» pète qu'il peut partir; que la Reine » le prie seulement d'oublier le passé, » & de servir le Roi comme il a tou» jours fait; que, de son côté, il le

» ſupplie lui-même de l'honorer de
» ſon amitié, ajoutant cependant avec
» fierté, qu'il eſt le maître de la lui
» accorder ou de la lui refuſer. *Condé*
» réplique qu'il eſt ſenſible à la juſ-
» tice que lui fait la Reine, qu'il ſera
» toujours bon ſerviteur du Roi &
» de la Princeſſe, *& de vous auſſi,*
» *Monſieur*, en s'adreſſant au Cardi-
» nal, d'un ton où perçoit l'ironie. En
» ſuite, ſe voyant libre & certain
» que les portes de ſa priſon ne peu-
» vent plus ſe fermer, il demande à
» dîner, & mange avec le Cardinal
» d'un air auſſi aiſé, que s'il n'eût con-
» ſervé dans ſon cœur aucun reſſen-
» timent contre lui. Cette facilité fit
» croire au Miniſtre qu'il ne lui ſe-
» roit pas difficile de le regagner en-
» tièrement, & ayant obtenu de lui
» un entretien d'une heure après le
» dîner, il s'efforça de lui faire va-
» loir la grandeur du ſervice qu'il lui
» rendoit en le mettant en liberté
» ſans condition, & ſur-tout de lui
» rendre ſuſpects le Coadjuteur &
» *Gaſton*, qui tous deux, à l'en croire,
» l'avoient forcé à conſentir à ſa pri-

» ſon. *Condé*, quoique peu ſenſible à » un ſervice le fruit de la néceſſité » plutôt que de la bienveillance, diſ-» ſimula cependant, & feignit de ſe » laiſſer perſuader. Mais, quand les » carroſſes furent prêts, il ſe con-» traignit moins : le Cardinal le con-» duiſit juſqu'à ſa voiture, & là, en » préſence du Prince *de Conti* & du » Duc *de Longueville*, les larmes aux » yeux, & oubliant la fierté qu'il » avoit d'abord fait paroître, il ſe » jetta à ſes genoux, en lui deman-» dant humblement ſa protection. » *Condé*, étonné de tant de baſſeſſe, » n'y répondit que par un ſourire » amer, &, ſe jettant dans ſon car-» roſſe, il fit partir bruſquement, » en pouſſant de grands éclats de rire «.

Voici quelques traits qui peignent bien le caractère du Coadjuteur. Odieux à la Cour, abandonné des Princes, délaiſſé du Peuple qui s'étoit cru trahi par ſon union avec le Miniſtre : dans ces accablantes circonſtances, il ſe réſout au parti le plus ſingulier qui puiſſe tomber dans la tête d'un ambitieux. Il va trouver le Duc d'*Or-*

léans, & lui annonce le projet qu'il a conçu de rentrer purement dans les exercices de sa profession. » En quit-
» tant le Luxembourg, il se rend à
» l'Hôtel *de Condé*, comme s'il eût été
» dans la meilleure intelligence avec
» le maître : il le trouve avec Madame
» *de Longueville*, la Princesse Palatine
» & *Conti*. Il leur annonce son projet.
» *Conti* reçoit en riant cette nouvelle,
» & l'appelle *son père hermite ; Condé*
» seul parut sentir ce qu'elle avoit de
» surprenant & y réfléchit. Après cette
» démarche, que le Coadjuteur lui-
» même appelle *un pas de ballet*, il
» court s'enfoncer dans l'obscurité du
» cloître de Notre-Dame ; & là, pour
» assurer sa retraite affectée, *Annery*,
» son ami, avec la noblesse du Véxin,
» vient se loger aux environs : *Château-*
» *briant*, *Châteaurenaut*, *Lamet*, *Ar-*
» *genteuil*, *Humières* se placent dans le
» Cloître ; cinquante Officiers Ecos-
» sois, qui étoient venus en France
» à la suite de *Montrose* après le par-
» ricide de *Charles I*, sont distribués
» dans les maisons de la rue Neuve
» les plus affectionnées au Coadju-

» teur ; les Colonels & les Capitaines
» de quartier qui étoient dans ses in-
» térêts, ont leur ordre, leur mot de
» rallîment, & sont préparés à mar-
» cher au premier signal : enfin, rien
» n'est oublié de ce qui peut rendre
» un état de défense respectable. Ce-
» pendant *Gondy* affecte de ne plus
» paroître en Public, & paroît abso-
» lument détaché de toute intrigue ; il
» semble n'avoir plus de relation qu'a-
» vec des Chanoines & des Curés. Il
» va administrer en grand appareil la
» Confirmation dans plusieurs Paroisses
» de la ville ; mais en secret il entre-
» tient toujours un commerce très-
» intime avec *Gaston* par le moyen de
» *Jouy* ; il en entretient un autre avec
» *Châteauneuf*, qui, retiré à Mont-
» rouge, lui faisoit part d'avis très-
» fidèles qu'il recevoit par le ca-
» nal du Maréchal *de Villeroy* & du
» Commandeur de *Jars* ; il va toutes
» les nuits à l'Hôtel *de Chevreuse*, guidé
» autant par la politique que par l'a-
» mour ; il n'oublie rien pour rendre
» odieuses aux Curés, aux Bourgeois,
» au Peuple, & même aux Men-

[illegible]

[illegible] France [illegible] dont [illegible] dans [illegible] que [illegible] qu'il [illegible] Coadjuteur. [illegible] Palais Royal, à [illegible] vengeoit [illegible] *. mais on n'étoit [illegible] sçavoir le [illegible].

[illegible] insulte, [illegible]. & en même temps le [illegible] où il [illegible] avoit la [illegible] & [illegible] par ses pré[illegible]. [illegible] pré[illegible] d'avoir [illegible]. & le moment arriva [illegible]. Une nuit, entre minuit & une heure, il voit

* Il fit faire dans ce temps-là une volière pour élever des serins : ce qui fit dire à *Nogent* que le *Coadjuteur sifloit ses linottes.*

entrer le frère du Maréchal *Dupleſſis*, enſuite le Maréchal lui-même qui ſaute à ſon cou, & le ſalue comme Miniſtre. On lui explique en même temps ce que la Reine exige de lui pour traverſer *Condé*. Le Coadjuteur, qui ne voyoit pas les circonſtances favorables pour prétendre au Miniſtère, ſe retranche à demander la pourpre. Le Maréchal lui remet un billet de la Régente, qui lui promet toute ſûreté, s'il veut ſe rendre au Palais Royal. *Gondy*, après avoir lu le papier, le baiſe avec un profond reſpect, & le jette au feu en s'écriant: *quand voulez-vous me mener chez la Reine?* Ils prennent jour pour le lendemain à minuit, & conviennent que le Prélat ſe trouvera dans le Cloître S. Honoré, d'où le Maréchal le menera auprès de la Princeſſe par un eſcalier dérobé. Le lendemain, à l'heure convenue, le Maréchal vient le prendre, & le conduit au petit Oratoire de la Reine, où il le laiſſe ſeul avec elle. » La converſation qu'ils eurent » enſemble eſt peut-être la plus éton- » nante de toutes les aventures de

» cette histoire : on ne sçauroit se figurer jusqu'où *Gondy* porta son audacieuse sincérité, & la Reine sa molle complaisance à applaudir à tous ses projets. Elle lui avoit d'abord offert le Ministère, mais foiblement, & du ton d'une femme qui avoit toujours dans le cœur & dans l'esprit le retour du Cardinal ; elle se rabattit ensuite sur la promesse du Chapeau, qu'il n'eut garde de refuser : il lui promit en reconnoissance tous les services qu'il pourroit lui rendre, excusant sa conduite passée sur la nécessité des circonstances, & promettant désormais une fidélité à toute épreuve. Il ne mit qu'une seule clause à son Traité, & elle étoit bien bisarre dans un homme qui parloit à sa Souveraine ; il se réserva le droit de déchirer toujours impitoyablement le Cardinal. *Mais vraîment*, lui disoit la Reine, *je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une chose aussi étrange que celle-là ; il faut que, pour me servir, vous deveniez ennemi de celui qui a ma confiance !* *Gondy* insista, &, afin de

» lui prouver que, pour lui être utile,
» il falloit absolument qu'il gardât le
» caractère d'ennemi du Ministre, il
» prétendit que *Gaston*, principal ap-
» pui qu'il se flattoit de lui rendre,
» étoit si irréconciliable avec *Mazarin*,
» que, pour peu qu'on lui parlât en
» sa faveur, il se jetteroit infaillible-
» ment sur le champ dans les bras *de*
» *Condé*. La Reine, que ce prétexte
» ne trompoit point, l'interrompit
» alors en s'écriant : *Ah ! Si vous vou-*
» *liez !... Revenez à moi ; je me mo-*
» *querai de votre Monsieur, qui est le*
» *dernier des hommes*. *Gondy* ayant con-
» tinué à protester par ce qu'il y a
» de plus sacré, qu'il ne pouvoit agir
» autrement, il fallut que la Princesse
» cédât. *Mais enfin*, reprit-elle, *j'ai*
» *fait tout pour vous ; je vous ai offert*
» *une place dans le Conseil ; je vous of-*
» *fre la nomination au Cardinalat : que*
» *ferez-vous pour moi ? J'obligerai, Ma-*
» *dame*, réplique l'audacieux *Gondy*,
» *M. le Prince de sortir de Paris avant*
» *qu'il soit huit jours, & je lui enlève-*
» *rai Monsieur dès demain. Touchez-là* ;
» lui dit la Reine transportée & en lui

» tendant la main ; *vous êtes après de-*
» *main Cardinal, & de plus le second de*
» *mes amis.*

Ensuite elle lui ordonne de voir la Princesse Palatine, & lui recommande bien de se souvenir qu'il doit sa nomination au Cardinal. *Retz* promet tout, excepté de se déclarer l'ami de *Mazarin.* La Reine le congédie, en lui disant : *Allez, vous êtes un vrai démon ; voyez la Palatine. Bon soir : que je sache la veille le jour que vous irez au Parlement.* Un homme de confiance qui attendoit le Prélat, le conduit par mille détours jusqu'à la porte des cuisines.

Un des Chapitres les plus intéressans de cette Histoire, est celui où l'auteur décrit cette fameuse séance du Parlement, dans laquelle le Coadjuteur courut risque de la vie. La Reine, flattée de l'espoir de détruire l'un par l'autre deux rivaux qu'elle détestoit également, fournit des secours au Coadjuteur qui, le soir, va reconnoître le champ de bataille, & distribuer une foule de gens armés dans différens postes. Les habitans du

pont *S. Michel* & du pont *Notre-Dame* qui lui étoient vendus, avoient ordre de se tenir sous les armes au premier signal. » Tout étant ainsi disposé, » dès que l'audacieux Prélat vit luire » les premiers rayons de ce jour qui » faillit à être le dernier pour lui, il » alla avec ses amis prendre posses- » sion du Parlement. *Condé* ne s'y » rendit que sur les sept heures du » matin avec un cortège moins nom- » breux que celui de son rival, mais » bien plus respectable, n'étant com- » posé que de noblesse. Dès que le » Prince eut pris sa place, il com- » mença l'attaque en se plaignant de » cette foule de gens armés, dont le » Palais étoit rempli. Il ne pouvoit » assez s'étonner que le temple de la » justice fût devenu tout-à-coup un » camp, où l'on se préparoit à une » sanglante bataille. Il avoit trouvé » des postes pris, des gens comman- » dés, des mots de rallîment; & il » ne concevoit pas qu'il pût se trou- » ver dans le Royaume des gens assez » insolens pour prétendre lui disputer » le pavé «. A ces derniers mots qu'il

» dians, les négociations du Prince
» & les noircir de ces couleurs, dont
» il entendoit si bien le mêlange : dans
» le même temps enfin, il mine la fa-
» veur du Duc *de Beaufort*, sans que
» celui-ci s'apperçoive des coups qu'il
» lui porte, ou ait l'adresse de les pa-
» rer. Une conduite si extraordinaire,
» si étonnante dans le Coadjuteur,
» étoit une énigme, dont personne
» n'avoit le mot. Au Palais Royal, à
» l'Hôtel *de Condé*, on s'en vengeoit
» par des railleries * ; mais on n'étoit
» pas moins curieux d'en sçavoir le
» motif «.

Ce motif étoit plein de justesse, de profondeur, & en même temps le plus analogue à la situation où il voyoit les affaires. *Condé* effrayoit la Régente & son Ministre par ses prétentions exorbitantes. *Gondy* prévoyoit qu'on seroit forcé d'avoir recours à lui, & le moment arriva plutôt qu'il ne l'espéroit. Une nuit, entre minuit & une heure, il voit

* Il fit faire dans ce temps-là une volière pour élever des serins ; ce qui fit dire à *Nogent* que le *Coadjuteur siffloit ses linottes*.

» tale ; ils le ſupplient de trouver bon
» qu'on faſſe diſparoître toute la no-
» bleſſe & cette foule de gens ar-
» més qui aſſiégent le Palais. *Condé* ſe
» rend, & ordonne à la *Rochefoucault*
» d'aller prier ſes amis de ſe retirer
» *Gondy*, affectant une rivalité indé-
» cente, ridicule, & dont en ſecret
» il rougiſſoit lui-même, ſe lève en
» s'écriant avec impudence qu'il va
» faire la même prière à ſes amis.
» *Quoi, Vous êtes donc armé*, lui dit
» le Préſident *de Meſme* ? *Eh qui en*
» *doute*, reprit arrogamment le Pré-
» lat ? Il eſt vrai que le doute au-
» roit été aſſez impertinent dans une
» occaſion où il n'y avoit peut-être
» pas dix perſonnes de toute l'aſſem-
» blée, & même des Magiſtrats, qui ne
» fuſſent armés, les uns de poignards,
» les autres de piſtolets, quelques-uns
» de cuiraſſes. Cependant, tandis que
» *Gondy* va auprès de ſes amis, *la*
» *Rochefoucault*, après avoir achevé
» ſa commiſſion, rentre dans le par-
» quet des Huiſſiers. A peine le Prélat
» paroît dans la Grand'Salle, que

» quelques valets de pied du Prince
» mettent l'épée à la main, en criant
» *au Mazarin :* les partiſans de *Gondy*
» les imitent; ceux *de Condé*, malgré
» l'ordre que vient de leur donner la
» *Rocheſoucault*, en font autant : des
» deux côtés on n'entend qu'un cri,
» *aux armes*; ici, *vive le Roi & le Coad-*
» *juteur*; là, *vive le Roi, vivent les Prin-*
» *ces !* On ſe prépare au combat,
» on ſe ſépare, on ſe forme, on ſe
» range ſur deux files, on ne s'éloigne
» que de la longueur des épées; le
» plus léger ſignal va faire rapprocher
» les deux troupes, qui ſe meſurent
» des yeux, & dont tous les traits,
» tous les geſtes annoncent ce que la
» paſſion a de plus ardent, de plus
» effréné. Cependant, par une eſ-
» pèce de prodige, tant de guerriers
» d'une valeur éprouvée, tant d'é-
» pées, tant de poignards, de piſtolets,
» reſtent ſans action; on eût dit qu'un
» bras inviſible, veillant au ſalut de
» la France, ſuſpendoit les coups,
» charmoit les deux partis, & les em-
» pêchoit de s'avancer l'un contre
» l'autre. Dans ce moment, le Mar-

» quis *de Crénan*, Capitaine des Gar-
» des du Prince *de Conti*, se trouvant
» vis-à-vis *Laigues*, autrefois son ami,
» lui crie : *Que faisons-nous ? Faut-il*
» *que les plus braves gens s'égorgent, &*
» *que le sang le plus noble coule ici pour*
» *un coquin tel que Mazarin ? Il n'est*
» *pas question de Mazarin*, lui répondit
» *Laigues ; il ne s'agit que de crier tous*
» *ensemble, vive le Roi, mais sans rien*
» *ajouter. Ah ! volontiers*, répart *Cré-*
» *nan ; nous sommes tous bons serviteurs*
» *de Sa Majesté ; & s'il ne tient qu'à*
» *cela, vive le Roi : schelm * qui ne*
» *remettra son épée dans le fourreau !* Il
» n'y avoit point de honte à suivre
» l'exemple d'un homme reconnu aussi
» brave que *Crénan ;* son cri, son ac-
» tion sont répétés unanimement par
» les deux partis ; toutes les épées
» rentrent dans le fourreau, toute la
» fureur tombe ; la haine, la ven-
» geance, tant de passions brûlantes
» qui échauffoient les deux partis,
» sont éteintes dans le moment, &

* Ou *schelme*, mot Allemand, qui signifie *coquin*.

» les deux troupes ſe mêlent &
» ſe confondent comme auparavant.
» *Gondy* n'étoit plus préſent à ce ſpec-
» tacle ; mais il ne s'étoit dérobé à un
» danger que pour ſe précipiter dans
» un plus terrible. Dès qu'il avoit vu
» les valets-de-pieds du Prince courir
» à lui l'épée haute, il avoit rebrouſſé
» chemin, & regagné le parquet
» des Huiſſiers. *La Rochefoucault* s'é-
» toit rendu maître de la porte : *Gondy*
» fait tous ſes efforts pour entrer ; la
» porte entr'ouverte ne lui livre que
» la moitié du paſſage : *la Rochefou-*
» *cault* le voyant comme partagé,
» ayant la tête dans le parquet & le
» reſte du corps dans la ſalle, ſaiſit ce
» moment pour rendre ſa poſture en-
» core plus douloureuſe ; & paſſant la
» barre de fer contre la porte, il met
» *Gondy* dans l'impoſſibilité d'avancer
» ni de reculer «.

Gondy fut prêt deux fois de recevoir le coup mortel : *Argenteuil* & *Champlatreux* lui ſauvent la vie. Il rentre dans la Grand'Chambre, pâle, défait, chancelant, fait les remercie-

mens les plus vifs au premier Président de la générosité de son fils, & avoue qu'il n'a pas tenu à *la Rochefoucault* qu'il n'ait été assassiné. Celui-ci répond avec aigreur, qu'il *se soucioit assez peu de ce qu'il pouvoit devenir.* Le Coadjuteur, remis de ses allarmes, reprend son caractère, & l'apostrophant par le nom de guerre qu'il lui avoit donné à la première Fronde: *Tout beau*, lui crie-t-il, *ami la Franchise, ne vous emportez point. Vous n'êtes qu'un Patron, moi je suis Prêtre, le duel nous est défendu; il ne peut rien arriver entre vous & moi.* Il n'est pas inutile de remarquer que ce *la Rochefoucault* est le Philosophe à qui nous devons le livre des *Maximes.*

Je finirai cet article par une anecdote qui peint bien les mœurs de ce siècle. La façon de négocier la plus à la mode, étoit de courir la nuit & sous différens déguisemens. Les femmes mêmes se chargeoient souvent de ces périlleuses commissions. » Mais, de » tous ces négociateurs nocturnes, il » n'y en avoit point d'aussi intrépide » que Madame *de Rhodes.* C'étoit elle-

» même qui faisoit ces voyages, tantôt
» sous le froc d'un Capucin, tantôt sous
» celui d'un Cordelier. Ce fut dans
» une de ces expéditions clandestines
» qu'elle trouva la mort. Elle étoit al-
» lée négocier avec le Cardinal, & l'en-
» tretenoit chez la Princesse Palatine,
» lorsque la nouvelle du massacre de
» l'Hôtel-de-Ville arriva à la Cour :
» comme le Maréchal *de l'Hôpital*,
» qui couroit le plus grand danger,
» étoit son beau-père, elle s'évanouit.
» Le Cardinal, qui trouvoit que ces
» violences lui seroient beaucoup plus
» utiles que toutes les négociations de
» Madame *de Rhodes*, eut la cruauté
» de ne pas prendre un grand intérêt
» à son évanouissement, & la quitta
» brusquement avant qu'elle en fût
» revenue. Elle fut si outrée de ce
» mépris, que les femmes ne pardon-
» nent guères quand elles ont pris la
» peine de se mettre en cet état, & en
» conçut tant de douleur, qu'avec la
» fatigue qu'elle essuya pour regagner
» la ville à pied & sans être connue,
» elle en contracta une maladie qui la
» conduisit, en moins de quatre jours,

» au tombeau. Au lieu d'emporter des » regrets, elle n'excita que les railleries de toute la Cour; sa mort fut » tournée en ridicule, & l'on fit courir » le bruit qu'elle étoit morte en Cor» delier, & que sa garde-robe n'étoit » composée que de frocs de toutes les » espèces «.

Le style de ces trois Volumes est beaucoup plus soigné que celui des deux premiers. Il n'y a guères à y reprendre que quelques légères inexactitudes, & un petit nombre d'expressions trop familières pour le genre historique. On desireroit aussi que l'auteur eût resserré les détails les moins piquans : ce qui auroit fait ressortir ceux qui le sont davantage. Du reste, Monsieur, vous lirez peu d'Histoires qui vous offrent des faits plus curieux, des anecdotes plus singulières, des scènes plus étonnantes, plus variées, & où il y ait plus d'acteurs recommandables par leurs talens, leurs caractères & leurs qualités personnelles.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Février 1775.

LETTRE V.

Éloge historique de Michel de Montaigne, & Dissertation sur sa Religion ; par Dom de Vienne, Historiographe de la ville de Bordeaux, brochure in-12 de 114 pages. A Paris ; chez Crapart Libraire rue de Vaugirard, & Edme Libraire rue Saint Jean de Beauvais.

LES différentes nuances du génie de *Montaigne* & de son caractère, sont très-bien saisies, Monsieur, dans *l'Eloge* que je vous annonce, & dont je vais mettre sous vos yeux les principaux traits. *Michel Eyquem de Montaigne* nâquit au château *de Montaigne*, en Périgord, au mois de Février 1533, d'une famille distinguée, originaire d'Angleterre. Son père voulut présider lui-même à son éducation. Ce père, que je trouve raisonnable, pensoit qu'il faut, autant qu'il est possible, ne gêner en rien les enfans, afin de leur conserver le libre exercice de leurs facultés, & rendre plus fructueuses les leçons dont ils sont susceptibles. Il

n'étoit pas moins persuadé qu'il est un art de tirer parti de l'cnfant né avec le moins de dispositions ; que les talens d'un maître habile & le choix des momens surmontent les plus grands obstacles. *Montaigne* fut élevé d'après ces principes. La complaisance que son père avoit pour lui étoit sans bornes : elle alloit jusqu'à ordonner qu'on n'éveillât jamais son fils qu'au son des instrumens. Ces attentions recherchées n'amolirent point l'ame du jeune *Montaigne ;* il aimoit le travail, &, dès l'âge de six ans, il possédoit les langues Grecque & Latine.

De si heureux essais auroient dû encourager le père de *Montaigne* à lui continuer ses soins ; mais l'étendue de la carrière qu'il avoit à parcourir l'effraya : il prit le parti de l'envoyer au Collége de Guyenne. *Montaigne* y fut accueilli avec tous les égards qu'on devoit à son nom & à ses connoissances prématurées. Les deux langues qu'il avoit apprises, y étoient le principal objet des études, & il les sçavoit avec une supériorité qui faisoit

redouter ſa converſation à ſes maîtres mêmes. *Montaigne* demeura ſept ans dans ce Collége, & n'en retira pas beaucoup de fruit. Quelques années après, ſon père lui acheta une charge de Conſeiller à la Cour des Aides, qui fut enſuite réunie au Parlement de Guyenne. Il commença dès-lors à ſe diſtinguer. Il étoit né avec l'eſprit d'obſervation. Il promenoit ſans ceſſe ſes regards ſur tous les objets qui l'environnoient; il s'étudioit à les pénétrer, & le jugement qu'il en portoit n'étoit jamais réglé d'après les opinions d'autrui. Elevé ſans gêne, accoutumé à ſe livrer à toutes ſes fantaiſies, il fut toute ſa vie l'ennemi de la contrainte. La nature l'avoit doué de l'imagination la plus vive. La moindre choſe l'affectoit profondément; une perſonne triſte l'attriſtoit, &, s'il voyoit un malade, il croyoit l'être. Auſſi évitoit-il avec ſoin tout ce qui pouvoit lui cauſer des ſenſations déſagréables: il recherchoit la compagnie des perſonnes ſaines & gaies, &, pour ſe ſouſtraire aux inquiétudes qu'entraînent les affaires,

il ſe contentoit d'y mettre un ordre général, & ne s'en occupoit plus. Il avoit calculé les brèches que cette indifférence pouvoit faire à ſa fortune; & c'étoit un des articles de ſa dépenſe. Ce qui paroîtra ſingulier : ce même homme qui avoit reçu de la nature des organes ſi délicats, ſi ſuſceptibles, qui ne pouvoit entendre touſſer avec effort ſans touſſer lui-même, étoit d'une inſenſibilité ſtoïque dans tous les accidens de la vie. Rien ne le ſurprenoit, rien n'altéroit la tranquillité de ſon ame, parce qu'il étoit perſuadé qu'il eſt peu de maux réels, lorſqu'on en a écarté les fantômes de l'imagination.

L'extérieur de *Montaigne* n'avoit rien qui le fît remarquer. Il ignoroit le faſte & le cérémonial ; il aimoit mieux qu'on lui reprochât de manquer à des uſages frivoles, que d'être dans une gêne continuelle. Il avoit cette franchiſe & cette ſincérité qui valent mieux que tous les dehors d'une politeſſe affectée. Ses paroles étoient les images fidèles de ſes penſées. Ce Philoſophe paroiſſoit avoir peu d'eſ-

time pour les hommes de ſon ſiècle. Nourri de la lecture des Anciens, & poſſédant leur hiſtoire, il trouvoit en eux des idées pleines de vigueur & de ſens, des expreſſions ſignificatives, plus de choſes que de mots; chaque perſonnage, ſur-tout, lui paroiſſoit avoir un caractère. Venoit-il à jetter les yeux ſur ſes contemporains? Des idées fauſſes ou foibles, la paſſion ou le préjugé dictant les opinions & réglant la conduite, des propos haſardés, vuides de ſens & d'intérêt, des façons de penſer que le moment donnoit & que le moment d'après faiſoit diſparoître, en un mot, peu de conſiſtance, point de caractère: c'eſt ainſi que *Montaigne* nous dépeint les hommes de ſon temps; il eſt aiſé de juger quel contraſte il trouvoit entre leurs idées & les ſiennes.

Pendant que *Montaigne* fut revêtu de ſa Charge, il eut occaſion de faire pluſieurs voyages à la Cour. Il s'y fit tellement eſtimer que *Henri II* lui donna le Cordon de Saint-Michel: diſtinction qu'on n'accordoit alors qu'au plus grand mérite ou à la plus

haute naiſſance. Cependant ce ſéjour n'étoit pas fait pour lui. Le perſonnage de courtiſan lui étoit trop étranger; l'ambition n'affecta jamais ſon ame : il jouiſſoit d'une fortune honnête, & les bornes qu'il avoit miſes à ſes deſirs la lui rendoient ſuffiſante.

De retour à Bordeaux, il épouſa *Françoiſe de la Chaſſaigne*, iſſue d'une des familles les plus diſtinguées de la ville; il étoit alors âgé de trente-trois ans. Peu de temps après mourut *Etienne de la Boëtie*. *Montaigne* n'étoit pas préparé à ce coup; il en fut accablé. Il perdoit un ami dans le ſein duquel il épanchoit les plus doux ſentimens de ſon cœur. Cette perte étoit irréparable, & la Philoſophie ne pouvoit attaquer le principe de ſa douleur. L'image de cet ami fidèle le ſuivoit par-tout; les amuſemens par leſquels on s'efforçoit d'affoiblir ſes regrets, ſembloient les augmenter encore : inſenſiblement tout lui devint odieux. Craignant enfin de ſuccomber ſous le poids de ſa triſteſſe, il ſe défit de ſa Charge, & quitta la ville pour aller s'enſevelir en Périgord dans une

ſolitude profonde, où il lui fut permis de ſe nourrir, ſans diſtraction, de cette même douleur qui déchiroit ſi cruellement ſon ame. Une vie tranquile lui rendit peu à peu le calme; on le détermina par la ſuite à recevoir quelques-uns de ſes voiſins, dont la converſation douce, franche & ſenſée, lui rendit ſa retraite agréable. Mais c'étoit toujours en lui-même qu'il devoit trouver ſes plus grandes reſſources; il étoit naturellement rempli d'idées; il avoit acquis un grand nombre de connoiſſances par ſes lectures aſſidues & réfléchies, & cet eſprit obſervateur qu'il avoit cultivé par l'uſage du monde, lui en procuroit à chaque inſtant de neuves & d'intéreſſantes. Il réſolut de s'en rendre compte à lui-même, & de compoſer un livre. Comme la ſeule penſée d'une entrepriſe l'effrayoit, il commença par ôter à celle-ci l'air de contrainte & d'effort qu'elle préſentoit au premier aſpect, pour la concilier avec cette douce indolence dont il faiſoit ſon bien ſuprême. Il ſe propoſa de n'écrire que pour éviter l'ennui, de ne

jamais revenir ſur ſes premières idées, & de ſe choiſir lui-même pour objet de ſon livre. Il convenoit qu'un projet auſſi ſingulier pouvoit paroître ridicule ; mais il répondoit d'avance à ſes Critiques, que, s'ils le blâmoient de ce qu'il parloit trop fréquemment de lui, il avoit de ſon côté à leur reprocher de ne pas aſſez penſer à eux-mêmes.

Montaigne paſſa huit ans en Périgord ; les troubles de Religion agitoient alors cette Province, comme le reſte de la France. Quoique le Château qu'il habitât fut aſſez fortifié pour le mettre à l'abri des incurſions, il y courut cependant pluſieurs dangers. Un jour, un homme ſe préſenta devant les foſſés du Château, feignant d'être pourſuivi par des Religionnaires. Introduit par *Montaigne*, il lui raconta que, voyageant avec pluſieurs de ſes amis, une troupe de Gens de guerre les avoit attaqués, que leur bagage avoit été pillé, que ceux qui avoient oppoſé de la réſiſtance avoient été tués, & qu'on avoit diſperſé les autres. *Montaigne* ne ſoupçonna pas

un inſtant la bonne foi de cet homm
C'étoit néanmoins un Chef de part
qui étoit convenu avec ſa trou
qu'il ſe ſerviroit de ce ſtratagême po
s'introduire dans le Château. Un m
ment après, on vint avertir *Montaig*
qu'il paroiſſoit deux ou trois autr
Cavaliers. Celui qui avoit été adn
le premier, dit qu'il les reconno
ſoit pour ſes camarades. *Montaign*
touché de compaſſion, ne fit aucu
difficulté de les recevoir ; ceux-ci fi
rent ſuivis de pluſieurs autres, enſor
que la cour du Château fut bient
remplie d'hommes & de chevaux. I
Philoſophe s'apperçut alors de la fau
qu'il avoit faite ; mais le mal étoit ſa
remède. Il paya de bonne contenanc
& ne changea rien dans ſes manière
Il s'empreſſa de procurer à ſes hôt
tout ce dont ils feignoient d'avoir b
ſoin, leur fit diſtribuer des rafraîchi
ſemens, & en agit avec tant de co
dialité, que leur Chef, ſéduit par ſ
bons procédés, n'eut jamais le co
rage de donner le ſignal dont il éto
convenu pour mettre la maiſon a
pillage.

Montaigne avoit toujours joui d'une ſanté robuſte, qu'il ne devoit pas moins à ſa vie ſobre & frugale qu'à la bonté de ſon tempérament. Il étoit parvenu à l'âge de quarante-cinq ans, lorſqu'il fut attaqué de la pierre : des douleurs aigues lui donnèrent lieu d'exercer le courage dont il avoit donné de ſi belles leçons. Il ne ſuccomba point à cette épreuve ; elle ſervit même à faire connoître qu'il n'étoit pas de ces vains diſcoureurs, dont la puſillanimité dément le langage, & qu'il poſſédoit la vraie Philoſophie qui doit toujours être une Philoſophie pratique. Ce n'eſt pas qu'il crût, à l'exemple des Philoſophes du Portique, que la douleur ne fût pas un mal. Lorſqu'elle le preſſoit vivement, il ne faiſoit aucune difficulté de crier & de ſe plaindre ; il évitoit ſeulement de donner des marques d'impatience.

La vie ſédentaire que menoit *Montaigne*, n'étant pas propre à guérir le principe de ſon incommodité, il réſolut de voyager : il parcourut la France, l'Allemagne & l'Italie. Sa réputation le précédoit, & il fut reçu

par-tout avec cette diſtinction, qui n'honore pas moins ceux qui ſçavent apprécier le mérite & les talens, que ceux qui les poſſèdent. Il fit un aſſez long ſéjour à Rome, où il reçut le droit de Bourgeoiſie. Il ſembloit avoir oublié ſa Nation; mais ſa Nation, dans la crainte que l'eſtime que les Etrangers lui témoignoient & les honneurs qu'ils lui rendoient ne le déterminaſſent à ſe fixer parmi eux, réſolut de lui faire une eſpèce de violence, pour l'obliger à rentrer dans ſa Patrie. La ville de Bordeaux le choiſit pour ſon Maire en 1581. Quoique flaté de l'honneur que lui faiſoient ſes compatriotes, *Montaigne* refuſa de le recevoir; il fallut un ordre de *Henri III* pour l'y contraindre. Le Magiſtrat Philoſophe répondit ſi bien à la haute idée qu'on avoit conçue de ſon adminiſtration, qu'il fut continué dans ſa place, dont il ne ſe démit qu'en 1585. Il ſe retira pour la ſeconde fois au Château de *Montaigne*, déterminé à ne plus rentrer dans le tumulte du monde. Il employa les loiſirs de ſa retraite à travailler à une nouvelle

édition de ses *Essais* qu'il augmenta, mais sans s'écarter de son premier plan. On y retrouve le même esprit de négligence, des titres qui n'ont aucun rapport avec ce que contiennent les Chapitres, des idées fortes noyées dans des détails minucieux, souvent un portrait de la vertu qui vous élève au-dessus de vous même, à côté du tableau du vice ; enfin, un livre original & inimitable, quoique formé de disparates dans tous les genres.

Montaigne sçavoit que les infirmités auxquelles il étoit sujet depuis plusieurs années, aboutiroient enfin à la mort, & il s'étoit accoutumé de bonne heure à la regarder sans effroi. Aux premières apparences d'une maladie dangereuse, il mettoit ordre à ses affaires & à sa conscience ; &, au lieu de se laisser préoccuper par de vaines terreurs, il ne songeoit qu'à examiner de sang froid ce qui se passoit au-dedans de lui-même, comme s'il n'en eut été que le simple spectateur. Il se rendoit compte de ses sensations, de ce qu'il éprouvoit dans les défaillances de la nature, &

dans les momens qui touchoient de plus près à ſon dernier paſſage. On eſt frappé d'une ſurpriſe toujours nouvelle, lorſqu'on lit la manière dont il raconte les obſervations qu'il fit dans un accident qui penſa lui coûter la vie. Il étoit à cheval; un de ſes gens, qui montoit lui-même un cheval fougueux, le heurta, de manière qu'il alla tomber à dix pas ſans connoiſſance. Il fallut le tranſporter au Château avec des peines infinies. Il ne revint à lui que pour vomir des torrens de ſang, & il reſta pluſieurs jours en danger. Il ne laiſſa rien échapper de tout ce qui ſe paſſa dans ces momens, où les facultés de ſon ame auroient dû être abſorbées par la foibleſſe & par la douleur: cette occaſion étoit d'un trop grand prix aux yeux de ſa philoſophie, pour qu'il n'en retirât pas tout le parti poſſible. Il en parle dans le plus grand détail; il pèſe ſur toutes les circonſtances; il a ſoin ſur-tout de remarquer que les inſtans où il ſentoit, en quelque ſorte, ſon ame ſe détacher de ſon corps, étoient ceux qui l'affectoient de la manière la moins déſagréable.

L'auteur des *Essais* approchoit de sa soixantième année, lorsqu'il fut attaqué d'une esquinancie, qui dégénéra en une paralysie, qui lui ôta l'usage de la parole, & non celui de la raison. Quelques-uns de ses amis étant venus le voir, il fit dire la Messe dans sa chambre ; &, comme il vouloit se soulever au moment de l'Elevation, il tomba dans une foiblesse, qui l'emporta l'an 1592. Ainsi mourut *Montaigne*, dont la vie, bien méditée, peut fournir autant d'instructions que le Traité le plus philosophique.

Dom *de Vienne* a joint à cet éloge historique *la Dissertation* qu'il avoit déja publiée *sur la Religion de Montaigne ;* je vous en ai rendu compte dans le temps *, & je vous ai fait observer que ce qui avoit le plus contribué à établir le préjugé de l'irréligion *de Montaigne*, étoit l'envie qu'ont eue les Philosophes modernes de décorer leur parti du nom de ce Penseur célèbre. Mais la Dissertation de Dom *de Vienne* détruit sans ressource toutes

* Voyez l'*Année Littéraire* 1773, *Tome VI*, page 94.

leurs prétentions à cet égard. On y voit que l'illuſtre auteur des *Eſſais* étoit né avec trop de bon ſens & de raiſon, qu'il étoit trop judicieux, trop conſéquent, trop vrai Philoſophe enfin, pour ne point admettre la Religion de ſes pères, & pour avoir la ſottiſe de croire qu'il auroit plus de mérite & qu'on le regarderoit comme un plus grand homme, s'il affectoit les ſentimens d'un Matérialiſte & d'un impie.

Chimie expérimentale & raiſonnée par M. Baumé, Maître Apothicaire de Paris, Démonſtrateur en Chimie & de l'Académie Royale des Sciences. A Paris, chez Pierre-François Didot le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, Quai des Auguſtins, 3 volumes in-8° avec des vignettes & des figures en taille-douce.

LA Chimie eſt une ſcience fondée ſur l'expérience : » elle a pour objet » l'analyſe ou la décompoſition de

» tous les corps de la nature, & la » composition de tous ces corps ou » de leurs principes les uns avec les » autres pour en former de nouveaux » composés. » Telle est la définition très-claire & très-juste que donne de cette science M. *Baumé* à la tête de l'ouvrage qu'il présente au Public, & qui forme un corps d'opérations fondamentales de Chimie. C'est le fruit de plus de vingt-cinq années de travail, durant lesquelles l'auteur a démontré la Chimie avec l'habile M. *Macquer*. Ils ont fait ensemble seize Cours de cette science : chaque Cours comportoit plus de deux mille expériences. Ils ont fait en outre plus de dix mille expériences accessoires à ces Cours, qui ont été l'objet de beaucoup de Mémoires, dont plusieurs ont été lus à l'Académie des Sciences, & les autres publiés dans les Journaux & dans divers écrits particuliers. Tous ces Mémoires, Monsieur, ont servi de matériaux à l'Ouvrage que je vous annonce, & font la base de la nouvelle théorie que l'auteur s'est formée sur les grands & principaux

phénomènes de la nature, & ſur les opérations fondamentales de la Chimie.

M. *Baumé* déclare qu'il a beaucoup moins lu qu'opéré. Cette méthode eſt certainement la meilleure pour faire quelque progrès dans une ſcience qui, comme la Chimie, eſt entièrement fondée ſur l'expérience. Il n'a pas cependant négligé de lire les découvertes de ceux qui l'ont précédé & d'en profiter; il en fait uſage, en citant les auteurs, à meſure que les occaſions s'en préſentent. Comme il a été obligé par état de répéter un grand nombre de fois preſque toutes les opérations ordinaires de la Chimie, il a été à portée d'en ſimplifier les appareils, & il eſt parvenu à les réduire à leur plus grand degré de ſimplicité. Ses deſcriptions ſont claires: il n'omet rien d'eſſentiel pour opérer ſûrement & commodément. Un autre mérite particulier à cet Ouvrage, c'eſt que l'auteur y a raſſemblé des détails importans ſur pluſieurs opérations qui ne ſe rencontrent dans aucun livre de Chimie & des manipulations

pulations simples qui abrègent considérablement certains procédés. Il indique aussi beaucoup de points de théorie ou de pratique qui n'ont été qu'entrevus, d'autres qui ne sont qu'énoncés qu'à demi, & un grand nombre d'expériences qui ne sont pas même encore commencées. Son dessein a été de faire sentir à ceux qui cultivent la Chimie, combien il reste de choses à faire pour completter les connoissances de certaines parties de cette science, sur lesquelles on n'a que peu ou point travaillé; & il a indiqué les expériences à faire, pour mettre sur la voie ceux qui ont la bonne volonté de contribuer par leurs travaux aux progrès de la Chimie.

Le nombre des objets qu'un Traité comme celui-ci embrasse est immense: car la Chimie embrasse elle-même toute la Nature. On est effrayé en parcourant la multitude de ceux qui sont compris dans l'ouvrage de M. *Baumé*, & qui seroient trop longs à détailler, même dans un extrait. Le plan qu'il s'est fait est beau, grand, clair, & plus étendu qu'aucun de ceux

qu'on a ſuivis juſqu'à préſent. » Je
» conſidère la Nature, nous dit-il,
» comme un vaſte laboratoire de Chi-
» mie dans lequel ſe forment des com-
» poſitions & des décompoſitions de
» toute eſpèce. Je me garde bien de
» croire avoir deviné les moyens ſe-
» crets qu elle emploie pour produire
» tous les corps qu'elle nous préſente,
» & que nous connoiſſons encore ſi peu.
» Je me contente ſeulement d'obſerver
» que la végétation eſt le premier inſ-
» trument que le Créateur emploie
» pour mettre toute la Nature en ac-
» tion. Les végétaux ſont des corps
» organiſés qui croiſſent à la partie
» ſèche du globe & dans l'intérieur
» des eaux. Leur fonction eſt de com-
» biner immédiatement les quatre élé-
» mens, & de ſervir de pâture aux
» animaux. Les uns & les autres ſont
» employés par la Nature à former
» toute la matière combuſtible qui
» exiſte. Des claſſes immenſes d'ani-
» maux à coquilles & des polipes de
» toute eſpèce répandus dans la mer,
» convertiſſent en terre calcaire la
» terre vitrifiable élémentaire que la
» végétation a déja altérée : toute la

» terre calcaire qui existe est donc l'ou» vrage de ces animaux. La Nature, » après s'être procuré les produits » dont nous parlons, en fait usage de » mille & mille manières différentes; » elle emploie tous les moyens dont » elle a besoin pour distribuer à son » gré la matière combustible & la » terre calcaire que les corps organi» sés ont formées. La Nature paroît » tout confondre, & faire ensemble » dans le même lieu des combinai» sons disparates : elle compose dans » le sein des eaux plusieurs matières » salines, du souffre, des métaux, » & prépare une infinité de combi» naisons dans lesquelles entre le prin» cipe inflammable. D'un autre côté, » elle ensevelit dans les terres, à l'aide » du balancement des eaux, des amas » immenses de matières combustibles » pour y répandre & entretenir ce » fond de chaleur qu'on remarque » dans l'intérieur du globe, & pour y » former des combinaisons à l'infini. » Mais l'espèce de confusion dont nous » parlons n'est qu'apparente; &, pour » le peu qu'on y fasse attention, on

» voit que les matières de même ef-
» pèce sont assez séparées les unes
» des autres pour former des veines
» & des filons de mines de même ma-
» tière.

» Tandis que la Nature s'occupe à
» former dans l'intérieur de la terre
» des combinaisons de toute espèce,
» ou à répandre les matériaux propres
» à les produire, elle s'établit un au-
» tre laboratoire dans l'air. Ce fluide
» que nous respirons, ne peut ni se
» charger de matières ou trop grof-
» sières ou trop pesantes, ni se com-
» biner avec elles: mais les matières
» combustibles ensevelies dans les
» terres & celles qui sont à la surface
» du globe, en se décomposant, four-
» nissent dans l'air une substance in-
» flammable dans le plus grand degré
» de rectification : cette matière est
» dissoute par l'air & par l'eau que le
» Soleil réduit en vapeurs, & forme
» toutes les combinaisons propres à
» produire les météores ignés.

Tel est à peu-près le tableau sys-
tématique, que s'est formé l'auteur,
des premières opérations de la Nature,
& c'est d'après ces vues générales

a rédigé le plan de son ouvrage.
scute chaque objet dans les en-
ts qui paroissent lui mieux con-
ir ; il appuie ses idées d'observa-
s, lorsqu'il s'en présente ; & il les
irme encore par des expériences.
plan aussi vaste, aussi bien conçu
peut qu'être très-propre à faire
noître toute l'étendue de cette
nce & son utilité.

seroit trop long, Monsieur, &
entre pas dans l'objet de ces Feuil-
e suivre tous les détails d'un li-
el que celui-ci ; mais, pour fixer
e que vous devez en avoir, il
a de vous rapporter le jugement
Sçavant Naturaliste qui ne vous
point suspect. Cet ouvrage, dit
Valmont de Bomare dans son Ap-
ation, » est rempli de recher-
s & de découvertes qui démon-
nt que son auteur a voulu lier
emble la théorie & la pratique
la Chimie, de la Physique & de
istoire Naturelle. Sa doctrine m'a
u exposée d'une manière claire
précise ; & j'estime que cet Ou-
ge, si desiré & attendu depuis

» long-temps de tous les Sçavans, ne » peut que confirmer la célébrité de » M. *Baumé.* » On ne peut rien ajoûter, Monſieur, à un témoignage auſſi honorable.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 18 *Février* 1775.

LETTRE VI.

Odes Nouvelles & Patriotiques, par M. Gilbert. A Paris, chez Moutard, Libraire de la Reine, rue du Hurepoix, in-8°. de 24 pages.

M. *Gilbert* vous eſt déja connu, Monſieur, par pluſieurs eſſais poëtiques où vous avez remarqué beaucoup de talent & des négligences. Vous avez lu ſur-tout avec plaiſir ſon Ode ſur *le Jugement Dernier*, qui eſt pleine d'enthouſiaſme, de mouvemens & d'images. Cette Ode, comme je vous le dis dans le temps, avoit été préſentée pour le prix de l'Académie Françoiſe. L'Ode ſur la navigation par M. *de la Harpe* étoit bien

plus tempérée, bien plus ſage, bien plus Académique : elle fut préférée. M. *Gilbert* nous apprend que l'Aréopage Littéraire lut une ſtance entière de la ſienne, & il paroît *flatté d'un ſi beau ſuccès.* A ce ſuffrage, accordé par l'Académie au talent de M. *Gilbert*, ce Poëte a l'avantage de joindre l'approbation des autres Littérateurs, qui tous, en général, ſe ſont accordés à dire que, malgré pluſieurs défauts qu'il ſeroit aiſé de faire diſparoître, cette Ode devoit être comptée dans le très-petit nombre des bonnes pièces de ce genre qui ont paru depuis la mort du grand *Rouſſeau.*

En voici quatre nouvelles du même auteur. La première eſt adreſſée au Roi ; elle n'a point de titre. M. *Gilbert* auroit pu l'intituler *la Décadence des Lettres.* Il s'y plaint en effet du mépris où ſemblent tomber les Muſes dans ce ſiècle dédaigneux & blaſé ſur tout. Son début eſt plein d'une noble fierté.

Moi, prodiguer aux Grands de ſerviles hommages,
Et dans mes humbles vers mendier leurs outrages !

Non, non, l'art des Neuf Sœurs eſt-il l'art
de flatter ?
Hélas ! jamais ces Grands leur daignent-ils
ſourire,
Et d'une fleur parer la lyre
Qui s'avilit à les chanter ?

Après une autre ſtrophe, où il reproche à ces Dieux de bronze de dormir ſur leurs autels tandis qu'on les réclame & de déshonorer leurs inſenſés adorateurs, heureux, s'écrie-t-il,

Heureux qui, ſatisfait de lumières bornées,
A d'utiles travaux conſacre ſes années,
Ignorant le deſir d'éterniſer ſon nom !
Malheureux qui ſe voue aux Nymphes du
Permeſſe,
S'il ne poſſède, pour richeſſe,
Qu'un *grand cœur* & ſon Apollon.

Ils ne ſont plus ces jours, où les Muſes chéries,
Sous l'appui des Héros, par des routes fleuries,
Ainſi qu'à la fortune, arrivoient aux honneurs:
Sur le monde, en tyran, le Vice altier domine,
Et des Arts toujours la ruine
Suit de près la perte des mœurs.

O crime ! ô des mortels ingratitude extrême !
Le Citoyen, les Rois, les États, le Ciel même,

Tout reçoit de nos chants un renom glorieux ;
Et pour vivre jouet du mépris populaire,
Il suffit aux yeux du vulgaire
De parler la langue des Dieux !

Le Poëte invite les Muses à fuir des lieux où leurs voix sont méprisées, & à se réfugier dans les forêts qui servent d'asyle aux Sauvages. Les Muses ont jadis civilisé l'univers que nous habitons, changé les déserts & les rochers en Palais fastueux ; elles ont fait naître les Empires, les Cités, les Mœurs, les Loix, & donné à l'Europe l'empire sur les autres parties du monde :

Ce que vous avez pû, vous le pouvez encore ;
Tremble, Europe ; ah ! bientôt *l'éclat qui te décore*
Va suivre les Neuf Sœurs dans ces mondes nouveaux ;
Oui, tremble, c'en est fait ; le Dieu des Arts se venge ;
La nuit sombre en jour pur se change,
Tes esclaves sont tes rivaux.

Je vois, je vois de loin l'Amérique étonnée,
Sortir du fond des eaux, de Villes couronnée ;

Les forêts du Méxique, errantes ſur nos mers;
Les mers couvrir nos bords de Nations armées,
Nos campagnes de morts ſemées;
L'Europe entière dans les fers.

Dieux, éloignez de nous ces funeſtes ravages, &c.

Reſtez, Muſes, pourſuit l'auteur; continuez d'embellir nos contrées; la France relève vos Autels : un jeune Monarque vous marque une place près de ſon Trône, ainſi qu'aux vertus.

C'eſt dommage que cette Ode, où l'on trouve de beaux détails, finiſſe par une ſtrophe auſſi foible que celle-ci:

Par lui de l'Hélicon l'indigence bannie,
N'oſera plus trancher les aîles du génie,
Prompt à toucher le ciel de ſon front radieux;
Il commande; & ſuivis d'un reſpect légitime,
Voyez les Arts, par ſon eſtime,
Vengés d'un mépris odieux.

Je n'aime pas *trancher les aîles* ni *prompt à toucher*. De plus, les mots de *reſpect légitime*, ſuivis *de ſon eſtime*, ne ſont rien moins que poëtiques. Du reſte, on ne peut méconnoître un talent marqué dans les autres ſtrophes que je viens de vous citer; il y a ſur-

ꝯut un ton très-lyrique, & qui ap-
roche beaucoup de celui de *Rouſſeau*;
y a auſſi de la nobleſſe, de l'harmo-
ie, de très-belles expreſſions. On
ourroit ſeulement reprocher à cette
ièce d'être un peu trop courte, le
ıjet étant des plus féconds & des plus
iches : elle n'a que douze ſtrophes de
ix vers chacune.

Celle qui la ſuit eſt adreſſée à M. le
'rince Regnant *de Salm-Salm*. L'auteur
xpoſe d'abord cette vérité inconteſ-
able que ce n'eſt point l'étendue des
États qui fait la vraie grandeur des
ouverains. *Rouſſeau*, dans une Ode
u Prince *Eugène*, prouve en très-
eaux vers que les favoris d'*Apollon*
ont les ſeuls diſtributeurs de la gloire.
M. *Gilbert* développe à peu-près la
même idée dans les dernières ſtrophes
de la ſienne ; il avance que les Muſes
ne louent jamais un Roi ſage, ſans lui
faire un nom fameux.

Mais qui pourroit prétendre à ce tribut
d'eſtime,
Quand les Muſes n'ont point, dans leur langue
ſublime,

Immortalisé ses hauts faits :
Leur voix commande au monde, en règle les
suffrages,
Et la Postérité ne porte ses hommages
Qu'aux pieds des Dieux qu'elles ont faits.

Cette strophe très-certainement n'auroit point déparé l'ouvrage de notre premier Lyrique. Le dernier vers surtout est sublime, moins encore par la pensée que par l'expression.

La troisième Ode de ce Recueil a pour sujet *la mort de Louis XV*. Elle est adressée à Mrs les Officiers du Régiment du Roi. Le deuil & la consternation causés par le triste événement que le Poëte célèbre sont très-bien rendus dans cette pièce.

Le guerrier même apprend à répandre des
larmes ;
Des couleurs de la nuit *Mars* a peint ses
Drapeaux,
Et la douleur plaintive aime à voiler ses
charmes.

. . . .

Qu'aux pieds de ce tombeau, la France
gémissante,

Foulant les Léopards terrassés par nos coups ;
Pleure, ainsi que la Veuve, encore tendre amante,
Sur le bucher de son Epoux.

Mais les sons du clairon frappent au loin les nues,
Et les roulemens sourds des tambours résonnans.
Font errer à longs flots sur nos places émues
Tous les Citoyens frissonnans.
Quel vaste trouble ! où vont ces enfans de la guerre,
Au bruit du bronze en feu grondant sur nos remparts,
Tristes, portant leur fer tourné contre la terre
Et renversant leurs étendarts.

Grand Prince, continue le Poëte, ils vont payer à ton image le tribut de regrets qu'on doit aux Héros, &c. Cette pièce finit par une prosopopée de *Louis XV* aux Officiers de son Régiment.

Le sujet de la quatrième & dernière Ode est *la mort de S. A. R. Madame la Princesse Anne-Charlotte de Lorraine*. Voici les deux premières strophes.

Où courent, les cheveux épars,
Ces Vierges, ces époux, ces mères,
Et ces enfans & ces vieillards,
Inondés de larmes amères ?
Pourquoi ces temples ébranlés
Par l'airain qui gémit dans l'ombre ?
Pourquoi ces citoyens ſans nombre,
Par-tout errans ou raſſemblés,
Du ſommeil, des Amours interrompant les heures,
Font-ils de cris plaintifs retentir nos demeures?
A-t-on vû flotter les drapeaux
D'un voiſin prêt à nous ſurprendre ?
Brillent-ils déja les flambeaux
Qui vont mettre nos murs en cendre ?
Quel trouble ! hélas ! tel fut ce jour *,
Jour funèbre, où nos derniers Princes,
Pour rendre à la paix ces Provinces,
De la guerre éternel ſéjour,
Cédant leur trône antique aux ſouhaits de la France,
Délaiſsèrent nos bords pleins de leur bienfaiſance.

* On ſe rappelle quel déſeſpoir montra le Peuple, le jour où nos Princeſſes partirent de Lunéville.

Ce début a dè la hardieſſe, du mouvement, un heureux déſordre qui exprime bien la douleur des Lorrains à la mort de la Princeſſe; mais tout cela manque ſon effet par le mètre ſourd & peu harmonieux que l'auteur a choiſi. Ces deux grands vers hexamètres féminins finiſſent très-malheureuſement chaque ſtrophe, & même quelquefois la diſtribution des quatre vers de huit ſyllabes qui les précédent eſt fort mal entendue, comme dans la ſeconde des deux ſtrophes que je viens de rapporter.

Quel trouble! Hélas! tel fut ce jour,
Jour funèbre où nos derniers Princes
Pour rendre à la paix ces Provinces
De la guerre éternel ſéjour.

Quand il n'y a point de repos après le ſecond de ces quatre vers, la conſtruction les fait néceſſairement reſſembler à de la proſe.

Si vous me demandez, Monſieur; ce que je penſe en général des quatre Odes dont je viens de vous rendre compte, je vous dirai qu'il n'y en a pas une où il n'y ait de très-belles choſes, mais auſſi qu'il n'y en a pas une

où l'homme de goût ne trouve quelques fautes à reprendre. M. *Gilbert* a du feu, de l'élan, du génie, & ses ouvrages, malgré quelques taches qui s'y rencontrent, donnent la plus haute opinion du talent de leur auteur.

Nouvelles Ephémérides Économiques, ou Bibliothéque Raisonnée de l'Histoire, de la Morale & de la Politique.

L'OUVRAGE intitulé *les Ephémérides du Citoyen*, interrompu pendant quelques années, reparoît aujourd'hui, Monsieur, sous le titre que vous venez de lire. Ce Journal Historique, Moral & Politique, est rédigé par M. l'Abbé *Beaudeau*, un des plus éclairés & des plus zélés Economistes de ce siècle. Il sera publié régulièrement tous les mois. Le prix de l'abonnement est de 24 livres, franc de port dans tout le Royaume. On souscrit à Paris chez *la Combe* Libraire rue Christine ; chez le sieur *Lonvay* rue de Savoie, la septième porte cochere à gauche en entrant par la rue des Grands Augustins, & au *Bureau de*

Correſpondance rue des deux Portes Saint Sauveur. Les deux premiers volumes, c'eſt-à-dire ceux de Janvier & de Février ont été diſtribués ; je les ai parcourus, & je me propoſe de vous rendre compte de quelques morceaux curieux qui s'y trouvent.

Prix extraordinaire, propoſé par l'Académie des Jeux Floraux.

CETTE Académie, pénétrée des ſentimens que la France & la ville de Toulouſe en particulier, ont fait éclater à l'occaſion du rétabliſſement du Parlement, a cru ne pouvoir participer à la joie publique, d'une manière plus convenable à ſon inſtitution & à ſes anciens uſages, qu'en propoſant un Prix extraordinaire deſtiné à une Ode, qui aura pour ſujet le *Rétabliſſement du Parlement*. Ce Prix ſera une *Thémis* d'argent, dont le piédeſtal portera une Inſcription relative à cet évènement. Les auteurs ſont

avertis de faire remettre leurs Ouvrages à M. *Delpy*, Secrétaire de l'Académie, ou en son absence à M. l'Abbé *Magi*, rue Provensal : on les recevra depuis le premier Juin jusqu'au 25 du même mois. Le Prix sera distribué le premier Dimanche de Juillet dans une Assemblée publique extraordinaire, qui sera terminée par une Cantate en musique en l'honneur des Muses & du Parlement.

Œuvres complettes D'ALÉXIS PIRON, proposées par souscription.

CETTE Edition *des Œuvres complettes de feu Aléxis Piron*, actuellement sous presse, paroîtra, sans retard, au mois de Novembre prochain. Elle contiendra toutes les Pièces qu'il a données, soit au Théâtre François & Italien, soit à l'Opéra-Comique. Celles qui regardent ce Spectacle Forain, en assez grand nombre, n'ont point

encore été imprimées. L'auteur les avoit rassemblées avec soin, dans le dessein de les joindre à la collection générale de ses Œuvres. On s'est d'autant plus volontiers conformé à ses intentions, que rien n'est plus gai, plus plaisant & plus spirituel que ces Opéra-Comiques, dont l'ingénieux & malin *Vaudeville* est si propre à dérider le front le plus grave & le plus sévère. On doit regretter que ce genre de Spectacle, qui avoit atteint à sa perfection, sous le fertile & riant pinceau des *Vadés* & des *Favarts*, soit entièrement perdu pour nous.

Les Contes, les Épigrammes & les Chansons de *Piron*, genres dans lesquels il excelloit, ne seront pas le moindre ornement de cette Edition. Elle sera précieuse encore par une infinité d'autres Pièces fugitives, qui verront le jour pour la première fois.

Il est inutile de faire ici l'éloge des différens Ouvrages qui composent cette Collection. Il suffit de dire qu'on y reconnoîtra par tout le génie du célèbre auteur de *la Métromanie*, dont on trouvera la vie à la tête du premier Volume, par l'Homme de Lettres *, à l'amitié duquel il a confié, en mourant, le soin de sa mémoire.

Cette Édition, ornée du Portrait de l'auteur, contiendra sept Volumes *in*-8°, en très-beaux caractères, & sur papier fin d'Angoulême Elle sera du prix de quarante-deux livres en feuilles pour les Souscripteurs On

* M. *Rigoley de Juvigny* qui a rendu un service si important à la bonne & saine Littérature, par la nouvelle Edition des *Bibliothèques* de *du Verdier & de la Croix du Maine*, & par l'excellent Discours qu'il a mis à la tête de cette Edition ; Poëte lui-même très-agréable, & digne, par ses talens & par son goût, d'être l'Editeur d'un autre Poëte.

payera en ſouſcrivant . . . . 24 liv.
En retirant l'Exemplaire complet au mois de Novembre de la préſente année. 18

42 liv.

Il y en aura vingt-cinq Exemplaires en très-beau papier de Hollande, dont le prix ſera de 84 l. On payera 48 l. en ſouſcrivant, & 36 l. en retirant l'Exemplaire complet. On ſouſcrit dès à préſent, à Paris, chez *Michel Lambert* Imprimeur-Libraire rue de la Harpe, près de Saint Côme. Les Souſcriptions ſeront ouvertes juſqu'au premier Septembre 1775.

Portrait de GEORGE-LOUIS LE CLERC, *Comte* DE BUFFON, *peint par M. Drouais, de l'Académie Royale de Peinture, & gravé par M. Savart.*

LE Portrait que je vous annonce, Monſieur, eſt bien capable d'intéreſſer le Public, qui depuis long-temps

accorde une eſtime auſſi flateuſe que juſtement méritée à l'illuſtre auteur dont il offre l'image. Ce Portrait eſt placé dans une bordure ovale, & décoré de divers attributs grouppés avec intelligence, & qui caractériſent le genre d'étude auquel ce grand Naturaliſte a conſacré ſes veilles. M. *Savart* a déployé dans la tête de ce Portrait toutes les reſſources d'un burin moëleux, pur & brillant, & les amateurs applaudiront à l'effet pittoreſque qu'on trouve dans cette Eſtampe, qui ſe vend à Paris, chez l'auteur, rue & près le petit Saint-Antoine, au coin de la rue Percée. Prix 3 livres.

Secours gratuits contre les Morts apparentes & ſubites, adminiſtrés par Ordre de la Police.

Je vous ai rendu compte, Monſieur, du Livre utile de M. *Gardane* ſur les Morts apparentes & ſubites. La fréquence de ces Morts & le peu de ſuccès des moyens employés juſqu'à préſent ſur les perſonnes qui ſe ſont trouvées dans cet état, ont déterminé M. le Lieutenant-Général de Po-

lice à établir, chez tous les Commissaires de Paris, des secours gratuits, pour rappeller à la vie ceux qui paroissent l'avoir perdue. Ces secours, semblables à ceux que la Ville fait administrer aux personnes noyées dans la rivière de Seine, & dont le succès constant ne peut être révoqué en doute, consiste en une Boîte contenant une nouvelle Pipe pour injecter la fumée du Tabac, un Tuyau pour souffler dans la bouche du Mort apparent, & un Flacon d'eau spiritueuse, avec une *Instruction*, dans laquelle sont exposés la manière d'en faire usage & d'autres moyens populaires d'une efficacité reconnue. M. *Gardane*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, auteur de l'*Instruction* & inventeur de la nouvelle Boîte portative, a été chargé, par le Magistrat, de la direction de cet Établissement, afin de le suivre avec exactitude, & de le porter, par des recherches continuelles, au point de perfection dont il est susceptible. Les Sergens & les Caporaux des différens Corps-de-Gardes de Paris, particulièrement instruits du méchanisme de cette

Boîte, feront auffi fpécialement chargés de l'exécuter en préfence du Commiffaire, & fous la direction du Médecin défigné pour y préfider : la Police leur accordera une gratification proportionnée à leur zèle, toutes les fois qu'ils auront eu occafion de l'exercer avec fuccès. Comme l'ignorance des vrais fecours & l'empreffement de les adminiftrer nuifent aux perfonnes attaquées de mort fubite, & font périr fouvent celles qui les adminiftrent avec imprudence ; dans quelque fituation & dans quelque lieu que puiffe fe trouver la perfonne morte en apparence, il ne faut jamais rien tenter, quand il s'agira de defcendre dans des Puits, des Foffes, des Caves, ou autres lieux profonds, fans avoir préalablement appellé la Garde & le Commiffaire du Quartier ou tout autre en fon abfence, en attendant le Médecin établi pour cet effet par la Police, & dont la préfence n'exclura point celle des Médecins & Chirurgiens du Châtelet, ni les autres perfonnes de l'Art qui auroient la confiance des Parens.

Je fuis, &c.

A Paris ce 28 Février 1775.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Lettres & Réflexions sur la fureur du Jeu, auxquelles on a joint une autre Lettre Morale ; par M. Dusaulx, ancien Commissaire de la Gendarmerie, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, & de celle de Nancy. A Paris, chez Lacombe Libraire rue Christine, in-8°. de 168 pages.

La fureur du Jeu est un des plus terribles fléaux qui conspirent à la ruine & à la désolation des familles. C'est à ceux qui en ont ressenti les tristes effets à les décrire. M. *Dusaulx* avoue qu'il en a le droit, puisqu'il dit en avoir autrefois éprouvé les

funeftes accès. Auffi cette *Lettre*, fuppofée écrite à un ami qui vient de faire une perte confidérable, eft-elle remplie de peintures énergiques & très-propres à fervir de leçons à ceux qui fe fentiroient ce dangereux penchant. M. *Dufaulx* commence par offrir fa fortune à cet ami; puis il le cite à fon propre tribunal, & le preffe de fe juger lui-même fans chaleur & fans paffion; il lui repréfente le rifque qu'il a couru. » Savez-» vous ce que c'eft qu'un Joueur? J'en » attefte tout honnête-homme; ce titre feul eft une infulte: vous en auriez horreur, fi vous fentiez, comme » moi, ce qu'il exprime d'abject & » d'inhumain. Quiconque ne fçait pas » réfifter à ce funefte penchant, quels » que foient fes motifs, ne fçauroit » être qu'un fot, un fourbe, ou bien » un furieux; je ne fache point de » termes moyens. Oui, je le foutiens, » il eft de la plus abfurde inconféquence de rifquer le néceffaire » pour obtenir le fuperflu; de fe permettre, comme un paffe-temps légitime, d'immoler celui que, bientôt après, on ne fçauroit s'empê-

» cher de plaindre, & quelquefois
» de secourir ; en un mot, de faire le
» métier de brigand avec le cœur d'un
» honnête homme. Dites-moi, n'est-
» ce pas un perfide, & de la plus
» dangereuse espèce, que celui qui
» cherche à profiter du foible, de
» l'inexpérience & de la témérité de
» son adversaire N'est-ce pas un
» barbare, un homme sans pudeur &
» sans morale, que celui qui se refuse
» à la pitié, qui ne rougit point de
» proférer en Public ces honteuses
» paroles, & de former hautement ce
» vœu criminel : Si je pouvois pré-
» voir !... Cruel ! avec quelle
» joie tu dépouillerois jusques à tes
» parens, jusques à tes amis ! Comme
» tu t'abreuverois de ces larmes sin-
» cères, que la perte de l'or sçait ar-
» racher plus sûrement que les autres
» calamités « !

L'auteur déclare que ce n'est point la perte, mais le gain, qui l'a guéri de cette passion. » Rappellez-vous, dit-» il à cette occasion, cette séance d'où » je rapportai tant d'or : j'en étois fier » & arrogant ; je me regardois comme » un être privilégié. Au milieu de la

» nuit je rentre bruſquement chez » moi ; j'écarte mon valet ; je compte » cet or qui fait treſſaillir mon cœur ; » je le recompte encore, & je me plais » à le contempler. Je ſuppute, avec » raviſſement, les ſommes que cha- » cun me doit ſur ſa parole. Mon cœur » s'enfle, mon imagination s'allume, s'é- » gare dans ſes vains projets. Que vous » dirai-je ? Dans ma frénéſie, auſſi » cruelle qu'extravagante, je ſoupire » après de nouveaux ſuccès, ou plu- » tôt après de nouveaux déſaſtres. » Au fort de cette fièvre & de ces » convulſions de l'avarice, un cri re- » tentit au fond de mon cœur : — En » ce même inſtant, malheureux ! tes » convives, tes camarades, tes amis » ſe déſeſpèrent. — Je reviens de » mon ivreſſe, & j'abjure à jamais la » coupable manie . . . Que je me re- » trouvai différent de moi-même ! » Que je me parus vil ! Le Joueur le » plus mépriſable, ce n'eſt pas, » croyez-moi, celui que le ſort a le » plus maltraité ».

L'auteur porte la ſévérité juſqu'à ſoutenir que les profits des Joueurs ne ſont au fond que des rapines,

puisque, selon lui, il n'y a de salaires légitimes que pour les talens utiles, & que, de tous les moyens d'acquérir, il n'y en a point de plus odieux ni de plus contraire au bonheur de ceux mêmes que l'on envie. En effet, poursuit-il, quelles sont leurs jouissances? Combien en a-t-on vû prospérer? Combien a duré leur regne? Pour deux ou trois aventuriers dont on vante les succès très-suspects, que de milliers d'hommes réduits à la mendicité!

L'auteur, qui étoit sûr de lui & qui d'ailleurs se proposoit de révéler quelque jour le secret des joueurs, a voulu, long-temps après avoir abjuré cette funeste passion, revoir de sang froid ces tristes assemblées où le plaisir sert de prétexte à la cupidité. Ecoutez-le lui-même. » Je frissonnois au » seul aspect de la foule pâle, muette » & tremblante, qui attendoit son » arrêt. Quoique simple spectateur, » je souffrois. Tous ces insensés, sus- » pendus à la roue de la Fortune » qui les agitoit en sens contraire, » me forçoient, malgré mon indi-

» gnation ou plutôt mes mépris, de
» compatir à leur misérable sort. J'ai
» souvent attendu, jusqu'au lever du
» soleil, le dénoûment de ces Dra-
» mes terribles & trop pleins de vé-
» rité. Que l'art est loin d'imiter ce
» flux & ce reflux de mouvemens op-
» posés, ces surprises, ces secousses,
» ces transes & tous ces caractères
» de l'espérance & de la crainte, va-
» riés à l'infini sur chacun des visa-
» ges!... Tout cela n'est rien en
» comparaison des angoisses secrettes.
» Ecoutez, & frémissez: deux Joueurs
» manifestoient leur rage, l'un par un
» morne silence, l'autre par des im-
» précations redoublées: celui-ci, cho-
» qué du sang-froid apparent de son
» voisin, lui reproche d'endurer sans
» se plaindre des revers, coup sur coup
» multipliés — Tiens, répond l'autre,
» regarde — ; il s'étoit déchiré la
» poitrine, & lui en montroit des
» lambeaux sanglans ». Ce trait est
connu: mais il est présenté ici d'une
manière bien frappante. Le tableau
entier fait frémir. Il faut avoir été
Joueur soi-même pour mettre dans
cette peinture autant d'énergie;

tous les Joueurs de profeſſion ſont autant de témoins qui peuvent en atteſter la fidélité. » Mais pourſuivons, » dit l'auteur : quand le ſort com» mençoit à ſe déclarer, j'obſervois » que le Joueur fortuné redoubloit » de prudence & de ſang-froid, à me» ſure que ſon plaintif adverſaire, le » cœur briſé, perdoit la tête. Bientôt » une révolution changeoit la ſcène : » celui qui gémiſſoit faiſoit gémir à » ſon tour, & ce qu'il venoit d'éprou» ver étoit perdu pour la commiſéra» tion. La joie d'avoir recouvré ſon » argent, ne le rendoit que plus al» téré de l'argent d'autrui. Ce que je » ne ſçaurois vous peindre, quoique » je le ſente, quoique je le voie en» core, c'eſt le terrible moment où le » Joueur triomphant ſe lève & ſe re» tire. Ce départ eſt un coup de fou» dre pour celui qu'il abandonne. Après » un combat ſingulier, la haine ex» pire entre les deux rivaux, & le » vainqueur attendri tend la main au » vaincu. Après cet odieux conflit, » l'imprudent qui s'eſt compromis, » ſans égard à ſes moyens, a beau

G iv

» chercher sur le front de son adver-
» saire le moindre sentiment de com-
» passion ou de générosité ; il n'y lit
» que ces mots : — Point de grace,
» point de délai ; il faut payer : —
» Quand ? — Demain. — Hé le puis-
» je ? — L'horrible situation ! C'est-là
» que commence un nouveau genre
» de supplice. Tant qu'il est en action,
» le Joueur espère un heureux retour ;
» il joue, du moins il lutte & s'étour-
» dit : mais, rendu à lui-même, les fu-
» ries le saisissent, l'Honneur réclame
» sa parole, & ne lui laisse, pour
» l'acquitter, que le terme rigoureux,
» prescrit par l'usage, plus impérieux
» que les loix & la raison «.

Cette *Lettre* est accompagnée de notes très-bien faites & semées de différentes anecdotes curieuses toutes relatives à la passion du jeu. L'auteur cite entr'autres un trait de désespoir d'une nouvelle espèce. » Un Joueur,
» flegmatique en apparence, après
» avoir perdu tranquillement, & même
» avec sérénité, la plus forte partie
» de sa fortune, joua son reste d'un
» seul coup, & le perdit sans mur-
» murer. On le regarde avec surprise ;

» sa figure ne change point : on s'ap-
» perçoit seulement qu'elle devient
» fixe & immobile ; l'étonnement re-
» double. Bientôt deux ruisseaux de
» larmes coulent rapidement le long
» de ses joues, & toujours sans que
» son visage en soit altéré. D'abord
» on se mit à rire ; mais je ne sçais
» quelles idées *cette statue pleurante*
» réveilla insensiblement dans l'ame
» des spectateurs : ils finirent tous
» par être saisis de terreur & de pitié «.

Voici une autre anecdote un peu moins triste, & dont le héros est le fameux *Dufresny*, l'auteur d'un assez grand nombre de pièces de Théatre, parmi lesquelles il en est peu où l'on ne trouve des scènes très-piquantes & vraîment comiques. » *Louis XIV*, qui » aimoit ce bel-esprit & se plaisoit à le » combler de bienfaits sans pouvoir l'en- » richir, parce qu'il ne cessoit de jouer » & de perdre, lui défendit, sous peine » d'avoir la langue percée d'un fer » rouge, de blasphêmer au jeu, comme » il en avoit l'habitude. *Dufresny* pro- » met, au Monarque irrité, d'être » plus circonspect à l'avenir. Cepen-

» dant, après les plus fortes résolu-
» tions, il retourne jouer ; il perd,
» & la tentation le reprend de se sou-
» lager à sa manière : mais la menace
» du fer rouge le retient. Il se cap-
» tive quelque temps : n'y pouvant
» plus tenir, il quitte la partie avec
» quelques *Louis* qui lui restoient en-
» core, marche au hasard en se pres-
» sant les lèvres, & va s'asseoir au-
» près du feu, où il apperçoit un
» pauvre Diable *à sec*, qui se tordoit
» les mains & poussoit de profonds
» soupirs. Qu'avez-vous, lui dit-il ?
» J'ai, répondit l'autre, que je n'ai
» pas un sol sur la terre, pour rattra-
» per mon argent. Tant mieux, s'é-
» cria *Dufresny*, tant mieux : tenez
» voilà dix louis, retournez promp-
» tement au jeu ; mais, je vous en
» supplie, jurez pour moi, car le Roi
» me l'a défendu «.

A la suite de cette première *Lettre*, l'auteur en a fait imprimer une autre d'un genre absolument différent. Il ne dissimule point que son but a été de dédommager par ce contraste les Lecteurs d'un caractère doux & paisible à qui la manie turbulente qu'il a tâché

de peindre est étrangère. Il nous offre dans cette seconde *Lettre* le tableau consolant de la mort d'un honnête homme dont il a eu le bonheur d'être ami. Il l'avoit pressé de laisser les *Mémoires* de sa vie : l'honnête homme répond qu'il ne veut pas intéresser la malignité humaine par des anecdotes secrettes, & chagriner sans profit des hommes qui peut-être se repentent. M. *Dusaulx*, dans un supplément, parle d'un homme célèbre avec lequel il a été lié, & qui a fait aussi ses *Mémoires* ; il le blâme de cette petite vengeance. Il avertit cependant que l'auteur dont il est question en a senti lui-même l'inconvénient, puisque son projet, du moins à ce que l'on dit, est de déposer ces fameux *Mémoires* en lieu sûr, pour qu'ils ne soient publiés que cinquante ans après la vie du dernier de ceux qu'il a nommés. Du reste, Monsieur, les discours que rapporte M. *Dusaulx* de cet ami expirant, sont dignes des plus grands Philosophes de l'Antiquité. » A mesure » que je m'approche du cercueil, dit

» ce moderne *Socrate*, je perds pour
» ainsi dire le souvenir des méchans;
» je ne les vois plus des mêmes yeux;
» ils ne me font plus éprouver les mê-
» mes sentimens; je n'en conserve
» plus qu'un; rien ne sçauroit l'alté-
» rer; il ne mourra qu'avec moi. Ce
» sentiment qui me ranime & me
» soutient encore est le desir sincère
» de la prospérité de mes semblables;
» oh! s'il étoit donné à un mortel de
» pouvoir léguer le bonheur!» &c.
Cet admirable sentiment d'humanité suffit seul pour donner une idée de l'ame sublime qui a pu le concevoir. Ce qui faisoit mieux ressortir le beau naturel de cet homme précieux, c'étoit le caractère totalement opposé de l'un de ses plus proches parens: non que celui-ci fût ce que l'on appelle un malhonnête homme: mais il souffroit de la prospérité d'autrui, &, malgré tous ses efforts pour ne se point trahir, il pâlissoit d'avance dès qu'il pressentoit quelque bonne nouvelle. » Mon ami, poursuit M. *Du-*
» *saulx*, le connoissoit: mais l'ha-
» bitude de vivre avec lui, ou plus

» tôt le peu d'espoir de le corriger, » car l'Envie est incurable, lui avoient, » en quelque sorte, inspiré des égards » pour ce vice involontaire. Une cir» constance, en elle-même assez fri» vole, me révéla subitement l'indul» gence de l'un & la maladie de » l'autre. Quelqu'un s'avisa, je ne sçais » si ce fut à dessein, de feindre un » bonheur inespéré; personne n'en fut » la dupe: nous verrons, s'écria ce» lui-ci, ce qu'en dira *le Parent*. Mon » Ami, qui prévoyoit les conséquen» ces de cette épreuve, tâcha, toute» fois avec prudence, de la faire » avorter; mais l'Envieux arrive, » & reçoit le coup. Le Malheureux » chancela, ses yeux se troublèrent, » ses joues devinrent livides; il vou» lut parler, & ne fit que balbutier, » tant il étoit saisi: nous en rougîmes » tous; pour moi, je n'ai jamais rien » vu de si hideux «.

Mais revenons aux sages & touchans préceptes de l'ami qui fait le principal objet de cette *Lettre*. On lui demandoit quelle étoit la mesure naturelle de la bienfaisance: *mes amis*,

répondit-il, *nos besoins satisfaits*. Avant de satisfaire nos fantaisies, regardons autour de nous, si quelqu'un ne manque pas du nécessaire. » Ce qu'il con-
» seilloit, il sçavoit le pratiquer. Il ne
» payoit qu'en tremblant les frivo-
» lités d'usage, mais sa bourse s'ou-
» vroit avant que l'indigent l'eût
» abordé ; il le pressentoit, & lui sau-
» voit la honte de demander. Plus il
» s'approchoit du vice, plus il re-
» prenoit le goût de la vertu. Peu de
» de temps après son entrée dans le
» monde, un funeste amour l'entraîne
» chez une Courtisanne, qui mettoit
» ses faveurs à haut prix. Un senti-
» ment sublime le retient immobile à
» sa porte. Il alloit frapper, lorsqu'une
» voix secrette lui crie : Ton vieux
» Gouverneur languit dans la dé-
» tresse.... Ai-je besoin de vous le
» dire ? Il retourne sur ses pas, court
» chez le Vieillard, verse à ses pieds
» l'or qu'il destinoit à sa passion, &
» lui promet le double, le triple de
» cette somme «. Vous apprendrez avec plaisir, Monsieur, que ce beau trait n'est point de pure imagination :

M. *Dusaulx* certifie qu'il est de la vérité la plus exacte.

Cet homme de bien fréquentoit assidûment les malheureux, parce qu'il les trouvoit meilleurs & plus humains que les autres hommes. » Je leur dois, disoit-il, toute ma » morale. Qu'ai-je rapporté de mon » commerce avec les heureux du » siècle ? Vous le sçavez, mon ami, » plus d'indignation que d'estime. L'a- » vouerai-je ? Tous ces gens-là ne di- » sent rien à mon coeur : ils sçavent » trop qu'ils n'ont pas besoin de moi. »

Cette Brochure est terminée par des *Conseils à un jeune homme mécontent de son début dans le monde*. Ils annoncent en même temps l'ame honnête & l'écrivain estimable. Il seroit bien à souhaiter pour la gloire des Lettres que tous ceux qui les cultivent voulussent ainsi consacrer leurs talens à des objets utiles.

Examen du Ministère de M. COLBERT, *1 vol. in-8° de 300 pages. A Paris, de l'Imprimerie de d'Houry, Impri-*

meur-Libraire rue de la Vieille Bouclerie.

L'AUTEUR nous apprend dans sa *Préface*, qu'une dispute survenue entre une personne & lui, au sujet des divers éloges de *Colbert*, publiés il y a deux ans, l'a insensiblement engagé à faire un examen plus approfondi de la gestion publique de ce grand homme. Il se propose de prouver que M. *Colbert* est le premier de nos Ministres, qui ait connu l'administration spécialement propre & convenable à la France; qui ait fondé sa richesse & sa force; qui ait posé, dans presque toutes les parties de son gouvernement économique, des principes incontestables par leur justesse : en un mot, des principes qui sont tels, que, malgré l'altération que l'Etat de l'Europe a soufferte, ils n'ont pas dû & ne doivent point encore être révoqués.

C'est, selon l'auteur, un reproche mal fondé, accrédité depuis un certain nombre d'années par plusieurs Ecrivains, que celui qu'on fait à *Colbert* d'avoir méconnu le véritable principe

la prospérité publique, en favori-
it les Arts & les Manufactures au
éjudice de l'Agriculture. » L'Agri-
:ulture seule, dit-il, n'étend point
'Agriculture, & la force qui l'anime
1'existe pas en elle-même : on peut
ijouter que seule elle ne sçauroit
›rocurer la richesse des Etats en par-
iculier. Elle est à la vérité le pre-
nier bien, la base sur laquelle tout
;'édifie par toute terre; mais les
ravaux sans nombre qui s'exercent
ur ses productions sont aussi d'au-
res valeurs incalculables, qui for-
nent ce qu'on appelle la richesse
les Nations. L'Agriculture, dépour-
rue de ce qu'on appelle la Société
les Arts, peut faire vivre & sub-
ister un Peuple ; mais il n'appar-
ient qu'à ceux-ci de l'élever jus-
ju'à l'état d'opulence, qui n'est au-
re chose que la multitude des pro-
luctions naturelles & artificielles,
ppliquées à la multitude des besoins
e l'homme, qui sont infinis dans
n Être doué d'intelligence. Cette
pulence ne peut naître absolument
que de l'action la plus animée en
out genre de travaux : action qui

» faisant demander à la terre tout ce
» qu'elle peut donner, la fructifie à
» l'infini, l'a crée elle-même en quel-
» que sorte, & lui fait produire & des
» fruits & des hommes sans nombre;
» qui, sans ce surcroît de travaux,
» n'eussent évidemment jamais exis-
» té. . . . . Quelle seroit en effet la
» sphère étroite où se trouveroit ren-
» fermée un Peuple qui voudroit pui-
» ser toute sa postérité dans la seule
» Agriculture, & rejetteroit ou né-
» gligeroit les Arts de fabrication &
» d'industrie, comme pouvant borner
» ou affoiblir cette richesse première?
» Supposons par la pensée qu'un Gou-
» vernement veuille animer la culture
» d'un tel pays, par tous les moyens
» possibles tirés de la seule force du
» sol; ses efforts seront toujours né-
» cessairement bornés par les limi-
» tes mêmes des consommations, ou
» nationales ou étrangères, dès qu'on
» n'admettra que ce seul Agent pour
» sa fortune. Suivant ce Plan, il fau-
» droit, par exemple, pour un État
» de l'étendue de la France, qu'il fût
» seul le grenier d'une bonne partie
» de l'Europe, pour que son terri-

» toire pût être mis dans toute sa va-
» leur ; & comme on ne peut at-
» tendre ce miracle dans la concur-
» rence des Peuples cultivateurs, on
» voit dès-lors combien on resserre-
» roit, par une pareille méthode, l'é-
» tendue de cet Art primitif «.

Vous me dispenserez, Monsieur, de suivre l'auteur dans le développement qu'il fait de toutes les parties du plan d'administration que s'étoit tracé *Colbert* ; il expose quelles étoient les vues politiques de ce Ministre, relativement à l'encouragement des Arts d'industrie, à la régie des Finances, à l'établissement des Colonies, au Commerce, & sur-tout à celui de l'Inde. Il justifie tous ces plans, & entreprend de montrer qu'ils étoient les fruits d'une sagesse consommée, & même les seuls qui convinssent à la constitution de la France. Cet ouvrage est d'un homme profondément versé dans ces matières, & lui fait le plus grand honneur.

La seule Véritable Religion démontrée contre les Athées, les Déistes & tous les Sectaires, par M. l'Abbé Hes-

PELLE, Docteur de Sorbonne & Curé de Dunkerque, 2 vol. in-12 de plus de 500 pages. A Paris chez Hérissant Libraire rue Neuve Notre-Dame; Humblot Libraire rue Saint-Jacques, & Delaguette Imprimeur-Libraire rue de la Vieille Draperie.

CET Ouvrage, Monsieur, forme un Traité complet sur la Religion, dans lequel on répond aux difficultés frivoles & aux imputations calomnieuses des Philosophes, des Luthériens, des Calvinistes, & de tous les Sectaires modernes. L'auteur cependant s'y attache plus spécialement à réfuter les partisans de la Philosophie nouvelle, dont les systêmes mobiles & les éternelles inconséquences paroissent sur-tout l'avoir révolté. » Il » faudroit aumoins, dit-il dans sa » *Préface*, que des gens qui se piquent » d'être Philosophes, fussent consé- » quens, & qu'après avoir posé un » principe, ils ne s'en écartassent ja- » mais; mais ce n'est point-là leur » marche. Est-il question de ren- » verser l'autorité de l'Histoire Sainte?

» Ils ramassent avec empressement,
» & même avec un certain respect,
» tout ce qui se trouve, dans *Hérodote*
» & dans *Diodore*, qui peut y paroî-
» tre contraire ; ils élèvent la certi-
» tude de l'Antiquité Payenne fort au-
» dessus de la Judaïque. On a beau leur
» dire que *Moïse* a écrit l'histoire de
» son temps, qu'*Hérodote* n'a écrit
» que mille ans & *Diodore* quinze
» cens ans après ; il n'importe : ils
» continuent leur marche. Arrive-
» t-il, au contraire, qu'on leur cite les
» mêmes Historiens en faveur de
» *Moïse* ? Ils changent de langage ; *Hé-*
» *rodote* est méprisé comme un voya-
» geur crédule, & *Diodore* comme un
» misérable compilateur. Faut-il atta-
» quer les Mystères de la Religion
» Chrétienne ? Ils établissent la raison
» comme la seule règle de vérité. Vou-
» lons-nous nous servir de la raison
» pour établir certaines vérités fonda-
» mentales, comme celles de *l'immorta-*
» *lité de l'ame*, de la *distinction du*
» *vice & de la vertu*, &c. Elle n'est
» plus la règle du vrai ; c'est un *Protée*
» fécond en illusions, qui établit le
» pour & le contre ».

M. l'Abbé *Hespelle* divise son ouvrage en huit Chapîtres. Dans le premier, il démontre, contre les Athées, l'existence d'un Être Supérieur qui les a créés; dans le second, qu'il faut nécessairement reconnoître une Providence Divine. Il examine dans le troisième, si nous devons quelque culte à la Divinité, si le Tolérantisme peut avoir lieu, si la raison suffit pour nous indiquer tous nos devoirs: d'où il conclut la nécessité d'une Révélation. Dans le quatrième, après avoir donné une histoire abrégée du monde relative à la Religion, il prouve l'authenticité des Livres Saints, & la Divinité du Christianisme; il parle ensuite de ses rits, de ses cérémonies, enfin du bonheur qu'il procure. Dans le cinquième, il établit la fausseté des autres Religions. Dans le sixième, la vérité de la Religion Chrétienne étant démontrée, il prouve que, parmi toutes les sociétés qui s'honorent de ce nom, la Catholique, Apostolique & Romaine, est la seule qui réunisse tous les caractères d'une dérivation divine. Il établit, dans le septième, les règles de la véritable Foi; enfin, dans le huitième, il traite des obsta-

cles qui s'oppofent au falut des Proteftans.

M. l'Abbé *Hefpelle* difcute, dans un de fes Chapîtres, s'il n'y a que les Catholiques qui foient *intolérans*. Malgré l'expérience de tous les temps, M. *de Voltaire* avance & répète, dans tous fes écrits, *que, de tous les anciens Peuples, aucun n'a gêné la liberté de penfer; que chez les Grecs il n'y eut que le feul Socrate perfécuté pour fes opinions; que les Romains permirent tous les cultes, & qu'ils regardèrent la Tolérance comme la loi la plus facrée du droit des gens; que les Romains, plus fages que les Grecs, n'ont jamais perfécuté aucun Philofophe pour fes fentimens; que chez les Romains il n'y a pas un feul exemple, depuis Romulus jufqu'à Domitien, qu'on ait perfécuté perfonne pour fa manière de penfer.* On a déja répondu victorieufement à ces affertions dans beaucoup de Livres, & fur-tout dans les *Lettres des Juifs Portugais* à M. *de Voltaire*. Mais comme on ne ceffe de répéter les mêmes difficultés, il faut bien répéter auffi les mêmes réponfes. M. l'Abbé *Hefpelle* fait voir, d'après l'auteur des *Lettres des*

Juifs Portugais que les Hébreux, les Egyptiens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Musulmans, n'étoient point *tolérans*. Il montre, par l'Histoire, que l'*intolérance* en fait de culte, étoit un principe de législation, une maxime politique, une loi de l'Etat, reçue chez tous les Peuples de l'Antiquité. On sçait que ceux de l'Egypte s'armoient les uns contre les autres, pour venger leurs Dieux : on en voit un exemple dans les Satyres * de *Juvénal*, où ce Poëte décrit le combat sanglant que se livrèrent à ce sujet les *Ombes* & les *Tentyrites* ; la fureur y fut portée au point que les vainqueurs déchirèrent & dévorèrent les membres des vaincus.

Les Perses n'admettoient point de statues dans leurs Temples ; ils brisoient celles des Dieux de l'Egypte & de la Grèce. Quant aux Grecs, nous avons, quoiqu'en disent les *Tolérans*, une foule de preuves que leurs loix étoient *intolérantes* : le de-

* Satyre 15.

cret

cret de *Diopythès* (c'eſt le nom du citoyen d'Athènes, auteur de ce décret) portant ordre de dénoncer quiconque nieroit l'exiſtence des Dieux; les procédures commencées contre *Protagore;* la tête de *Diagore* miſe à prix; le danger d'*Alcibiade;* *Ariſtote* obligé de fuir; *Stilpon* banni; *Anaxagore* échappant avec peine à la mort; *Aſpaſie* ne devant ſon ſalut qu'à l'éloquence & aux larmes de *Périclès;* tous ces Philoſophes, pourſuivis juridiquement, pour avoir écrit ou parlé contre les Dieux du pays; une Prêtreſſe exécutée pour en avoir introduits d'étrangers; *Socrate* condamné & buvant la ciguë, parce qu'on l'accuſoit de ne pas reconnoître les Dieux de l'Etat, &c: tous ces faits atteſtent hautement la ſévérité des loix ſur le culte. N'a-t-on pas même vu que, chez le peuple le plus humain & le plus éclairé de la Grèce, *Eſchyle* a penſé perdre la vie, pour avoir parlé trop légèrement, dans une de ſes Tragédies, des myſtères de *Cérès?* Il n'eſt pas hors de propos de rappeller à M. *de Voltaire*, qu'on puniſſoit,

dans *Athènes*, la hardiesse de l'écrivain cynique qui osoit faire monter l'impiété sur la scène, & en faire débiter les maximes à ses Héros.

Les loix de Rome n'étoient pas moins sévères; on y trouve *Deos peregrinos ne colunto*: *on n'adorera point de Dieux étrangers*. Qu'on suive l'Histoire des Romains, on y verra les mêmes défenses portées par le Sénat l'an de Rome 325, & les Ediles chargés de veiller à leur exécution; ces défenses renouvellées l'an 529; les Ediles vivement reprimandés pour avoir négligé d'y tenir la main, & des Magistrats supérieurs, nommés pour les faire observer avec plus d'exactitude. On y verra le culte de *Sérapis* & *d'Isis*, qui s'étoit introduit sourdement dans cette Capitale, interdit juridiquement, & les oratoires de ces deux Divinités démolis par les Consuls l'an 536; des decrets des Pontifes & des Senatus-Consultes sans nombre contre les Religions étrangères, citées au Sénat l'an 566; un nouveau culte de *Jupiter Sabasius* proscrit l'an 623, &c. Cette *intolé-*

rance ne s'affoiblit point sous les Empereurs. L'auteur en cite pour preuve les conseils que *Mécène* donnoit à *Auguste* contre ceux qui introduisoient ou honoroient dans Rome d'autres Dieux que ceux de l'Empire: *honorez vous-même les Dieux*, lui disoit-il, *selon les usages de nos pères, & forcez les autres de les honorer; haïssez ceux qui innovent dans la Religion, & punissez-les, non-seulement à cause des Dieux, mais parce que ceux qui introduisent des Dieux nouveaux engagent plusieurs personnes à suivre des loix étrangères, & que de-là naissent des unions par serment, des ligues, des associations, toutes choses dangereuses dans la Monarchie; ne souffrez point les athées*, &c. *. Ce ne sont pas les seuls témoignages qu'on pourroit produire de l'*intolérance* des Romains; on pourroit citer encore les superstitions Egyptiennes proscrites sous ce même *Auguste*, les Juifs bannis sous *Tibère*, parce qu'ils ne vouloient pas renoncer à leur croyance; enfin, les Chrétiens exilés,

* *Dion Cassius*, liv. 42.

dépouillés de leurs biens, mis à mort, non pour leurs crimes, mais pour leur religion, sous les *Nérons*, les *Domitiens*, les *Maximiens*, les *Dioclétiens*, & même sous *Trajan*, sous *Marc-Aurèle*, &c.

Les *Philosophes* furent chassés de Rome, non-seulement par *Néron* & *Domitien*, mais encore sous le gouvernement doux & modéré de *Vespasien*. Il y a plus : ces Empereurs, en les chassant, *ne faisoient*, dit *Suétone*, *que se conformer à d'anciennes loix portées contr'eux*. Dès l'an 160 avant l'Ere Chrétienne, ils avoient été bannis de Rome par un decret du Sénat, & le Préteur *Pomponius* fut chargé de veiller à ce qu'il n'en restât aucun dans la ville. Quelle étoit la raison de cette sévérité? C'est qu'*on les regardoit*, disent les Historiens, *comme des discoureurs dangereux, qui, en raisonnant sur la vertu, en renversoient les fondemens, & comme des gens capables, par leurs vains sophismes, d'altérer la simplicité des mœurs anciennes, & de répandre, parmi la jeunesse, des opinions funestes à la Patrie.* Les Romains ne croyoient

donc pas que les *Philosophes* ne peuvent jamais nuire. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les loix mêmes, que les *Philosophes* d'Athènes & de Rome écrivirent pour des Républiques imaginaires, sont *intolérantes*. *Platon*, le grand *Platon*, dont le nom paroît si cher à nos prétendus Sages, ne laisse pas aux citoyens la liberté du culte ; & *Cicéron* leur défend aussi d'avoir d'autres Dieux que ceux de l'Etat : *que personne*, dit-il, *n'ait des Dieux à part, qu'on n'en adore point de nouveaux ni d'étrangers, même en particulier, à moins qu'ils n'aient reçu la sanction publique.*

M. l'Abbé *Hespelle* démontre encore, par l'expérience & l'Histoire, qu'aucune secte hérétique, qu'aucun parti n'a jamais admis la *tolérance* universelle. Il rappelle le supplice de *Servet* brûlé à Genève à la poursuite de *Calvin* ; ce qui lui fait naître une réfléxion très-simple & très-vraie, & que j'ai déja faite plusieurs fois, c'est que, si nos *Philosophes* actuels, qui réclament la *tolérance* avec tant de chaleur, étoient eux-mêmes à la tête du

Gouvernement, ils feroient peut-être les premiers à févir contre tous ceux qui auroient l'audace de contredire leurs opinions. En effet, ces *Philosophes*, fi honnêtes, fi modérés, fi doux, fi humains, fi *tolérans*, fe montrent dans leurs ouvrages les plus *intolérans* des Ecrivains; ils ne peuvent *tolérer* qu'on penfe autrement qu'eux, qu'on découvre leurs erreurs. Les invectives, les calomnies, les libelles contre ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis, ne leur coûtent rien. Ils attaquent leur naiffance, leur réputation, leur probité, leurs mœurs; ils les dénoncent à la fociété comme des *fripons*, des *fcélérats*, des *monftres*: or, eft-il probable que des hommes, fi peu *tolérans* dans leurs écrits, le feroient davantage dans leurs actions, s'ils avoient en main la puiffance & l'autorité?

M. *de Voltaire* & fes illuftres conforts paffés & préfens, font encore à la Religion Chrétienne un reproche dont M. l'Abbé *Hefpelle* rend la fauffeté palpable. Ces Meffieurs ne ceffent d'écrire que *la Religion Chrétienne n'en-*

santè que troubles, séditions & guerres civiles ; que c'est elle qui a fait couler des rivières de sang depuis Constantin, qui a allumé dans tous les États le flambeau de la discorde, qui a désolé la terre par les guerres de Religion ; qu'elle est la plus dangereuse pour les têtes couronnées, &c. L'Apologiste du Christianisme prouve le contraire ; il montre que, si l'on jette les yeux sur les fastes du monde, on verra que, depuis l'établissement du Christianisme, les révolutions ont été moins fréquentes, que les peuples ont joui d'une tranquillité plus durable, & que les sociétés mieux réglées ont pris une consistance plus solide. Qu'on lise en effet l'histoire de Rome, depuis la fondation de cet Empire jusqu'à *Constantin*, quels troubles & quelles séditions n'y découvre-t-on pas? On y voit plus d'une fois tout l'Empire inondé de sang. *Tite-Live* rapporte que de sept Rois qui l'ont gouverné pendant 244 ans, trois meurent tranquillement sur le Trône, trois sont cruellement massacrés, & le quatrième chassé ; que, sur les débris de la Royauté, s'est

établi le Gouvernement Consulaire; que la division s'étant mise entre le Peuple & les Grands, le Peuple s'est retiré de Rome; que, si le Consulat s'est rétabli, ce n'a été qu'à condition qu'il y auroit des Tribuns; que ces Magistrats séditieux, sous prétexte de défendre le Peuple, entretinrent une division continuelle entre les différens ordres de l'Etat; que cet esprit de sédition agita si fort le peuple Romain pendant trois siècles, qu'il ne se passa jamais trente ans, sans aucune effusion du sang des Citoyens; qu'environ 40 après les *Gracques*, cette même fureur se ranimant par les guerres civiles de *Marius* & de *Sylla*, Rome, l'Italie, la Grèce & l'Espagne ne furent plus inondées que du sang Romain. *Catilina* qui conspire contre sa Patrie, *César* qui la dompte & la subjugue, *Octave*, *Antoine* & *Lépide*, qui se la disputent & la partagent, sont encore autant d'époques orageuses, auxquels succèdent les regnes atroces des *Tibères*, des *Caligulas*, des *Nérons*. A la mort de ce dernier monstre les guerres civi-

les recommencent ſous *Othon*, *Galba* & *Vitellius*. *Veſpaſien* les termine & regne ſeul. Depuis ce Prince juſqu'à *Conſtantin*, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de 260 ans, on compte encore les guerres civiles de *Caſſius* ſous *Marc-Aurèle*; de *Didius-Julianus*, de *Niger*, d'*Albin*, ſous *Septime-Severe*; de *Maximin* qui renverſa du trône *Aléxandre*. Les *Gordiens* & les *Philippes* périſſent par les mains de leurs ſoldats révoltés. L'eſprit de ſédition continue encore dans les armées ſous les Empereurs *Florien*, *Probus*, *Carus*, *Numérien*, & ce n'eſt que par des batailles qu'on décide du ſort de l'univers. La dernière guerre civile fut celle de *Conſtantin* contre *Maxence* & *Licinius*, & l'univers alors devint Chrétien.

Qu'on jette également un coup-d'œil ſur l'Hiſtoire des Grecs, des Syriens, des Egyptiens & des Arabes, on y verra des révolutions encore plus fréquentes & plus cruelles; on y verra couler le ſang de preſque tous les proches d'*Aléxandre*; on y verra tous les Rois d'Aſie ou

de Syrie, empoiſonnés ou maſſacrés : de dix-huit, qu'on compte depuis *Séleucus I* juſqu'au dernier *Démétrius*, dix périrent par les mains des révoltés ; on y verra les *Lagides* en *Egypte*, donner des ſcènes non moins horribles. Si des Grecs on paſſe aux Arabes, on verra tomber ſous le fer des rebelles les têtes des Princes, comme les épis ſous la faulx du moiſſonneur : *Omar*, *Ali*, *Moavi*, *Othman*, *Huſſain*, *Marvan*, *Haſſan*, *Hibraïm*, périſſent dans l'eſpace d'un ſiècle ; pendant ce temps, on ne voit que perfidies, aſſaſſinats, renverſemens de Trônes. Le ſeul *Moktar* ſe vantoit d'avoir fait égorger plus de cinquante mille *Ommiades*.

Qu'on choiſiſſe maintenant d'une autre part, parmi les Monarchies Chrétiennes, qu'on en examine les faſtes, qu'on compare l'état des Peuples ſous l'un & l'autre Gouvernement, ſous l'une & l'autre Religion, & qu'on juge ſous laquelle ils ont été plus heureux. La monarchie Françoiſe ſubſiſte depuis plus de treize cens ans : elle a vu dans le ſixième ſiècle les fureurs ſanguinaires des

fils de *Clovis*, qui étoient des hommes encore à demi-barbares ; dans le neuvième, les funestes divisions des petits-fils de *Charlemagne* ; dans le quinzième, les deux fameuses factions des *Bourguignons* & des *Armagnacs* ; dans le seizième enfin, les guerres de Religion : or, tous ces fléaux, dans l'espace de treize siècles, n'en ont pas fait plus d'un entier de malheur pour la Nation. On peut dire à peu-près la même chose des autres Monarchies Chrétiennes. Il est donc vrai, quoiqu'en disent les *Philosophes*, que le Christianisme a adouci les mœurs, arrêté l'esprit de sédition, déraciné & détruit les guerres civiles. Si l'ambition, la vengeance, le fanatisme, l'esprit de rébellion ont occasionné des troubles chez les Chrétiens, ils ont été rares, & toujours détestés ; au lieu que, chez les Payens, ils ont été fréquens, presque toujours impunis, très-souvent honorés & récompensés. Que font d'ailleurs ces troubles passagers, en comparaison des avantages que le Christianisme a procurés, de la servitude abolie

des loix réformées, des coutumes barbares détruites ? Il reste incontestable qu'il a fait un très-grand bien à l'Univers.

De quel front M. *de Voltaire* ose-t-il donc, dans son *Poëme sur la Loi Naturelle*, représenter l'Eglise armée de poignards pour attenter à la vie des Souverains, dire que c'est elle qui a soulevé les Peuples contre les Princes, & qui a fait couler des rivières de sang depuis *Constantin* ; tandis qu'il est démontré que jamais leur vie n'a été plus assurée, plus respectée, que depuis l'époque où le Christianisme a réformé le monde ; que c'est cette Religion qui a cimenté leur autorité, qui a rétabli la douceur & l'honnêteté dans les mœurs, la justice & l'humanité dans la manière de traiter les hommes, & fait naître la paix & la sûreté dans les sociétés ? Convient-il à des gens qui se disent *Philosophes* de tenir un pareil langage, eux qui sont les ennemis les plus irréconciliables de l'autorité ; eux, qui ne nous peignent les Souverains qu'avec les couleurs les plus noires ; qui les représentent,

tantôt *arrachant le pain des mains des pauvres*, *permettant & même ordonnant le vol*, *les concussions*, *les injustices*; tantôt comme *des tyrans qui détestent & oppriment la vérité*, *parce qu'elle ose discuter leurs titres injustes & chimériques*; & convient-il à des *Philosophes*, qui ne rougissent pas de prodiguer les plus sublimes louanges à l'assassin de *Charles I*, qui se font les Panégyristes des usurpateurs, qui entreprennent de justifier les plus fameux rebelles & les plus odieuses révoltes *; convient-il, dis-je, à ces soi-disant *Philosophes*, à ces Précepteurs prétendus du genre humain, d'outrager ainsi la plus paisible, la plus douce & la plus sociable des Religions?

L'ouvrage de M. l'Abbé *Hespelle* doit être placé parmi les meilleurs écrits apologétiques de la Religion Chrétienne.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Mars 1775.

* Toutes ces horreurs se lisent dans le *Christianisme Dévoilé*, pages 9 & 11; dans le *Siècle de Louis XIV*, chap. 5, dans l'*Essai sur l'Histoire Générale*, chap. 14.

LETTRE VIII.

Histoire des Souverains Pontifes qui ont siégé dans Avignon, 1 vol. in-4°. d'environ 500 pages. A Avignon; chez Jean Aubert Imprimeur-Libraire & chez les principaux Libraires de chaque ville de France.

LA translation du S. Siége dans la ville d'Avignon forme une époque mémorable de l'Histoire générale des Papes : ce morceau pouvoit donc en être détaché, & fournir la matière d'une histoire particulière. Cette époque embrasse les regnes de sept Papes, qui sont *Clément V*, *Jean XXII*, *Benoît XII*, *Clément VI*, *Innocent VI*, *Urbain V* & *Gregoire XI*. L'auteur y a joint les vies des deux Anti-Papes *Clément VII* & *Benoît XIII*, qui ont aussi siégé dans Avignon.

L'exaltation de *Clément V* fut la suite des démêlés de *Boniface VIII* &

de *Philippe-le-Bel. Benoît XI*, successeur de *Boniface*, étant mort après un Pontificat de huit mois, les Cardinaux s'assemblèrent à Pérouse; ils entrèrent dans le Conclave, divisés en deux partis, & déterminés à ne consentir jamais à l'élection d'aucun de ceux qui les formoient. *Napoléon des Ursins* & *Nicolas de Prato* étoient à la tête de la faction dévouée à *Philippe-le-Bel*; *Mathieu Rosso des Ursins* & *François Gaïetan*, neveu de *Boniface VIII*, étoient les Chefs de la faction contraire. Ces deux partis étoient d'une égale force, &, depuis huit mois, les Cardinaux étoient renfermés, sans avoir pu fixer leur choix. Le Cardinal *de Prato* le détermina par un stratagême qui réussit. » Nous commettons un grand mal, » dit-il au Cardinal *Gaïetan*, en pri» vant si long-temps l'Eglise de son » Chef. Puisque nous ne pouvons con» venir d'aucun d'entre nous pour » l'être, cherchons-le hors du Con» clave, &, pour le trouver, qu'une » des factions propose trois sujets, » & que l'autre en choisisse un. » Le

Cardinal *Gaïetan* connut d'abord quel seroit l'avantage de la faction qui nommeroit les Candidats ; mais le Cardinal *de Prato* le lui abandonna, & força par-là son concurrent à donner dans le piége qu'il lui tendoit. On fit un Traité en conséquence ; tous les Cardinaux le souscrivirent, & fixèrent à quarante jours le choix du Pape qu'ils devoient élire.

Gaïetan nomma trois sujets, dont le premier fut *Bertrand de Got*, Archevêque de Bordeaux. *De Prato* l'avoit prévu : il sçavoit que *Bertrand* étoit ami intime de *Gaïetan* ; qu'il étoit sujet du Roi d'Angleterre alors Duc d'Aquitaine, & qu'il étoit ennemi déclaré de *Philippe*. Ces considérations firent croire au Cardinal *de Prato* que *Gaïetan* le nommeroit préférablement à tout autre. *Prato* sçavoit aussi que *Bertrand* étoit ambitieux, & c'est par où il comptoit que *Philippe* pourroit s'en assurer. Celui-ci, en effet, ayant reçu le Traité conclu entre les Cardinaux par un courier que lui dépêcha secrettement le Cardinal *de Prato*, sentit tout l'avantage

qu'il pouvoit en tirer. Il écrivit aussitôt à l'Archevêque, qu'il avoit des affaires de conséquence à lui communiquer; & qu'il se trouvât dans l'Abbaye, proche S. *Jean d'Angéli*, où il se rendroit lui-même au jour qu'il lui indiqua. Ils furent l'un & l'autre exacts au rendez-vous, & l'entrevue se fit le matin dans l'Eglise de l'Abbaye. *Philippe*, après avoir entendu la Messe, exigea de l'Archevêque qu'il lui promît avec serment de garder inviolablement le secret qu'il alloit lui confier. Cette précaution prise, il lui déclara qu'il étoit le maître de le faire Pape, &, pour l'en convaincre, il lui communiqua le Traité fait à Pérouse entre les Cardinaux, & lui montra l'endroit de la Lettre de *Nicolas de Prato*, où ce Cardinal, en son nom & au nom des Cardinaux de la faction de France, laissoit au Roi le choix de celui des trois Archevêques proposés qui lui agréeroit le plus. A l'aspect de la Thiare, *Bertrand* se jette aux pieds du Roi, & le conjure d'être persuadé que, s'il étoit assez heureux pour parvenir à la Papauté, il n'é-

toit rien sur quoi Sa Majesté ne pût compter, & qu'il étoit prêt à lui en donner toutes les assûrances qu'elle pouvoit exiger. Le Roi le releva, l'embrassa, & lui dit qu'avant de prendre des engagemens plus particuliers, il vouloit qu'il lui promît de lui accorder six graces, quand il seroit sur la chaire de *S. Pierre.* Quatre de ces graces regardoient les différends qu'il avoit eus avec *Boniface*, & la promotion de quelques Cardinaux ; par la cinquième, il vouloit avoir la permission de lever des Décimes sur le Clergé de France pendant cinq ans ; il se réserva de lui déclarer la sixième, après son couronnement. On assûre que le Prélat promit tout ; qu'il fit les sermens qu'on exigea de lui, & que le Prince & l'Archevêque se séparèrent très-satisfaits l'un de l'autre. Le Cardinal *de Prato*, instruit des intentions du Roi, les communiqua aux Cardinaux de la faction de France ; & ceux-ci apprirent aux autres Cardinaux qu'ils étoient près d'exécuter leur parole. On convoqua conséquemment une

assemblée solemnelle dans la Chapelle du Conclave, où, après avoir invoqué le Saint-Esprit & ratifié le Traité fait pour l'élection, le Cardinal *de Prato* nomma pour Vicaire de Jesus-Christ, *Bertrand de Got*, Archevêque de Bordeaux. Ce choix fut accompagné d'une acclamation générale; tout le Conclave y applaudit, & sur-tout le neveu & les créatures de *Boniface*, qui se flattoient d'avoir un Pape de leur parti, ennemi de *Philippe*. Cette élection se fit le 5 de Juin, veille de la Pentecôte de l'année 1305.

Tous les Cardinaux du sacré Collége écrivirent au nouveau Pape pour le féliciter, & pour le supplier en même temps de presser son départ pour se rendre à Rome, s'y faire couronner, & pourvoir aux besoins de l'Eglise: mais leur étonnement fut sans égal, quand ils apprirent que, dans les transports de sa joie, le Pontife avoit laissé échapper le secret de sa réconciliation avec *Philippe-le-Bel*, & que, bien loin de vouloir aller à Rome, il convoquoit tout le Collége

des Cardinaux à Lyon pour la cérémonie de son couronnement. Les Italiens, honteux d'avoir été surpris par les François, ne dissimulèrent pas le regret qu'ils eurent d'avoir fait un tel choix. Le Cardinal *Mathieu Rosso des Ursins* s'en expliqua ouvertement avec le Cardinal de *Prato* : » Vous êtes venu à bout de » vos desseins, lui dit-il, & nous » voilà transplantés au-delà des monts; » mais, ou je connois mal le carac- » tère des Gascons, ou je serai bien » trompé, si l'on revoit de long-temps » le S. Siége à Rome ».

Clément V justifia les pressentimens du Cardinal des *Ursins* ; il déclara qu'il transportoit la Cour Romaine à *Avignon*, & qu'il ne quitteroit pas la France, tant que l'Italie seroit divisée par les factions des Guelphes & des Gibelins : ce fut la même raison que prétextèrent ses successeurs pour ne point retourner à Rome. *Clément V*, après un regne de neuf ans, laissa le Trône pontifical à *Jean XXII*, élu Pape à Lyon le 7 Août 1316. Il se nommoit *Jacques d'Euse* ou *d'Ossa*,

& il étoit né dans la ville de Cahors. *Villani* raconte que les Cardinaux ne pouvant s'accorder s'en remirent au choix de ce Cardinal, qui se nomma lui-même en disant à ses Collègues : *ego sum Papa*. D'autres historiens, au contraire, rapportent que le Cardinal d'*Ossa* promit au Cardinal *Napoléon* des *Ursins*, pour avoir les suffrages de sa faction, de ne monter jamais à cheval, que ce ne fût pour retourner à Rome ; & que le Pape, pour n'être pas parjure, descendit le Rhône pour se rendre de Lyon à Avignon ; que des bords du Rhône, il gagna son Palais à pied, & que l'Eglise y étant attenante, il se passoit de monture pour y arriver. *Jean XXII* n'étoit pas d'une naissance aussi basse que plusieurs écrivains ont voulu le faire croire. Un Historien contemporain lui donne une origine noble, & il paroît certain, par des témoignages non suspects, que ses parens étoient suffisamment pourvus des biens de la fortune. Ce Pape étoit d'une taille fort petite ; il avoit le teint pâle & la voix grêle. Il étoit sçavant, studieux,

& doué d'un esprit vif & pénétrant; il parloit avec facilité, & le faisoit très-souvent en public. Ses mœurs étoient austères; il aimoit la justice, & la faisoit rendre exactement & promptement. D'ailleurs, sobre, frugal, modeste, il avoit toujours vêcu avec les autres Cardinaux comme avec ses maîtres.

Jean XXII eút pour successeur *Jacques Fournier* ou *Dufour*, né *à Savardun* dans le Diocèse de Rieux. Il avoit été Religieux de Cîteaux, & on l'appelloit le *Cardinal Blanc*, de la couleur de l'habit de son Ordre qu'il n'avoit pas quitté. Il prit le nom de *Benoît XII*, & ses vertus le rendirent cher à l'Eglise. Dès qu'il fut sur le Trône, il entreprit de corriger tous les abus qui s'étoient glissés dans sa Cour; il commença par les Prélats, les Evêques & les Abbés, qui, abandonnant leurs bénéfices, établissoient leur résidence à Avignon : le Pontife les congédia au premier Consistoire qu'il tint, les menaça de procéder contr'eux s'ils n'obéissoient, & voulut être lui-même le juge des raisons

qu'ils pouvoient avoir de rester à la Cour. *Benoît V & Jean XXII* avoient donné en commande presque tous les bénéfices. Ils étoient allés plus loin; ils avoient conféré ceux qui n'étoient pas encore vacans, & ils appelloient ces collations *graces expectatives*, parce-que les sujets qui étoient nommés attendoient, pour en jouir, la mort de ceux qui les possédoient. *Benoît* supprima toutes ces graces; il dépouilla même de leurs bénéfices ceux qu'il crut indignes de les posséder, & il disoit à ce sujet, qu'il aimoit mieux que les bénéfices fussent vacans qu'occupés par des personnes qui ne les méritoient pas. Il supprima de même quantité d'abus qui s'étoient introduits dans la Chancellerie. Son accès étoit facile; il vouloit que les portes de son Palais fussent ouvertes à tout le monde, & il établit un Prélat de sa Cour pour recevoir les requêtes des particuliers, & pour examiner leurs demandes. Ses parens eurent peu de part à ses graces, &, s'il nomma son propre neveu à l'Archevêché d'Arles, ce ne fut qu'avec peine & à la

prière de tous les Cardinaux. Sa nièce ne put se prévaloir de l'élévation de son oncle ; demandée en mariage par tous les Seigneurs de la France, elle ne fut accordée qu'à un simple marchand de Toulouse, à qui sa femme ne porta qu'une dot ordinaire, quoique nièce d'un Souverain. Les politiques de son siècle ne pouvoient trop admirer la sagesse de ses entreprises & la justice de ses démarches. Il fit regner la paix presque dans toute l'Europe, après avoir pacifié l'Italie, & procuré à l'Eglise Romaine tous les avantages qu'on pouvoit espérer dans des temps de trouble & de division. Ce fut lui qui ajoûta une troisième couronne à la thiare Pontificale. Les Papes ne portoient d'abord qu'un simple bonnet, un peu plus élevé que les bonnets ordinaires. *Hormisdas* fut le premier qui mit sur le bonnet une couronne, que *Clovis*, Roi de France, avoit envoyée à l'Eglise de S. Jean-de-Latran, & qu'il avoit reçue lui-même en présent d'*Anastase*, Empereur de Constantinople. *Boniface VIII* y en ajouta une seconde : enfin,

enfin, *Benoît XII* voulut y en ajouter une troisième, & c'est ce qui forme aujourd'hui la couronne du Souverain Pontife, que les Romains appellent *il Regno* ou *il Triregno*. On croit communément que ce fut *Jean XXII* qui fit cette addition à la couronne Papale; mais il est certain qu'elle est de *Benoît XII*. Les statues de ces Papes, qui se trouvent encore entières sur leurs mausolées, ne permettent pas d'en douter: *Jean XXII* n'a que deux couronnes à sa thiare, & *Benoît XII* en a trois à la sienne.

Après *Benoît XII*, le Cardinal *Pierre Roger* monta sur le Trône Pontifical, & prit le nom de *Clément VI*. Il étoit né à Maumont, dans le Diocèse de Limoges, & avoit fait profession dans l'Ordre de S. Benoît. Ayant fini ses études à Paris, & retournant dans son Monastère; quand il fut près de Clermont, à un endroit qu'on nomme *le Pas de Rendan*, il fut attaqué par des voleurs qui le dépouillèrent entièrement. Dans cet état, il se rendit à Thuret,

qui étoit le premier village qui se présenta. *Etienne Aldebran*, qui en étoit le Curé, le reçut avec toute l'affection possible, lui donna des habits & le retint pendant quelques jours. *Roger*, sensible à son procédé, lui demanda, en partant, ce qu'il pouvoit faire pour reconnoître ses bienfaits : *vous les reconnoîtrez*, lui dit *Aldebran*, *quand vous serez Souverain Pontife.* L'évènement justifia cette prédiction.

On vit, sous ce Pontificat, un *Viscomti*, Seigneur & Archevêque de Milan, tourner ses armes contre le S. Siége. Ce Prélat guerrier s'étoit emparé de Bologne, & il gardoit cette ville, malgré les menaces & les censures du Souverain Pontife, qui avoit jetté un interdit sur la ville de Milan, & excommunié l'Archevêque. *Clément*, las de fulminer envain, envoya un Légat au rebelle *Viscomti* pour l'obliger à rendre Bologne, & à se démettre ou de l'Archevêché de Milan ou de son Domaine temporel. *Viscomti* reçut le Légat avec toute la distinction possible

& la soumission la plus apparente. Il le renvoya ensuite au Dimanche suivant pour recevoir sa réponse, qu'il promit de lui donner dans sa Métropole. Le jour arrivé, ils se rendirent l'un & l'autre à l'Eglise, & l'Archevêque officia solemnellement, en présence d'une foule innombrable de peuple qui étoit accouru. Après la Messe, revêtu de ses habits Pontificaux, il prit sa croix de la main gauche, & une épée nue de la main droite, & s'adressant au Légat, il lui dit, en lui montrant la croix : *Voilà la preuve de mon pouvoir spirituel ; & c'est par cette épée que je défendrai les Etats que je possède.* La surprise du Légat fut extrême ; il n'hésita pas d'informer le Pontife de la conduite de *Viscomti* ; *Clément* ne put l'apprendre sans émotion. Il ordonna dans sa colère, que l'Archevêque seroit cité pour paroître devant lui. *Viscomti* promit d'obéir, & fit partir son Secrétaire pour Avignon, afin qu'il lui préparât des logemens convenables. Le Secrétaire, arrivé dans cette ville, arrêta d'abord toutes les hôtelleries, toutes les au-

berges & toutes les maisons qui se trouvèrent à louer. Toutes ensemble ne remplissoient pas encore les vues de *Viscomti*, qui se proposoit d'arriver à Avignon avec douze mille hommes de Cavalerie & six mille hommes d'infanterie. Bientôt les étrangers ne trouvèrent plus à se loger dans cette grande ville. On en porta des plaintes au Souverain Pontife, qui fit appeller le Secrétaire de *Viscomti*, qui étoit la cause de tout ce dérangement : le Secrétaire dit au Pape qu'il n'exécutoit que les ordres de son Maître, & que ces ordres étoient conséquens à ceux que sa Sainteté lui avoit donnés. Le Pape se hâta de rembourser les frais qui avoient été faits, & dispensa *Viscomti* de se rendre à Avignon.

Enflé de ses prospérités, l'Archevêque de Milan poussa la hardiesse jusqu'à composer un libelle contre le Pape & les Cardinaux ; il le fit parvenir dans le Consistoire. Ce libelle fut appellé *la Lettre du Diable*, parce qu'en effet c'étoit le Diable qu'on y faisoit parler, & auquel on

faisoit rapporter les péchés communs & particuliers de chacun des Cardinaux. » Continuez, leur disoit le » Prince des ténèbres, à vivre comme » vous faites, & je vous promets une » place distinguée dans mon royaume... » Corrigez cependant vos instruc» tions; elles ne sont pas conformes à » vos œuvres; méprisez toujours la » vie pauvre & la doctrine des Apô» tres: combattez-la, & haïssez-la, » comme je la hais moi-même. » Cette Lettre finissoit par ces paroles: » Vo» tre mère la Superbe vous salue, avec » vos sœurs l'Avarice, l'Impudicité & » les autres, qui se vantent que, par » votre secours, elles sont bien en » leurs affaires. Donné au centre de » l'Enfer, en présence d'une troupe » de Démons. »

Cependant cet Archevêque se réconcilia avec ce même Collége, qu'il avoit si cruellement outragé: il sçut si bien gagner, par ses présens, tous ceux qui le composoient, que le Pape leva l'interdit de la ville de Milan, lui en renouvella l'investiture, & lui accorda encore celle de la ville de Bo-

logne, pour douze années, à la charge de payer douze mille florins d'or par an.

Clément VI eut pour successeurs *Innocent VI* & *Urbain V*, tous deux François; le premier du Diocèse de Limoges, le second du Diocèse de Mendes. L'Historien d'*Urbain V* rapporte une saillie assez plaisante d'un des Députés des habitans de Pérouse, qui, s'étant révoltés contre le S. Siége & ayant été mis à la raison par les troupes qu'on envoya contr'eux, voulurent encore obtenir leur pardon du Pontife même, auquel ils vinrent faire leurs soumissions. Ces Députés arrivèrent à Avignon précisément lorsqu'*Urbain V* étoit près d'expirer. Le Pontife voulut bien leur donner audience, en leur recommandant de ne pas le fatiguer par de longs discours : mais l'Orateur ne sçut abréger ce qu'il avoit appris par cœur, & ce qu'il avoit à dire étoit extraordinairement long & ennuyeux. Le Pape ne pouvoit dissimuler son ennui, & le mal que lui causoit l'Orateur. Il finit enfin, & *Urbain* demanda aux Députés s'ils n'avoient

plus rien à dire. Un second Envoyé lui répondit : *S. Père, si votre Sainteté ne nous accorde pas ce que nous avons l'honneur de lui demander, j'ai ordre de mes Concitoyens de lui faire répéter, mot pour mot, le discours de mon Collègue.* Cette saillie fit sourire le Pape, qui accorda aux Perousins ce qu'ils demandoient, & fit congédier leurs Députés.

L'auteur termine son histoire des Souverains Pontifes qui ont siégé dans Avignon, par les Vies des deux Antipapes *Clément VII*, *Robert de Genève*, homme d'un très-grand mérite ; & *Benoît XIII*, le célèbre *Pierre de Lune* Espagnol : morceau extrêmement curieux, où se trouvent tous les détails de ce schisme célèbre, qui divisa l'Eglise durant près de 40 ans. On y voit sur-tout quelle étoit l'opiniâtreté de *Benoît XIII*, & son infléxible constance à refuser toute proposition tendante à le faire désaisir de la Papauté. On faisoit dès ce temps-là des Calembourgs. L'illustre *Gerson*, Chancelier de l'Université de Paris, disoit *qu'il*

n'y avoit qu'une éclipse de Lune qui pût donner la paix à l'Eglise. L'Antipape *Benoît XIII* mourut à l'âge de 90 ans, au Château de *Paniscole*, petite Ville du Royaume de Valence, abandonné de tout son parti. *Benoît* étoit si persuadé qu'il étoit le vrai Pontife, qu'il ordonna, en mourant, aux deux Cardinaux qui étoient auprès de lui & qui se trouvoient les seuls qui l'eussent suivi dans sa retraite, de procéder, après sa mort, à l'élection d'un nouveau Pape, sous peine d'excommunication.

Vous remarquerez, Monsieur, dans cet ouvrage, beaucoup de critique & d'érudition; les faits y sont très-bien discutés, & l'auteur y venge la mémoire de plusieurs Papes, des jugemens peu avantageux qu'en ont portés des plumes partiales. Cette histoire doit même exciter en France une forte d'intérêt national, puisque tous les Souverains Pontifes dont il y est question, sont des Papes François.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Mars 1775.

LETTRE IX.

Panégyrique de Saint Louis, Roi de France, prononcé dans la Chapelle du Louvre, le 25 Août 1774, en présence de l'Académie Françoise, par M. l'Abbé Fauchet. Brochure in-8° de 76 pages. A Paris, chez Dórez Libraire rue Saint Jacques, en face de la rue du Plâtre.

MR. l'Abbé *Fauchet* a pris pour texte ces mots, tirés de *Daniel*, ch. 2 : *Tibi, Deus patrum nostrorum, confiteor, teque laudo ; quia Sapientiam & fortitudinem dedisti mihi. . . . . Dieu de nos pères, je vous rends hommage, & je vous bénis, parce que vous m'avez donné la Sagesse & la force.* Ces paroles le conduisent à la division de son Discours, dans lequel il s'attache à peindre *Louis IX* sous les traits d'un Sage & d'un Héros. Selon M.

l'Abbé *Fauchet*, depuis l'établissement du Christianisme, on n'a vû que quatre hommes sur la terre qui aient réuni cette double qualité : *Théodose*, *Charlemagne*, *Alfred* & *Louis* *IX*. Dans le dernier seul, dit-il, elle brilla sans affoiblissement ; les deux premiers furent plus Héros que Sages ; *Alfred* fut plus Sage que Héros ; *Saint Louis* fut également & parfaitement l'un & l'autre.

Le premier trait de la sagesse de *S. Louis* est d'avoir pacifié la France. L'Orateur trace un tableau de l'anarchie, des troubles & des guerres intestines qui désoloient le Royaume, lorsque le pieux Monarque en prit les rênes ; puis il s'écrie : » Tout change. » Spectacle frappant & enchanteur ! » Un Peuple qui depuis l'origine de » la Monarchie ne connoissoit d'exer» cices que les combats, un Royaume » où tout étoit Arsenal & Forteresse, » des Provinces où les routes publi» ques n'étoient frayées que par la » marche des armées, des campagnes » où le Laboureur manquant des ins-

» trumens de ſon Art, pour ſoc avoit
» un glaive & ſe voyoit forcé d'é-
» gorger ſes concitoyens au lieu de
» les nourrir, une terre de déſolation
» où la diſcorde regnoit parmi les ra-
» vages, où les hommes auroient
» plutôt manqué que les meurtres;
» la paix, la bienheureuſe Paix deſ-
» cend ſur cette terre ſanglante: ces
» enfans de guerre & de carnage s'ar-
» rêtent dans le moment où leur ar-
» deur eſt la plus impétueuſe, ſe fi-
» xent, ſe reconnoiſſent pour des
» hommes & des François, lèvent les
» mains au Ciel de ſurpriſe & d'al-
» légreſſe, retournent unanimement
» aux travaux champêtres, retrou-
» vent la Nature dans ces champs fu-
» neſtes, où ils l'avoient ſi long-temps
» étouffée: l'abondance elle-même,
» étonnée de ſe voir en ces lieux pa-
» rée de toutes ſes richeſſes, ſe lève
» du milieu de nos guèrets, répand
» de toutes parts, avec ſes dons, la
» vie & la fécondité; la population,
» ce ſigne infaillible de bonheur, ſe
» double en quelques luſtres; des

» chemins faciles s'ouvrent d'une ex-
» trêmité du Royaume à l'autre ; le
» commerce les parcourt dans une sé-
» curité profonde ; les Tours, les
» Forts, les Châteaux, ne sont plus
» l'épouventail des Voyageurs ; ils
» sont l'asyle du foible, & les temples
» de l'hospitalité. La fraternité regne ;
» la Religion reçoit des hommages
» purs, l'humanité triomphe ..... A
» l'époque de cet évènement fortuné,
» tout annonçoit des malheurs, tout
» étoit obstacle pour le bien. Point
» de loix que des usages barbares :
» point de mœurs que l'amour du
» brigandage : point de volonté com-
» mune que celle de l'indépendance :
» un peuple esclave, stupide, abruti,
» qui n'est compté pour rien, si ce
» n'est pour un objet de véxation ;
» mille tyrans sans principes & sans
» humanité, qui formoient tout l'Etat :
» à la tête de cette peuplade infortu-
» née qui n'eût pas mérité le nom
» de Royaume si les autres alors en
» eussent été plus dignes ; un Roi,
» restreint à quelques domaines, & à

» qui des vassaux indomptés refusent
» jusqu'aux cérémonies de l'hommage :
» c'est ce Roi, assailli dès ses plus jeu-
» nes ans, seul contre tous, foible
» de pouvoir, mais fort de la sagesse
» de Dieu, c'est lui qui change tous
» les cœurs, fléchit tous les courages ;
» change en une nation d'hommes un
» amas confus de reptiles dévorans ;
» & fait regner la félicité publique sur
» la nombreuse famille qu'il vient de
» rendre à la nature «.

Le second trait par lequel l'Orateur peint la sagesse de S. *Louis*, est d'avoir donné des loix & des mœurs à la nation Françoise. Il rappelle les *Etablissemens* de ce religieux Monarque ; il en expose les principaux articles, & montre qu'il embrassa dans sa législation, tout ce qui intéresse les mœurs & le bonheur public : loix pour le discernement du crime & de l'innocence ; pour autoriser l'appel des Jurisdictions subalternes au Tribunal Souverain ; pour assurer les prérogatives des Communes ; pour multiplier les Cas Royaux à l'égard des foibles ;

loix contre l'usure, loix de finances, loix de mariages, loix somptuaires, loix de police, loix en faveur du commerce & de l'agriculture, &c, &c.

M. l'abbé *Fauchet* trouve dans les bienfaits de S. *Louis* l'origine & la source de cet amour pour nos Rois, qui forme, pour ainsi dire, notre caractère National. » On a souvent cher-
» ché, dit-il, la cause de cet amour
» inaltérable des François pour leur
» Monarque : on l'attribue au carac-
» tère heureux de la Nation, à la suc-
» cession des bons Rois qui l'ont gou-
» vernée. J'ose assurer, Messieurs,
» que les derniers descendans de *Clo-
» vis* & presque tous les Princes de
» la maison de *Charlemagne* qui ont
» regné sur nos pères, étoient bons :
» cependant l'attachement aux Mo-
» narques de ces deux Dynasties, ne
» fut ni fort ni constant. Dira-t-on
» que le caractère national n'étoit pas
» formé encore ? Il faut l'avouer ; la
» Nation étoit esclave, & des escla-
» ves n'ont point de caractère. Mais
» qui l'a donc formée ? O libérateur

» de nos ayeux, fléau des Tyrans, » ami du Peuple, S. *Louis*, Père des » François, recevez l'hommage de » nos cœurs. C'eſt à vous que nous » ſommes redevables d'être des hom» mes, d'avoir des droits de pro» priété, un nom dont nous faiſons » gloire. Le Gouvernement Féodal » étoit une loi de ſervitude qui ne fit » que des eſclaves : votre légiſlation » fut une loi de grace qui forma des en» fans & créa la Patrie. Cet aſyle » que *S. Louis* nous a ouvert dans la » puiſſance de nos Rois contre les » dominateurs ſubalternes, eſt le foyer » de cet amour qui ne peut ceſſer » qu'avec la Monarchie «.

L'Orateur examine, dans la ſeconde partie de ſon Diſcours, les qualités guerrières de ſon Héros. Il y fait voir que *S. Louis* étoit doué d'un génie ardent & calme tout enſemble ; qu'il enfanta de grands projets, mais toujours juſtes ; qu'il en procura l'exécution par les moyens les plus prompts & les plus sûrs, mais ſans rien perdre, dans l'effervefcence même de

son courage, de son imperturbable sérénité ; qu'enfin, quelques furent les succès de ses entreprises, il les soutint avec une égalité d'ame, supérieure aux faveurs comme aux disgraces de la fortune.

L'apologie que M. l'abbé *Fauchet* fait des Croisades, est un des morceaux les plus brillans de son Discours : il y soutient que ces guerres furent justes par leurs objets, & que, par les avantages qui en résultèrent, elles furent utiles à toute l'Europe. » Quel étoit » le véritable but des expéditions » contre les Sarrasins ? La délivrance » de la terre Sainte étoit le motif le » plus apparent : il faut convenir qu'il » eût été insuffisant pour rendre ces » guerres légitimes. Mais ce n'étoit pas » seulement la terre qu'il falloit déli- » vrer, c'étoit les habitans qui gé- » missoient sous la plus cruelle op- » pression, c'étoit tous les Chrétiens » menacés de voir l'Europe entière » devenir la proie des Barbares : quand » les *Huns*, les *Alains*, les *Goths* & » le *Vandales* vinrent fondre sur nos

» contrées, eût-on blâmé une ligue
» des Européens pour repousser dans
» le Nord ces peuples destructeurs ?
» Si, sans attendre qu'ils eussent con-
» sommé leur invasion, l'on se fût
» efforcé de les chasser de leurs pre-
» mières conquêtes, les Héros qui
» eussent préservé l'univers de ce fléau
» terrible, n'eussent-ils pas bien mé-
» rité du genre humain ? Or, Mes-
» sieurs, les Sarrasins étoient encore
» plus redoutables que ne le furent
» jamais toutes les hordes sanguinai-
» res qui abandonnèrent la Scandina-
» vie & les Palus-Méotides, pour ra-
» vager nos climats. Déja l'on avoit
» vu ces Musulmans fanatiques dé-
» soler la Tingitane & la Numidie,
» dévaster les Espagnes, parcourir la
» France avec des armées de trois &
» quatre cens mille hommes. *Charles
» Martel*, & après lui *Charlemagne*,
» sauvèrent l'Europe ; c'est la gloire
» immortelle du nom François. Mais
» ces peuples, loin d'être épuisés par
» leurs défaites, se reproduisoient
» comme les essaims d'insectes dévo-

» rans après une vaste inondation. Ils
» enveloppoient l'Europe de toutes
» parts : maîtres des côtes d'Afrique &
» des possessions Espagnoles jusqu'aux
» Pyrénées, ils avoient enlevé l'E-
» gypte & la Syrie à l'Empereur des
» Grecs ; ils avoient réduit son Empire
» à la seule ville de Constantinople,
» & à quelques territoires de peu d'é-
» tendue sur le Pont-Euxin. Etablis
» dans la Corse, dans la Sardaigne, dans
» une partie de la Sicile, ils menaçoient
» Rome & l'Italie. Que devenoient la
» France & toute la Catholicité ? Ce
» fut donc un trait de prudence con-
» sommée dans les Souverains Pon-
» tifes, d'engager les Princes à s'unir
» pour la cause commune, & d'ex-
» citer les Chrétiens à secourir ceux
» qui étoient opprimés, & à préve-
» nir de plus grands ravages . . . . .
» On demande à quoi aboutit cette
» grande entreprise, & ce qu'ont ja-
» mais produit d'heureux toutes ces
» expéditions d'outre-mer. Etrange
» prévention ! N'est-ce donc rien que
» le salut de l'Europe ? N'est-ce rien

» d'avoir arrêté dans sa fureur ce
» torrent de Barbares qui ravageoient
» le continent, d'avoir imprimé la
» terreur à des brigands, dont la va-
» leur féroce dévoroit en projet tous
» les Peuples, de les avoir poursui-
» vis jusqu'au centre de leur Puissance,
» & d'avoir porté au milieu d'eux
» l'incendie qu'ils vouloient allumer
» dans le reste du monde. On ajoute
» que nos Pays se dépeuplèrent autant
» par ces guerres, que si les Sarrasins
» les eussent ravagés : c'est une ex-
» trême exagération. Après toutes les
» Croisades, la France qui leur four-
» nit seule plus de guerriers que toutes
» les autres Nations ensemble, étoit
» plus peuplée qu'elle ne l'est aujour-
» d'hui. Un siècle après *S. Louis*, les
» seuls domaines du Roi compre-
» noient près de vingt millions d'ha-
» bitans, ce qui forme maintenant
» toute la population du Royaume ....
» La populace effrénée qui suivit par
» fanatisme les Princes que le devoir
» & la piété armoient contre les dé-
» populateurs du monde, servit par

» sa désertion plus heureusement sa
» Patrie, qu'elle n'auroit fait en y
» restant pour la souiller de crimes.
» De combien de scélérats ne fut pas
» purgée l'Europe ? Et quel avantage
» d'avoir tourné contre de véritables
» ennemis la fureur guerrière des Sei-
» gneurs de ce temps, qui, plutôt
» que de rester inactive, se portoit
» contre des citoyens ! Pouvoit-on
» rendre un plus important service
» aux cultivateurs, aux bons & utiles
» sujets du Royaume, que d'éloigner
» d'eux des Tyrans qui les accabloient ?
» Des aliénations devenues indispen-
» sables, anéantirent les droits des
» fiefs, qui étoient les fléaux de la
» liberté. La Croisade de *S. Louis* af-
» fermit sa législation nouvelle, fit
» respirer les Chrétiens d'Orient,
» épouvanta les Barbares ; si elle ne
» put garantir le royaume de Jéru-
» salem de sa ruine, elle la retarda ;
» elle empêcha la puissance Musul-
» mane de se déborder au loin, &
» de venir combattre dans leurs foyers
» des peuples intrépides, qui, mal-

» gré un concours d'évènemens étran-
» ges & au-dessus de toute pré-
» voyance humaine, s'étoient vus
» près de la dompter & de lui ravir
» ses conquêtes.

Un préjugé qui séduit la plupart des Orateurs chargés de prononcer l'éloge de *S. Louis* en présence de l'Académie Françoise, est de croire qu'ils sont obligés de redoubler d'esprit en cette occasion, & qu'ils ne peuvent se dispenser de semer, avec plus de profusion, leurs discours de traits brillans, de pensées fines, de maximes profondes & philosophiques : comme si l'éloquence de la chaire, indépendamment des lieux & des personnes, ne devoit pas être toujours la même, c'est-à-dire, toujours également simple, grave, majestueuse, instructive & chrétienne. M. l'Abbé *Fauchet* n'a pas entièrement évité cet écueil. » L'ame de *S. Louis*, dit-il, *nâ-*
» *quit adulte .... S. Louis chasse la guerre*
» *du centre des débris qu'elle avoit accu-*
» *mulés* ... L'amour, ce principe vivant
» qui sort du sein de Dieu pour être

» l'ame de la nature, *s'élance du cœur de*
» *S. Louis* .... Les préjugés aveugles
» prodiguent l'admiration aux enne-
» mis du genre humain : *C'est sur un*
» *fleuve de sang que ces Héros fameux*
» *sont portés au Temple de la Gloire,*
» *c'est sur les cyprès funèbres dont ils ont*
» *jonché la terre, qu'on va cueillir leur*
» *couronne d'immortalité*.... Le Ciel
» réservera-t-il les dernières épreuves
» de la vertu à *des lâches qui tombent*
» *plus bas que le malheur?*... Grand
» Dieu, se peut-il que cette ame sen-
» sible n'élève pas vers vous une ten-
» dre plainte sur ce funeste succès de
» ses vertus, & sur la rigueur dont
» vous récompensez son amour ? *Saint*
» *Louis*, une plainte ! Dieu immortel,
» vous auriez donc perdu votre
» Héros ? *A force de l'élever jusqu'à*
» *vous, en mesurant vos plus grands*
» *coups avec son courage, vous l'auriez*
» *fait retomber jusqu'à l'homme*... Ce
» corps déja flétri sous les ombres de
» de la mort, *est encore un instrument*
» *de Victoire & un Sanctuaire de bé-*
» *nédictions. L'ame ne veut pas remar-*

» *quer ses douleurs mortelles, & rend* » *présentes par la force de la foi les délices* » *de l'immortalité*... On charge *Saint* » *Louis* de liens, on l'ensevelit dans » un cachot, *mais son ame est debout*, &c. Ce seroit sans doute présumer bien mal des lumières & du goût de l'Académie Françoise, que de s'imaginer pouvoir l'éblouir & mériter ses suffrages par toutes ces recherches de bel-esprit. Les grands Orateurs, les *Bossuets*, les *Bourdaloues*, les *Massillons*, ne courent point après ces affectations d'idées, de tours & de style. Je m'attache assez volontiers à les relever, toutes les fois que l'occasion s'en présente, parce que, selon moi, c'est une manière sensible d'indiquer à nos jeunes Littérateurs les écrits qu'ils doivent éviter. A ces taches près, qui sont en petit nombre, ce Discours annonce dans M. l'Abbé *Fauchet* beaucoup de talent & de facilité : on y trouve des idées nobles, du brillant dans les images, de la sensibilité, des mouvemens & de la grandeur dans l'expression.

Cours de Science Politique & de Grammaire Allemande.

M. *Junker*, Docteur de l'Université & Membre de l'Académie des Belles-Lettres de Gœttingen, finira le 22 Mai prochain son *Cours de Science politique*, aussi-bien que celui *de Grammaire Allemande*, & recommencera aussitôt l'un & l'autre, pour les continuer jusqu'au mois de Novembre. Les Personnes qui voudront y venir, sont priées de vouloir bien se faire inscrire chez lui quelques jours auparavant. Il demeure toujours rue S. Benoît, Fauxbourg S. Germain, la seconde porte-cochère après la rue des deux Anges en entrant par la rue Jacob, au second. C'est, je crois, le seul Professeur particulier de Science politique que nous ayons à Paris; & peut-être n'aura-t-il ni concurrens ni successeurs; ce qui doit engager ceux qui se destinent aux Négociations à profiter de ses lumières qui, dans cette partie, ainsi que dans la connoissance de la Langue Germanique, sont très-étendues.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Mars 1775.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

*Bazile. Anecdote Françoise. Par M. d'*ARNAUD. *A Paris chez Delalain Libraire rue de la Comédie Françoise; in-8° de 100 pages avec Gravures.*

CETTE *Anecdote* est une de celles qui font la suite des *Epreuves du Sentiment*, collection aussi intéressante que morale, & qui fait tant d'honneur à l'ame, à l'imagination & à la sensibilité de M. *d'Arnaud*. La variété des tableaux dont cette espèce de Galerie est composée, a dû contribuer beaucoup à son succès. L'A-

necdote de *Bazile* eſt d'un genre tout à fait différent de celles qui l'ont précédée. On y voit avec plaiſir le triomphe de la nature ſur tous les ſentimens factices de l'ambition & de la vanité. Voici une courte analyſe de cet ouvrage. La Marquiſe *de Menneval*, veuve depuis quelque temps, vient de perdre un fils unique qu'elle idolâtroit. Sans biens de ſon côté, ne jouiſſant d'une fortune conſidérable que par ſon mari, elle ſe voyoit enlever, à la fois, & ſon fils & ſon état ; ſon douaire lui laiſſoit à peine de quoi vivre. Elle revenoit à Paris, plongée dans les ſombres réfléxions occaſionnées par ce triſte évènement, lorſque le haſard lui préſente un jeune Villageois qui avoit tant de reſſemblance avec ſon fils, qu'elle ne ſe laſſe point de l'examiner, & qu'elle prend pour lui la plus tendre affection. Cet enfant ſe nommoit *Bazile*, & joignoit, à une phyſionomie ouverte, la candeur de l'ame la plus pure & la plus ſenſible. Madame *de Menneval* avoit un Inten-

it nommé *Remi* qui voyoit toutes
espérances détruites par la perte
fils & des biens de la Marquise;
oit l'intrigant le plus adroit & le
ins scrupuleux. En voyant *Bazile*
le penchant subit de Madame *de*
neval pour cet enfant, il forme
projet de le substituer aux fils &
elle pleuroit. La Marquise n'é-
t point de mauvaise foi; mais
étoit foible, & cet Intendant,
avoit assez bien dirigé ses af-
es, avoit de l'ascendant sur elle:
ient à bout de lui persuader d'em-
ner *Bazile*. Mais *Bazile* avoit une
re. On eut bien de la peine à les
arer, & bien plus encore à accou-
ner le jeune Villageois à son ab-
ce, malgré toutes les illusions dont
eut soin de l'environner, & les
ens qu'on lui fit acquérir. Comment
prend l'adroit *Remi*? Il lui fait voir
nme par hasard, dans un jardin près
Paris, une Demoiselle *d'Amerville*,
i réunissoit tous les charmes de la
nesse & de la beauté. *Bazile* de-
ent amoureux; on le mène chez les

parens de cette jeune personne [illegible] aussi du penchant à M [illegible] d'*Amerville* qui étoit [illegible] de qualité. Il passoit pour le [illegible] Marquise *de Menneval*. On [illegible] que M. *le Marquis*. Le [illegible] jeunes gens ne fu[illegible] [illegible] re. Mais l'amour [illegible] nature dans le c[illegible] [illegible] *Nicole* la r[illegible] [illegible] revient [illegible]

:ouroit de toutes parts; il s'élève
è espèce de tumulte; un grouppe
monde entouroit une femme d'un
tain âge, dont l'extérieur & l'ha-
lement annonçoient l'indigence:
e fondoit en larmes, & ne for-
oit que quelques accens étouffés
r les sanglots. *Bazile*, excité par
te rumeur inattendue, tourne les
ıx de ce côté, s'élance, se jette
travers de la multitude, & court
nber dans les bras de cette pauvre
nme, en s'écriant: ah! ma mère!
effet, c'étoit *Nicole*, *Nicole* elle-
me qui, ne pouvant se résoudre à
séparer de son fils, sans avoir eu
:onsolation de le revoir encore,
ormée du lieu où se feroit le ma-
ge, étoit venue se mêler parmi
spectateurs; elle redisoit sans
se à ces bonnes-gens qui l'envi-
ınoient, comme dominée par un
uvement qu'il lui étoit impossible
surmonter: c'est mon fils! c'est mon
! *Remi* furieux se précipite entre
:*ile* & *Nicole*; il repousse avec
esse cette dernière, & alloit

parens de cette jeune perſonne, & il inſpire auſſi du penchant à Mademoiſelle *d'Amerville* qui étoit une fille de qualité. Il paſſoit pour le fils de la Marquiſe *de Menneval*. On ne l'appelloit que M. *le Marquis*. Le mariage des deux jeunes gens ne fut pas difficile à conclure. Mais l'amour n'avoit pas étouffé la nature dans le cœur de *Bazile*. L'image de *Nicole* ſa mère qui le chériſſoit tant, revient toujours à ſon imagination, & la bonne *Nicole*, qui ne peut réſiſter à ſa tendreſſe, ſe met en route, & revole dans les bras de ſon fils. *Remi* fait tous ſes efforts pour lui perſuader que ſon abſence eſt néceſſaire à la fortune de ce fils dont elle doit ſouhaiter le bonheur. Il a encore bien de la peine à l'éloigner. Cependant le jour deſtiné à la célébration du mariage du prétendu Marquis & de Mademoiſelle *d'Amerville* eſt arrivé. La compagnie ſortie du Château, étoit en marche pour ſe rendre à l'Egliſe où devoient être mariés les deux amans. » Une » foule d'habitans de la campagne

» accouroit de toutes parts; il s'élève
» une espèce de tumulte ; un grouppe
» de monde entouroit une femme d'un
» certain âge, dont l'extérieur & l'ha-
» billement annonçoient l'indigence :
» elle fondoit en larmes, & ne for-
» moit que quelques accens étouffés
» par les sanglots. *Bazile*, excité par
» cette rumeur inattendue, tourne les
» yeux de ce côté, s'élance, se jette
» au travers de la multitude, & court
» tomber dans les bras de cette pauvre
» femme, en s'écriant : ah ! ma mère !
» En effet, c'étoit *Nicole*, *Nicole* elle-
» même qui, ne pouvant se résoudre à
» se séparer de son fils, sans avoir eu
» la consolation de le revoir encore,
» informée du lieu où se feroit le ma-
» riage, étoit venue se mêler parmi
» les spectateurs ; elle redisoit sans
» cesse à ces bonnes-gens qui l'envi-
» ronnoient, comme dominée par un
» mouvement qu'il lui étoit impossible
» de surmonter : c'est mon fils ! c'est mon
» fils ! *Remi* furieux se précipite entre
» *Bazile* & *Nicole* ; il repousse avec
» rudesse cette dernière, & alloit

» même la maltraiter; le jeune homme
» plein d'un noble courage, la rete-
» noit, la preſſoit dans ſon ſein, &
» en pleurant amèrement : — Oui,
» c'eſt ma mère ! & perſonne n'aura
» l'audace de l'arracher impunément
» de mes bras. La réfléxion ſuccède
» à la fougue du ſentiment ; *Nicole*
» regarde l'Intendant, & ſe reproche
» auſſitôt d'avoir cauſé le malheur de
» *Bazile*, prêt à jouir d'une fortune
» brillante ; non, dit cette femme
» combattue par la tendreſſe & la gé-
» néroſité, & ne pouvant s'exprimer
» qu'à peine... je ne ſuis point... je
» ne ſuis point ſa mère. *Remi* triom-
» phe : vous l'entendez, s'écrie-t-il en
» s'adreſſant à l'aſſemblée ? Elle eſt ma
» mère, interrompt vivement *Bazile* :
» croyez-en mes tranſports, ces em-
» braſſemens; (& il la ſerre avec plus
» de véhémence contre ſon cœur.)
» Elle craint, je le vois, de m'avoir
» enlevé un état qui ne m'appartenoit
» point. Ah ! elle a fait ceſſer des re-
» mords... dont j'étois déchiré. Je le
» dis à haute voix : je ne ſuis point

» le Marquis *de Menneval*; je ne suis
» point l'enfant de Madame la Mar-
» quise : j'atteste ici son propre té-
» moignage : elle n'est que ma bien-
» faitrice ; encóre un coup, voici ma
» mère, je suis son fils, & je le serai
» toujours ; oui, ma tendre mère,
» *Bazile* vous est rendu pour la vie.
» Cette femme, alors dominée par la
» nature, n'ayant pas la force de ré-
» sister, proclame en quelque sorte la
» vérité ; l'amour maternel éclate :
» elle répète dans l'abondance des
» larmes : ô mon fils, mon cher fils !
» L'assemblée étoit demeurée interdite
» & dans diverses attitudes d'étonne-
» ment ; un anéantissement total acca-
» bloit Mademoiselle *d'Amerville* : son
» oncle cherchoit à la consoler. A l'é-
» gard de Madame de *Menneval*, la
» foudre même l'avoit frappée : elle
» étoit renversée dans le sein de sa
» femme de chambre, & privée de
» l'usage des sens. Rappellée à la con-
» noissance, elle confirme l'aveu de
» *Bazile*; elle fait, d'une voix éteinte,
» la confession détaillée de l'odieuse

» manœuvre de *Remi*, témoigne un
» vif repentir, & ne dissimule pas
» qu'un noir chagrin la consume de-
» puis le moment fatal qu'elle a eu la
» foiblesse de céder à de criminelles
» suggestions. *Bazile*, revenu de cette
» espèce d'emportement de la nature,
» veut retourner à l'amour ; il s'ap-
» proche de Mademoiselle *d'Amerville*
» qui étoit toujours dans l'accable-
» ment. L'oncle de la jeune personne
» court à lui d'un air irrité, & lui or-
» donne avec des menaces de se re-
» tirer, en le traitant de *misérable*
» *paysan*; il lui défend sur-tout de jamais
» reparoître où sa nièce & lui pour-
» roient se trouver. *Bazile* plein d'une
» indignation sublime, s'écrie : — Oui,
» je ne suis qu'un misérable paysan,
» & je m'honore de ma bassesse... On
» n'est donc aimé ici que pour le rang
» & l'opulence !.. Moi, dont le cœur
» est rempli d'un amour si tendre, si
» vrai, si pur !.. Je renonce pour
» toujours à ce détestable Paris, à tout
» ce qui l'habite : je vais reprendre
» mes premiers habits, mon premier

» état & mon innocence avec eux. Ma
» mère, embrassez-moi ; retournons
» à notre village ; j'aime à croire que
» je n'aurai point encore *désappris* à la-
» bourer. Allons dans un lieu où il soit
» permis à un fils d'avouer sa mère &
» de l'aimer. Toute l'assemblée laisse
» couler des pleurs d'admiration &
» d'attendrissement. Un des parens
» de Monsieur de *Menneval* dit au jeune
» homme qu'il s'occupera de sa for-
» tune. Ma fortune, répond *Bazile*
» d'un ton ferme ! Vous la voyez ; elle
» est dans mes mains, & je n'en veux
» point d'autre. Je vous rends graces
» de vos bienfaits ; que mes travaux
» suffisent à nourrir ma mère, c'est
» tout ce que je demande au Ciel.
» Nous sommes nés pour cultiver la
» terre, pour l'arroser de nos sueurs,
» & les miennes ne me coûteront ni
» trouble ni remords ».

Je vous invite, Monsieur, à lire tous les détails de cette *Anecdote* dans l'ouvrage même ; les développemens heureux que l'auteur a sçu saisir, feront sûrement la plus douce impression sur une ame aussi sensible que la

[illegible] que des livres [illegible]

[illegible] le mal est moins considé[illegible]

rable, à la vérité ; les *Contrefacteurs* ne font que dépouiller injuftement de leur bénéfice légitime les Auteurs ou les Libraires & tromper le Public, en lui vendant trop cher, & pour des éditions foignées, des impreffions fautives & furtives. Mais, fi ces mêmes *Contrefactions* tombent fur des livres qui intéreffent la fanté des Citoyens, c'eft alors que les honnêtes gens doivent defirer qu'on réprime un abus auffi nuifible, & que les propriétaires de ces ouvrages ne fçauroient prendre trop de mefures pour manifefter cet excès dangereux, & pour donner en même temps toutes les marques diftinctives auxquelles on puiffe difcerner la véritable édition de la fauffe.

Trop inftruit, Monfieur, qu'il exifte des éditions *contrefaites* des trois ouvrages nommés ci-après, & que ces livres font très-mal imprimés, remplis de fautes groffières & de lacunes confidérables, de forte que vous ne ferez pas étonné d'y voir des pages entières paffées, les dofes & les recettes tronquées, les nombres &

les chiffres qui y entrent souvent faux ou transposés, les noms des drogues altérés, comme, par exemple, des *Gros* pour des *Grains*, &c ; sachant d'ailleurs que l'avidité de ceux qui font ce commerce illicite, répandent ces livres avec profusion dans les Provinces, les font étaler aux portes des Châteaux & des Maisons Royales, &, quelque soin qu'on prenne pour les arrêter, viennent à bout de les faire distribuer dans la Capitale ; trop assuré qu'il existe de telles *Contrefactions* de ces ouvrages dont je suis le propriétaire, & qu'en gardant le silence, je paroîtrois favoriser un abus si préjudiciable à la vie des citoyens, j'ai pensé, Monsieur, que vous ne me refuseriez point la voie de votre Journal pour y désavouer hautement ces éditions frauduleuses & meurtrières, & pour avertir en même temps le Public que les seules bonnes éditions de ces ouvrages, soignées, imprimées correctement, faites de l'aveu & sous les yeux des Auteurs, auront le titre détaillé, comme il suit ; qu'elles porteront au frontispice

le nom de LOTTIN *le jeune*, & seront signées, au dos du frontispice, par le même Libraire.

» *Dictionnaire Domestique Portatif*, » *contenant toutes les connoissances re-* » *latives à l'économie domestique & ru-* » *rale, où l'on détaille les différentes* » *branches de l'Agriculture, la manière* » *de soigner les Chevaux, celle de nour-* » *rir & de conserver toute sorte de Bes-* » *tiaux, celle d'élever les Abeilles, les* » *Vers à soie; & dans lequel on trouve* » *les instructions nécessaires sur la Chasse*, » *la Pêche, les Arts, le Commerce, la* » *Procédure, l'Office & la Cuisine*, &c: » *ouvrage également utile à ceux qui vi-* » *vent de leurs rentes ou qui ont des* » *terres; comme aux Fermiers, aux Jar-* » *diniers, aux Commerçans & aux Ar-* » *tistes. Dernière édition, revue & cor-* » *rigée. A Paris chez Lottin le jeune, Li-* » *braire rue S. Jacques, vis-à-vis la rue* » *de la Parcheminerie 1769, avec Ap-* » *probation & Privilége du Roi. Trois* » *volumes in-8°* reliés en veau, 14 *liv.*

» *Dictionnaire Portatif de Cuisine*, » *d'Office & de Distillation; contenant* » *la manière de préparer toutes sortes de*

» *viandes, de volailles, de gibier, de*
» *poissons, de légumes, de fruits, &c;*
» *la façon de faire toutes sortes de gelées,*
» *de pâtes, vermichel, macaronis, &c,*
» *& de composer toutes sortes de liqueurs,*
» *de ratafiats, de syrops, de glaces,*
» *d'essences, &c : ouvrage également utile*
» *aux Chefs d'Office & de Cuisine les plus*
» *habiles, & aux Cuisinières qui ne sont*
» *employées que pour des Tables Bour-*
» *geoises. On y a joint des* OBSERVA-
» TIONS MÉDICINALES *qui font con-*
» *noître la propriété de chaque aliment,*
» *relativement à la santé, & qui indi-*
» *quent les mets les plus convenables à*
» *chaque tempérament. Nouvelle Edi-*
» *tion, revue, très-corrigée, & enrichie*
» *d'un grand nombre d'Articles refaits en*
» *entier. A Paris, chez Lottin le jeune,*
» *Libraire rue Saint-Jacques, vis-à-vis*
» *la rue de la Parcheminerie 1772,*
» *avec Approbation & Privilége du Roi,*
» *très-fort Volume in-8° relié en veau,*
» *5 livres.*

» *Economie Rustique ou notions*
» *simples & faciles sur la Botanique, la*
» *Médecine, la Pharmacie, la Cuisine*
» *& l'Office ; sur la Jurisprudence rurale;*

ur le Calcul, la Géométrie-Pratique, 'Arpentage, la Construction & le Toisé les Bâtimens, &c; avec les prix des lifférens matériaux & de la main-l'œuvre, pour être à l'abri des trom-eries des Ouvriers : ouvrage nécessaire ur-tout aux personnes qui vivent à la ampagne. A Paris, aux dépens de ottin le jeune rue Saint-Jacques, vis--vis la rue de la Parcheminerie, 1769, ivec Approbation & Privilége du Roi, in volume in-12 de près de 600 pa-ges, relié en veau, 3 livres. J'ai l'hon-ur d'être, &c. *LOTTIN le jeune, braire.*

L'abus dont se plaint ce Libraire n'est e trop commun dans nos Provinces dans les Pays Etrangers. Le Magis-t éclairé qui préside à notre Librairie occupé des moyens de le détruire France. Il seroit bien à souhaiter que ites les Puissances de l'Europe se mississent pour défendre, dans leurs ats respectifs, un brigandage qui les shonore.

Je suis, &c.

A Paris ce 10 Avril 1775.

LETTRE XI.

*Recherches Hiſtoriques & Phyſiques ſur les Maladies Epizootiques *, avec les moyens d'y remédier dans tous les cas, publiées par Ordre du Roi ; par M. PAULET, Docteur en Médecine des Facultés de Paris & de Montpellier. Première partie, 1 vol. in-8°. de 450 pages. A Paris, chez Ruault, Libraire rue de la Harpe.*

LES maladies Epizootiques fixent depuis quelque temps, Monſieur, l'attention de tous les Gouvernemens de l'Europe, & cette partie de la Médecine, ſi foiblement cultivée par les Anciens, commence à

* Toute maladie ſubite, accidentelle, & qui ſe répand à la fois ſur un grand nombre d'individus, s'appelle *Epidémique* lorſqu'elle attaque les hommes, & *Epizootique* lorſqu'elle ſe répand parmi les animaux : ce

rer. La maladie pestilentielle
'est répandue sur le bétail dans
rovinces méridionales de la
e, depuis le mois de Juin 1774,
né lieu à la publication de cet
ige, que son auteur divise en
Parties. Dans la première, qui
matière de ce premier Volume,
ıne la suite chronologique & to-
ıphique de toutes les Epizooties
vées en différens temps sur tous
ıimaux, & particulièrement sur
tail. Il partage ce tableau histo-
: en trois époques, dont la pre-
e s'étend depuis les temps les plus
és jusqu'à l'Ere Chrétienne; la se-
e, depuis *J. C.* jusqu'au dix-hui-
e siècle; la troisième, depuis le
nencement de ce siècle jusqu'à nos
:. M. *Paulet* exposera, dans la se-
le Partie de son ouvrage, les dé-
'ertes qu'on a faites sur les lieux
ont donné naissance aux Epizoo-
, il entrera dans le détail des cau-
énérales & particulières qui les

:s sont formés des mots Grecs ἐπὶ *sur*,
; *peuple*, ζῶον *animal*.

produisent, les renouvellent ou les perpétuent en différens climats. Enfin, dans la troisième, il indiquera les remèdes les plus sûrs, ainsi que tous les secours physiques & politiques qui ont le mieux réussi dans tous les temps, soit pour écarter des animaux les maladies, soit pour les guérir lorsqu'ils en sont atteints.

L'auteur commence l'histoire des maladies épizootiques par celles dont il découvre quelques traces dans les livres de *Moïse*. Il passe ensuite à celles qui ont été décrites par *Homère*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Ovide*, *Tite-Live*, *Denis d'Halicarnasse*, *Silius Italicus*, &c. Il observe que les grands mouvemens sur le globe terrestre, soit de la part des hommes, soit de la part de l'atmosphère, que les ouragans, les débordemens des rivières, les tremblemens de terre, sont autant de causes puissantes qui peuvent agir sur l'économie animale, & produire des maladies épidémiques & épizootiques. Il remarque que c'est dans des circonstances semblables, après des guerres meurtrières & un tremble-

ment de terre arrivé l'an 801, qu'on obſerva, ſur les hommes & ſur les animaux, des maladies peſtilentielles qui en firent périr un très-grand nombre, ſur-tout dans les terres de *Charlemagne*, immédiatement après le couronnement de cet Empereur à Rome. Le bruit ſe répandit alors que *Grimoald*, Duc de Bènevent, envoyoit des hommes avec des poudres, diſoit-on, enchantées, qu'ils épandoient dans les pâturages & ſur es beſtiaux. En dépouillant ce récit le tout ce qu'il peut avoir de merveilleux, & en s'en tenant au ſeul ffet phyſique, il y a beaucoup d'exemles qui prouvent qu'on peut ſemer nſi des maladies peſtilentielles. On puni en Allemagne, en France, & r-tout à Toulouſe, un grand nome de ſcélérats pour ce crime : ainſi bruit qui ſe répandit alors n'étoit ut-être pas deſtitué de vraiſemance, & *Baluze* ne paroît pas éloié de le croire, puiſqu'il dit que les upables convinrent du fait dans les urmens & furent punis de mort.

Dans l'intervalle, compris entre

les années 810 & 1316, l'Hiſtoire fait clairement mention de vingt épizooties, plus ou moins meurtrières, qui ont exercé leurs ravages en France, en Allemagne, en Italie & en Angleterre. Sur ces vingt, il y en a eu cinq ou ſix ſur les bœufs, deux ſur les chevaux, & douze ſur le bétail en général, dont quatre ont été communes aux hommes & aux animaux. De ces vingt maladies, huit ont ravagé la France, huit autres l'Allemagne, quatre l'Italie & l'Angleterre : d'où M. *Paulet* conclut 1° que la France & l'Allemagne ſont plus ſujettes aux fléaux épizootiques que les autres pays de l'Europe, ſur-tout que l'Angleterre & l'Italie, & que l'Allemagne l'eſt encore plus que la France, comme il le fait voir ailleurs; 2° que les troupeaux de bœufs ſont plus ſouvent ravagés que tout autre bétail, & que leurs maladies ſont toujours plus redoutables; 3° que dans la partie tempérée & ſeptentrionale de l'Europe, les épizooties qui naiſſent d'une cauſe froide ou hu-

mide, sont plus fréquentes que celles qui résultent de la sécheresse, & même de toute autre cause.

Le dix-huitième siècle est le plus remarquable & le plus intéressant pour l'histoire des épizooties, parcequ'il fournit une suite de descriptions de ces maux, faites avec soin par les Médecins les plus célèbres. La plus mémorable de ces maladies, & celle dont les ravages fixèrent le plus l'attention des Peuples & des Souverains, fut celle qui parut d'abord en Italie en 1711, d'où elle se répandit dans les différentes parties de l'Europe. On disserta beaucoup sur l'origine de cette épizootie; mais il fut constaté & consigné dans les actes publics, que des Marchands de Dalmatie, ayant, suivant leur coutume, fait passer du gros bétail de Hongrie dans les terres de Venise, en 1711, abandonnèrent un de leurs bœufs dans la campagne; que ce bœuf ayant été trouvé par un domestique du Comte *Borromée*, fut mis avec d'autres dans une étable, où il mourut quelques jours après,

& infecta si bien ceux qui s'y trouvoient renfermés, que tout le troupeau du Comte fut entièrement détruit en peu de jours, à l'exception d'un seul, auquel on avoit établi un seton au cou. Du territoire de Padoue, le mal se répandit en très-peu de temps dans le Milanès, le Duché de Ferrare, la Campagne de Rome, le Royaume de Naples, &c, où il fit périr presque tout le gros bétail. On n'avoit observé en Italie aucune altération dans l'air, dans les eaux ou dans les pâturages; les saisons avoient été belles, & l'on fut convaincu que le premier foyer du mal avoit été le bœuf amené de Hongrie.

Les premiers Physiciens de l'Europe s'occupèrent beaucoup de la recherche des causes qui avoient pu donner lieu à la maladie. Le sentiment le plus probable sur son origine fut celui de *Gerbezius*, Médecin de Lambach dans la Carniole. Cet auteur fait remarquer qu'en 1710, on vit paroître dans la Hongrie une grande quantité de Cigales & de Sauterelles, qui, étant mortes sur la fin

de l'été, avoient infecté les feuilles & les herbes, & leur avoient communiqué une qualité pernicieuse, capable de produire les maladies des bestiaux. C'est par cette raison que les Magistrats de la Carniole défendirent alors de manger de la viande d'aucun pourceau, nourri dans les bois de Hongrie ou de Croatie, de peur qu'ayant avalé avec le gland le corps de ces insectes, dont les bois étoient encore couverts, ils n'en fussent infectés.

En 1714, le Piémont, qui s'étoit garanti jusqu'alors de la contagion, commença à en éprouver les atteintes. On fit monter la perte de ce pays à soixante-dix mille bêtes à cornes. C'est par le Piémont que la Maladie s'introduisit la même année en France, & attaqua avec la même fureur les bestiaux du Dauphiné, du Lyonnois, de la Bourgogne, de l'Orléanois, & généralement de presque toutes les Provinces septentrionales de la France. Du côté de l'Allemagne, elle pénétra dans l'Alsace; le Brabant, la Hollande s'en ressentirent également;

la Hollande perdit alors plus de deux cens mille bêtes à cornes. Le commerce l'introduisit en Angleterre, où elle fut aussi meurtrière qu'en France & en Italie.

On lit dans les *Transactions Philosophiques*, N° 358, que la maladie ayant passé en Angleterre en 1713, le Gouvernement ne vit d'autre moyen d'en arrêter le cours, & d'en garantir les bêtes saines qui en étoient menacées, que d'immoler toutes celles qui étoient infectées, en suivant l'avis que *Lancisi*, premier Médecin du Pape *Clément XI*, avoit donné à sa patrie. *Batz* fut envoyé sur les lieux pour faire exécuter cet ordre, & le sacrifice fut d'environ six mille, dans les Provinces de Midlesex, d'Essex & de Sury. La contagion y fut éteinte en moins de trois mois, tandis que la Hollande, qui s'obstina très-infructueusement à chercher des remèdes contre la maladie, eut le malheur de ne voir la fin de ses ravages qu'au bout de trois ans. Les Anglois, comme on le voit, sont donc les premiers qui aient donné l'exemple

nple d'une conduite ſage en pa-
circonſtance; en effet, lorſque
rabilité d'une maladie ſemblable
en conſtatée par des expériences
pliées, c'eſt perdre un temps
eux que de chercher d'autre
n d'en arrêter le cours. Outre
iſons politiques qui décidèrent
uvernement Anglois à prendre
rti, comme le plus prompt & le
ûr, il en avoit d'autres encore
apables de l'y déterminer : d'une
la certitude où l'on étoit que le
n de la maladie avoit été apporté
ays infectés; de l'autre, l'exem-
es mauvais ſuccès dans les diffé-
s tentatives, miſes en uſage par
itres peuples de l'Europe. L'ex-
nce a conſtaté depuis que le
cre des animaux peſtiférés en
ns cas, eſt l'unique moyen de
ceſſer entièrement la contagion.
Cothenius, Médecin du Roi de
:, a prétendu, en 1768, dans les
ires de l'Académie de Berlin, que
ntagion de 1711 n'étoit pas en-
entièrement éteinte en Europe,
e n'avoit jamais ceſſé d'exercer

ſes ravages, ſoit dans une partie
monde, ſoit dans l'autre, & qu
doit regarder le bœuf, emmené
Hongrie en 1711, comme l'aut
d'une infinité de maux en ce gen
qu'on a eſſuyés depuis en Euro
» Nous n'entreprendrons pas, dit
» M. *Paulet*, de diſcuter ſi le ſe
» ment de M. *Cothenius* eſt fondé
» non. Cela eſt poſſible à la véri
» mais les mêmes cauſes qui ont p
» duit la Maladie en 1711 dans la H
» grie, peuvent avoir également
» dans d'autres temps. D'ailleurs,
» faits paroiſſent contraires à cette
» ſertion. Le fil de continuité, néc
» ſaire pour l'établir, paroît int
» rompu, ou du moins les obſer
» tions néceſſaires manquent pour
» confirmer. La Maladie de 1711 a
» des intervalles conſidérables en l
» rope. Il peut ſe faire néanmoins c
» les germes n'en aient jamais été
» dicalement détruits, ſur-tout
» Hollande & en Angleterre, où
» Maladie de 1745, qui eſt la mê
» que celle de 1711, regnoit enc
» en 1757. Quoiqu'il en ſoit, en 17

» M. *de Geshuijen*, Conseiller & Eche-
» vin de la ville de Harlem, fit un
» rapport de celle qu'on observoit
» alors aux environs de cette ville,
» dont tous les symptômes s'accor-
» doient avec ceux qu'avoit observés
» M. *le Clerc* en 1745 en Hollande «.

L'exécution de ce premier Volume annonce, Monsieur, un très-grand nombre de recherches pénibles & laborieuses, qui mettront désormais les Artistes Vétérinaires en état de comparer les différentes épizooties qui ont paru en Europe, depuis la plus haute Antiquité; ils y trouveront les symptômes qui les ont caractérisées, les observations qu'ont laissées sur ces Maladies les meilleurs auteurs de chaque siècle, les préservatifs qui ont le mieux réussi, en un mot, tous les faits propres à répandre quelque jour sur une matière qu'il nous est si important d'approfondir. L'exécution du premier Volume de cet ouvrage ne peut manquer d'en faire désirer la suite. Elle doit paroître incessamment chez le même Libraire.

Du Miroir Ardent d'Archimède ; par M. L. DUTENS, Brochure in-8°. de 39 pages. A Paris, chez Debure fils aîné, Libraire Quai des Augustins. Prix 1 livre 4 sols.

QUELQUES-UNES des inventions d'*Archimède* ont paru tellement au-dessus des efforts de l'esprit humain, que de célèbres Philosophes les ont révoquées en doute : plusieurs mêmes d'entr'eux en ont voulu démontrer l'impossibilité. Telle est, en particulier, l'invention du *Miroir Ardent*, avec lequel on assure qu'*Archimède* brûla la flotte des Romains. *Képler*, *Naudé*, *Fontenelle*, *Descartes* même, ont traité ce fait de pure fable, quoiqu'il soit attesté par une grande partie des Historiens de l'Antiquité. *Descartes* & *Képler* ont prétendu que, pour avoir des *Miroirs Ardens* dont le foyer pût atteindre la flotte des Romains, il eut été nécessaire d'avoir des Miroirs ou convèxes, ou concaves, d'une telle grandeur, que l'exécution en auroit été impraticable. Mais ils n'ont pas fait atten-

Archimède a pu se servir d'un
oyen ; sçavoir, de celui de
Miroirs plans, réunis & diri-
un même foyer, & dont par
:nt la longueur ne pouvoit
itée. M. *Dutens* entre dans
s que nous ont laissés les an-
ivains sur le méchanisme de
irs, & il prouve que celui
ède étoit construit d'après ce
rincipe.
e de Sicile & *Dion Cassius*,
oient avoir écrit d'après les
s des contemporains d'*Ar-*
se contentent de raconter
e l'embrasement de la flotte
ins, sans entrer dans aucun
lien dit *qu'il brûla les vaiss-*
l'ennemi avec des Miroirs Ar-
ien omet de faire mention
rs Ardens, & dit seulement
ède, *au siége de Syracuse*,
un artifice singulier, *réduit en*
s vaisseaux des Romains. *Zo-*
e aussi des *Miroirs* d'*Archi-*
faisant mention de ceux de
qu'il dit *avoir brûlé la flotte de*
au siége de Constantinople, *à*

l'imitation d'Archimède qui avoit brûlé la flotte des Romains au siége de Syracuse. Eustathe, Commentateur d'*Homère*, dit qu'*Archimède, par une invention de Catoptrique, avoit brûlé la flotte des Romains, à la distance d'un trait d'arbalète.* Jusqu'ici, il n'est question simplement que du fait; mais il est d'autres écrivains qui sont entrés dans un détail suffisant pour donner une idée complette du Miroir d'*Archimède. Tzetzès*, qui vivoit dans le douzième siècle, en explique la construction; il dit clairement que, *lorsque les vaisseaux de Marcellus se trouvèrent à la portée d'un trait d'arbalète, Archimède fit apporter le Miroir qu'il avoit fait, composé de petits Miroirs quadrangulaires, lequel il plaça dans une distance proportionnée, & qu'il fit mouvoir en tout sens à l'aide de leurs charnières & de certaines lames; & que recevant sur ces Miroirs les rayons du soleil, & les dirigeant ensuite vers les vaisseaux des Romains, il réduisit en cendres toute la flotte, quoiqu'elle fut éloignée de la portée d'un trait.* On voit, par ce passage de *Tzetzès*, non-seulement qu'*Archimède* brûla la flotte des Ro-

nains à environ cent cinquante pieds le diſtance, qui eſt la portée d'un rait d'arbalète, mais on y découvre ncore quelle étoit la conſtruction de ſon Miroir, composé de pluſieurs petits Miroirs qui ſe mouvoient par des charnières & des reſſorts, & qu'on oppoſoit directement au ſoleil, pour en recevoir les rayons qu'on réfléchiſſoit ſur les vaiſſeaux Romains.

Agathias d'Ephèſe & le même *Euſtathe* Commentateur d'*Homère*, parlent du Miroir ardent qu'*Anthemius de Tralles*, Architecte & Mathématicien, conſtruiſit à l'imitation de celui d'*Archimède*, & ils nous apprennent que cet Artiſte, ayant eu diſpute avec le Rhéteur *Zénon*, mit le feu à la maiſon de celui-ci par le moyen des Miroirs, & parvint de cette manière à ſe délivrer d'un voiſin incommode.

» Lorſqu'en 1766, dit M. *Dutens*, » je publiai mes *Recherches ſur l'origine* » *des découvertes attribuées aux Modernes* *, je n'avois d'autres connoiſ-

* A Paris chez la veuve *Duchesne*, rue Saint-Jacques, 2 vol. *in*-8°.

» ſances d'*Anthemius* que celle que
» j'avois puiſée dans les ouvrages de
» *Lambeccius*, Bibliothécaire de l'Em-
» pereur à la fin du dernier ſiècle.
» Cet habile homme a donné une deſ-
» cription ſçavante des principaux
» manuſcrits de la Bibliothéque de
» Vienne, & il y parle entr'autres
» d'un Manuſcrit grec d'*Anthemius* de
» *Tralles*, qui a pour titre : περὶ παρα-
» δόξων μηχανημάτων, dans lequel il eſt
» fait mention de la *manière de pro-*
» *duire un embraſement dans un lieu*
» *donné, par le moyen des rayons*
» *du ſoleil.* Je trouvai dans *Mont-*
» *faucon* que ce même manuſcrit
» d'*Anthemius* étoit auſſi à la Biblio-
» théque du Roi à Paris, & au Va-
» tican. Lorſque je vins en France
» en 1767, je n'eus rien de plus
» preſſé que de chercher ce manuſcrit
» à la Bibliothéque du Roi; & M.
» *Capperonier*, qui ne laiſſe jamais
» échapper une occaſion d'obliger,
» eut la complaiſance, non-ſeulement
» de me communiquer l'ouvrage d'*An-*
» *themius*, mais encore de m'en ex-
» traire le Chapitre qui traite des Mi-
» roirs Ardens d'*Archimède*, que je

» donnai au public dans l'édition qui » se faisoit alors à Londres de mes » *Recherches* en Anglois. » M. *Dutens* donne ici l'extrait de ce Chapitre d'*Anthemius*, dont il résulte qu'au moyen de plusieurs Miroirs plans, on peut réfléchir vers un foyer donné, & à la distance d'un trait d'arbalète, une telle quantité de rayons solaires, que leur réunion à un même point y produise un embrasement.

Le Père *Kircher* est presque le seul parmi les Sçavans des deux derniers siècles, qui n'ait pas révoqué en doute la réalité de l'invention d'*Archimède*. Cet habile Jésuite, ayant fait attention à la description que *Tzetzès* donne de ces Miroirs ardens, voulut tenter de les exécuter. Il reçut, au moyen de cinq Miroirs plans, les rayons du soleil, les dirigea vers un même foyer, & trouva que la chaleur du soleil en étoit tellement augmentée, qu'il en conclut, qu'en multipliant le nombre de ces Miroirs, on pouvoit produire une chaleur de la plus grande intensité. Les facultés du P. *Kircher* ne lui permirent pas de faire des expérien-

ces plus dispendieuses ; il allègue cette raison pour s'excuser de n'avoir pas poussé plus loin ses essais sur le Miroir ardent, & il invite des Sçavans plus riches à perfectionner cette idée.

Enfin, M. *de Buffon*, en 1747, publia, dans le Recueil de l'Académie des Sciences, un Mémoire sous ce titre : *Invention de Miroirs pour brûler à une grande distance.* L'illustre Naturaliste y convient qu'on ne peut refuser à *Archimède* la gloire d'avoir le premier trouvé le Miroir ardent ; mais il assure qu'il n'en est pas moins l'inventeur du sien, puisque, dans le temps qu'il y travailloit, il ignoroit le détail de tout ce qu'avoient dit les Anciens sur le méchanisme de celui du Géomètre Sicilien, & que ce ne fut qu'après avoir réussi à le construire, qu'il en fut informé par M. *Melot* de l'Académie des Belles-Lettres. On sçait que le Miroir de M. *de Buffon* est composé de 168 glaces étamées, chacune de six pouces sur huit, que chacune de ces glaces se peut mouvoir en tout sens, & qu'avec ce Miroir on peut brûler jusqu'à la distance de 150 pieds.

L'auteur renvoye au Mémoire de l'Académicien, pour s'instruire des diverses expériences qui ont été faites avec ce Miroir, & de la manière dont il a été premièrement construit, & ensuite perfectionné.

M. *Dutens* n'est pas le premier qui ait discuté la possibilité du fait de l'embrasement de la flotte Romaine par les *Miroirs ardens* d'*Archimède*, & les preuves qu'il apporte pour l'établir, n'ont pas le mérite de la nouveauté. D'autres Ecrivains ont fait valoir en même temps les raisons qui rendent ce fait très-problêmatique. On peut, par exemple, objecter à M. *Dutens* le silenoe de *Tite-Live*, de *Plutarque* & de *Polybe*, qui ont fait l'Histoire du siége de *Syracuse*, & qui, dans la longue énumération qu'ils donnent des machines inventées par *Archimède* pour la défense de sa Patrie, ne font aucune mention de son *Miroir ardent*. Est-il probable que les deux premiers de ces Historiens, si avides du merveilleux, eussent négligé d'orner leur récit d'un fait aussi extraordinaire, s'il eût été public de leur temps? Auroit-

il échappé aux recherches & à la sagacité de *Polybe*, qui rapporte avec tant d'exactitude tout ce qui concerne la Tactique & les exploits militaires des Anciens? *Zonare* & *Tzetzès*, qui attestent ce fait, ne vivoient ils pas dans des temps trop éloignés d'*Archimède*, pour que leur témoignage puisse être regardé comme un garant de la certitude d'un evènement aussi singulier? D'ailleurs, pour qu'il ait eu lieu, il faut supposer que les vaisseaux des Romains, sur lesquels *Archimède* dirigeoit ses Miroirs, soient restés constamment immobiles & dans l'inaction; car, au moindre mouvement de ces vaisseaux, la machine du Géomètre devoit se trouver en défaut. *Galien rapporte*, dit M. *Dutens*, qu'*Archimède brûla les vaisseaux de l'ennemi avec des Miroirs ardens.* Cet auteur parle, il est vrai, de l'embrasement de la flotte Romaine; mais il ne dit pas positivement qu'il ait été produit par le moyen de *Miroirs ardens*: le mot πυρίων, ou *pyria* dont il se sert, semble plutôt signifier une machine à feu, ou propre à lancer des matières enflammées, machine dont l'effet au-

roit été beaucoup plus sûr & plus prompt que celui des Miroirs dont il s'agit. D'après ces difficultés, qui ne sont pas les seules qu'on pourroit former, il n'est pas étonnant que les *Keplers*, les *Naudés*, les *Descartes* & un grand nombre d'autres Sçavans, aient été partagés sur le fait de l'embrasement de la flotte Romaine par les *Miroirs ardens* d'*Archimède*.

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Avril 1775.

LETTRE XII.

Legs d'un Père à ses filles, par feu M. GRÉGORY, *Docteur en Médecine d'Edimbourg, traduit de l'Anglois sur la quatrième édition. A Paris, chez Pissot Libraire Quai des Augustins, près de la rue Gît le Cœur, petit in-8°. de 152 pages.*

CE *Legs* consiste en quatre Lettres de M. *Grégory* à ses filles qui avoient

perdu leur mère. Elles ont été écrites dans un temps où la santé du père s'affoiblissoit ; il craignoit de les laisser orphelines & prenoit tous les moyens de graver dans leur ame les bons principes qu'elles avoient reçus des leçons & des exemples de leur mère. Ce sujet n'a pas le mérite de la nouveauté ; cependant, comme le remarque très-bien le Traducteur, on trouvera dans ce petit volume *beaucoup de vues fines & un grand nombre de pensées qui, quoique communes en apparence & au premier coup-d'œil, parce qu'elles sont naturelles, présenteront des côtés neufs & piquans à un lecteur sensible & attentif.*

La première Lettre de M. *Grégory* traite de la Religion. L'auteur remarque d'abord que les femmes sont naturellement disposées à la pratique des devoirs auxquels le cœur est intéressé, & que les circonstances où elles se trouvent leur rendent les motifs de religion bien nécessaires pour se conduire avec courage. Ce père tendre donne à ses filles de très-bons conseils sur cette matière. Il les avertit que la

gion pour elles eſt plutôt de ſen-
nt que de raiſonnement ; qu'ainſi
iſpute ſur les dogmes doit être
:dite aux femmes. Il veut qu'elles
nent tous les livres & toutes les
rerſations qui tendent à ébranler
croyance ſur ces grands points
ı Religion qui ſervent à régler la
luite, & ſur leſquels ſont fondées
ſpérances d'une éternelle félicité
une vie à venir. Il leur recom-
de de ne jamais ſe permettre de
r le ridicule aux diſcours qui ont
eligion pour objet, & de ne pas
riſer les autres à prendre cette
ce, en paroiſſant s'amuſer de ce
ı diſent. Cette froideur, ajoute-
ſuffira ſeule pour arrêter les per-
es bien élevées. Après quelques
ſur les exercices de piété, l'au-
termine cet article par une ré-
on excellente, qui ne convient pas
ıs aux femmes de ce pays-ci
celles de l'Angleterre. » Les fem-
s, dit-il, ſe trompent beaucoup
ſqu'elles imaginent ſe faire eſti-
r de nous par leur irréligion. Les
rédules eux-mêmes n'aiment pas

» l'incrédulité dans les femmes. Tout » homme qui connoît la nature hu» maine, regarde la douceur de carac» tère & la sensibilité du coeur, » comme liées, dans votre sèxe, avec » les sentimens religieux : au moins » considérons-nous toujours en vous » l'incrédulité comme un indice de » cet esprit indépendant & dur, qui, » de tous vos défauts, est celui qui » nous déplaît le plus. D'ailleurs, les » hommes regardent la Religion com» me une des principales sûretés que » vous puissiez leur fournir de la con» servation de cette vertu des femmes » à laquelle ils mettent le plus grand » intérêt. Si un homme prétend vous » montrer quelque attachement, & » s'efforce d'ébranler en vous les prin» cipes religieux, soyez assurées que » c'est un étourdi, ou qu'il a sur vous » des desseins qu'il n'ose avouer ».

Le second Chapître que traite M. *Grégory* est la conduite & les moeurs. Il répete à ses filles ce que l'on a dit dans tous les temps, que le plus grand charme de leur sèxe est la modestie; puis il leur donne des conseils d'une

ratique plus difficile, comme d'évi-
er la médifance & de montrer une
endre compaffion pour les autres
emmes qui font malheureufes. Il fe
laint de ce que fes compatriotes
aroiffent négliger aujourd'hui cet air
le réferve & de dignité qui les diftin-
uoit dans le dernier fiècle; & cet
rticle eft très-propre à donner une
lée des mœurs des Angloifes. » Une
belle femme, dit-il, ainfi que tous
les beaux ouvrages de la nature, a
fon point de vue fous lequel elle
fe montre avec plus d'avantage.
Pour trouver ce point, il faut un
jugement droit & une connoiffance
profonde du cœur humain. Dans les
mœurs actuelles des femmes, elles
femblent fe propofer de regagner
fur nous l'afcendant qu'elles ont
perdu, en déployant tous leurs
charmes, en fe prodiguant à nos
yeux dans tous les endroits publics,
en vivant avec nous avec autant
de liberté & auffi peu de réferve
que les hommes en ont entr'eux,
en un mot, en s'efforçant de nous
reffembler d'auffi près qu'elles peu-

» vent : mais le temps & l'expérience
» leur montreront bientôt combien
» cet espoir est mal fondé, & com-
» bien cette conduite est folle.

» Le pouvoir d'une belle femme sur
» le cœur de l'homme qui a le plus
» de mérite, est encore au delà de ce
» qu'elle-même croit en avoir. Les
» hommes s'apperçoivent bien qu'ils
» se livrent à une illusion agréable ;
» mais ils ne peuvent ni ne veulent
» la dissiper. La femme elle-même
» peut seule rompre le charme, &
» changer l'Ange que nous croyons
» voir en une simple femme ».

La troisième Lettre a pour objet les amusemens que M. *Grégory* trouve convenables aux personnes du sèxe. Il recommande quelques exercices du corps, comme la promenade & le cheval. Mais, quoique la bonne santé soit un des plus beaux présens de la nature, il pense que les femmes doivent ne s'en vanter jamais & se contenter d'en jouir en silence. Il fait là-dessus une observation que je ne me rappelle pas d'avoir lue ailleurs, mais qui n'en est pas moins fondée. » Nous

» aſſocions, dit-il, ſi naturellement » les idées de douceur & de ſenſibi» lité dans les femmes avec celle de » délicateſſe dans leur conſtitution, » que, quand une femme nous parle » de ſa vigueur, de ſon grand appétit, » de ſa force à ſupporter une grande » fatigue, ſa deſcription nous donne » pour elle un éloignement dont elle » pourroit s'appercevoir facilement » avec le plus petit degré d'atten« tion ».

Viennent des leçons ſur d'autres amuſemens, tels que la danſe, la lecture, les ſpectacles ; puis ſur l'économie domeſtique qui eſt la véritable & la principale occupation des femmes. L'habillement lui ſemble auſſi une de leurs grandes affaires, & c'eſt une vérité qu'il n'aura pas de peine à leur perſuader ; mais, dans cet article même, il leur donne des avis qui ſortent de l'ordre commun. » Ne bornez » point, dit-il, le ſoin de vous bien » mettre aux heures où vous paroiſſez » en public ; accoutumez-vous à une » propreté continuelle, de ſorte que, » dans votre déshabillé le plus négligé,

» dans les momens où vous êtes le plus
» retirées, vous ne puissiez jamais être
» honteuses de vous montrer. Vous
» ne pouvez pas concevoir jusqu'à
» quel point nous jugeons du carac-
» tère d'une femme par son habille-
» ment. Nous y voyons sa vanité, sa
» légéreté, sa négligence, sa sottise,
» sa folie. Une élégante simplicité est
» pour nous une preuve de délica-
» tesse & de bon goût ».

Le dernier Chapître est le plus important. Il traite de l'amitié, de l'amour, du mariage. Dans le choix de vos amis, (c'est toujours l'auteur qui parle à ses filles) cherchez avant tout la bonté du cœur & l'honnêteté, ensuite de l'esprit & du goût; ayez pour eux une confiance sans bornes : mais gardez inviolablement les secrets des autres; ce sont des dépôts sacrés qui ne vous appartiennent point.

M. *Grégory* n'a pas grande confiance en l'amitié des femmes. Les raisons qu'il en donne sont pleines de justesse & appuyées sur l'expérience; mais en même-temps il ne néglige pas de prévenir les jeunes personnes sur les

motifs qui doivent les rendre circonspectes dans le choix des hommes qu'elles choisiront pour amis. Ce morceau vous paroîtra, Monsieur, un des meilleurs de cette utile production. » Un obstacle bien grand, dit » l'auteur, à la sincérité & à la constance de vos amitiés avec les per» sonnes de votre sèxe, est l'opposi» tion des intérêts de deux femmes » dans ce qui touche à l'amour, à » l'ambition, à la vanité. Il paroît, » à la première vue, que cette seule » circonstance doit vous faire pré» férer les liaisons avec des hommes. » Parmi les avantages qui résultent du » commerce des deux sèxes, on peut » compter ce desir de plaire que l'un » & l'autre y puisent également, & » dont l'effet est que chaque sèxe em» prunte & reçoit, au moins en par» tie, les bonnes qualités de l'autre. » Comme les intérêts ne sont pas les » mêmes, il n'y a dans ce commerce » ni jalousie, ni rivalité. L'amitié d'un » homme pour une femme, même » alors qu'il n'y a point d'amour entr'» eux, est toujours mêlée d'une ten-

» dreſſe qu'il n'a point pour un autre » homme. Il a le ſentiment du droit » que votre foibleſſe même vous » donne à ſes bons offices & à ſa pro» tection. Il ſe croit plus fortement » obligé de vous ſervir, de répondre » à votre confiance par un ſecret in» violable, & il s'honore de cette » obligation.

» Que ces avantages de l'amitié des » hommes ne vous empêchent pas » d'être circonſpectes dans votre » choix. Des milliers de femmes, d'un » excellent caractère & de beaucoup » de mérite, ont été perdues par » des hommes qu'elles ont approchés » d'elles ſous le prétexte de l'amitié. » En ſuppoſant dans un homme la » probité & l'honneur au plus haut » degré, ſon amitié pour une femme » tient de ſi près à l'amour, que, ſi » elle a quelques charmes dans ſa per» ſonne, elle aura bientôt pour amant » celui qu'elle ne vouloit que pour » ami ».

En parlant de l'amour, M. *Grégory* dit une choſe qui apparemment eſt particulière aux femmes de ſon pays.

l prétend qu'en Angleterre il n'est
pas beaucoup à craindre qu'une femme
e trouve avoir le cœur engagé avant
se s'en être apperçue, & que ce
qu'elle appelle amour n'est guères que
le la reconnoissance. *Vous n'avez sou-
vent*, poursuit-il, *qu'un peu d'estime &
une foible affection pour celui que vous
épousez.... Si l'inclination des femmes
n'étoit pas excitée par la contradiction,
je crois que, sur mille, à peine en trouve-
roit-on une qui eût le moindre amour
pour l'homme auquel elle s'unit.* Supposé
que tout cela soit incontestable, il est
ir que ces vérités là ne sont pas bien
encourageantes pour épouser des An-
loises. Il est d'ailleurs assez plaisant
e voir le grave Docteur d'Edim-
burg indiquer à ses filles les marques
s moins équivoques du véritable
mour, à peu près comme les symp-
ômes de la fièvre. Il faut convenir
éanmoins que cette indication est né-
cessaire & peut empêcher les jeunes
personnes d'être séduites par les dé-
monstrations souvent beaucoup plus
gréables d'une fausse tendresse. M.
Grégory prescrit encore à ses filles la

conduite qu'elles doivent tenir, soit avec les hommes en qui elles reconnoîtront un penchant pour elles qu'elles ne pourront partager, soit avec ceux dont elles doivent faire leurs époux. Un des malheurs les plus ordinaires aux jeunes personnes est de s'être gâté l'imagination par des lectures romanesques, & de s'être fait à l'égard de ceux qui prétendent à elles une idée de perfection dont il est impossible de trouver la réalité. L'auteur tâche de prémunir ses filles contre ce danger qui peut faire le tourment du reste de leur vie. » Avant, leur dit-il, » que votre cœur s'engage le moins » du monde avec aucun homme, examinez scrupuleusement votre caractère, vos goûts & vos sentimens; » arrêtez bien dans votre esprit quelles » sont les choses que vous souhaitez » pour votre bonheur dans l'état du » mariage; &, comme il est presque » impossible que vous trouviez tout ce » que vous souhaiteriez, déterminez » au moins avec vous-même & d'une » manière bien fixe ce que vous considérez comme essentiel, & ce que

» vous

vous pouvez ſacrifier...... Evitez comme un poiſon fatal tous les livres & toutes les converſations qui allument l'imagination, qui attendriſſent & amolliſſent le cœur, & qui » vous tranſportent en idée hors de » l'état commun de la vie. Si vous » vous écartez de cette règle, vous » verrez s'élever dans vos cœurs un » combat terrible de paſſions, qui fera » votre malheur.

» Si ces idées ſe ſont une fois em» parées de votre eſprit, & que vous » vous y refuſiez dans le choix d'un » époux, en vous mariant par des vues » d'intérêt & comme preſque tout le » monde, vous ne pourrez jamais les » écarter tout-à-fait, & elles empoi» ſonneront pour vous l'état du ma» riage : au lieu de trouver dans un » mari une ame ſenſible & délicate, » un égal, un ami, un amant, vous » ſerez excédées de ſon inſipidité & » de ſa peſanteur, choquées de ſa » groſſièreté, ou bleſſées de ſon indifférence. Vous ne trouverez perſonne qui vous plaigne, ni même

» qui comprenne ce que vous lui direz
» de vos maux. Vos maris ne vous
» traitant pas durement & ne vous
» refusant rien de ce qui sera conve-
» nable à l'état de votre fortune, le
» monde vous regardera comme des
» femmes déraisonnables, qui ne mé-
» ritez pas d'être heureuses, si vous
» ne l'êtes point. Pour éviter donc
» tous ces malheurs, si vous êtes dé-
» terminées à vous marier à tout évé-
» nement, je vous conseille de vous
» refuser à toutes les sortes de lectures
» & de plaisirs qui peuvent affecter
» fortement le cœur & l'imagination,
» & de vous borner en ce genre à ce
» qui peut exercer votre esprit ou
» entretenir votre gaîté.... N'épou-
» sez jamais un sot : c'est le plus in-
» traitable des animaux ; il n'est con-
» duit que par la passion & le caprice,
» & il est incapable d'entendre la voix
» de la raison. Votre amour-propre
» seroit continuellement mortifié d'a-
» voir un mari pour lequel vous se-
» riez toujours dans la crainte & dans
» la confusion dès qu'il ouvriroit la
» bouche en compagnie. Mais un in-

» convénient plus grand encore eſt
» qu'un ſot paſſe ſa vie à craindre
» qu'on ne penſe que ſa femme le gou-
» verne : il devient par-là impoſſible
» de le conduire, & il fait cent choſes
» abſurdes & déſagréables pour vous,
» par la ſeule envie de montrer qu'il
» eſt le maître de les faire ».

D'après tous les morceaux que je viens de vous citer, Monſieur, vous ne ſerez pas étonné du ſuccès qu'a eu cette production chez nos voiſins qui eſtiment encore les ouvrages utiles aux mœurs & au bien de la ſociété. La lecture de celui ci eſt plus ſolide qu'elle n'eſt amuſante : c'eſt en France un grand préjugé contre ſa réuſſite ; mais je ne préſume pas aſſez mal de notre patrie pour ne pas croire qu'il ne s'y trouve beaucoup de pères de famille qui cherchent à en tirer pour leurs filles tout le fruit que peuvent leur procurer de ſi excellentes leçons. En général, c'eſt un livre qui doit être mis entre les mains de toutes les jeunes perſonnes, & de tous ceux à qui leur éducation eſt confiée.

Des avantages de la Philosophie, relativement aux Belles-Lettres. Brochure in-8°. de 58 pages. A Nancy, chez J. B. Hiacinthe le Clerc, Imprimeur de l'Intendance.

CETTE production, Monsieur, est une Hymne en l'honneur de la Philosophie. L'auteur lui attribue la perfection de tous les genres de Littérature, & la prééminence de ce siècle sur tous les siecles ténébreux & barbares qui l'ont précédé. Il range modestement dans son calendrier philosophique les noms de tous les grands hommes & de tous les écrivains célèbres qui ont existé, depuis *Homère* jusqu'à M. *de Saint-Lambert*. *Confucius*, *Solon*, *Lycurgue*, *Auguste*, *Titus*, *Marc-Aurèle*, *Trajan*, *Henri IV*, *Stanislas*, *Frédéric*; *les Mécènes*, *les Colberts*, *Sophocle*, *Euripide*, *Demosthène*, *Hippocrate*; *Virgile*, *Horace*, *Cicéron*, *Lucain*, *Malherbe*, *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *la Fontaine*, *Rousseau*, *Fénelon*, *Bossuet*, *Fléchier*, *Bourdaloue*, &c, &c, &c: tous ces noms respectables, au dire

dire de l'auteur, appartiennent à la Philosophie, & tous ces grands hommes étoient les confrères de MM. *d'Alembert*, *Diderot*, *Marmontel* & *de la Harpe*. *Despréaux* est presque le seul d'entre les modernes qui ne se trouve pas compris dans cette recrue de Philosophes; en effet, dit l'Anonyme, ce *Boileau étoit un Aristarque peu philosophe*. Il n'en est pas de même de *Corneille* & de *Racine*, tous deux *aussi Philosophes qu'excellens Peintres*. On observe cependant que *Racine a moins pénétré le cœur humain que Corneille*; qu'il *l'a plus vu dans la superficie*, & que *c'est pour cela que ses Héros sont trop tendres, trop séduisans. L'un créa & pensa, l'autre aima mieux imiter. Corneille fut plus Philosophe, & Racine plus Littérateur*. Cette assertion singulière n'est pas la seule qui se rencontre dans cette Brochure. Voici une idée qui me paroît encore assez neuve. *Une des raisons qui rend les vrais Philosofphes plus grands Littérateurs, ou au moins qui communique plus de chaleur, plus de noblesse à leur style, c'est la conviction qu'ils ont de l'immor-*

talité de l'ame. Si cette règle étoit certaine, il feroit donc permis de juger de la croyance d'un Ecrivain par le plus ou le moins de *chaleur*, par le plus ou le moins de *nobleffe* qu'il met dans fon ftyle : ne ferois-je pas dès-lors en droit de prononcer que tel & tel Philofophe, que je connois très-bien, n'ont jamais cru & ne croiront jamais à l'immortalité de l'ame ?

On s'attend bien que, dans un écrit de cette nature, M. *de Voltaire* doit obtenir une affez forte dofe d'encens ; auffi eft-il la Divinité principale du Sanctuaire, & celle devant laquelle l'auteur ébloui tombe à deux genoux. » Eh quel fiècle, s'écrie-t-il, peut fe » féliciter d'avoir eu un *Voltaire* ! » Quel homme a jamais réuni plus de » Philofophie & de Littérature, plus » de fcience & plus de goût, plus » d'intérêt & plus d'agrément ! Ten- » dre & intéreffant dans *Zaïre*, quelle » anatomie des paffions ! Quelle pro- » fonde connoiffance du cœur hu- » main ! Quelles horreurs fublimes » dans *Mahomet !* Quelle naïve déli-

e dans *Nanine !* Quelle régula-
quelles beautés, quelle per-
n dans la *Henriade !* Dans ses
es, familières, quelles tirades
uses & absolument originales !
es peintures dignes de *Bocace*
la Fontaine ! Fixe-t-il son at-
on du côté de la Philosophie
s sublime ? Il commente *Newton*,
nble s'asseoir à sa place. Le
de *Sophocle* devient l'émule
himède dans la Géométrie, &
de *Platon* dans la Morale.
ise tous les genres, & il n'en
icun qui ne semble nouveau
ses mains. Il les embellit tous
s par les autres. Le Poëte fait
r l'Historien. La morale se pare
lui des charmes de l'élocution
us agréable. La vivacité du
est tempérée par le sang froid
jugement du Critique. Sa faci-
e méconnoît aucun genre, &
montre supérieur dans tous,
que le goût & la sagesse lui
adapter à chaque sujet le ton
ii convient. La Postérité dira
i comme d'*Hercule* : *Un seul*

» *homme n'a pas fait tous ces travaux*.
» Embarraſſée de lui donner un nom
» ſpécial, & de le ranger dans telle
» ou telle claſſe de Littérateurs ou de
» Sçavans, elle créera pour lui celle
» dont *Diogène* cherchoit en vain le
» héros; on en fera une particulière
» pour l'*homme univerſel*. Mais la bien-
» faiſance au doux ſourire, cette vertu,
» l'ame de ſes écrits & de ſa conduite,
» revendique pour lui un autre titre
» dont ſon cœur eſt plus flatté. Les
» *Anitus* & les *Mélitus* s'épuiſeront en
» efforts auſſi vains que ridicules, pour
» perſuader à l'homme raiſonnable &
» chrétien que l'ennemi de la ſuperſ-
» tition & du fanatiſme, ne peut être
» que l'ennemi de la Religion. La Re-
» ligion ſera indignée contre l'hypo-
» criſie, & elle ne déſavouera jamais
» celui qui fut l'ami des hommes,
» l'apôtre de la charité & le répara-
» teur de ſes temples. Le Pape *Benoît*
» *XIV* agréa la dédicace de *Mahomet*,
» & ce n'eſt pas un des traits qui ſerve
» le moins à la juſtification du Poëte
» calomnié, &c. » Le jeune Auteur de
Nancy aura fait part ſans doute de

s premiers essais au Philosophe de
·rnex, & en aura reçu plus d'une
ttre obligeante, qu'il conserve soi-
eusement. Aussi convient-il qu'il est
lève de M. *de Voltaire*, que M. *de*
Itaire est son *Mécène*, & que la sen-
ilité de son ame n'a pu se refuser à
tte occasion de s'épancher : il faut
rdonner l'hyperbole en faveur de la
connoissance.

Ce que l'on ne peut excuser, c'est
légéreté impardonnable avec la-
uelle cet Orateur de la Philosophie
se parler de quelques grands hommes
e l'Antiquité. » Confirmerai-je, dit-
il, le nom de *Sages*, donné par l'An-
tiquité la plus reculée, à ces sept
hommes extraordinaires, qui, au
lieu de remplir dans leur Patrie le
rôle de bons citoyens, s'avisèrent
de passer les trois quarts de leur vie
à voyager, pour courir après la
sagesse? ... Quel mérite d'aller d'é-
cole en école pendant vingt ans,
& de ne pas faire un pas dans la
recherche de la moindre vérité phy-
sique! *Phocion, Anaxagore, Pytha-
gore, je respecte la sévérité de vos mœurs*,

» *mais je plaindrois un Etat qui ne pro-*
» *duiroit que des citoyens aussi inutiles*
» *que vous* ». Tel est, Monsieur, le ton tranchant que prennent aujourd'hui, presqu'au sortir du Collége, toutes nos jeunes têtes, gâtées par la Philosophie, & qui, pour le malheur du Public, ont la rage de devenir auteurs. Vermisseaux à peine éclos, ils se croient déja doués des organes de l'aigle; ils parlent & décident en législateurs, & il ne leur en coûte rien pour réformer d'un trait de plume les jugemens de toute l'Antiquité, & calomnier ce qu'elle a de plus respectable. Il est fâcheux que l'ignorance la plus crasse soit presque toujours la base des risibles arrêts que portent ces petits Magistrats de la Littérature. Le passage que je viens de rapporter en fournit un exemple frappant. Si l'Auteur avoit la plus légère teinture de l'Histoire ancienne, auroit il la témérité d'avancer que *Phocion* fut un citoyen inutile à sa Patrie? S'il eût consulté le premier Dictionnaire, il y auroit trouvé que *Phocion*, Général Athénien, fut un des premiers à pren-

es armes pour défendre la liberté
Patrie contre *Philippe* Roi de
édoine, qu'il fit la guerre avec
s contre ce Prince, & que celui-
e put jamais parvenir à le cor-
re par les sommes d'argent qu'il
t offrir. Ce grand homme réunis-
les talens de l'Orateur à ceux de
éral d'armée, & *Démosthène* lui-
e redoutoit tellement son élo-
ice, qu'il avoit coutume de dire,
ue *Phocion* se levoit pour lui ré-
lre : *voici la hache de mes harangues*.
ut encore lui qui réussit à détour-
Aléxandre d'entreprendre la guerre
re les Grecs, en lui représentant
la Grèce étoit sa Patrie; il le dé-
ina, en conséquence, à tourner
armes contre les Perses. Ce con-
ant, après avoir soumis entière-
t cet Empire, lui envoya, par re-
oissance, un présent de cent Ta-
. *Phocion*, surpris, demanda quel
t le motif de cette libéralité
éxandre? c'est parce que vous êtes le
dans Athènes, lui répondirent les
oyés, *qu'Aléxandre ait reconnu pour*

homme de bien. Le Philoſophe refuſa cet or, en diſant : *ſi votre maître m'a connu tel dans la médiocrité de ma fortune, qu'il me laiſſe donc dans cette médiocrité.* Pendant ce temps, *Phocion* s'occupoit à tirer lui-même de l'eau d'un puits, & ſa femme faiſoit du pain. Il ne conſentit à recevoir d'autre grace du vainqueur de *Darius* que la liberté de quelques Rhodiens, retenus dans les priſons de Sardes. *Antipater*, un des ſucceſſeurs d'*Aléxandre*, lui fit également offrir de grandes ſommes d'argent, & comme, ſur ſon refus, on lui repréſentoit qu'il devoit au moins les accepter en conſidération de ſes enfans : *s'ils doivent me reſſembler*, répondit-il, *mon patrimoine leur ſuffira ainſi qu'à moi, &, s'ils veulent vivre dans la molleſſe, je ne prétends point leur laiſſer de quoi fournir à leur luxe & à leurs débauches.* *Phocion* devint Archonte & Gouverneur d'Athènes ; mais ſa probité ne le mit point à l'abri de la calomnie. Il fut accuſé, après la priſe du port de Pirée, d'avoir eu des intelligences ſecrettes avec l'ennemi, &

fut condamné à mort dans une assemblée tumultueuse, 318 ans avant *J. C.* à l'âge de 80 ans. Les Athéniens peu de temps après reconnurent son innocence, lui érigèrent une statue, & firent supplicier *Agnonide*, qui avoit été son accusateur. On ne voit pas, dans cet extrait de la vie de *Phocion*, que ce grand homme ait été un citoyen inutile à sa Patrie, dont il mérita d'occuper successivement les charges les plus importantes. Les Philosophes de nos jours rendent sans doute à leur Patrie des services beaucoup plus éclatans ! Ne pressons point le parallele ; il me conduiroit trop loin.

Le mépris que le jeune Auteur affecte pour *Pythagore* n'est pas moins digne de pitié, & le reproche singulier qu'il lui fait ne peut encore être fondé que sur l'ignorance. Quoi ! c'est à *Pythagore*, à l'un des plus beaux génies, des plus féconds Géomètres de l'Antiquité, à l'auteur d'une infinité de découvertes, qu'il reproche de *n'avoir pas fait un pas dans la recherche de la moindre vérité physique !* Que ce jeune

Sçavant apprenne que c'est à ce Philosophe que nous sommes redevables de la proportion des accords & des principes fondamentaux de la Musique ; qu'il fut l'inventeur de la célèbre démonstration, aujourd'hui si triviale, du *quarré de l'hypothènuse* : découverte célèbre en Géométrie, & en reconnoissance de laquelle, *Pythagore*, dit-on, offrit aux Dieux une hécatombe de cent bœufs ; qu'il ébaucha le premier la doctrine des *Isopérimètres*, & celle de l'*incommensurabilité de certaines lignes*, comme de la diagonale du quarré, comparée au côté, &c ; que ses découvertes en Astronomie ne sont ni moins nombreuses ni moins importantes ; qu'on lui doit la distribution de la sphère céleste, la connoissance de l'obliquité de l'écliptique, celle de la rondeur de la terre, de l'existence des Antipodes, de la sphéricité du Soleil & des autres astres, de l'origine de la lumière de la Lune, des causes de ses éclipses & de celles du Soleil, &c ; qu'il expliqua le premier aux Grecs les phénomènes de l'étoile du

matin & du soir, en leur apprenant que cette étoile n'étoit que *Vénus*, tantôt précédant le Soleil & se levant avant lui, tantôt le suivant & se couchant après lui. On voit même que *Pythagore* eut, sur le systême de l'univers, des idées heureuses, dont le temps & l'expérience ont confirmé la justesse, telles que celles du mouvement de la terre, de l'immobilité du Soleil au centre du monde. Les Comètes n'inspirèrent aucun effroi à ce Philosophe; il soutint le premier que ces astres étoient aussi anciens que le monde, qu'ils faisoient leurs révolutions autour du Soleil, & ne se montroient que lorsqu'ils étoient arrivés dans une certaine partie de leur orbite. Il conjectura que les étoiles fixes étoient autant de soleils, répandus dans l'immensité de l'espace, & autour desquels des planètes, semblables aux nôtres, faisoient leurs révolutions. D'après ce court exposé, peut-on disconvenir que *Pythagore* n'ait eu le premier la gloire de deviner les points fondamentaux du véritable systême du

monde, tel que nous l'admettons aujourd'hui? Et voilà le Philosophe, dont un élève de M. *de Voltaire* vient nous dire qu'*il n'a pas fait un pas dans la recherche de la moindre vérité physique!* Il me seroit aisé de justifier de même *Anaxagore*; mais cette discussion me paroît inutile. Cet écrit ne peut avoir été composé que par un très-jeune homme, & je ne crois pas m'être trompé, en le supposant, dans le compte que je viens de vous rendre de cet ouvrage, qui ne fait honneur ni à celui qui l'a composé, ni aux Philosophes du jour qu'on y fumige de l'encens le plus grossier.

Réflexions sur les avantages de la liberté d'écrire & d'imprimer sur les matières de l'Administration, écrites en 1764, à l'occasion de la Déclaration du Roi du 28 Mars de la même année, qui fait défense d'imprimer, débiter aucuns écrits, ouvrages, ou projets concernant la réforme ou administration

des finances, &c. Par M. L. A. M. in-8°. de 71 pages. A Paris chez les frères Etienne Libraires rue Saint-Jacques.

CETTE Brochure a deux Parties : dans la première, l'auteur expose les avantages de la liberté d'écrire & d'imprimer sur les matières de l'Administration. Il en établit même la nécessité 1° pour arriver à la connoissance des véritables principes, en fait d'économie politique ; 2° pour donner aux principes, une fois connus, de la stabilité, & rendre l'administration suivie & uniforme ; 3° pour l'instruction du Ministère ; 4° pour faciliter au Ministre le succès même de ses opérations. Ce que l'auteur dit au sujet de ce quatrième avantage de la liberté d'écrire, vous paroîtra solide & lumineux. » Il » ne faut pas s'y tromper, dit-il ; tou» tes les grandes opérations, en matière » d'Administration, ont besoin d'être » aidées de l'opinion publique, ou » du moins ne peuvent réussir, si elles

» ont l'opinion publique contr'elles.
» *Or*, il n'y a point de moyen plus
» prompt pour diriger cette opinion
» que la voie de l'impreſſion, ſur-tout
» lorſqu'on ne veut montrer aux hom-
» mes que la vérité, & qu'on ne
» cherche que leur bonheur. Il n'y a
» point de projet utile qui ne rencon-
» tre des obſtacles ſans nombre. *Or*
» la liberté d'imprimer aide le Miniſ-
» tre à en triompher. Parlons d'a-
» bord de ceux que ſuſcite l'ignorance.
» Il y a tel pays où l'on ne peut ob-
» tenir un dénombrement exact, parce
» que le Peuple ſe perſuade que cette
» opération ſe fait toujours dans la
» vue d'augmenter les charges publi-
» ques. La même crainte eſt un des
» plus grands obſtacles à la confection
» d'un cadaſtre. Ce préjugé, & mille
» autres, ſont des obſtacles au bien ;
» *or* les écrits publics détruiſent les
» préjugés. Je ſuppoſe la liberté du
» commerce des grains néceſſaire pour
» le rétabliſſement de l'Agriculture en
» France. Un Miniſtre, perſuadé de
» cette néceſſité, eut-il, il y a vingt

» ans, proposé le premier, & seul,
» de changer sur cette matière les
» loix établies ? Eut-il osé prendre sur
» lui les suites de ce changement ?
» Eut-il osé se rassurer contre les crain-
» tes de disette, de sédition, &c ? Si
» cette liberté peut enfin s'établir so-
» lidement, ce ne sera que lorsque
» l'opinion publique ne lui sera plus
» contraire, & qu'on croira à son
» utilité.

» Mais, outre les obstables qui nais-
» sent des préjugés & de l'ignorance,
» il y en a beaucoup d'autres non
» moins puissans. 1° Dans toute ré-
» forme de finances, il y a des abus à
» corriger & des gens intéressés à les
» maintenir. *Or*, un Ministre peut
» s'appuyer avec succès de l'opinion
» publique pour vaincre cet obstacle,
» parce que les écrits publics font rou-
» gir les personnes intéressées de leur
» opposition à une réforme utile à
» toute une Nation. 2°. Dans presque
» tous les Etats de l'Europe, la résis-
» tance de certains corps a été de tout
» temps, & sera peut-être encore un

» obſtacle au bien dans l'adminiſtra-
» tion du commerce & des finances ;
» ſoit parce que les connoiſſances de
» ce genre ne leur ſont pas familières,
» ſoit parce que l'eſprit de corps ou
» l'attachement aux formes anciennes,
» cachent quelquefois à leurs yeux le
» bien & la vérité. Il n'y a qu'un
» remède à ce mal ; c'eſt de répandre
» tellement la lumière, que les idées
» ſaines deviennent communes &
» ſoient univerſellement adoptées. Ce
» n'eſt qu'alors que ces aſſemblées ſe-
» ront véritablement éclairées ſur les
» intérêts de la Nation. *Or*, il eſt évi-
» dent qu'on ne peut rendre les idées
» communes & familières que par la
» voie de l'impreſſion.

» On peut regarder encore comme
» un ſecours que la liberté d'imprimer
» fournit aux gens en place, l'impul-
» ſion même que les écrits publics leur
» donnent, en réveillant leur atten-
» tion, & en ranimant leur activité
» pour travailler à la réforme des
» abus. Enfin, non-ſeulement l'opinion
» publique eſt un ſecours pour le Mi-

» niſtre dans ſes opérations les plus » difficiles & les plus délicates ; elle » eſt encore une juſtification pour lui ; » lorſque ces opérations n'ont pas » tout le ſuccès qu'il en attendoit. Si » des obſtacles imprévus, ſi des vices » qu'on n'avoit pas ſoupçonnés ſe dé» couvrent dans la pratique, l'homme » d'Etat qui s'eſt conduit d'après les » lumières de ſon ſiècle, n'a point de » reproches à eſſuyer. Mais s'il veut » ſe conduire ſeul, s'il ferme la bouche » aux perſonnes inſtruites, s'il rejette » les conſeils du Public, il fait, pour » ainſi dire, vœu d'infaillibilité, &, » après avoir éteint la lumière qui » pouvoit le conduire, il eſt ſeul cou» pable de s'être égaré ».

Dans la ſeconde Partie de ſon ouvrage, M. *l'A. M...* répond à quelques difficultés qu'on oppoſe à la liberté d'écrire & d'imprimer ſur les matières de l'Adminiſtration. On objecte 1° que les écrits qui paroiſſent ſur ces matières *répandent des allarmes dans les eſprits, excitent des préventions capables d'empêcher le bien*, &c. Ce

ſont les termes de la Déclarati
1764. 2° Que les Ecrivains ſpéc
en matière d'économie politiqu
des *gens à ſyſtêmes.* 3° On pı
qu'il eſt dangereux de laiſſer rép
toutes les opinions, parce qu'il
aura certainement un grand nc
de fauſſes, & que celles-ci pou
s'accréditer & conduire les ho
en place, ſoit de nos jours, ſoit
nous, à quelque mauvaiſe opéra
de ſorte que le public ſera la vi
de la complaiſance de l'Autorité
ces Apôtres ſans miſſion, qui
ront enſeigné que des erreurs,
L'auteur répond à cette dernièr
ficulté, qu'il eſt néceſſaire, en
néral, que les hommes paſſen
les erreurs, & par les erreurs
matiques, pour arriver à la vé
qu'il a fallu que *Deſcartes* imagi
roman ingénieux de ſa Phyſique,
préparer les découvertes de *New*
qu'il faut de même qu'on épuiſe
les livres beaucoup de mauvais
têmes d'économie politique,
arriver à la connoiſſance du

qu'il est aisé de réfuter les systêmes faux & dangereux ; qu'on trouvera toujours assez d'hommes instruits pour défendre la bonne cause, & qu'on ne doit pas craindre, en aucun pays du monde, que des opinions fausses & funestes prennent jamais de crédit. » A en croire, ajoute l'auteur, ceux » qui proposent cette objection, il » sembleroit que les mauvaises opé» rations des Administrateurs ne se font » jamais que d'après des livres impri» més. Je demande s'il est arrivé, » dans le siècle précédent, que les » Ministres des différens Etats de l'Eu» rope aient commis de grandes fau» tes? Sans doute, me répondra t-on. » Eh! bien, elles ont été faites d'a» près des Mémoires manuscrits, puis» que, comme nous l'avons remar» qué, ce n'est guères que depuis le » commencement de ce siècle, qu'on » a imprimé sur les matières économi» ques. Ce seroit donc une étrange » prévention que de soutenir, qu'à » défaut de livres imprimés, les mau» vaises maximes ne parviendroient

» pas aux Adminiſtrateurs. Il eſt aiſé » de voir que, comme il y aura toujours des fripons & des ſots en » grand nombre, & que ces eſpèces » d'hommes ſont préciſément ceux qui » ſe jettent avec le plus d'ardeur dans » les Affaires, qui aſſiégent le plus aſſidûment les hommes en place, ceux-ci ne manqueront jamais de conſeils » pour faire de fauſſes démarches, & » que les mauvaiſes opérations leur » ſeroient également propoſées, quand » même l'invention de l'Imprimerie » ſe perdroit aujourd'hui pour jamais, &c ».

Toutes ces obſervations ſur la liberté d'écrire & d'imprimer, me paroiſſent judicieuſes ; il eſt certain que, dans le grand nombre de vues que propoſent les écrivains ſpéculatifs attachés à cette partie, il peut quelquefois s'en rencontrer d'utiles & de ſalutaires : avantage qui me paroît balancer tous les inconvéniens qui peuvent réſulter de cette liberté.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 30 Avril 1775.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Annales du Regne de MARIE-THÉRÈSE, *Impératrice Douairière, Reine de Hongrie & de Bohême, Archiducheſſe d'Autriche, &c, &c; dédiées à la* REINE. *Par M. Fromageot, Prieur-Commandataire, Seigneur de Goudargues, Uſſel, &c. 1 vol. in-8°. avec de belles Gravures. A Paris chez Prault fils Libraire Quai des Auguſtins & chez l'Auteur rue S. Denis vis-à-vis le Saint Sépulcre.*

LE Regne de *Marie-Thérèſe* formera, Monſieur, une époque brillante dans l'hiſtoire des femmes célèbres qui

ont occupé le Trône. Elle a connu le malheur à l'entrée de sa carrière, &, dans le cours heureux de sa prospérité, la fille de *Charles VI* a montré qu'elle étoit digne du rang qu'on lui disputoit. Dans l'une & dans l'autre fortune, *Marie-Thérèse* a fait voir à l'Europe la fermeté, le courage, les talens qui font les grands Rois, & les vertus bienfaisantes qui font aimer les bons Princes. Je ne suivrai point l'auteur de ces *Annales* dans l'exposition qu'il fait de toutes les guerres que *Marie Thérèse* eût à soutenir aussitôt après la mort de *Charles VI*: ces évènemens sont trop voisins de nos jours, pour être ignorés de personne. On sçait que cette Princesse, attaquée par toutes les Puissances de l'Europe, fut obligée d'abandonner sa Capitale, emportant avec elle l'Archiduc son fils, & d'aller intéresser en sa faveur ces braves Hongrois, que la sévérité de ses ayeux avoit rendus ennemis de sa Maison, mais que sa douceur lui avoit inviolablement attachés. La Reine parut devant les Ordres de l'Etat, tenant entre ses bras

le jeune Archiduc, âgé de quelques mois, & leur adressa en Latin ces paroles touchantes : *Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens, je n'ai de ressource que dans votre fidélité, dans votre courage, & dans ma constance. Je remets en vos mains la fille & le fils de vos Rois, qui attendent de vous leur salut.* A peine eut-elle achevé ces mots, que les Hongrois, frappés de ce spectacle & attendris par le discours de la Reine, tirent leurs sabres, & s'écrient d'une voix unanime : *Moriamur pro Rege nostro Mariâ-Theresiâ ; mourons pour notre Roi Marie-Thérèse.* Pendant cette scène touchante, la Reine avoit fait paroître une fermeté héroïque ; elle eut la douce satisfaction de voir tous ces braves Guerriers jurer de mourir pour elle. Cette Princesse, qui étoit alors enceinte, écrivoit à la Duchesse *de Lorraine* sa belle mère : *j'ignore encore s'il me restera une ville pour y faire mes couches.*

Les malheurs de *Marie-Thérèse* intéressèrent pour elle des particuliers

mêmes. En Angleterre, on proposa de faire un don gratuit à cette Princesse. La Duchesse *de Marlbourogh* assembla les principales Dames de Londres, qui s'engagèrent à fournir cent mille livres sterlings, & la Duchesse en déposa quarante mille. La Reine de Hongrie eut la grandeur d'ame de ne pas accepter cet argent, qu'on avoit la générosité de lui offrir ; elle ne voulut que celui qu'elle attendoit de la Nation assemblée.

L'auteur rapporte deux anecdotes qui méritent d'être conservées. Après la malheureuse bataille de *Dettingen*, un Mousquetaire François, dangereusement blessé, avoit été porté près de la tente du Duc *de Cumberland* fils du Roi d'Angleterre ; on manquoit de Chirurgiens, fort occupés ailleurs, & l'on alloit panser le Prince à qui une balle avoit percé les chairs de la jambe : *Commencez*, dit-il, *par soulager cet Officier François, il est plus blessé que moi ; il manqueroit de secours, & je n'en manquerai pas.* Cette belle action ne fit pas moins d'honneur à ce jeune Prince que la va-

leur qu'il avoit fait éclater dans cette bataille, où il avoit rempli sa place de *Major-Général* de la manière la plus distinguée. L'autre anecdote regarde un Grenadier du Régiment de Champagne : il avoit quitté le combat avant les autres, & fut rencontré par un Officier Général, qui lui en demanda la raison : *ma foi, Mon Général*, répondit le Soldat, *j'ai fait ma tâche ; voilà sept Grenadiers que je viens de tuer ; je suis las ; que mes camarades en fassent autant, & l'on n'aura plus besoin de moi.*

Le reste de l'ouvrage de M. l'Abbé *Fromageot* offre un tableau intéressant des vertus & des actes de bienfaisance de *Marie-Thérèse*, de ses réglemens, de ses institutions utiles en tout genre, soit pour réformer les abus, simplifier la perception des impôts, établir l'ordre & la discipline parmi ses troupes ; soit pour animer l'Agriculture, encourager les Arts, faire fleurir le commerce, accroître la population, faire circuler l'abondance dans ses vastes Etats. De tous les traits de sensibilité, qui ont mar-

qué la vie de cette Princesse, je ne rapporterai que celui-ci. Elle étoit à Laxembourg ; elle y reçut un message de la part d'une femme âgée de cent huit ans, qui, pendant plusieurs années, n'avoit pas manqué de se présenter le jour du Jeudi Saint, pour être au nombre des pauvres auxquels Sa Majesté Impériale lave les pieds. Depuis deux ans, ses infirmités l'avoient empêchée de se rendre au Palais ; elle fit dire à l'Impératrice qu'elle avoit le plus vif regret de n'avoir pu se rendre à cette pieuse cérémonie, *non à cause de l'honneur qu'elle auroit reçu, mais parce qu'elle avoit été privée du bonheur de voir une Souveraine adorée.* L'Impératrice-Reine, touchée du message & des sentimens de cette bonne femme, se rendit elle-même dans le village qu'elle habitoit ; elle ne dédaigna pas d'entrer dans une humble cabane ; elle la trouva sur un misérable grabat. *Vous regrettez de ne m'avoir point vue*, lui dit avec bonté cette généreuse Princesse, *consolez-vous, ma Bonne, je viens vous voir.* Qu'on se représente l'effet que

produisit sur cette pauvre femme la présence de son Impératrice, & les paroles touchantes qu'elle venoit de prononcer. Ses yeux étoient baignés de larmes, sa bouche entr'ouverte ne pouvoit prononcer une parole; elle tendoit ses mains jointes & tremblantes du côté de sa Souveraine; elle la regardoit comme un Ange du Ciel, qui venoit pour la consoler dans ses peines. L'Impératrice-Reine, attendrie, l'entretint long-temps, & lui laissa en se retirant une somme considérable.

L'Histoire de *Joseph II*, Empereur actuel, se trouve nécessairement liée à celle de son auguste Mère : l'auteur rapporte une infinité de traits qui attestent la générosité, la clémence & la popularité de ce Prince. Simple dans ses manières, on le rencontre souvent dans les rues de Vienne, seul, sans Gardes, vêtu comme un Particulier. Il observe & il réforme; il apprend à juger, d'après la voix publique, ceux qui ne se montreroient jamais à lui que sous le masque des Cours. Il est instruit de ce qu'on pense de

lui-même. Il soulage l'infortune ; mais aussi économe que bienfaisant, le malheur même n'usurpe jamais avec lui les récompenses dues aux services réels. Il sçait que l'argent des Peuples doit être employé pour l'utilité commune, & que c'est à ce grand principe que doit être subordonnée la générosité des Souverains. C'est dans une de ces courses que ce Prince apperçut un jour une jeune personne, portant un paquet dans son tablier, & qui paroissoit plongée dans la douleur la plus profonde. Sa jeunesse & son affliction l'intéressèrent ; il l'aborda, & lui demanda si l'on pourroit, sans indiscrétion, sçavoir ce qu'elle portoit. La jeune personne, dont le cœur oppressé éprouvoit ce besoin que tous les infortunés ont senti quelquefois de répandre leurs peines au-dehors, ne put résister long-temps aux instances de l'inconnu qui l'interrogeoit. » Elle » lui dit que le paquet qu'elle portoit » renfermoit quelques hardes à sa » mère, & qu'elle alloit les vendre. » Elle ajouta en pleurant que c'étoit » la foible & dernière ressource qui

» leur restoit pour subsister toutes » deux ; qu'elle n'auroit jamais dû s'at» tendre à un pareil sort ; qu'elle étoit » fille & sa mère veuve d'un Officier » qui avoit servi avec honneur & dis» tinction dans les troupes de l'Empe» reur, sans avoir obtenu cependant » les récompenses qu'il étoit en droit » d'attendre. *Il auroit fallu*, lui ré» pondit le Monarque, *présenter un* » *Mémoire à l'Empereur. N'êtes-vous* » *connue de personne qui puisse lui re*» *commander votre affaire ?* Elle lui » nomma un de ces Courtisans qui pro» mettent & qui oublient avec la » même facilité, qui depuis long» temps s'étoit chargé de la recom» mander, sans avoir pu, disoit-il, » rien obtenir. L'inutilité de ses dé» marches avoit même inspiré à la » jeune personne des idées désavan» tageuses de la générosité de l'Em» pereur ; elle ne les lui dissimula point. » *On vous a trompée*, lui répliqua ce » Prince en cachant son émotion, *je* » *suis comme sûr que, si l'Empereur* » *avoit sçu votre situation, il y auroit* » *apporté remède. Il n'est point tel qu'on*

» *vous l'a dépeint. Je le connois ; il* » *m'aime, & il aime encore plus la jus-* » *tice. Il faut absolument avoir recours à* » *lui. Faites un Mémoire, venez demain* » *me l'apporter au Château en tel endroit* » *& à telle heure. Si les choses sont telles* » *que vous me les avez dites, je présen-* » *terai le* Mémoire *& vous-même à l'Em-* » *pereur ; j'appuirai votre demande, &* » *j'ose croire que ce ne sera pas en vain.* » La jeune personne essuyoit ses lar- » mes, & se répandoit en protesta- » tions de reconnoissance pour le Sei- » gneur inconnu, quand il ajouta : *en* » *attendant, il ne faut pas vendre vos* » *hardes. Combien comptiez-vous en* » *avoir ? — Six ducats,* répondit-elle. » — *Permettez que je vous en prête douze,* » *jusqu'à ce que nous ayons vu le succès* » *de nos soins.* A ces mots ils se sépa- » rent. La jeune personne court porter » à sa mère les douze ducats, les har- » des & les espérances qu'un inconnu, » qu'un Ange de Dieu, qu'un Seigneur » de la Cour, qu'un ami de l'Empe- » reur, vient de lui donner. A la des- » cription qu'elle fait, à la physiono- » mie qu'elle peint, aux discours

» qu'elle rapporte, la mère ou quel-
» qu'un qui étoit présent, reconnoît
» que c'étoit l'Empereur. Heureux
» le Prince qui, en pareil cas, ne
» peut être méconnu! La jeune per-
» sonne alors demeure épouvantée de
» la liberté avec laquelle elle a parlé
» à l'Empereur de lui-même. Elle n'ose
» plus aller le lendemain au Château;
» ses parens ne peuvent parvenir à l'y
» mener qu'après l'heure indiquée.
» Elle arrive enfin, comme l'Empe-
» reur, impatient de la voir, donnoit
» des ordres pour envoyer chez elle.
» Elle ne peut alors méconnoître son
» Souverain; elle s'évanouit. Qu'a-
» voit fait le Prince pendant cet inter-
» valle? Il avoit pris des informations
» exactes auprès des premiers Offi-
» ciers du Corps dans lequel le père
» de la jeune personne avoit servi; car
» il avoit eu soin de tirer le nom de
» ce Corps & celui de son père. Il
» avoit trouvé son récit véritable, &
» il s'étoit assuré par-là que sa bien-
» faisance seroit conforme à la justice
» & ne seroit point mal placée. Lors-

» que la jeune perſonne, qu'on avoit
» portée dans un autre appartement,
» fut revenue à elle-même, l'Em-
» pereur la fit entrer dans ſon cabinet
» avec les parens qui l'avoient accom-
» pagnée ; il lui remit pour ſa mère le
» brevet d'une penſion égale aux ap-
» pointemens dont ſon père avoit joui,
» & dont la moitié étoit reverſible
» ſur elle, dans le cas où elle perdroit
» ſa mère. *Mademoiſelle*, lui dit ce
» bon Prince, *je prie Madame votre*
» *mère & vous de me pardonner le re-*
» *tardement qui vous a miſes dans l'em-*
» *barras. Vous êtes convaincue qu'il étoit*
» *involontaire de ma part ; &, ſi quel-*
» *qu'un à l'avenir vous dit du mal de*
» *moi, je vous demande ſeulement de*
» *prendre mon parti* «.

Vous ignorez peut-être, Monſieur, la réponſe forte & ſublime que ce Prince fit, il n'y a pas long-temps, à quelques-uns de ces Nobles Allemands, qui ne connoiſſent rien au-deſſus de leur naiſſance. Pluſieurs Seigneurs de la Cour de Vienne ſe plaignirent ſérieuſement à l'Empe-

reur de ne pouvoir jouir, décemment & à leur aiſe, des promenades publiques parce qu'elles étoient occupées par une foule de petite Nobleſſe & de Peuple ; ils ſupplièrent Sa Majeſté Impériale de faire fermer le *Prater*, & d'ordonner que l'entrée n'en fût permiſe qu'à des perſonnes de leur qualité. L'Empereur, ſurpris de leur demande, leur répondit : *ſi je ne voulois voir que mes égaux, il faudroit que je m'enfermaſſe dans le caveau des Capucins où repoſent les cendres de mes ancêtres. J'aime les hommes ſans diſtinction, & je préfère ceux qui ont de la vertu & des talens à ceux dont tout le mérite eſt de compter des Princes parmi leurs ayeux.*

Le voyage de ce Prince en Bohême fut marqué par des bienfaits. Durant tout le ſéjour qu'il fit à Prague, il ne voulut pas aller une ſeule fois au ſpectacle : *j'ai trop d'affaires*, diſoit-il à ceux qui l'y invitoient, *pour perdre mon temps à m'amuſer.* Il ſe trouvoit un jour logé dans une auberge de village : une foule de Gentilshommes ou d'au-

tres Citoyens qui réclamoient sa justice, vinrent, soit pour lui rendre hommage, soit pour lui présenter des requêtes. Il en retint un si grand nombre à dîner, qu'on se crut obligé de lui représenter qu'il n'y avoit pas assez d'argenterie pour traiter tant de monde. *Qu'importe*, répondit-il, *on trouvera ici suffisamment de couverts d'étaim ; ces Mrs voudront bien excuser un voyageur.*

Je finis par cette autre anecdote. Un jeune Napolitain, appellé au Service par sa naissance & son goût, désespérant de s'avancer promptement dans sa Patrie, attiré peut-être par tout ce qu'il avoit entendu dire de l'agrément du Service dans les troupes Autrichiennes, & des récompenses militaires accordées aux Officiers qui se distinguent, résolut d'aller solliciter de l'emploi dans les troupes de l'Impératrice-Reine. Il part de Naples, & prend la route de Vienne, muni de Lettres de recommandation. Arrivé dans les Etats de la Maison d'Autriche, il se trouve dans une

auberge avec trois étrangers. Il leur demanda de permettre qu'il soupât avec eux ; la permission lui fut accordée facilement. Ces étrangers étoient Allemands. Le jeune Napolitain, pendant le repas, leur raconta son histoire, & leur fit part de l'objet de son voyage. Un des voyageurs, après l'avoir écouté tranquillement, lui dit : *je crois que vous prenez un mauvais parti ; après plusieurs années de paix, avec une quantité prodigieuse de Noblesse à employer, je vois peu d'apparence qu'un étranger puisse trouver accès dans l'armée ;* le jeune homme répondit qu'il étoit décidé à continuer son voyage ; qu'il sentoit parfaitement la bonté des raisons qu'on lui opposoit ; qu'en effet, il ne pouvoit avoir que de foibles espérances ; mais que peut-être quand on le verroit de si bonne volonté, on feroit quelque chose pour gagner un serviteur zélé. Alors il dit qui il étoit ; il nomma les personnes de considération par lesquelles il étoit recommandé, &c, en convenant que ses vues étoient difficiles à réaliser, il

avoua cependant qu'il y tenoit, quoi-qu'il en dût arriver. Le Voyageur Autrichien, qui lui avoit d'abord parlé, lui dit alors : *eh ! bien, puiſque rien ne peut vous détourner de votre projet, je vais vous donner une Lettre qui vous ſera peut-être utile ; vous la remettrez au Général Lazcy.* Le Napolitain reçoit la Lettre, & continue ſa route. A ſon arrivée à Vienne, il ſe rend chez le Général *Lazcy*, & lui remet toutes ſes Lettres de recommandation, à l'exception de celle du Voyageur qu'il avoit égarée. Le Général, après les avoir lues, lui dit qu'il étoit déſolé de ne pouvoir lui être utile ; qu'il y avoit une impoſſibilité abſolue de faire ce qu'il deſiroit. Le jeune homme, qui s'attendoit à cette première réponſe, ne ſe rebuta point. Il s'occupa pendant quelques jours à faire une cour aſſidue au Général qui le recevoit bien, mais dont il n'obtenoit toujours qu'une réponſe défavorable. Il retrouva enfin la Lettre qu'il avoit égarée ; il la préſenta au Général, dans une viſite qu'il lui fit,

in disant qu'il l'avoit oubliée. Il lui fit même entendre, en racontant la manière dont il l'avoit eue, qu'il n'y avoit pas attaché beaucoup d'impor-tance, & qu'il comptoit plus sur ses bontés que sur la recommandation du Voyageur qui la lui avoit donnée. Le Général l'ouvrit, parut surpris, &, après l'avoir lue : *Sçavez-vous*, lui dit-il, *quel est celui qui vous a donné cette Lettre ? Non*, dit le jeune Napo-litain, — *C'est l'Empereur lui-même ; vous demandez une Sous-Lieutenance ; il m'ordonne de vous faire Lieutenant.*

L'auteur ne conduit ces *Annales* que jusqu'en 1771. La lecture de cet ouvrage vous fera, Monsieur, le plus grand plaisir ; c'est une relation atten-drissante de traits admirables de bien-faisance. Heureux les Peuples, dont les Souverains ne laissent à la posté-rité que de pareils monumens ! Il y a, de cet excellent Livre de M. l'Abbé Romageot, quelques exemplaires im-primés *in*-4°, dont le prix est de 12 li-vres broché, & 15 livres relié. L'*in*-8° est de 6 livres broché, & de 7 livres 10 sols relié.

Œuvres de M. DE SAINT-MARC*; de l'Académie de Bordeaux. A Paris chez Monory Libraire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, rue de la Comédie Françoise, 1 vol. in-8°. de 312 pages avec des Gravures.*

Vous connoissez déja, Monsieur, quelques Pièces fugitives de M. *de Saint-Marc* insérées dans plusieurs Recueils, & sur-tout son Opéra d'*Adèle*, où il a représenté avec tant d'intérêt & de magnificence la plupart des rits & des cérémonies de l'ancienne Chevalerie. Le succès de ces différens ouvrages a dû le déterminer à réunir en un volume toutes les Poësies échappées à ses momens de loisir. Cette collection dont la variété augmente encore le prix, est divisée en Epîtres, en pièces Anacréontiques & en Contes. Chaque genre est traité avec l'esprit qui lui convient, avec la couleur qu'il exige. Une gaîté douce, une philosophie aimable, des portraits piquans de nos mœurs & de nos ridicules se font remarquer dans les Epîtres. Les pièces,

Anacréontiques ont toutes les graces & toute la molleſſe du genre. Quant aux Contes, ils ſont remplis de préciſion, & la liberté que permet cette ſorte de Poëſie, jamais chez l'auteur ne dégénère en licence. Ce ſont des traits rapides qui font ſourire l'eſprit, ſans allarmer la pudeur, & ſe gravent dans la mémoire ſans y laiſſer des traces dont la décence aït à rougir. L'Epître ſur la Chevalerie qui ouvre ce Recueil, eſt un des morceaux de Poëſie les plus agréables que j'aie lûs depuis longtemps. On y retrouve à tout moment, ce ton de franchiſe & de nobleſſe que nos Ecrivains ont abſolument perdu. Tout y naît du ſujet, & tout y reſpire la ſenſibilité qu'il annonce. Je ne vous én citerai que ce morceau.

Falloit-il d'une Belle embraſſer la déſenſe,
Falloit-il en champ clos prouver ſon innocence,
En briguant ſon aveu, mille & mille vengeurs
Brûloient d'aller combattre, ornés de ſes couleurs.
Que j'aime ces Tournois, image de la guerre,

Où des Héros venoient, des deux bouts de la terre,
Publier à l'envi, se dire avec fierté
Que l'on n'égaloit point leur maîtresse en beauté!
Vainement un combat décidoit la querelle;
L'Amante qui nous plaît est toujours la plus belle.
Les Chevaliers vaincus, plus ardens chaque jour,
Alloient combattre ailleurs pour venger leur amour.

Duguesclin..... qu'à propos ici je le rappelle!
Ah! comment m'appuyer d'un plus heureux modèle?
Impatient, cruel, fougueux dans ses desirs,
Insensible à la gloire, insensible aux plaisirs,
Impérieux, sans frein, plongé dans l'ignorance.
Malheureux, il traînoit sa farouche existence.
Une Beauté paroît; elle vient l'éclairer,
Et le fait à la fois rougir & soupirer.
La honte & le remords ont passé dans son ame.
L'oisiveté lui pèse, & la gloire l'enflamme.
Les Héros de son sang renaissent à ses yeux,
Et l'Honneur lui répète: *agis, & meurs comme eux.*
On publie un Tournoi, l'on ouvre la barrière;
Il s'élance, &, vainquèur, il parcourt la carrière.

l s'écrie, & chacun lui répond, tour à tour,
Ionneur à la Beauté! Gloire soit à l'Amour!
)n ne voit sur ses pas qu'armures dispersées,
)ue rivaux abbatus, que lances fracassées.
'el on peint *Jupiter* entouré des Titans,
ar ses mains foudroyés, à ses pieds palpitans,
luguesclin a le prix, les Dames l'environnent,
Iille nœuds de rubans, mille fleurs le couronnent;
a visière se lève. O spectacle enchanteur!
on Père doute, pleure, & renaît au bonheur.

:e Tableau paroît emprunté de l'excellente *Nouvelle* de *Sargines* par M. '*Arnaud*; mais M. *de S. Marc* a sçu 'approprier tous ces détails par les harmes d'une Poësie vive & animée. :ette Pièce est une des meilleures de e Recueil.

Une autre Epître fait avec elle n contraste bien singulier. L'aneur y prêche l'inconstance, l'infidéité & toutes les perfidies si communes aux Amans François du dix-huitième siècle. Il s'adresse à une Mademoiselle * * *;

Pardonne ſi, dans ma démence,
J'oſai me plaindre de ton cœur.
Si j'ai maudit ton inconſtance,
Que j'ai rougi de ma fureur !
Ah ! devenu plus raiſonnable,
J'abjure à jamais mon erreur.
Il faut changer pour être aimable ;
Quiconque eſt aimable eſt trompeur.
J'adopte en effet ce ſyſtême,
Zulmis, & j'eſpère qu'un jour,
Tous deux revenus à l'amour,
Nous l'oublirons encor de même,
Conſtans, inconſtans tour à tour.
Oui, ſans jamais nous en défendre,
Nous ſçaurons tous les deux goûter
Et le plaiſir de nous quitter ;
Et le bonheur de nous reprendre.

Quoiqu'il en ſoit de ces mœurs ſi peu héroïques, il eſt sûr que ces Vers ſont très-légers, très-brillans & très-agréablement tournés.

L'Epître *à Madame la Comteſſe de *** ſur ſon départ pour Chanteloup* vous attachera, Monſieur, par un ton plus mâle, par des images plus nobles, & par un objet plus important. L'auteur, pour célébrer les talens & le génie d'un

iſtre cher à la Nation, choiſit l'é-
que même de ſa diſgrace. Ce cou-
e, dont le bon *la Fontaine* a donné
emple dans ſon Elégie ſur *Fouquet*,
it bien digne d'être imité. Une
e conduite honore plus que les
illeurs vers. Pluſieurs autres Epî-
s ont des ſujets auſſi neufs, comme
: déclaration d'amour à une femme
'on n'a jamais vûe; une autre à un
ne homme de vingt ans qui avoit
ɔiſi pour maîtreſſe une femme de
arante, &c; une autre enfin où
ıteur ſe plaint de l'amertume des
tiques au ſujet *d'Adèle de Ponthieu*.
' a dans cette dernière pièce ce trait
ſatyre que vous trouverez piquant.

Des Courtiſanes d'aujourd'hui,
Que ſuit l'inſolence ou l'ennui,
Le luxe, Ami, te feroit rire.
Chaque Amant, épris ſans amour,
Brûle de montrer au grand jour,
Et ſa conquête & ſon délire;
Veut que ſa Belle ait une Cour,
Qu'elle ſoit par-tout, qu'on admire
Le collier qui pare ſon ſein,
Ses courſiers, ſa robe, ſon train.
N'eſt-ce pas, à peu-près, lui dire;

Dans ce Char doré par *Martin*,
Faites voir, à toute la Ville,
Que vous êtes une Catin,
Et que je suis un imbécille.

Les Pièces Anacréontiques sont, en général, très-délicates & dignes de ce titre, entr'autres celle-ci :

On m'a bien dit, mais vainement,
Qu'il est fou d'aimer à mon âge.
Moi je pense différemment ;
Dès que je suis aimé, j'ose me croire sage.
Avant de déclarer mes feux,
Je lis mon âge dans les yeux
De celle que mon cœur adore :
A vingt ans, s'il déplaît, l'amant est déja vieux ;
Tant qu'il plaît, il est jeune encore.

Viennent ensuite une vingtaine de petits Contes très-amusans. Ce sont, la plupart, des mots excellens à qui M. *de S. Marc* a très-bien fait de donner la tournure Poëtique qui les imprime davantage dans l'esprit du Lecteur. Ils en sont dignes presque tous, & quelques-uns d'entr'eux sont peu connus. On retrouve dans ces Contes la réponse

de

de Mademoiſelle *A* * * * à un ancien amant au ſujet d'un Chevalier de Malte: *vous ſçavez que ces Meſſieurs ſont faits pour nous venger des Infidèles*; celle de Madame *Staal*, à qui l'on repréſentoit qu'elle avoit omis, dans ſes *Mémoires*, certains dénoûmens d'aventures galantes : *je ne me ſuis peinte qu'en buſte*, &c, &c, &c. Mais je ne connoiſſois pas le trait plaiſant que M. *de S. Marc* a verſifié dans la dernière de ces petites Pièces. Je crois qu'il vous amuſera.

Un Chaſſeur, à l'affût ſous un épais ormeau,
Attendoit ſa proie en ſilence ;
Lorſque, donnant le bras à belle *Iſabeau*,
Liſis paroît, & ſous l'arbre s'avance.
La ſolitude & la chaleur du jour,
Et mieux encor les conſeils de l'amour,
Tout à s'arrêter les invite.
Sur la mouſſe nouvelle ils ſe laiſſent tomber ;
Ah qu'il eſt doux de ſuccomber
Au deſir que l'amour excite !
Alors, ces fortunés amans,
Ignorant les grands mots qu'inventa l'impoſture,

Se peignent à l'envi leurs tendres ſentimens ;
Comme le preſcrit la Nature.
Plus d'une fois, dit-on, le Chaſſeur curieux
Vit leur bonheur avec envie ;
Et c'eſt-là le ſort de la vie :
Au gré de tout le monde eſt-on jamais heureux ?
Cependant, la jeune Bergère,
Se ſentant agiter d'un ſcrupule tardif,
Diſoit d'un ton tendre & naïf :
Qui nourriroit l'enfant ſi je devenois mère ?
Va, dit *Liſis* avec chaleur,
Va, celui qui voit tout en fera ſon affaire.
Et non parbleu, s'écria le Chaſſeur ;
J'ai bien aſſez de ceux dont je ſuis père.

Le talent de M. *de Saint-Marc* ne ſe borne pas aux poëſies légères. Il a introduit ſur la ſcène lyrique un genre abſolument neuf. Ses idées ſur ce ſpectacle décèlent en même temps le Poëte & le Philoſophe. Son *Adèle* prouve qu'il eſt l'un & l'autre. Lorſque je vous en rendis compte, vous me parûtes confirmer mes éloges. Vous avez remarqué dans cet ouvrage un ton vraîment dramatique, une pompe & un merveilleux qui naiſſent du ſujet

même, le langage des passions, l'enchaînement des accessoires à l'action principale, un style pur, débarrassé des fadeurs qu'on nous prodigue si souvent à l'Opéra, des ressources enfin indépendantes de la Mythologie, & qui assurément ne permettent pas de la regretter. Eh bien, Monsieur, l'auteur a été plus sévère pour lui-même que n'avoient été le Public & les Journalistes. Il a revu son Drame avec un soin extrême; il a éclairci l'exposition, prononcé davantage les effets, supprimé ce qui pouvoit ralentir la marche; & la Tragédie d'*Adèle* est aujourd'hui bien au-dessus de ce qu'elle étoit dans sa nouveauté. Les petits Actes qui la suivent ont chacun un mérite particulier. Par-tout la versification est douce & facile; par-tout, le Poëte, sans se sacrifier, fournit aux Musiciens le texte le plus heureux pour déployer les richesses de l'harmonie.

Les bornes d'un Extrait m'empêchent de vous arrêter plus long-temps sur ce Volume qui fait honneur à l'ame, à l'esprit, & même aux connoissances de M. *de Saint-Marc*. Après avoir consacré sa première jeunesse aux travaux mili-

taires, il eſt venu ſe repoſer dans le ſein des Muſes, qui préſident elles-mêmes à ſes loiſirs. Il eſt digne, Monſieur, d'être placé, dans votre Bibliothéque, ſur le rayon conſacré aux Poëtes agréables. L'aménité de ſes mœurs reſpire dans ſes Poëſies; il eſt du très-petit nombre de ces Littérateurs qui cultivent les Lettres pour elles-mêmes, ne connoiſſent ni la haine, ni l'envie, mépriſent les ſectes, apprécient l'amitié, ſe renferment dans cette ſage modération la marque des bons eſprits, & ſur-tout regardent en pitié ces nains préſomptueux qui s'agitent pour s'élever, retombent au bruit des ſifflets, & font, de l'Art d'écrire, un trafic d'injures ou un protocole faſtidieux de baſſes adulations.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 2 Mai 1775.

LETTRE XIV.

Cauſes Célèbres & Intéreſſantes, rédigées de nouveau, &c. Tome ſeptième.

CE ſeptieme volume des *Cauſes célèbres* de *Gayot de Pitaval*, entière-

t refondues & rédigées de nou-
ı par M. *Richer*, est peut-être le
intéressant de tous ceux qui l'ont
édé. Il y a deux Causes, sur-tout,
t les détails excitent & soutien-
: autant l'attention du Lecteur que
lomans où l'imagination a le plus
sé ses ressources. La première est
toire d'un certain Abbé *de Mauroy*.
oit fils d'un Conseiller d'Etat, &
: de ses sœurs avoit épousé en pre-
:es noces un Marquis *de Paulmy*,
secondes noces un Comte *d'U-*
L'Abbé *de Mauroy* étoit né avec
ıcoup d'esprit & de dispositions à
quence; mais son cœur dépendoit
lument des circonstances. Dans sa
nière jeunesse il avoit été dans le
ice. L'exemple de ses camarades
a sur lui à un tel point qu'il sem-
renchérir sur la licence ordinaire
eunes gens de cet état. Son oncle
ıbligé de le faire enfermer à Saint
re. Dans cette maison, n'ayant
nt les yeux que des exemples
iété, il devient pieux, il prend
oût pour la retraite, est reçu
nombre des Lazaristes, s'ap-

plique au talent de la Chaire, & acquiert beaucoup de réputation. Il emploie à la conduite des ames l'éloquence douce & persuasive qui lui est naturelle. A l'âge de 32 ans, il est mis à la tête de la Direction Spirituelle de l'Hôtel des Invalides, emploi le plus important de sa Congrégation. Les visites, les éloges, les témoignages de confiance qu'il reçut des personnes les plus distinguées, les tête-à-têtes, les ouvertures de cœur, les confidences de la part des femmes de tout âge & de tout état, firent naître dans son cœur des sentimens d'amour & d'ambition dont il ne sçut pas arrêter les progrès. Sa fortune se trouvoit réduite à environ quarante-cinq ou quarante-six mille livres. Cette somme cessa bientôt de suffire aux dépenses où l'entraînèrent ces deux passions. Pour y suppléer, il puisa à titre de charité dans les bourses de ses pénitens ; il abusa de la confiance qu'il s'étoit acquise pour faire des emprunts & prendre des effets à crédit chez des Marchands de toute espèce, principalement chez des Joyailliers. Il sçut se conserver dans le poste

qu'il occupoit, & trouver un protecteur dans le Général de sa Congrégation, en lui faisant présent d'un carosse & d'un bel attelage. D'autres générosités placées à propos lui acquéroient de l'appui auprès de ceux qui dispensoient les places & les dignités Ecclésiastiques. D'un autre côté, il abusoit de la confession pour séduire celles de ses pénitentes, dont les attraits lui faisoient les plus d'impression. On a soupçonné même plusieurs femmes de considération de s'être rendues à son éloquence insinuante. Ses intrigues amoureuses l'exposèrent plus d'une fois à des catastrophes qui l'auroient perdu pour jamais, s'il n'avoit scu les prévenir. Il imagina de faire élever une jeune orpheline en fille de qualité. Quand elle eut atteint seize ans, il la proposa à un de ses amis, assez riche pour pouvoir se passer de dot. Le mariage se fait. La première nuit, la vertu de la Belle est indomptable : le mari est obligé de quitter le lit nuptial, couvert de meurtrissures, d'égratignures & de sang. Le lendemain on fait entendre raison

à la jeune femme ſur cette héroïqu
réſiſtance. Elle eſt plus traitable la nu
ſuivante. Le mariage proſpéra l
mieux du monde pendant quatre mois
au bout deſquels la petite perſonn
accoucha d'un garçon, dont la conſ-
titution annonçoit qu'il étoit venu
terme. L'Abbé *de Mauroy* appaiſa
par des préſens le complaiſant époux,
qui publia que la ſcène dont il s'étoit
plaint la première nuit de ſes noces
étoit une fiction, & qu'il avoit lui-
même ſéduit ſa femme cinq mois avant
ſon mariage.

Une autre aventure prouve que l'honnêteté & la probité n'étoient pas tout-à-fait bannies du cœur de l'Abbé *de Mauroy*. Lorſqu'il rencontroit des perſonnes vertueuſes, leur exemple le rendoit lui même capable des plus vertueux efforts. Une jeune veuve, la Comteſſe *de* * * *, aſſiſte à un de ſes ſermons, &, pénétrée de l'onction avec laquelle il a parlé, vient le prier de la recevoir au nombre de ſes pénitentes. L'Abbé eſt frappé d'abord des charmes de la Comteſſe qui, de ſon côté, reſſent toute l'impreſſion que pouvoient faire les graces de la

personne & de la conversation de son nouveau Directeur. Elle attribue long temps cette sensibilité à l'affection spirituelle que Dieu, disoit-elle, lui faisoit la grace de lui inspirer pour celui qu'il lui avoit indiqué lui-même comme le seul homme propre à la conduire dans les véritables voies du salut. Cependant leur passion faisoit tous les jours de nouveaux progrès ; ils ne pouvoient plus se passer l'un de l'autre, &, pendant un voyage que fit l'Abbé *de Mauroy* à la campagne, la Comtesse fut en proie à tous les maux qui tourmentent un cœur épris pendant l'absence de l'objet aimé. Les railleries d'un jeune homme sur les assiduités de son Directeur commencèrent à lui désiller les yeux ; elle démêla enfin la nature de son attachement. » Sa frayeur re» doubla quand, après s'être exa» minée elle-même, elle passa à l'exa» men de la conduite de l'Abbé *de* » *Mauroy*. Ses assiduités, son empresse» ment, ses complaisances dans tout ce » qui n'avoit pas un rapport direct à la » dévotion, le feu dont ses yeux s'ani-

» moient quand il jettoit un regard ſur
» elle, les fréquens ſoupirs qui lui
» échappoient : tout lui annonçoit
» qu'elle étoit aimée ; tout, par conſé-
» quent lui annonçoit qu'elle étoit ex-
» poſée au danger le plus évident.
» Cependant la haute opinion qu'elle
» avoit conçue de ſon Directeur, opi-
» nion dont elle ne pouvoit ſe dé-
» tacher, la raſſura. Elle ſe rappella
» même qu'elle l'avoit toujours vu ſe
» tenir ſur ſes gardes contre les im-
» preſſions que ſes charmes avoient pu
» faire ſur ſon cœur. Enfin, la grande
» confiance, qu'elle étoit bien aſſurée
» qu'il méritoit, lui inſpira la réſolu-
» tion de le conſulter lui-même ſur ſon
» état, & de lui demander des conſeils
» ſur la conduite qu'elle devoit tenir.
» Après l'avoir, un jour, entretenu
» ſur les précautions qu'une perſonne
» de ſon ſexe doit prendre contre les
» attaques que les hommes lui livrent
» ſans ceſſe, & pour fermer l'entrée
» de ſon cœur à l'amour : mais, ajouta-
» t-elle, ſi une pénitente, venoit, ſans
» s'en appercevoir, à aimer un Direc-
» teur dont les conſeils ſeroient une rè-
» gle sûre pour le ſalut; quoiqu'elle fût

» bien persuadée qu'il ne se prévau-
» droit pas des sentimens qu'il au-
» roit fait naître sans le vouloir, se-
» roit-elle obligée de le quitter ? Il
» l'observa lorsqu'elle lui fit cette
» question, remarqua dans ses yeux
» une ardeur mêlée d'inquiétude, qui
» ne laissa pas à son amour propre lieu
» de douter qu'il étoit lui-même le
» sujet de l'avis qu'on lui demandoit.
» Il voulut cependant qu'elle s'expli-
» quât clairement. Quel intérêt, lui
» dit-il, Madame, prenez-vous à la
» question que vous me faites ? —
» Faut-il que je m'explique plus clai-
» rement, & que vous m'obligiez à
» faire un aveu qui ne peut que me
» faire rougir ? — Ah ! Madame, que
» me faites-vous entrevoir ? Pour-
» quoi faut-il que, ressentant pour la
» personne dont vous parlez, le feu
» le plus violent, je me sois laissé pré-
» venir par son aveu ? — Eh bien,
» Monsieur, nous nous entendons
» tous les deux. Dans l'état où nous
» nous trouvons, je vous crois assez
» honnête-homme pour me donner un
» bon conseil : je suis déterminée à le

» ſuivre quoi qu'il m'en coûte, fût-
» ce celui de ſacrifier tout à ma vertu ;
» fallût-il me déchirer l'ame par le
» ſacrifice de ce que mon cœur a de
» plus cher. — Oui, Madame, quel-
» que violent que ſoit mon amour
» je vous donne l'avis que vous venez
» d'ouvrir. Séparons-nous, reprit-elle,
» & ne nous voyons plus. Séparons-
» nous, dit-il, & ne nous voyons
» plus : elle le quitta bruſquement ;
» & ils ne ſe ſont pas revus «.

C'étoit cependant ce même Abbé *de Mauroy* dont la mauvaiſe conduite & le déréglement furent bientôt portés ſi loin, que les murmures ſe firent entendre de toutes parts, & que ſon Supérieur ſe crut obligé de lui retirer le poſte qui lui avoit été confié. Cet évènement fut un coup terrible pour lui. Il s'apperçut de la diminution de ſon crédit ; il réſolut d'aller à Rome, dans l'eſpérance que ſa réputation s'étoit étendue juſques dans cette Capitale, & qu'il ne manqueroit pas d'être pourvu de quelques bénéfices conſidérables. Il communique à ſes créanciers le deſſein de ce voyage en Italie où il étoit appellé, dit-il, pour une

affaire très-importante, & dont il devoit revenir dans trois mois, c'eſt-à-dire, avant que ſes billets fuſſent échus. Il acquitte même ceux qui pour lors étoient à leur échéance. Il part tranquillement dans un caroſſe, prend la poſte, s'arrête dans le chemin pour ſe repoſer comme un homme qui n'a rien à craindre, & ſe détourne pour aller voir la Comteſſe de *la Rivière* qui étoit ſa parente. Il n'y avoit que la Comteſſe *d'Uſez* ſa ſœur & quelques amis, qui fuſſent exactement inſtruits du dérangement de ſa fortune. Un de ces amis fut indiſcret. La confiance des créanciers ſe convertit en fureur : ils rendirent plainte contre lui, comme banqueroutier frauduleux & fugitif. Il crut que ſa préſence calmeroit les eſprits : il revint dans la Capitale : mais il y trouva ſes affaires en ſi mauvais état, qu'il ſe vit forcé de ſe cacher. Il fut décrété de priſe de corps. Les informations dévoilèrent tous ſes déſordres. On trouva des effets chez une Demoiſelle, avec laquelle il entretenoit un commerce criminel. Des femmes de mœurs plus qu'équivoques lui

avoient fourni leurs ſecours pour
duire les perſonnes qui avoient ex
ſes deſirs; elles lui avoient auſſi p
curé de l'argent ſur les effets q
prenoit à crédit chez les Marcha
Toutes ces intrigues devenues
bliques, l'Abbé *de Mauroy* prit
parti de s'enfuir & de ſe rétire
l'Abbaye de la Trape pour y fa
pénitence le reſte de ſes jours.
connoît l'exceſſive auſtérité de ce M
naſtère. Prêt à partir pour ce ſa
lieu, il ſe laiſſe engager dans u
partie de débauche, & va paſſe
journée à Saint-Denis avec une
de joie. De-là, il ſe rend à la Tra
ſe fait connoître à l'Abbé *de Ran*
qui en avoit encore le gouverneme
& qui refuſa de le recevoir dans
maiſon. L'Abbaye de Sept-Fonds
pas une règle moins rigide; il y co
ne ſe fait point connoître, & re
l'habit de Novice. Mais il fut décou
par ſes créanciers qui le pourſuivire
& l'Abbé de Sept-Fonds, qui l'avoit
pris en amitié, fut contraint de cé
aux ordres du Roi. Il fut amené au Gr
Châtelet & condamné aux Galè
On prétend que, quand ſon aff

commença d'éclater, *Louis XIV* dit: *il a eu tort: que ne me demandoit-il un Evêché? Je ne le lui aurois pas refusé.* Cependant il ne subit pas son Arrêt. L'Abbé de Sept-Fonds, qui s'étoit sincèrement attaché à lui, joignit les protections qu'il avoit à celles de la famille de cet infortuné, & obtint des Lettres du Roi qui commuèrent la peine en une pénitence perpétuelle dans l'Abbaye de Sept-Fonds.

Après tant de faits singuliers, on doit être curieux d'apprendre comment l'Abbé *de Mauroy* se conduisit dans cette nouvelle carrière. Voici comme en parle l'auteur de la réformation de l'Abbaye de Sept-Fonds. » Il seroit à souhaiter que le Public » pût être témoin de la pénitence de » *Dom Aléxis*, comme il l'a été de ses » désordres. Le souvenir du scandale, » s'il en reste encore dans les esprits, » s'évanouiroit bientôt à la vue de cet » illustre pénitent, en faveur duquel » on peut dire que la Grace se trouve » maintenant avec surabondance où » le Péché se trouvoit autrefois abon- » damment. Le Père Abbé l'a fait Dé- » pensier ou Célérier du dedans. Cet

» emploi qui, avant lui, étoit partagé
» entre trois ou quatre Religieux, il
» le réunit en lui ſeul, & par conſé-
» quent les peines & les fatigues qui
» l'accompagnent. Auſſi l'ont-elles ſi
» fort changé, qu'elles l'ont rendu
» méconnoiſſable. Car enfin, qu'on
» n'imagine pas que ces ſoins, cette vi-
» gilance, cette application conti-
» nuelle, le diſpenſent des exercices
» réguliers de la maiſon. Il prie, il
» jeûne, il veille comme les autres
» Religieux. Mais, tandis que ceux-ci
» prennent quelque relâche dans une
» lecture ſpirituelle ou dans une con-
» férence de piété, il ſe délaſſe dans
» de nouveaux travaux. Ses ſoins s'é-
» tendent à tous les beſoins des Frères,
» & il a la direction de la cuiſine, du
» réfectoire, du veſtiaire, de l'infir-
» merie, du jardinage, de la boulan-
» gerie, de la ſommellerie. Il a l'inſ-
» pection ſur tous les ouvrages & ſur
» tous les ouvriers, ſoit étrangers,
» ſoit domeſtiques. Il leur preſcrit leur
» tâche; il leur diſtribue leurs occupa-
» tions; il les y applique, chacun
» ſelon leur génie, leur talent. Vous
» le voyez, ſur-tout, exercer une ſé-

» vère économie sur toute la dépense » de la maison, & en ménager le re» venu avec une exactitude surpre» nante dans un homme dont le pen» chant naturel l'avoit toujours en» traîné vers la profusion & la prodi» galité. Il parut, dans ce temps-là, un » ouvrage intitulé le *Dégoût du Monde*; » on l'attribua à l'Abbé *de Mauroy*. » Les circonstances & le nom de ce » célèbre pénitent lui donnèrent une » grande vogue. Mais, comme ce » livre étoit au-dessous du médiocre, » son succès fut éphémère, & l'on dé» couvrit qu'il étoit de ce fameux *le* » *Noble*, dont j'ai tant parlé à l'occa» sion de la *Belle Epicière* «.

L'autre Cause remarquable que vous trouverez dans ce volume est beaucoup plus connue. C'est l'histoire de la belle & infortunée Marquise *de Gange*. Ses deux beaux-frères l'Abbé & le Chevalier *de Gange* n'ayant pu parvenir à la séduire, s'en vengèrent d'abord en excitant les fureurs jalouses de son mari contr'elle. L'Abbé surtout, qui avoit autant de ressources dans l'esprit que d'atrocité dans l'ame, présidoit à ces affreuses in-

trigues. La Marquiſe hérita d'une fortune immenſe dont les loix lui permettoient de diſpoſer. Les deux monſtres lui arrachèrent un Teſtament, & complotèrent avec ſon mari pour hâter le moment de le faire entrer en jouiſſance de tous ces biens. L'Abbé ſe préſente un ſoir chez elle tenant d'une main un piſtolet, de l'autre un verre plein d'une liqueur noire & épaiſſe ; le Chevalier met en même temps l'épée à la main. Ils donnent à choiſir à leur malheureuſe belle-ſœur le fer, le feu ou le poiſon : elle prend la coupe & l'avale, tandis que l'un lui tient le piſtolet ſur la gorge, & l'autre l'épée contre l'eſtomac. Elle demande un Confeſſeur ; ils ſortent, ferment la porte, & vont avertir le Vicaire du lieu. Dans cet intervalle, elle s'échape par la fenêtre : le Chevalier la pourſuit juſques dans une maiſon où elle s'étoit réfugiée. Croyant qu'à la fin elle viendroit à bout de le fléchir, elle demande à lui parler en particulier. Ce tigre profite de ce moment pour tirer ſon épée, & la plonger deux fois dans le ſein de ſa belle-ſœur. Il

la fuite. L'Abbé arrive, &, en-
ıt appeller le Chirurgien, croit
. Marquiſe peut encore en re-
Il entre, perce la foule, pé-
uſqu'à elle, & lui appuie ſon
t ſur l'eſtomac. Heureuſement
p fut détourné. La Marquiſe
ıt au bout de dix-neuf jours.
e de ſes bleſſures ne fut le prin-
: ſa mort ; le poiſon ſeul en fut
ſe. Les deux barbares qui la lui
ıt donnée échappèrent à la Juſ-
ıe mari, violemment ſoupçonné,
ıon entièrement convaincu de
icité, fut banni à perpétuité &
lé de Nobleſſe ; ſes deux frères
condamnés à être rompus vifs.
ıevalier obtint du ſervice dans
upes de la République de Veniſe,
tué au ſiége de Candie. Pour
:, il étoit réſervé à d'autres
ıres moins funeſtes, mais très-
.ères. Il s'étoit retiré à Viane en
ıde, dont le Comte de la Lippe
ılors Souverain. Il y fit connoiſ-
avec un Gentilhomme, qui le
ıta au Comte comme un Fran-
éfugié d'un mérite diſtingué. Il
pris le nom de *la Martellière*.

» Le Comte, qui, dans la conversa-
» tion, trouva dans cet étranger
» beaucoup d'esprit, & l'esprit très-
» orné, enrichi de fort belles con-
» noissances, très-versé dans les Belles-
» Lettres, lui confia l'éducation d'un
» fils qu'il avoit, âgé de neuf à dix
» ans. Les talens du Gouverneur,
» aidés du bon naturel de l'élève, en
» firent un Prince accompli. Le faux
» *la Martelliere* gagna si bien l'estime
» & la confiance du Comte & de la
» Comtesse, qu'il ne se faisoit rien
» dans la maison qu'il ne fût consulté;
» il étoit l'ame du gouvernement de
» ce petit Etat. Des François réfugiés
» vouloient s'établir à Viane, & y
» bâtir des maisons. Ils en demande-
» rent la permission au sieur *de la Far*[illegible],
» Chef de la Justice du lieu. Il leur
» dit qu'il avoit besoin, pour la don-
» ner, de l'autorisation du Comte, &
» que, pour être sûrs de l'obtenir, il
» falloit se concilier le suffrage du sieur
» *de la Martellière*. Mais celui-ci crai-
» gnit que, si les François formoient
» un établissement à Viane, il ne fût
» enfin reconnu. La permission fut re-
» fusée. Son crédit devint enfin si grand,

qu'il crut pouvoir aſpirer à la main d'une Demoiſelle jeune & aimable, alliée à la Comteſſe, & qui avoit pour lui les ſentimens qu'elle lui avoit inſpirés. La Comteſſe aimoit le Gouverneur de ſon fils, lui faiſoit du bien, & avoit formé la réſolution de lui aſſurer un ſort honnête, pour le reſte de ſes jours : mais elle ne le croyoit pas d'un rang à pouvoir prétendre à ſon alliance. Elle parla à la Demoiſelle, lui dit qu'elle s'oublioit ; qu'on ne ſouffriroit pas qu'elle ſe méſalliât à ce point-là. *La Martellière*, diſoit-elle, eſt un honnête-homme ; nous ſommes très-contens de lui ; mais il n'eſt recommandable que par ſon mérite. Outre qu'il eſt étranger, c'eſt une eſpèce de *Melchiſédech*. On n'a jamais pu découvrir qui il eſt ; ce qui prouve qu'il n'eſt pas grand'choſe : car, pour peu qu'il eût pu ſe faire honneur de ſa généalogie, il y a long-temps que nous la connoîtrions. Il a ſans doute les ſentimens relevés & les manières nobles : mais cela ne doit pas vous déterminer à vous méſallier. Quand il voudra nous quitter,

» on lui donnera une récompense
» proportionnée à ses services; mais
» on n'intéressera point en sa faveur
» la gloire de la maison. La Demoi-
» selle n'osa rien répliquer; mais,
» comme elle avoit pris son parti,
» elle fit part de cette conversation
» à son amant, & l'engagea à faire
» usage de son esprit & de ses talens
» pour obtenir l'agrément de la Com-
» tesse. Après y avoir bien pensé, il
» fut résolu que, puisque la naissance
» étoit le seul obstacle qui arrêtât
» Madame *de la Lippe*, il falloit le
» lever, en déclarant le vrai nom de
» l'Abbé *de Gange*, après avoir ce-
» pendant épuisé tous les autres
» moyens, avant d'en venir à celui-
» là. Il étoit persuadé que la haute
» estime que l'on avoit pour lui ef-
» faceroit toute l'horreur que son nom,
» dans d'autres circonstances, auroit
» pu inspirer. Il demanda audience à
» la Comtesse, & se jettant à ses pieds:
» Madame, lui dit-il, je m'étois flatté
» que votre Altesse m'honoroit de sa
» bienveillance: cependant elle s'op-
» pose aujourd'hui à mon bonheur.
» Mademoiselle *de*... me fait l'hon-
» neur de m'agréer pour époux. M.

» votre fils autorise ma recherche.
» Que vous ai-je fait, Madame, &
» que peut-on me reprocher depuis
» plusieurs années que j'ai l'honneur
» d'être à votre service ? Je ne vous
» reproche rien, reprit la Comtesse ;
» mais je ne veux pas qu'on me re-
» proche à moi d'avoir souffert un pa-
» reil mariage. Rendez-vous justice ;
» bornez-vous à des choses qui nous
» conviennent, & vous aurez lieu de
» vous louer de ma reconnoissance.
» Demandez des emplois, on vous
» en donnera : mais ne vous oubliez
» pas jusqu'à prétendre à une alliance
» à laquelle vous ne devez pas vous
» flatter de pouvoir parvenir. Car en-
» fin le mystère que vous nous avez
» toujours fait de votre naissance, le
» soin que l'on a toujours vu que vous
» preniez d'éluder tout éclaircissement
» sur cette matière, est une preuve
» qu'elle n'est rien moins que distin-
» guée. Madame, répliqua le faux *la*
» *Martellière*, si je pouvois me faire
» connoître à votre Altesse, sans en-
» courir son indignation, elle verroit
» bien que ce n'est pas par ma naissance

» que je ſuis indigne de l'honneur où
» j'aſpire. Oui, Madame, continua-
» t-il, vous en ſerez convaincue,
» quand vous ſçaurez que je ſuis ce
» malheureux Abbé *de Gange*, dont
» le nom & le crime ſont trop connus,
» & dont je vous ai entendu parler à
» vous-même pluſieurs fois. Quoi,
» s'écria la Comteſſe, en pouſſant un
» cri aigu & reculant d'horreur,
» vous êtes cet exécrable Abbé *de*
» *Gange*, dont le nom ſeul fait fré-
» mir ? Ciel ! Quel monſtre ai-je chez
» moi, & à quelles mains avions-nous
» confié l'éducation de notre fils ? Je
» les vois encore baignées du ſang de
» la malheureuſe victime de votre
» atroce barbarie. Le jeune Comte
» étoit aux écoutes, & attendoit le
» moment où il croiroit que ſon in-
» terceſſion pourroit être utile à ſon
» Gouverneur. Jugeant, par le ton
» élevé qu'avoit pris ſa mère, que la
» converſation tournoit mal, il entra.
» Mais, ce qu'il put obtenir, ce fut qu'on
» n'arrêtât pas ce malheureux ſur le
» champ. Il eut ordre de ſortir au plus
» vîte

» vîte du territoire de Viane, avec
» défenſes de ſe trouver jamais, en
» quelqu'endroit que ce fût, dans la
» préſence du Comte & de la Com-
» teſſe. L'Abbé *de Gange* ſe retira à
» Amſterdam, où il ſe fit Maître de
» Langues. Sa Maîtreſſe l'alla trouver,
» & l'épouſa. Le jeune Comte, au-
» quel il avoit inſpiré les ſentimens
» les plus nobles, lui envoyoit ſecret-
» tement des ſecours pour ſubſiſter.
» Il jouit, dans la ſuite, des biens
» que lui apporta ſon épouſe. Sa bonne
» conduite & ſes lumières le firent ad-
» mettre du Conſiſtoire des Proteſ-
» tans ». Il eſt mort, parmi eux, avec
de grands ſentimens de Religion.

Je vous ai rendu compte, Monſieur, du huitième Tome de ces *Cauſes Célèbres* qui renferme l'hiſtoire abominable des infâmes Couplets ſi fauſſement attribués au grand *Rouſſeau*. On attend toujours avec impatience la ſuite de la rédaction ſi lumineuſe & ſi intéreſſante de M. *Richer*.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 4 Mai 1775.

LETTRE XV.

Oraiſon Funèbre de LOUIS XV, *prononcée le 3 Octobre 1774 au Collège Mazarin, par M. l'Abbé* COGER, *Profeſſeur Emérite d'Éloquence au même Collège, Licencié en Théologie & ancien Recteur de l'Univerſité de Paris. Chez Guillaume Deſprez, Imprimeur-Ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.*

CET Eloge funèbre de LOUIS XV eſt du petit nombre de ceux dans leſquels on retrouve le véritable ton de l'éloquence de la Chaire. L'Orateur prend pour texte ces mots, tirés du ſecond livre des Rois : *Ipſe erit mihi in filium ; qui ſi iniquè aliquid geſſerit, arguam eum ... miſericordiam autem non auferam ab eo. Il ſera mon fils, &, s'il vient à s'écarter du droit chemin, j'uſerai à ſon égard de ſévérité ; mais je ne*

retirerai pas de lui ma miséricorde.* L'Orateur découvre dans ces paroles tout le plan de la conduite qu'a tenue la Providence envers LOUIS XV. Dans les prospérités de son regne, il nous montre la récompense accordée à ses vertus, &, dans ses disgraces, le châtiment d'un père, qui rappelle à ses devoirs un fils, toujours l'objet de sa tendresse.

Après avoir donné de justes éloges à la Régence de M. le Duc *d'Orléans* & à l'administration de M. le Cardinal *de Fleury*, M. l'Abbé *Coger* représente le jeune LOUIS prenant lui-même en main les rênes de l'Etat; il saisit l'esprit de son Gouvernement; & montre que la bonté, la modération & la douceur en ont été les caractères distinctifs. » La grandeur » éclatante de LOUIS XIV éblouissoit » les yeux des François & leur com» mandoit le respect; elle empêcha » ses ennemis de goûter ses vertus » & de rendre justice à ses talens: » son siècle fut un siècle de pompe & » d'admiration. La bonté simple &

» modeste de LOUIS XV mit dans
» tout leur jour ses belles qualités,
» captiva tous les cœurs, & fit ou-
» blier jusqu'à ses défauts. Son siècle
» fut un siècle de zèle & d'attache-
» ment. La France porta jusqu'à l'en-
» thousiasme la tendresse qu'elle sem-
» bloit lui avoir vouée lorsqu'il étoit
» encore au berceau. Que n'ai-je en
» partage l'éloquence du célèbre Ora-
» teur qui, dans la Chaire de vérité,
» développoit au jeune Roi les grands
» principes propres à former l'homme
» & le Monarque! Avec quelle vi-
» vacité de couleurs vous peindrois-
» je les sentimens de la Nation dont
» il étoit le fidèle interprète? *Grand*
» *Dieu*, s'écrioit-il; *récompensez notre*
» *tendresse pour ce Prince, en le rendant*
» *tendre & humain pour ses Peuples;*
» *assûrez la félicité de son regne par la*
» *bonté de son cœur*.... Le respect,
» l'obéissance, l'admiration faisoient
» autant de Héros des Soldats de
» LOUIS XIV; il sçut leur inspirer
» l'orgueil de vaincre & de mourir
» pour lui: sous LOUIS LE BIEN-AIMÉ,

» la tendresse & le zèle firent enfanter des prodiges de valeur & de » constance à nos guerriers. L'amour » pour leur Roi consoloit les blessés, » & occupoit les mourans de la gloire » de leur Maître. *Mes amis*, disoit le » Marquis *de Beauveau* à ceux qui » le portoient blessé d'un coup mor» tel, *mes amis, allez combattre, &* » *laissez-moi mourir*; & le jeune *Brienne* » ayant le bras fracassé, montoit à » l'escalade, en disant : *il m'en reste* » *encore un autre pour mon Roi & pour* » *ma Patrie*. Cet amour ranimoit, dans » le Milanois, malgré les glaces de » la vieillesse, le courage du grand » homme qui avoit sauvé la France » à Denain. Il naturalisoit parmi nous » ce héros Saxon, que la Fortune & » l'Ennemi ne purent jamais trouver en » défaut. Le même enthousiasme fai» soit franchir à nos bataillons les som» mets inaccessibles des Alpes, & ré» parer les anciennes défaites de Tu» rin : il les rendoit vainqueurs dans » les plaines de Lombardie, assuroit à » l'Espagne le royaume de Naples, à

» *Stanislas* des Etats plus tranquilles » que ceux qu'il avoit perdus, & mar» quoit une des époques les plus heu» reuses & les plus brillantes de notre » Monarchie ».

L'Orateur rappelle en peu de mots les bienfaits que la France doit au regne de LOUIS XV. » Voyez comme » le Royaume s'embellit sous son re» gne ; comme l'administration inté» rieure se perfectionne & prend » un lustre nouveau ! La Police, dont » le génie ardent semble veiller dans » le silence de la nuit à la sécurité, » aux moeurs, aux besoins de la so» ciété, entretient par-tout sans con» trainte l'ordre & l'harmonie. La Lé» gislation qui, la balance d'une main » & l'épée de l'autre, punit au grand » jour le crime & protége haute» ment l'innocence, est enfin déli» vrée des entraves qui arrêtoient » son activité. Le Commerce, cette » source féconde qui produit & per» pétue les richesses, prend un libre » cours, & s'étend jusqu'au-delà des » mers. L'Agriculture, plus utile en» core, mais qui sembloit ramper

» dans l'obscurité, fixe sur elle les
» soins & l'attention du Gouverne-
» ment. Que de prodiges, que de mer-
» veilles frappent de tous côtés nos
» regards, & ravissent notre admira-
» tion ! Que dirai-je de ces routes
» nombreuses & magnifiques, qui
» peuvent le disputer à celles de ces
» anciens Maîtres du monde ; de ces
» canaux immenses qui semblent mul-
» tiplier les fleuves, & rapprocher
» les Provinces ; de ces superbes édi-
» fices élevés pour l'utilité publique
» ou consacrés à la Religion ; de ces
» chefs-d'œuvre en tout genre, en-
» fantés par la main de nos Artistes,
» dont LOUIS a fécondé le génie ;
» de tant d'inventions & de dé-
» couvertes heureuses que son goût
» pour les Sciences a fait éclore, &
» que sa générosité sçavoit si bien ré-
» compenser ? Voilà les monumens qui
» éterniseront la gloire de LOUIS &
» la sagesse de son regne ».

L'Orateur expose, dans la seconde Partie de son Discours, les disgraces qu'a essuyées le Prince dont il fait

l'éloge : disgraces qu'il regarde comme autant de châtimens paternels d'une Providence attentive, qui veilloit à la sanctification de LOUIS. Mauvais succès dans la guerre. » Quelle ré-
» volution ! Nos conquêtes nous sont
» enlevées ; la retraite seule paroît
» faire notre sûreté ; nous mettons pour
» barrière, entre l'ennemi & nous,
» l'étendue des lieux que nous avions
» occupés en vainqueurs. Déja la
» guerre a volé d'un pole à l'autre :
» l'empire des mers est envahi : nos
» Colonies succombent sous le fer ou
» sous la perfidie : Pondichéry n'est
» qu'un amas de cendres & de pous-
» sière : les déserts du Canada sont
» inondés du sang François : les droits
» les plus respectés par tous les peu-
» ples y sont impunément violés : le
» brave *Sainte-Croix* est forcé d'aban-
» donner le théâtre de sa gloire, Belle-
» Isle, qu'il avoit défendue si vaillam-
» ment. Enhardi par cette conquête,
» l'Anglois promène son audace le
» long de nos côtes : repoussé d'un
» rivage, il s'élance sur un autre :
» une main invisible semble enchaîner

» l'activité de nos flottes. Tantôt l'oc-
» casion manque, tantôt la volonté,
» mais encore plus cette union & le
» concert, qui d'abord avoient si bien
» soutenu, dans la Méditerranée, l'hon-
» neur de notre pavillon.... Quel
» sujet de douleur & d'amertume
» pour LOUIS, lorsqu'il compare ses
» premières prospérités avec les fléaux
» redoublés qui l'affligent au dehors
» & au-dedans de son Royaume ! Des
» pertes réitérées, des dettes immen-
» ses, des ressources qui augmentent
» le mal : la paix troublée dans le
» Sanctuaire de la Religion, & dans
» celui de la Justice : des remèdes vio-
» lens qui coûtent à son cœur, & qui
» ne guérissent pas nos blessures : des
» ames vertueuses victimes de leur
» zèle & de leur conscience ; d'un au-
» tre côté, des hommes de fer qui,
» sous prétexte de prévenir la disette,
» trouvent le secret affreux de la faire
» naître du sein même de l'abondance,
» trompent le Souverain, & trafiquent
» impunément de la misère du peuple ;
» ce peuple qui, toujours fidèle &
» soumis, étouffe ses murmures, dis-

[illegible] son Maître, & ne se plaint à [illegible] par son silence. Ajoutez à [illegible] maux une Philosophie in[illegible] des doctrines desto[illegible] l'horrible Dé[illegible] par ses blas[illegible] avec la même [illegible] Trône & l'Autel; enfin, [illegible] à notre dou[illegible] monstre, dont l'attentat [illegible] extravagant & le plus incon[illegible] l'amour & [illegible] la Nation. Prince [illegible] au milieu [illegible] la main du Sei[illegible] sur votre [illegible] pour vous arracher au som[illegible] vous plon[illegible] & la volupté ... il [illegible] mais il re[illegible] vous punir, mais [illegible] est [illegible] en effet, [illegible] vous ménage au [illegible] vous en[illegible] pas [illegible] amour de [illegible]

» rageux que les *Machabées*, aussi
» zélés pour leur Patrie, rappelle-
» ront la victoire fugitive. Un jeune
» Prince sera revivre à la tête de nos
» armées, le grand nom de ses ayeux.
» Enfin, un Génie sublime & délicat,
» aussi versé dans la Politique que dans
» la Littérature, sçaura négocier avec
» honneur une paix nécessaire, &c ».
Disgraces domestiques de LOUIS XV, & qui sont plus sensibles à son cœur : il voit la mort impitoyable moissonner en peu de jours autour de lui les personnes les plus chères : enfin, ce Prince est frappé lui-même dans sa propre personne. C'est par le tableau des douleurs que LOUIS endure dans sa dernière maladie, & par les sentimens de soumission & de pénitence dont il étonne sa Cour, que l'Orateur termine cette Oraison funèbre, une des plus vraies, des plus impartiales & des plus éloquentes que j'aie lues. Les morceaux que je ne vous ai pas cités ne sont point inférieurs à ceux que j'ai mis sous vos yeux ; l'ouvrage entier fait le plus grand honneur à M. l'Abbé *Coger*.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

PLUSIEURS Abonnés de mes Feuilles m'ont écrit que, comme il m'étoit impossible de rendre un compte détaillé de cette prodigieuse multitude d'ouvrages en tous genres que chaque Année voit éclorre, ils désiroient que je leur fisse connoître, du moins par le titre, les livres que je suis forcé de passer sous silence. Je me rends à ces justes demandes, &, désormais, à la fin de chaque N°, j'annoncerai les Nouveautés différentes que les bornes de mon Journal & plus encore l'objet de ces Nouveautés ne me permettent pas d'analyser ou d'extraire. Ces Annonces seront quelquefois accompagnées de réfléxions & de jugemens en peu de lignes. Je prie les Auteurs & les Libraires domiciliés à Paris, qui souhaiteront que j'indique, dans l'article de ces Notices, leurs Ecrits imprimés ou réimprimés, de me marquer, en me les adressant, les prix des Volumes en feuilles, brochés & reliés. Je fais la même prière aux Auteurs

& aux Libraires des Provinces & des Pays Etrangers. Ces derniers feront plaisir au Public de désigner en même temps les Libraires de la Capitale, qu'ils auront chargés du débit de leurs livres. Ils y trouveront leur avantage, ainsi que les Bibliophiles & les Bibliomanes, qui souvent ne sçavent à qui s'adresser pour acquérir tels & tels ouvrages, dont l'annonce flatte leur goût, concerne leur profession, ou pique leur curiosité.

Portrait de Louis-François-Gabriel d'Orléans de la Motte, Evêque d'Amiens, ancien Supérieur des Carmélites de Saint-Denis, né en 1683, mort en 1774. Ce portrait *in*-4° représente un Prélat, dont les vertus éminentes & les qualités aimables ont mérité qu'on le comparât à Saint *François de Sales*. L'original, peint par *le Sueur*, appartient à Madame la Comtesse *de Bourzac*; il vient d'être gravé par *P. J. B. Bradel*, qui l'a dédié *à la Très-Révérende Mère Sainte-Thérèse de Saint-Augustin, Prieure des Religieuses Carmélites de Saint-Denis*, c'est-à-dire, à MADAME LOUISE. Il se vend à Paris chez l'Auteur rue des-

Sept-Voies, au Collége de Fortet près de Sainte *Geneviève*. La ressemblance frappe tous ceux qui ont eu le bonheur de connoître ce Pasteur, digne des premiers siècles de l'Eglise.

Dictionnaire Raisonné d'Hippiatrique, Cavalerie, Manège & Maréchallerie ; par M. la Fosse ; 4 volumes in-8°; à Paris chez Boudet Libraire rue Saint-Jacques vis-à-vis la rue du Plâtre. Les connoissances nécessaires pour conduire un Cheval, le maintenir en santé, & le guérir lorsqu'il est malade, sont mises à la portée de tout le monde dans ce livre utile, composé par un des plus habiles maîtres de l'Europe en cette partie.

Réfléxions Philosophiques sur le SYSTÊME DE LA NATURE *; par M. Holland ; nouvelle édition revûe, corrigée & augmentée, en deux parties in 8° formant un seul volume ; à Paris chez Valade Libraire rue Saint-Jacques ; prix 3 liv. 12 sols broché.* J'ai rendu compte de la première Edition de cet excellent ouvrage. Dans cette nouvelle édition, il est tel qu'il est sorti des mains de l'auteur.

Dictionnaire d'Histoire Naturelle, qui

concerne les Teſtacées ou les Coquillages de Mer, de Terre & d'Eau douce; avec la Nomenclature, la Zoomorphoſe & les différens ſyſtêmes de pluſieurs célèbres Naturaliſtes anciens & modernes; ouvrage qui renferme la deſcription détaillée des figures des Coquilles; l'explication des termes uſités, les propriétés de pluſieurs de ces Coquilles, & les Notes, en partie, des endroits où elles ſe trouvent; par M. l'Abbé Favart d'Herbigny: 3 volumes in-8° petit format; prix 10 livres 10 ſols brochés, 13 liv. 10 ſols *reliés; à Paris chez Bleuet Libraire ſur le pont Saint-Michel.* Les Dictionnaires d'Hiſtoire Naturelle qui ont paru juſqu'à préſent, n'ont preſque point fait mention de la partie du regne animal qui comprend les Teſtacées, c'eſt-à-dire les Coquillages en général, ou n'ont adopté qu'un ou deux Auteurs ſans entrer dans la nomenclature ancienne & moderne des eſpèces. C'eſt ce qui a déterminé M. l'Abbé *Favart* à compoſer ce Dictionnaire particulier, qui tiendra, ſans contredit, un rang diſtigué parmi les meilleurs livres de ce genre. L'auteur a communiqué ſon Re-

» culpe son Maître, & ne se plaint à
» lui que par son silence. Ajoutez à
» tous ces maux une Philosophie in-
» sensée qui sème des doctrines déso-
» lantes, traîne à sa suite l'horrible Déi-
» cide, déchire le Ciel par ses blas-
» phêmes, & brave, avec la même
» audace, le Trône & l'Autel; enfin,
» ce qui met le comble à notre dou-
» leur, un monstre, dont l'attentat
» le plus extravagant & le plus incon-
» cevable, vient désoler l'amour &
» flétrir l'honneur de la Nation. Prince
» infortuné, reconnoissez, au milieu
» de ces désastres, la main du Sei-
» gneur qui s'appesantit sur votre
» sceptre, pour vous arracher au som-
» meil funeste dans lequel vous plon-
» gent la séduction & la volupté... il
» tonne au tour de vous, mais il re-
» tient sa foudre : il vous punit, mais
» il vous punit en Père; sa sévérité est
» mêlée de douceur. Voyez, en effet,
» les ressources qu'il vous ménage au
» milieu des disgraces qu'il vous en-
» voye. Le fer ennemi ne pourra pas
» entamer vos frontières; l'amour de
» vos sujets vous offrira des vaisseaux
» & des trésors; deux frères, aussi cou-

» rageux que les *Machabées*, aussi
» zélés pour leur Patrie, rappelle-
» ront la victoire fugitive. Un jeune
» Prince fera revivre à la tête de nos
» armées, le grand nom de ses ayeux.
» Enfin, un Génie sublime & délicat,
» aussi versé dans la Politique que dans
» la Littérature, sçaura négocier avec
» honneur une paix nécessaire, &c ».
Disgraces domestiques de LOUIS XV,
& qui sont plus sensibles à son cœur :
il voit la mort impitoyable moissonner
en peu de jours autour de lui les per-
sonnes les plus chères : enfin, ce Prince
est frappé lui-même dans sa propre
personne. C'est par le tableau des dou-
leurs que LOUIS endure dans sa der-
nière maladie, & par les sentimens de
soumission & de pénitence dont il
étonne sa Cour, que l'Orateur ter-
mine cette Oraison funèbre, une des
plus vraies, des plus impartiales &
des plus éloquentes que j'aie lues. Les
morceaux que je ne vous ai pas cités
ne sont point inférieurs à ceux que j'ai
mis sous vos yeux; l'ouvrage entier
fait le plus grand honneur à M. l'Abbé
Coger,

toute espèce de ligne, & une nouvelle Théorie des Mines ; 1 volume in-8° de 300 pages, avec figures ; à Paris chez Ruault Libraire rue de la Harpe, Jombert le fils rue Dauphine, l'Esprit au Palais-Royal. L'Editeur dans une *Préface* assure qu'on trouvera dans ce Volume *quelques idées neuves* qui, pour la plus grande partie, appartiennent à Mrs *d'Antoni, Rhana* & *Bossolino.* Il faut laisser aux gens de l'Art le soin d'apprécier ces *idées.*

Catalogue des livres de la Bibliothèque de feu M. de Laleu, Secrétaire du Roi & Notaire à Paris ; un volume in-8° de 350 pages ; prix 2 livres 8 sols Broché ; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint-Jean-de-Beauvais.

Dictionnaire Portatif de l'Ecriture-Sainte, contenant l'Histoire, la Chronologie & la Topographie des Royaumes, Villes, Tribus, Rivières, &c, dont il est fait mention dans l'Histoire Sacrée, & l'état actuel de ces Contrées ; ouvrage nécessaire pour l'intelligence de l'Ecriture-Sainte ; par le R. P. Colome Barnabite ; un gros Volume in-8°. de plus de 600

pages ; prix 6 livres Broché ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais. J'ai parlé de ce bon livre, qui d'abord a paru sous le titre de *Notice de l'Ecriture-Sainte.*

La Bibliothéque Bleue, entièrement refondue & considérablement augmentée. N° I & II. Brochures in-8° d'environ 80 pages chacune ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais. Vous connoissez, Monsieur, la Collection de Brochures qu'on étale sur les Quais, qui, depuis plus de deux cens ans, font l'amusement du peuple, & qu'on appelle *Bibliothéque Bleue*, à cause de leur modeste couverture de papier bleu. Un homme de Lettres a formé le projet de refaire tous ces anciens Romans vulgaires qui ont eu & qui ont encore tant de célébrité ; ils sont écrits aujourd'hui d'un style si barbare qu'il est difficile de les entendre. L'auteur ne s'est pas contenté d'en rajeunir la diction ; il a tâché de les rendre dignes de toutes sortes de Lecteurs, en les refondant entièrement, & même en y ajoûtant

des ſituations & des épiſodes. Ce ſont de vieux tableaux qu'il a non-ſeulement raccommodés après les avoir bien lavés, mais à pluſieurs deſquels il a mis des fonds. Le Nº I contient l'*Hiſtoire de Pierre de Provence & de la Belle Maguelonne*; le ſecond Nº préſente l'*Hiſtoire de Robert le Diable Duc de Normandie*. En vérité, Monſieur, liſez-les ſans prévention, & vous conviendrez qu'il y a dans ces anciennes Hiſtoires plus d'imagination & d'intérêt que dans la plûpart de nos Romans modernes. Chaque Nº eſt orné d'une Gravûre.

Traité des Uſemens Ruraux de Baſſe-Bretagne où l'on parle de tout ce qui peut favoriſer les progrès de l'Agriculture; préſenté aux Etats de la Province par M. Girard, Avocat à Quimper. Première partie; un volume in-8º petit format de plus de 300 pages; prix 2 liv. 8 ſols. *A Quimper chez Marin Blot, ſeul Imprimeur-Libraire.* Cet ouvrage, très-bien fait dans ſon genre, ne mérite pas ſeulement d'être lû & médité dans la Province qu'il doit intéreſſer particu-

ièrement ; il est digne de l'attention de outes les Sociétés d'Agriculture du Royaume, parce que c'est moins un Traité de Jurisprudence locale qu'un Essai Politique général sur les moyens d'améliorer les terres & d'augmenter leur produit.

Direction Spirituelle pour s'occuper saintement avec Dieu ; à l'usage des Novices de l'Ordre de Notre Dame du Mont-Carmel. Nouvelle édition dédiée à MADAME LOUISE DE FRANCE, Prieure des Carmélites de Saint-Denis ; un volume in-12 petit format de près de 300 pages ; à Paris chez Lottin l'aîné & Eugéne Onfroy Libraires rue Saint-Jacques.

Manuel Militaire, ou l'Art de Vaincre par l'Epée ; dédié à Messieurs les Gardes-du-Corps du Roi de la Compagnie de Noailles ; par M. C. Navarre, Maître d'Armes de la première Compagnie de la Maison du Roi ; Brochure in-12, petit format de 136 pages ; à Paris chez les Libraires du Palais Royal & du Quai de Gêvres, & à Versailles chez les Libraires de la Gallerie des Princes.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6 Mai 1775.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME

DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1775.

Fautes à Corriger.

Dans le N° 33 de 1774, ou Tome VII, page 158, ligne 24, *transcrire quelques phrases*, lisez *travestir quelques phrases.*

Dans le N° I ou Tome I de 1775 page 63, ligne 7, *Epître aux Mages*, lisez *Epître aux Muses.*

Fin de la Table des Matières de ce premier Volume de l'année Littéraire 1775.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.
ANNÉE M. DCC. LXXV.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marſeille, & des Arcades de Rome.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au deſſus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXV.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Dom PÈDRE, *Roi de Castille, Tragédie ; & autres Pièces ; par M. de Voltaire. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés, in-8° de 148 pages.*

IL faut que M. *de Voltaire* soit bien possédé du Démon de la Dramaturgie ! Ses amis mêmes ont beau faire le plus froid accueil aux ouvrages de ce genre qu'il multiplie tous les jours ; les Comédiens, qui pourtant lui sont dévoués, ont beau se refuser à la représentation de ces informes écrits : rien ne peut guérir son incurable manie. Il se livre à ce sujet un singulier combat entre lui & le Public. Il semble qu'il ait pris à tâche de faire oublier cinq

ou six bonnes Pièces par une foule de mauvaises, & qu'il n'en puisse venir à bout. Tant qu'il y aura des Imprimeurs & qu'un souffle de vie animera M. *de Voltaire*, nous pouvons compter tous les ans sur deux ou trois avortons, soit tragiques, soit comiques de sa façon. *Le Droit du Seigneur*, *Socrate*, *Zulime*, *la Femme qui a raison*, *les Scythes*, *Charlot*, *les Guèbres*, *les Pélopides*, *le Dépositaire*, *les Loix de Minos*, *M. de Fintac*, *&c*, *&c* : quelles Pièces! Quel Théâtre! Et qu'on se figure la réputation que se feroit un Ecrivain qui n'auroit produit que ces chefs-d'œuvre! Voyons, Monsieur, si la Tragédie qui paroît aujourd'hui mérite de leur être associée. Le sujet est le même que celui de *Pierre le Cruel* de feu M. *de Belloy* qui fut donné sans succès, il y a quelques années. Ce *Pierre le Cruel* ou *Dom Pèdre* est le héros de la Tragédie de M. *de Voltaire* qui, préliminairement, a entrepris de réhabiliter sa mémoire dans un *Discours Historique & Critique* très-légèrement écrit, selon sa coutume. Les présomptions dont il fait usage, pa-

roîtront bien foibles, pour ne pas dire ridicules, à la plûpart des Lecteurs. Il croit ce Prince innocent parce que le Pape donna une Bulle contre lui, & que la plûpart des Historiens prennent parti contre les Rois malheureux. Ne voilà-t-il pas des preuves bien victorieuses ! Je ne prétends justifier ni le droit ni la conduite de *Henri de Transtamare*, dont la naissance étoit illégitime. Mais il y a des faits certains, & qui jusqu'à présent n'ont jamais été contredits. *Pierre* répandoit à grands flots le sang de ses sujets ; il avoit fait mourir la maîtresse de son père, massacré *Fédéric*, l'un de ses frères qui étoit Grand-Maître de Saint-Jacques, attenté souvent à la vie des quatre autres. Il avoit achevé de se rendre odieux par la mort violente de *Blanche de Bourbon* sœur de la femme de *Charles V*, qu'il empoisonna, afin de se livrer à l'amour qu'il avoit pour *Marie de Padille*, avec laquelle il entretenoit un adultère public : (*Mézeray*, t. 4, p. 144. *Daniel*, t. 4, pag. 107. *Abrégé Chronologique* du Président *Hénault*, pag. 334 de l'Edition

in-8°. M. *de Voltaire* demande pourquoi on donna à Dom *Pèdre* le nom de *Cruel*. Ce font tous les crimes que je viens de détailler qui le lui méritèrent ; ils furent commis à la face de l'Europe. Ce font ces mêmes crimes qui foulevèrent contre lui tous fes fujets, & qui provoquèrent la vengeance de *Charles*. Le Roi de France & les Caftillans préférèrent *Henri*, qui étoit bâtard, à *Pierre*, dont les droits fans doute étoient inconteftables, mais qui, plus inconteftablement encore, étoit un tyran ; & il n'y a point de tyran légitime.

Quoiqu'il en foit, ce Dom *Pèdre* joue le beau rôle dans la nouvelle Tragédie. Au premier Acte, *Henri de Tranftamare* s'entretient avec *Almède*, Officier qu'il a envoyé à la Cour de France, des fecours qu'il en doit attendre, & de l'efpérance qu'il a d'obtenir la main de *Léonore de la Cerda*, défignée fon époufe par fon père, & qui, par fa naiffance, doit lui donner des droits au Trône. Mais cette *Léonore* aime Dom *Pèdre*, & vient propofer à *Henri* de fe dérober à fon reffentiment : celui-ci lui répond

que c'est plutôt Dom *Pèdre* lui-même qui peut avoir besoin de sa clémence. Personne ne sçait encore que ce Prince doit épouser *Léonore*, qui raconte à sa confidente les inquiétudes dont elle est agitée à la veille d'un si grand évènement. Elle demande ensuite une grace au Roi, celle de pardonner à son frère. Cette demande jette de l'ombrage dans l'esprit de *Pèdre* qui ne sçait s'il ne doit pas soupçonner *Léonore* elle-même de trahison.

ACTE II. *Henri* réclame tous ses droits sur *Léonore*. Dom *Pèdre* survient & lui défend de penser davantage à elle. Les deux frères mettent l'épée à la main. *Léonore* se jette entr'eux; on les sépare. Le Sénat, les Grands, tout est déclaré contre Dom *Pèdre*. Un de ses courtisans lui propose de dissimuler; il rejette ce conseil. On vient lui annoncer que le Sénat l'attend pour y lire l'Edit que son frère a préparé. Cette nouvelle le met en fureur; il ordonne qu'on arrête son frère au milieu du Sénat, ainsi que ses plus zélés partisans.

ACTE III. *Henri* est entre les mains du Roi ; ses troupes sont dans la ville : tout le peuple est en armes ; *Léonore*, qui doit être couronnée ce jour-là même, demande à Dom *Pèdre* la grace du Prince son frère : Il est prêt à l'accorder ; mais *Henri* la refuse, &, dans l'instant même, on annonce l'arrivée de *Duguesclin*.

ACTE IV. Cet Acte n'a que deux scènes. Dans la première, le confident de Dom *Pèdre* déclame contre les François qui viennent donner des loix à son Maître : celui-ci fait réflexion qu'il pourroit facilement se défaire de leur Ambassadeur, mais qu'il respecte le droit des Nations. Il donne des ordres pour la bataille. La seconde scène se passe dans le Sénat. *Duguesclin* y vient signifier les intentions du Roi de France. Il prescrit à Dom *Pèdre* de rendre à son frère *Léonore* & les biens que son père lui a laissés ; Dom *Pèdre* préfère de remettre au sort des armes la décision de cette grande querelle.

ACTE V. *Léonore* est dans l'incertitude, tandis que la bataille se livre. Un courtisan de Dom *Pèdre* vient lui

apprendre que *Duguesclin* a remporté la victoire, que Dom *Pèdre* a été fait prisonnier, que *Henri*, ne pouvant se contenir à sa vûe, s'est jetté sur son frère, & l'a étendu mort sur le sable. A peine ce récit est-il achevé, que ce barbare paroît aux yeux de l'infortunée *Léonore*, & lui propose encore de l'épouser ; elle répond qu'elle a un autre parti à prendre : elle se tue. *Duguesclin* reproche à *Henri* les horreurs dont il vient de se rendre coupable.

Cette courte analyse, Monsieur, suffit pour vous convaincre que la Tragédie de Dom *Pèdre* n'est qu'une très-foible esquisse. A l'exception du pardon que *Léonore* veut faire accorder à *Henri* & de la résolution qu'elle prend de se tuer à la fin, résolution si commune à toutes les héroïnes tragiques, l'auteur, dans tout le cours de son ouvrage, s'est conformé scrupuleusement à la marche historique. C'est *Duguesclin* qui arrive, qui signifie les ordres de son Maître, donne la bataille, est vainqueur, & met *Henri* sur le Trône de la Castille,

c'eſt un
prudent
épouſer
frère. Il
raiſonnab
qui va
mour de
Voltaire
même a
paſſion
joue pas
Le ſuj
près cel
préfére
de la pre
dernière
de M.
d'*Etabli*
l'énergie

les esprits. Mais Dom *Pèdre* n'en produit aucune; rien n'est intrigué, rien n'est développé; la plûpart des scènes sont vuides & séches. Ce ne sont point les personnages qui amènent les événemens; ce sont, au contraire, les événemens qui entraînent les personnages. Aussi est-on indifférent pour tous les Acteurs, & le dénoûment, ainsi que le reste de la Pièce, ne fait naître dans l'ame du Lecteur ni admiration, ni terreur, ni pitié. Ajoûtez à tout cela que le crime est triomphant dans cette prétendue Tragédie, & que, par conséquent, il n'y a pas même l'apparence d'utilité morale.

Quant au style, il est, en général, lâche, négligé, peu tragique. Il n'y a cependant pas un si grand nombre de Vers ridicules que dans le *Dépositaire* & les *Pélopides*. Pour éviter tout soupçon de partialité, je vous citerai ou vous indiquerai quelques-uns de ces mauvais Vers, & un ou deux des meilleurs morceaux de la Pièce. L'auteur en parlant de *Charles V*, s'exprime ainsi:

Charle, est le seul puissant, &, *d'un esprit tranquille*,
Ebranlant à son gré tous les autres Etats,
Il triomphe à Paris *sans employer son bras.*
Voyez de vos rivaux la fatale industrie
Tromper l'Europe entière & *croire armer les Cieux....*

A ce point as-tu sçû captiver
Un cœur si détrompé, *si las de tant de chaînes,*
Dont le poids trop chéri fit ma honte & mes peines....

Vos soldats sont *postés dans la ville sanglante,*
Cet avenir, caché si loin de notre vue,
Nous console bien peu, quand le présent nous tue....

De l'estrade des Grands descendant au vulgaire,
Le mensonge sans frein, sans pudeur, *sans raison,*
S'accroît de bouche en bouche & s'enfle de poison.
Le généreux vainqueur du *Héros d'Angleterre,*
Du vainqueur de deux Rois *qui meurt, & qui gémit,*
Après tant de combats, d'expirer dans son lit, &c.

Il est à remarquer que M. *de Voltaire*, dans cette Pièce, paroît avoir abandonné le systême qu'il a soutenu dans différentes Dissertations où il prétend

que l'ironie eſt une figure qui ne convient point à la Tragédie. Il l'employe ſouvent dans Dom *Pèdre*. Par exemple, ce Prince dit à ſon frère d'attendre le prix de ſes attentats : l'autre lui répond par cette raillerie amère :

Sire, j'attends beaucoup de la clémence auguſte
Du frère le plus tendre & du Roi le plus juſte.

Dom *Pèdre*, quelques ſcènes plus bas, tourne en ridicule la gravité des Sénateurs Caſtillans.

Etonnons par ce coup *ces graves téméraires*,
Qui détruiſent l'Eſpagne & s'en diſent les Pères.

Le même Dom *Pèdre* dit encore au ſujet de *Dugueſclin* :

Quoi, lorſqu'il faut combattre, un François veut parler !

Et *Tranſtamare*, en propoſant à *Léonore* de l'épouſer après la victoire :

Vous avez tant changé dans ce jour mémorable,
Qu'un changement de plus ne vous rend point coupable.

A la fin de la troiſième ſcène du ſecond Acte, lorſque *Léonore* empêche les deux

frères d'en venir aux mains, & que Dom *Pèdre* se plaint qu'elle paroisse le confondre avec *Henri*, il y a un morceau plein de chaleur dans la bouche de cette Princesse. Vous aimerez encore assez la réponse de Dom *Pèdre* à un de ses courtisans, qui lui reproche de n'avoir repoussé que par le mépris les bruits calomnieux répandus contre sa personne.

Ah! dure iniquité des jugemens humains!
Fantômes élevés par des caprices vains!
J'ai dédaigné toujours votre vile fumée;
Je foule aux pieds l'erreur qui fait la renommée.
On ne m'a vu jamais fatiguer mes esprits
A chercher un suffrage à Rome ou dans Paris.
J'ai vaincu, j'ai bravé la rumeur populaire;
Je ne me sens point né pour flatter le vulgaire.
Ou tombons, ou regnons. L'heureux est respecté:
Le vainqueur devient cher à la postérité,
Et les infortunés sont condamnés par elle.
Rome, de Transtamare embrasse la querelle;
Rome sera pour moi quand j'aurai combattu;
Quand on verra ce traître, à mes pieds abattu.

Me rendre en expirant ma puiſſance uſurpée.
Je ne veux plus de droits que ceux de mon épée.

Mais ce qu'il y a de meilleur dans cette Pièce eſt une tirade de la dernière ſcène. *Tranſtamare*, voyant que *Léonore* s'eſt tuée elle-même, s'écrie : *où ſuis-je, & qu'ai-je fait ?* *Dugueſclin* répond :

Deux crimes que le ciel
Auroit dû prévenir d'un ſupplice éternel.
Enfin vous regnerez, barbare que vous êtes,
Vous jouirez en paix des *horreurs que vous faites* ;
Vous aurez des flatteurs à vous plaire aſſidus,
Des ſuppots du menſonge à vos ordres vendus,
Qui tous, diſſimulant une action ſi noire,
Se déshonoreront pour ſauver votre gloire.
Moi, qui n'ai jamais ſçu ni feindre ni plier,
Je vous dégrade ici du rang de Chevalier :
Vous en êtes indigne ; & ce coup déteſtable
Envers l'Honneur & moi vous a fait trop coupable.
Tyran, ſongez-vous bien qu'un frère infortuné,
Aſſaſſiné par vous, vous avoit pardonné !

Je retourne à Paris faire rougir mon maître
Qui vous a protégé, ne pouvant vous connoître :
Et je vous punirois, si j'osois prévenir
Les ordres de mon Roi, *qu'il me faut obtenir ;*
Si je pouvois *agir par ma propre conduite*,
Si je livrois mon cœur au couroux qu'il l'irrite....
Puisse Dieu, par pitié pour vos tristes sujets,
Vous donner des remords égaux à vos forfaits !
Puissiez-vous expier le sang de votre frère !
Mais, puisque vous regnez, mon cœur en désespère.

Les horreurs que vous faites, *agir par ma propre conduite*, &c, ne sont point du style noble & convenable à la Tragédie : mais il y a de grandes beautés dans ce morceau, & le dernier Vers sur-tout est d'un sens admirable.

Cette Tragédie est accompagnée d'opuscules en Vers & en Prose. Le premier est une *Epître Dédicatoire à M. d'Alembert*, où tous les amis communs de M. *de Voltaire* & plusieurs personnes constituées en dignité trouvent chacun un petit mot d'éloge. La

ie en eſt fort longue ; elle l'eſt
qu'autant que celle du Poëme
ontenoy. Cette *Epître Dédicatoire*
duit à dire : » Je ne fais cas que de
probation de Mrs *d'Alembert*, *de*
idorcet, *Marmontel*, *Thomas*,
int-Lambert, *Arnault*, *Suart*, *de*
Harpe, &c, &c ; & le ſuffrage de
ıs les autres m'eſt fort indiffé-
it ». Mrs *Greſſet*, de *Pompignan*,
ſeau de Genève, ne ſont point inſ-
ſur cette liſte ſi glorieuſe & ſi équi-
; ce qui doit conſoler les autres
mes de mérite & de goût qui ſe
vent envelopés dans cette inju-
e proſcription. Mais une choſe qui
étonnera bien davantage, c'eſt le
chement de M. *de Voltaire* pour la
e théâtrale. Il en eſt ſi fort revenu,
mépriſe à un tel point, qu'il dé-
ici ſolemnellement *qu'il aime-*
mieux le ſeul ſuffrage de l'auteur
Mélanie, *que de ſe voir applaudi un*
de ſuite au Théâtre.
près la Tragédie de Dom *Pèdre*,
trouverez un *Eloge Hiſtorique*
Raiſon, *prononcé dans une Aca-*
e de Province, par un prétendu

M. *de Chambon*. Ce M. *de Chambon* eſt encore M. *de Voltaire*. Je vous ai rendu compte il y a quelques années d'un *Voyage de la Raiſon*, Brochure de M. *de Caraccioli*. Cet éloge eſt fait à peu-près ſur le même plan; mais on y reconnoît toute l'enluminure, tous les jeux de mots, toutes les caprioles de M. *de Voltaire*. Voici le commencement qui vous mettra au fait. » Meſſieurs, *Eraſme* » fit, au ſeizième ſiècle, l'Eloge de la » Folie. Vous m'ordonnez de vous » faire l'Eloge de la Raiſon. Cette » Raiſon n'eſt fêtée en effet tout au » plus que deux cens ans après ſon » Ennemie, ſouvent beaucoup plus » tard; & il y a des Nations chez leſ» quelles on ne l'a point encore vue. » Elle étoit ſi inconnue chez nous du » temps des Druides, qu'elle n'avoit » pas même de nom dans notre lan» gue. *Céſar* ne l'apporta ni en Suiſſe, » ni à Autun, ni à Paris, qui n'étoit » alors qu'un hameau de pêcheurs; » & lui-même ne la connut guères. Il » avoit tant de grandes qualités, que » la Raiſon ne put trouver de place

» dans la foule. Ce magnanime insensé
» sortit de notre pays dévasté pour
» aller dévaster le sien, & pour se faire
» donner vingt-trois coups de poi-
» gnard par vingt-trois autres illustres
» enragés qui ne le valoient pas à beau-
» coup près. Le Sicambre *Clodvich* ou
» *Clovis*, vint environ, cinq cens an-
» nées après, exterminer une par-
» tie de notre Nation, & subjuguer
» l'autre. On n'entendit parler de Rai-
» son ni dans son armée, ni dans nos
» malheureux petits villages, si ce
» n'est de la Raison du plus fort. Nous
» croupîmes long-temps dans cette
» horrible & avilissante barbarie. Les
» Croisades ne nous en tirèrent pas.
» Ce fut à la fois la folie la plus uni-
» verselle, la plus atroce, la plus ri-
» dicule & la plus malheureuse. Une
» autre folie, non moins horrible,
» qui se disoit non moins sacrée, &
» qui extermina tant de gens de la
» Langue-de-oc & de la Langue-de-
» oueil, succéda à ces Croisades loin-
» taines. La Raison n'avoit garde de se
» trouver là. Alors la Politique re-
» gnoit à Rome ; elle avoit pour Mi-

» niſtres ſes deux ſœurs, la Fourberie &
» l'Avarice. On voyoit l'Ignorance,
» le Fanatiſme, la Fureur, courir ſous
» ſes ordres dans l'Europe : la Pau-
» vreté les ſuivoit par-tout : la Raiſon
» ſe cachoit dans un puits avec la Vé-
» rité ſa fille. Perſonne ne ſçavoit où
» étoit ce puits ; & ſi l'on s'en étoit
» douté, on y ſeroit deſcendu pour
» égorger la fille & la mère », &c, &c.
Le reſte eſt à peu-près du même ton.
Il y a quelques détails agréables dans ce petit ouvrage ; mais, à force de vouloir faire rire, il arrive ſouvent à M. *de Voltaire* de grimacer, & cette continuité d'efforts pour être toujours plaiſant finit par fatiguer le Lecteur.

Les pièces de Vers qui terminent cette Brochure vous ſont connues : c'eſt *la Tactique* que vous avez vûe dans pluſieurs Recueils & le *Dialogue de Pegaze* que j'ai imprimé moi-même dans ces Feuilles. Il eſt vrai que les notes que j'y avois miſes étoient un peu différentes de celles que vous lirez dans l'Edition que je vous annonce. Ces notes nouvelles ſont des injures contre tous ceux qui ont eu la

présomption de faire remarquer les taches de l'Astre de Fernex, & vous pensez bien que je n'y suis point oublié.

Je suis, &c.

A Paris, ce 8 Mai 1775.

LETTRE II.

Voyage en Sicile & à Malte, traduit de l'Anglois de M. BRYDONE, F. R. S. Par M. de Meunier; 2 vol. in-8°; à Paris chez Pissot Libraire Quai des Augustins; & chez Pankoucke, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

CE *Voyage*, Monsieur, mérite d'autant plus d'être accueilli, que nous avons très-peu de Mémoires sur l'état de la Sicile, sur les curiosités naturelles qu'elle renferme, sur le génie, les mœurs & le caractère de ses habitans. Les Etrangers qu'attire l'Italie ne vont pas ordinairement au-delà de Naples, soit que la nécessité de s'embarquer les arrête, soit qu'ils redou-

tent les gorges & les montagnes de la Calabre, pays barbare, infesté de brigands, & où l'on ne trouve ni chemins ni hôtelleries. La Sicile cependant mériteroit d'être mieux connue, & de devenir le terme de tous les voyages d'Italie.

M. *Brydone* donne à sa relation la forme épistolaire. Il s'embarque à Naples, il arrive à Messine; il va rendre, avec ses compagnons de voyage, une visite au Prince *de Villa-Franca*, Gouverneur de cette Ville, qui leur promet des Gardes pour les accompagner dans toutes les courses qu'ils se proposent de faire en Sicile. Il leur ajoûte qu'ils pouvoient compter entièrement sur ces Gardes, qui étoient des hommes d'un courage déterminé & d'une confiance mise à l'épreuve. » De quel ordre de gens, » écrit M. *Brydone* à son ami, pensez-vous que ces Gardes si estimés » soient composés? Des coquins les » plus insolens & les plus endurcis » qui soient peut-être sur la terre, & » qui, dans tout autre pays, auroient » été rompus vifs ou pendus. Mais ils

sont ici protégés publiquement, & chacun les respecte & les craint : c'est un des articles de la Police de Sicile. M. *Maëstre* (Vice-Consul des Anglois à Messine) m'a appris qu'on n'a jamais pu venir à bout d'extirper les Bandits dans la partie orientale de l'Isle, appellée *Val-Demoni* ; » qu'il y a autour de la montagne du » mont Etna un nombre infini de cavernes & de passages souterreins, » où il n'est pas possible aux troupes » de les poursuivre ; que d'ailleurs » le Prince de *Villa-Franca* s'en sert » dans l'occasion, parce qu'il connoît » leur intrépidité, qu'ils ne manquent » jamais de se venger d'une manière » terrible de ceux qui les ont offensés, » & que c'est le plan de politique le » plus sage de devenir leur protecteur » & leur patron déclaré. Tous ceux » qui jugent à propos de quitter leurs » montagnes & leurs forts, quand ce » ne seroit que pour un temps, sont » assûrés de trouver des encouragemens & de la protection à son service ; il leur accorde une confiance » sans bornes, & il ne leur est point

» encore arrivé d'en avoir fait un
» mauvais usage. Ils portent la livrée
» du Prince, & en outre une marque
» de leur ordre honorable de Ban-
» dits : ce qui inspire au peuple de la
» frayeur & du respect pour eux ».
Ces Bandits, ajoûte M. *Brydone*, sont,
à quelques égards, les personnes les
plus respectables de l'Isle, &, sur ce
qu'ils appellent leur point d'honneur,
ils ont des idées très-singulières &
très-élevées. Quelque criminels qu'ils
puissent être par rapport à la so-
ciété en général, ils sont cependant
d'une fidélité inébranlable entr'eux,
ainsi qu'envers toutes les personnes
auxquelles ils se sont une fois atta-
chés. Les Magistrats sont forcés de les
protéger, parce que ces gens sont si
vindicatifs, que tout homme qui
leur auroit donné, même depuis long-
temps, quelque sujet de plainte, se-
roit sûr d'être assassiné. D'un autre
côté, il n'est jamais arrivé que ceux
qui se sont mis sous leur protection
ou qui leur ont montré quelque con-
fiance, aient eu lieu de s'en plaindre
en aucune manière. Ils regardent
comme

comme sacrées les personnes de ceux qu'ils accompagnent, &, dans le besoin, ils exposeroient leur vie pour les défendre. Aussi les voyageurs en louent ordinairement deux de Ville en Ville ; moyen sûr de traverser le pays sans rien craindre. Pour faire mieux connoître le caractère de ces Bandits, M. *Brydone* rapporte deux histoires, arrivées peu de jours avant qu'il abordât en Sicile. On trouva un certain nombre d'habitans qui creusoient dans un endroit, où l'on supposoit que quelque trésor avoit été caché du temps de la Peste. Comme ces fouilles avoient été défendues sous les peines les plus sévères, on les mit sur le champ en prison ; on s'attendoit à les voir traiter sans miséricorde. Mais, heureusement pour les autres, un de ces coupables étoit de la confrérie des Bandits. Il écrivit sur le champ au Prince de *Villa-Franca*, lequel employa en leur faveur des raisons si puissantes qu'on leur rendit à tous la liberté. Ce fait peut montrer quelle influence les Bandits ont sur la puissance civile. L'autre Anec-

dote donnera une idée de la férocité de ces brigands & de l'horrible mêlange de vice & de vertu, (si l'on peut l'appeller ainsi) qui semble diriger leurs actions. Ces Bandits ont coutume d'emprunter de l'argent aux gens de la campagne, qui n'osent jamais leur en refuser, &, lorsqu'ils promettent de le rendre, on les a toujours trouvés ponctuels sur le temps & sur la somme : ils iroient plutôt voler & assassiner que de manquer à leurs promesses. Ils se trouvent souvent obligés de prendre ce dernier parti, seulement, à ce qu'ils disent, pour remplir leurs engagemens & sauver leur honneur. Il est arrivé que le frère d'un de ces Bandits héroïques ne sçachant où trouver de l'argent dont il avoit besoin, résolut de se servir du nom & de l'autorité de son frère ; expédient qu'il croyoit ne pouvoir être découvert. Il alla chez un Prêtre de la campagne, lui dit que son frère avoit besoin de vingt ducats, & qu'il le prioit de les lui prêter sur le champ. Le Prêtre l'assura qu'il n'avoit pas en ce moment une si grosse somme ;

mais que, s'il vouloit revenir dans quelques jours, il la lui remettroit. Le voleur lui répliqua qu'il craignoit de retourner auprès de son frère avec cette réponse, & conseilla au pauvre Ecclésiastique d'éviter la rencontre de ce frère redoutable ; qu'autrement il ne répondoit pas de ce qui pourroit en arriver. Le lendemain de cette supercherie, le Prêtre & le Bandit se rencontrent dans un chemin étroit : le premier se courbe respectueusement, & en tremblant à mesure que le second approche ; enfin, il se jette à ses genoux pour lui demander pardon. Le Bandit, étonné de ce procédé, lui en demande la raison. Le Prêtre demi-mort lui répond : eh ! *il danaro, il danaro... l'argent, l'argent... mais envoyez votre frère demain, & je le lui donnerai.* Le généreux Bandit l'assura qu'il rougiroit d'enlever l'argent d'un pauvre Prêtre, & que, si quelqu'un de ses frères avoit été assez vil pour faire une pareille demande, il pensoit, lui, bien différemment, & qu'il étoit prêt au contraire à lui avancer cette somme. Le Prêtre, ras-

ſuré, l'inſtruiſit alors de la viſite qu'il avoit reçue la veille, proteſtant que, s'il avoit eu cet argent, il l'auroit donné ſans héſiter : » Fort bien, dit » le Bandit, mais je vous ferai con» » noître qui des deux il faut croire, » de mon frère ou de moi ; ſuivez» » moi juſqu'à ſa maiſon qui n'eſt éloi» » gnée que de quelques milles ». En arrivant à la porte, le Bandit appella ſon frère, qui ſe préſenta ſur le champ, ne ſoupçonnant pas qu'il fût découvert ; mais, dès qu'il apperçut le Prêtre, il ſe mit à faire des excuſes ſur ſa conduite. Le Bandit lui dit qu'il ne vouloit point d'excuſe, & qu'il vouloit ſeulement ſçavoir s'il étoit allé effectivement emprunter en ſon nom de l'argent à ce Prêtre. Lorſque le frère en eut fait l'aveu, le voleur banda ſon fuſil avec tout le ſang froid poſſible, & l'étendit roide mort. Enſuite ſe retournant vers le Prêtre effrayé, il lui dit : *croyez-vous maintenant que j'aie eu la moindre intention de vous voler ?*

L'auteur, au ſortir de Meſſine, prit la route de Taurominum pour ſe ren-

dre à Catane. Cette ville eſt regardée comme une des plus anciennes de l'Iſle, & même de la terre. Les Légendes du pays diſent qu'elle fut fondée par les Cyclopes ou les Géans de l'Etna, qu'on ſuppoſe avoir été les premiers habitans de la Sicile, après le déluge. Son ancien nom étoit *Catetna* ou *ville de l'Etna*. L'auteur profita de ſon ſéjour dans cette ville pour gravir juſqu'au ſommet de ce redoutable Volcan. Mais, avant d'en donner la deſcription, il fait connoître le caractère des Siliciens qui habitent ſur cette montagne & ſes environs. » Nous avons, dit-il, trouvé » parmi eux un degré de férocité & de » vie ſauvage, que je n'ai remarqué » nulle part ailleurs. J'eus beaucoup » de peine à leur perſuader que nous » ne venions pas chercher des tréſors » cachés, dont ils croient qu'il y a un » grand nombre à Montpelieri ; & » lorſque j'allai à cette montagne, ils » étoient convaincus que ce ſeul mo» tif m'y conduiſoit. Deux d'entr'eux » me ſuivirent, & examinèrent at» tentivement toutes nos démarches ;

» &, lorſqu'ils me voyoient ramaſſer
» quelque morceau de lave ou de
» pierre-ponce, ils s'approchoient
» en courant, s'imaginant que c'é-
» toit quelque choſe de précieux; &
» quand ils reconnoiſſoient que ce
» n'étoit que des débris de pierres
» & que je les mettois dans ma poche,
» ils pouſſoient de grands éclats de
» rire, en ſe parlant les uns aux au-
» tres dans leur jargon de montagne,
» qui eſt inintelligible, même aux Ita-
» liens. Cependant, comme la plûpart
» parlent Italien, aſſez bien pour être
» entendus, ils me demandèrent ce
» que je voulois faire de ces frag-
» mens de lave; je leur dis qu'ils étoient
» d'un grand prix dans notre pays;
» qu'on y connoiſſoit une méthode
» de les convertir en or. Cette nou-
» velle parut les ſurprendre extrême-
» ment, & ils ſe reparlèrent de nou-
» veau dans leur patois. Je remarquai
» à la fin qu'ils ne me croyoient pas;
» & l'un d'eux me dit que, ſi cela
» étoit vrai, je n'aurois pas été ſi em-
» preſſé à le leur révéler. Mais, ajouta-
» t-il, s'il en eſt ainſi, nous vous

» rendrons à jamais des ſervices, ſi
» vous voulez nous apprendre ce
» ſecret ; car nous ſerons alors le peu-
» ple le plus riche de la terre. Je l'aſ-
» ſurai que je ne le poſſédois pas, &
» qu'il n'étoit encore connu que de
» très-peu de perſonnes. Ils furent auſſi
» fort étonnés quand je ſortis de ma
» poche une aiguille aimantée & un
» petit électromêtre, que j'avois pré-
» paré à Catane pour examiner l'état
» électrique de l'air. En retournant à
» Nicoloſi, d'où j'étois parti, trois
» ou quatre habitans avec leurs fem-
» mes vinrent nous joindre. Je com-
» mençai à craindre un peu plus pour
» moi, & j'eus peur qu'ils ne perſiſ-
» taſſent à vouloir que je leur appriſſe
» mon grand ſecret. Je pris mes mor-
» ceaux de lave, & je leur dis qu'ils
» étoient à leur ſervice ; mais ils les
» refuſèrent, en répondant que j'é-
» tois le maître de l'emporter toute,
» puiſqu'elle avoit ruiné le plus beau
» pays de la Sicile. L'un d'eux prenant
» alors avec les autres un ton magiſ-
» tral & de ſupériorité, les fit placer
» en cercle autour de lui, & ſe mit à

» m'interroger avec beaucoup de sang » froid & de gravité. J'avois peine à » m'empêcher de rire ; mais, comme » j'étois seul au milieu de ces hom» mes à moitié sauvages, & à quel» que distance du village, je craignis » de les offenser. Il voulut que je lui » répondisse, d'une manière vraie & » précise, quelles étoient réellement » les raisons qui nous avoient engagés » à faire un voyage si fatiguant & si » désagréable ? Je lui jurai, sur mon » honneur, que nous n'en avions point » d'autre que la curiosité d'examiner » le mont Etna : surquoi ils se dirent » les uns aux autres en riant : *un bel* » *ragione questo, non è verò ; voilà une* » *belle raison ; cela n'est pas vrai.* Mon » interrogateur me demanda alors de » quel pays nous étions : je lui dis que » nous étions Anglois. *E dove è loro* » *paese*, ajouta-t-il ; (*où est ce pays ?*) » Je luis dis qu'il étoit fort loin d'ici, » de l'autre côté du monde : *e Credono* » *in Christo quelli Inglesi*, continua-t-il ; » *croient-ils en J. C. ces Anglois ?*) Je » répondis en riant qu'oui. *Ah !* dit-il » en branlant la tête, *mi pare che non*

» *credono troppo;* (*il me semble qu'ils*
» *n'y croient pas trop.*) L'un de la com-
» pagnie remarqua alors qu'il avoit en-
» tendu parler de quelques Anglois
» qui, à différens temps, étoient ve-
» nus visiter le mont Etna, sans que
» jamais on pût en deviner les mo-
» tifs, mais qu'il se rappelloit très-
» bien d'avoir ouï dire à quelques-
» uns de leurs vieillards que les An-
» glois avoient une Reine enterrée
» dans la montagne depuis un grand
» nombre d'années, & qu'on suppo-
» soit que, par dévotion ou par respect
» pour sa mémoire, ils venoient lui
» rendre ces visites. Je l'assurai que les
» Anglois n'avoient pas beaucoup
» d'égards pour leurs Reines pendant
» leur vie, & qu'après leur mort ils ne
» s'en embarassoient en aucune maniè-
» re. Cependant, comme tous les autres
» confirmoient son témoignage, je
» crus qu'il ne falloit pas les contre-
» dire : mais j'étois très-curieux de
» sçavoir qui pouvoit être cette Reine.
» Ils dirent que je la connoissois mieux
» qu'eux, en ajoûtant pourtant qu'elle
» s'appelloit *Anne*. Je ne pouvois pas

» concevoir pourquoi il étoit ici quef-
» tion de la Reine *Anne*, lorfque l'un
» d'eux m'éclaira fur cette matière,
» en difant qu'elle étoit femme d'un
» Roi qui avoit été Chrétien, qu'elle
» le rendit hérétique, & qu'elle a été
» condamnée pour cela à brûler éter-
» nellement dans l'Etna ; en un mot,
» je reçonnus qu'il s'agiffoit de la pau-
» vre *Anne de Boulen*. Dès que j'eus
» prononcé ce nom : *fi fignor*, s'écria-
» t-il, *l'ifteffa*, *l'ifteffa*, *la conofce me-*
» *glio che noi : oui*, *Monfieur*, *c'eft*
» *elle-même*, *vous la connoiffez mieux*
» *que nous*. Je lui demandai fi fon mari
» y étoit auffi, puifqu'il méritoit ce
» fupplice bien mieux qu'elle ? *Sicurò*,
» dit-il, *affurément*, ainfi que tous
» fes fujets hérétiques ; & fi vous êtes
» de ce nombre, vous n'avez pas be-
» foin d'être en peine d'y aller ; vous
» êtes sûr de les y trouver un jour.
» Je le remerciai, & j'allai rejoindre
» notre compagnie, après m'être fort
amufé de cette converfation ».

La defcription que donne le voya-
geur Anglois du mont Etna eft un
des meilleurs morceaux de fon ou-

vrage; il faut le lire en entier, si l'on veut se former une idée complette de ce redoutable Volcan. Je me contenterai d'extraire quelques-unes des observations de M. *Brydone*. Toute la montagne de l'Etna est divisée en trois régions distinctes, appellées *la regione culta*, *la région fertile*; *la regione sylvosa*, *la région des bois*; *la regione deserta*, *la région stérile*. Elles sont toutes trois aussi différentes par le climat & les productions, que les trois zones de la terre. La première région environne le pied de la montagne, & forme de tous côtés le pays le plus fertile du monde, jusqu'à la hauteur d'environ quatorze ou quinze milles où commence la région des bois. Toute cette première région est une étendue immense de lave, qui, après un grand nombre de siècles, s'est enfin convertie en un sol très-riche. Ses fruits, ses figues en particulier, passent pour les plus beaux & les plus délicats de la Sicile. La région des bois de l'Etna occupe un espace d'environ huit à neuf milles de hauteur; elle forme tout au tour de la mon-

tagne une zone ou ceinture du plus beau verd qu'il ſoit poſſible d'imaginer. » Dès que nous fûmes entrés, » dit l'auteur, dans ces forêts déli» cieuſes, nous nous crûmes tranſ» portés dans un autre monde. L'air » qui auparavant étoit brûlant, étoit » alors frais & rafraîchiſſant, & tou» tes les routes étoient embaumées de » mille parfums qu'exhaloient les ri» ches plantes aromatiques dont le » terrein eſt couvert. La plus grande » partie de cette région offre réelle» ment les lieux les plus enchanteurs » de la terre ». La région déſerte eſt marquée par une zone de neige & de glace qui s'étend à la diſtance d'environ huit milles ; au milieu de cette zone, le grand cratère de la montagne élève ſa tête enflammée. Ce cratère eſt un cercle d'environ trois milles & demi de circonférence ; il va en pente de chaque côté, & forme une excavation qui reſſemble à un vaſte amphithéâtre. Il en ſort de pluſieurs endroits des nuages d'une fumée ſulfureuſe, qui, à l'inſtant où elle eſt portée hors du cratère, roule vers le

bas de la montagne comme un torrent. Le cratère est si chaud qu'il est très-dangereux, s'il n'est pas même impossible, d'y descendre. D'ailleurs, la fumée est très-incommode, &, en plusieurs endroits, la surface est si glissante qu'on a vu des hommes y tomber & payer leur témérité de leur vie.

» Nous examinâmes, dit M. *Brydone*, » ce gouffre effrayant, si célèbre dans » tous les âges, avec une espèce de » respect mêlé d'horreur, & nous ne » fûmes pas surpris qu'on l'ait regardé » comme le séjour des Damnés. Quand » on pense à l'immensité de sa pro- » fondeur, à l'étendue des antres & » des cavernes d'où sont sorties tant » de laves, à la force que doit avoir » le feu intérieur pour élever ces » laves à une si grande hauteur, les » soutenir en l'air, avec toutes les » circonstances terribles qui accom- » pagnent ces explosions ; au bouil- » lonnement de la matière, aux se- » cousses de la montagne, aux ro- » chers enflammés qu'elle vomit, &c : » il faut convenir que l'imagination, » dans ses plus grandes terreurs, doit

» à peine se former l'idée d'un Enfer
» plus redoutable ».

L'élévation du mont Etna n'a pas encore été jusqu'ici mesurée d'une manière exacte. *Kircher* prétend l'avoir trouvée de 4000 toises Françoises, hauteur plus considérable que celle d'aucune autre montagne connue de notre globe. Les Géomètres d'Italie sont encore plus absurdes : quelques-uns disent qu'il est élevé de huit milles, d'autres de six, d'autres de quatre. *Amici*, le dernier & le plus exact de ceux qui ont entrepris ce travail, suppose son élévation de trois mille deux cens soixante-quatre pas ; mais M. *Brydone* croit qu'il se trompe encore de beaucoup, & que la hauteur de l'Etna ne passe pas 12000 pieds, ou un peu plus de deux milles. La circonférence de sa base, selon les mesures du Chanoine *Recupero*, est de 183 milles.

J'oubliois, Monsieur, de vous faire part d'un fait très-extraordinaire que l'auteur rapporte & donne pour incontestable, en parlant de la fameuse éruption de 1669. Un vignoble, ap-

partenant à une maison de Jésuites, se trouva exactement dans le chemin du torrent de lave que vomissoit le Volcan. Le sol de ce vignoble étoit formé d'une ancienne lave, probablement peu épaisse en surface, & qui avoit au-dessous un grand nombre de cavernes & de crevasses. La lave liquide, entrant dans ces cavités, les remplit bientôt, & souleva par degrés le vignoble; & les Jésuites, qui s'attendoient à tout moment à le voir englouti, contemplèrent, avec le plus grand étonnement, tout leur champ qui commençoit à se mouvoir. Il fut ainsi porté sur la surface de la lave jusqu'à une distance considérable, &, quoique la plus grande partie de ce vignoble ait été détruite alors, il en subsiste cependant encore aujourd'hui quelques restes.

La célèbre ville de Syracuse, au rapport du voyageur Anglois, ne conserve plus rien aujourd'hui de son ancienne splendeur; il ne reste que des ruines de cette cité guerrière & opulente, qui fut long-temps la rivale de Rome. De tous les monu-

mens qui la décoroient, il ne subsiste en entier que la fameuse *Oreille de Denys le Tyran*, qu'il a été impossible de détruire. C'est une caverne d'une grandeur énorme, creusée dans un roc très-dur, & qui a exactement la forme d'une oreille humaine. Sa hauteur perpendiculaire est d'environ 80 pieds, & elle n'en a pas moins de 250 de long. On dit qu'elle étoit construite de façon que tous les sons qui s'y produisoient, étoient rassemblés & réunis, comme dans un foyer, en un point qui s'appelloit le *Tympan*. Le tyran avoit fait faire au haut du tympan un petit trou qui communiquoit à une chambre où il avoit coutume de se cacher. Il appliquoit son oreille à ce trou, & l'on croit qu'il entendoit distinctement tout ce qui se disoit dans la caverne. Dès que cet ouvrage fut achevé & qu'on en eut fait l'épreuve, il fit mettre à mort tous les ouvriers qui y avoient travaillé. Il y emprisonna ensuite toutes les personnes qu'il regardoit comme ses ennemis; &, après avoir entendu leur conversation, il jugeoit de leur crime, &

les condamnoit ou les renvoyoit absous. L'écho y eſt prodigieux & beaucoup plus fort que celui de toutes les autres cavernes connues. Les trous faits dans le rocher pour y enchaîner les priſonniers y ſubſiſtent encore.

Platon avoit été autrefois ſi frappé du luxe des maiſons & des tables d'Agrigente, qu'il diſoit de ſes habitans : *ils bâtiſſent comme s'ils ne devoient jamais mourir, & ils mangent comme s'ils n'avoient qu'une heure à vivre.* Pour mieux faire connoître cette ville, ce même Philoſophe raconte une hiſtoire qui montre que les mœurs de la jeune nobleſſe des Anciens & de celle d'aujourd'hui ſont aſſez reſſemblantes. Des jeunes gens de la première diſtinction ſe trouvèrent tellement ivres après un grand repas, qu'à force de chanceler & de tomber les uns ſur les autres, ils imaginèrent qu'ils étoient en pleine mer, aſſaillis par une tempête, & ils commencèrent à ſe croire dans le danger le plus prochain de périr. Enfin, ils décidèrent que la ſeule manière de ſauver leur vie étoit d'al-

léger le vaiſſeau, &, d'un commun accord, ils jettèrent par les fenêtres les meubles les plus riches des appartemens, au grand étonnement de la populace ; ils ne ceſſèrent leur extravagance que lorſque la maiſon fut entièrement nue. Cet édifice, en mémoire de cette folie, fut appellé dans la ſuite, *le Trirème* ou *le Vaiſſeau.* Un dîner ſplendide, au quel M. *Brydone* fut invité chez l'Evêque avec toute la Nobleſſe du pays, le convainquit que les Agrigentins n'avoient pas encore aujourd'hui dégénéré de leur ancien caractère : » la plupart, dit-il, » étoient ivres avant que de ſortir de » table, &, en les voyant chanceler, » je commencois à craindre que la » ſcène des *Trirèmes* ne ſe renouvel- » lât. Ils nous prièrent de leur faire » du punch, liqueur dont ils avoient » ſouvent entendu parler, mais dont » ils n'avoient jamais goûté. On nous » apporta ſur le champ les ingrédiens » néceſſaires, & nous réuſſimes ſi » bien, qu'ils le préférèrent à tous les » vins qu'on avoit ſervis en grand nom- » bre. Ils en burent tant que je m'at-

» tendois à les voir tomber par terre.
» Ils l'appelloient *Pontio* ; ils bar-
» bouilloient, d'un ton de voix fort
» haut, des éloges en ſon honneur,
» & ils diſoient, en faiſant alluſion à
» *Ponce-Pilate*, que *Pontio* étoit un
» bien meilleur homme qu'ils ne l'a-
» voient cru. Un d'entr'eux, Chanoine
» reſpectable, fut très-malade, &
» tournant vers moi des yeux mou-
» rans & en branlant la tête, il me
» dit avec un ſoupir : *Ah! Seigneur Ca-*
» *pitaine, je ſçavois bien que Pontio*
» *étoit un grand traître.* Un autre qui
» l'entendit, repartit ſur le champ :
» *Seigneur Chanoine, ne dites rien con-*
» *tre Ponce Pilate ; ſouvenez-vous que*
» *ſans lui vous ne ſeriez pas Chanoine,*
» *& ſon Excellence ne ſeroit pas Evê-*
» *que ; n'oubliez pas ainſi vos amis* ».

Le Voyageur arrive enfin à Palerme, Capitale de toute la Sicile. Il décrit cette Ville, & entre dans des détails très-intéreſſans ſur ſon climat, ſur les curioſités qu'elle renferme, ſur le génie & les uſages de ſes habitans. Le faſte des caroſſes & des équipages eſt extraordinaire dans Pa-

lerme; un noble Sicilien ſe croiroit déshonoré s'il marchoit publiquement à pied. Il ſemble être perſuadé que ſa dignité augmente par le repos de ſes jambes, & qu'un homme ne peut être reſpectable, s'il ne ſe fait bercer la moitié de ſa vie ſur un ſopha ou dans une voiture. Pour montrer combien ce préjugé eſt enraciné chez cette Nation, le Voyageur Anglois peint l'inquiétude & l'induſtrie de ſon Valet Sicilien, pour ſauver à ſon Maitre le déshonneur de paroître à pied dans les rues de Palerme. » Dès » que nous eûmes, dit-il, quitté le » couvent des Capucins, (ſitué à » quelques milles de Palerme) notre » voiture ſe briſa. Nous étions en- » core fort éloignés de la ville, &, » comme la promenade à pied eſt » déshonorante en ce Pays, nous » manquâmes, par cet accident, de » perdre l'honneur de notre rang. Ce- » pendant *Philippe*, notre Valet Sici- » lien, eut ſoin de faire tant de bruit » dans les environs que notre di- » gnité n'en ſouffrit pas beaucoup. Il » ſe tenoit à peu de diſtance devant

» nous, en pestant & jurant tout le » long du chemin contre les maudites » voitures pourries du pays. Il crioit » à haute voix qu'il n'y avoit rien » de si infâme dans le monde, que de » voir à Palerme, la Capitale de » toute la Sicile, des *Signori* comme » nous obligés de marcher à pied, » & que la Ville ne se laveroit ja- » mais de cette tache. Il demandoit à » toutes les personnes qu'il rencon- » troit, si l'on ne pouvoit point avoir » des carosses ou d'autres voitures pour » de l'argent. A peine étions-nous ar- » rivés au milieu de la rue, que » plusieurs Gentils-hommes de notre » connoissance nous offrirent la leur; » ils prenoient beaucoup de part à » l'affront que nous avions essuyé ».

Je vous invite, Monsieur, à lire dans l'ouvrage même les détails qu'on y trouve sur la superbe fête de Sainte *Rosalie*, Patrone de Palerme. Cette solemnité dure plusieurs jours; l'auteur décrit les illuminations, les arcs de triomphe, les feux d'artifice, les courses de chevaux, les concerts, les assem-

blées, &c, qui l'accompagnent; il avoue qu'il ne croit pas qu'on solemnise, en quelque partie de l'Europe que ce soit, aucune Fête de Saint avec autant d'éclat & de magnificence. Je me borne à la description qu'il fait du char triomphal qui porte l'auguste Patrone des Palermitains. » La Fête, dit M. *Brydone*, a » commencé sur les cinq heures du » matin par la procession de Sainte » *Rosalie* qui a été traînée avec la plus » grande pompe dans toute la Ville. Le » char de triomphe étoit précédé d'un » détachement de Cavalerie avec des » trompettes & des tymbales, & tous » les Officiers de la ville en habit uni- » forme: c'est une machine énorme; » elle a 30 pieds de large & plus » de 80 de haut; elle est beaucoup » plus élevée que les plus hautes mai- » sons de Palerme. La forme de sa » partie inférieure ressemble à celle » des galères Romaines; mais elle se » grossit en s'élevant, & le frontis- » pice, qui est ovale, forme une es- » pèce d'amphithéâtre, où il y a des » siéges, ainsi que sur les théâtres:

» c'eſt la place du grand orcheſtre.
» Elle étoit remplie d'une troupe très-
» nombreuſe de Muſiciens, placés en
» rang l'un au-deſſus de l'autre. Au-
» deſſus & derrière cet orcheſtre,
» s'élève un grand dôme ſoutenu par
» ſix belles colonnes d'ordre corin-
» thien, & orné de figures de Saints
» & d'Anges; au ſommet du Dôme,
» on voit une Statue giganteſque en
» argent de Sainte *Roſalie*. Toute la
» machine eſt ornée d'orangers, de
» pots à fleurs & de gros arbres de
» corail artificiel : le char s'arrêtoit
» tous les cent pas ; alors l'orcheſ-
» tre jouoit un morceau de muſique,
» accompagné de chants en l'honneur
» de la Sainte. Il reſſembloit à un
» grand Château mouvant, & rem-
» pliſſoit entièrement la rue d'un côté
» à l'autre ; il n'avoit pas même pour
» ſe mouvoir un eſpace proportionné
» à ſa groſſeur. Cet édifice prodigieux
» étoit traîné par 56 mules très-for-
» tes, caparaçonnées d'une manière
» curieuſe, rangées ſur deux files, &
» montées par 28 poſtillons, habillés
» d'étoffes d'or & d'argent, & por-

» tant des plumes d'autruches à leur
» chapeau : toutes les fenêtres & les
» balcons des deux côtés de la rue
» étoient remplis de ſpectateurs bien
» vêtus, & le char étoit ſuivi par des
» millions de perſonnes de la popu-
» lace ».

» Malte, dit M. *Brydonne*, eſt peut-
» être le ſeul pays du monde où le
» duel ſoit permis par la Loi. Comme
» tout cet établiſſement eſt originai-
» rement fondé ſur les principes ro-
» maneſques de la Chevalerie, l'abo-
» lition du duel n'a jamais pu être
» d'accord avec ces principes ; on y
» a mis cependant des reſtrictions qui
» en diminuent beaucoup les abus ;
» elles ſont aſſez curieuſes. Les com-
» battans ſont obligés de décider leur
» querelle dans une rue particulière
» de la Ville, &, s'ils oſent ſe battre
» ailleurs, ils ſont ſujets à la rigueur
» de la Loi. Ce qui n'eſt pas moins
» ſingulier & leur eſt plus favorable,
» c'eſt qu'ils ſont contraints, ſous les
» plus ſévères peines, de remettre leur
» épée dans le fourreau, lorſqu'une
» *Femme*, un *Prêtre* ou un *Chevalier* le

» leur

eur ordonne. On sent qu'au milieu
l'une grande Ville, le duel, soumis
à ces restrictions, ne peut presque
amais être bien meurtrier ».
On regrette que l'auteur ne se soit
s beaucoup étendu sur Malte. Il a
aint sans doute de répéter ce que
autres relations nous en apprennent;
algré cet inconvénient, on auroit
é bien aise de trouver dans un même
olume tout ce qui regarde cette Isle
eligieuse & Guerrière. Le *Voyage*
: M. *Brydone* est, d'ailleurs, très-
téressant & très-curieux. L'auteur
t quelquefois un peu diffus ; mais
s longueurs qu'on rencontre de
mps en temps dans ses récits,
empêchent pas que la lecture de
n livre ne soit agréable autant
l'instructive. M. *Brydone* observe en
hilosophe ; il saisit & peint avec sa-
acité tout ce qui lui paroît digne d'ê-
e connu des hommes éclairés & de
ur plaire.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Mai 1775.

LETTRE III.

Oraison Funèbre de LOUIS XV *prononcée dans l'Eglise des RR. PP. Cordeliers à Amiens, en présence de MM. de l'Académie des Belles-Lettres & Arts, le 20 Juillet 1774; par M. de Richery, Chanoine de la Cathédrale & Membre de l'Académie. A Paris chez Lacombe rue Christine.*

L'ORATEUR, dans cet Eloge, ne s'attache à aucune division bien marquée; il y expose les vertus du feu Roi & les bienfaits de son regne; il en tire ce sujet d'instruction, que *rien n'est heureux, que rien n'est grand, que rien n'est immortel, que la vertu couronnée par une mort Chrétienne.*

M. l'Abbé *de Richery* retrace la confiance qu'avoient inspirée à tous les peuples de l'Europe le désintéressement, la justice & la droiture de LOUIS XV; il en cite pour exemple

le célèbre Congrès de Soissons : » Rappellez, Messieurs, à votre esprit les » jours les plus beaux de la France, » les époques les plus glorieuses de la » Monarchie, & trouvez un spectacle » plus intéressant que celui que nous » offre le Congrès de Soissons. Tous » les Rois, tous les peuples de l'Europe mettant entre les mains de » LOUIS la balance de leurs intérêts, » le jugement de leurs querelles, & » jusqu'aux prétentions inquiètes d'un » honneur délicat, d'une gloire respectivement alarmée. Le Ministre » heureux, sage & modéré d'un Prince » dont il avoit instruit l'enfance, » *Fleury*, parvenu par ses talens, par » ses vertus, par ses services, au comble du pouvoir, & ne desirant » que l'honneur encore plus grand » de se voir désormais inutile ; également éloigné de la magnificence » ambitieuse du Cardinal *d'Amboise* » & de l'austère sévérité de *Ximénès*, il n'a ni les hauteurs menaçantes de *Richelieu*, qui, volant » sur les tempêtes au-devant des ora-

» ges, préparoit la sérénité par l'éclat
» de la foudre, & ramenoit le calme,
» le tonnerre à la main; ni les souplesses
» ses politiques de *Mazarin*, dont l'adroite
» droite sagesse, adoucissant, ménageant
» geant tout, sçavoit assoupir le Dragon
» gon de l'Etat, *& jouir du trésor de la*
» *terre.* Toujours simple & grand, toujours
» jours modeste & désintéressé, le
» sage *Fleury*, qui, dans cette auguste
» assemblée, pouvoit paroître le Chef
» du Sénat de l'Europe, s'empresse
» d'être seulement témoin d'un spectacle
» tacle si glorieux pour son Prince &
» si cher à son cœur. Les voilà donc
» ces Ambassadeurs de tant de puissances
» sances, attirés par l'estime, la confiance
» fiance & l'amour; les voilà réunis
» à l'ombre de ce Trône, dont, au milieu
» lieu du dernier siècle, ils avoient juré,
» promis, espéré la ruine! LOUIS XIV
» rendit la France redoutable; LOUIS
» XV la fait aimer».

L'Orateur rapporte au respect & à l'attachement inaltérable que LOUIS conserva toujours pour la Religion, toutes les prospérités de son regne. Vous applaudirez, Monsieur, au ta-

bleau brillant qu'il en trace : » Com-
» parons tous les temps ; comptons-
» les depuis *Charlemagne*. Quel regne
» fut plus tranquille ? Quel siècle
» fut plus heureux ? Les jours trop
» courts, hélas ! de l'immortel *Henri*
» *IV* ? Mais quel levain fatal restoit
» encore de nos discordes civiles ! Les
» belles, les triomphantes années de
» *Louis XIV* ? Mais de combien de
» maux, de quels affreux désastres
» n'ont-elles pas été suivies ! Malheu-
» reux dans la guerre & dans la poli-
» tique, *Louis XII* fut consolé par
» l'amour de son peuple ; mais son
» peuple souffroit. Que de sang, que
» de pleurs ne coûta pas à la France
» épuisée la valeur de *François I* ! Les
» temps mêmes de Saint *Louis* & de
» *Philippe-Auguste* virent nos dissen-
» tions intestines, nos calamités do-
» mestiques, & les malheurs plus fu-
» nestes encore des guerres de l'O-
» rient : tant le bonheur public est
» rare ! Tant il est difficile de gouver-
» ner un peuple & de le rendre heu-
» reux !

» Qu'avons-nous vu sous le gou-

» plus ces Campagnes qui n'offroient
» que des ronces au petit nombre
» des Laboureurs forcés de les négli-
» ger. La France entière paroît à mes
» regards un champ précieux & fer-
» tile, qu'un Cultivateur, instruit &
» laborieux, force de répondre à sa
» plus avide espérance..... LOUIS, du
» haut de son Trône, a versé le jour
» & l'honneur sur le plus respectable
» & le plus utile des Arts. Des so-
» ciétés sçavantes, établies par les
» soins de LOUIS, ont fait de l'agri-
» culture l'unique objet de leurs tra-
» vaux & de leurs découvertes; plus
» de plaines ingrates, plus de côteaux
» incultes, plus de vallées stagnantes
» sous un limon fangeux, &, sur
» leurs arides sommets, plus de mon-
» tagnes totalement infructueuses ».

L'Orateur exhorte l'auguste succes-
seur de LOUIS XV à étendre ses soins
bienfaisans sur ces hommes dévoués
au plus pénible, comme au plus né-
cessaire des Arts. » Achevez, jeune
» Monarque, ce que LOUIS a com-
» mencé, & ce que sa bonté pater-
» nelle auroit achevé sans doute.

» Que votre nom sera grand dans
» l'univers, s'il est béni sous les ca-
» banes ! Généreux Prince, il l'est
» déja. Nous avons entendu le cri de
» votre cœur, & l'espérance a ranimé
» vos peuples. Vous ne souffrirez pas
» qu'on arrache tous les fruits d'un
» pénible travail à ces bras fatigués
» qui fécondent la terre; ils vivront
» ces infortunés si nécessaires à l'Etat;
» ils se nourriront avec reconnoissance
» d'un pain que nous devons nous-
» mêmes à leurs sueurs. La tendresse
» & la joie feront couler de douces
» larmes, & vous serez nommé dans
» tous leurs vœux. Plus ils seront heu-
» reux, plus ils vous seront utiles; &
» votre regne, à jamais mémorable,
» peut voir encore cet Empire dou-
» bler ses moissons & ses habitans,
» vos véritables trésors & votre puis-
» sance réelle ».

Ces morceaux suffisent, Monsieur, pour vous donner une idée des talens de l'Orateur de l'Académie d'Amiens. Il a répandu dans cet éloge Funèbre beaucoup d'esprit & d'imagination.

» vernement de LOUIS XV ? La
» France paisible & respectée ; les
» fléaux publics prévenus, écartés
» avec prudence, soulagés, dissipés
» avec zèle ; la sûreté de tous le
» droits, de tous les biens, dans tous
» les temps, dans tous les ordres ; le
» calme rétabli dans l'Eglise ; les Chefs
» du Sanctuaire honorant le choix du
» Roi très-Chrétien ; les Ministres du
» Trône portant jusqu'au fond des Pro-
» vinces les rayons de sa justice & de
» sa bienfaisance ; le Guerrier encou-
» ragé par un espoir plus brillant &
» par un prix plus durable ; nos Arse-
» naux plus pleins, plus redoutables ;
» nos Troupes mieux instruites &
» mieux disciplinées ; partout l'image
» des combats, dans le sein de la
» paix, écartant les alarmes de la
» guerre par le soin de s'y préparer ;
» les Talens & les Arts employés uti-
» lement ; le mérite recherché par la
» faveur, animé par la récompense.
» Qu'avons-nous vû ? Un Roi Père
» d'un Peuple, modérateur, ami de
» tous les Peuples, tenir en main la ba-
» lance des Nations, & présider aux

» mouvemens de l'Europe; Vienne & » Conſtantinople, l'Orient & l'Occi- » dent, le choiſir pour arbitre, admirer » ſa ſageſſe, & reſpecter ſa loi. Qu'a- » vons-nous vû? Le ſang de la France » aſſis ſur le trône de Naples, conſo- » ler enfin les *Nemours*, les *Lautrecs*, » & venger les diſgraces de *Louis XII* » & de *François I*; la Corſe, ſoumiſe » par nos armes, paiſible aujourd'hui » ſous nos loix; &, par le chef-d'œu- » vre le plus heureux de la plus ſage » politique, cette ſuperbe Auſtraſie, » l'ancien Royaume de *Lothaire*, ces » bords fameux de la Sarre, du Rhin, » de la Moſelle & de la Meuſe, ar- » roſés, pendant tant de ſiècles, du » ſang de nos ayeux inutilement » répandu, la Lorraine enfin deve- » nue, ſans combats, une de nos » Provinces, s'égalant à la France » entière par ſon attachement & ſa » fidélité ».

M. l'Abbé *de Richery* célèbre avec juſtice la protection & les encoura- gemens que reçut l'Agriculture ſous le regne de LOUIS XV. » Ce ne ſont

» & ont cru pouvoir la regarder » comme une invention nationale. » Cependant, on étoit si convaincu » du temps de *Lulli* que la Musique » dont on le fait aujourd'hui l'inven» teur, étoit étrangère à la Nation, » qu'on lui reprochoit d'avoir gâté » le goût & le beau simple de *Cambert.* » Comment donc se fait-il que nos compositions soient aujourd'hui si différentes de celles des Italiens auxquels nous sommes redevables de notre Musique ? C'est que cet Art n'a cessé de faire des progrès en Italie, tandis qu'en France on l'a laissé dans l'enfance où on l'avoit reçu. *Lulli* a eu l'attention de conserver la prosodie de la langue Françoise trop négligée par ses successeurs : mais ses compositions sont monotones & dénuées d'images. Le génie de *Rameau* a brillé dans les airs de danse & dans les chœurs : mais le goût qu'il eut pour l'harmonie lui a fait négliger la mélodie ; son chant est quelquefois dur & désagréable. Le principal Interlocuteur de ce *Dialogue*, le Signor ***, approuve beaucoup le nouveau genre de Musique introduit parmi nous de-

puis une vingtaine d'années par le ſieur *Duni* qui, dit-il, a reſpecté la proſodie de la Langue juſques dans les moindres parties de ſes compoſitions. Il convient qu'il y a de très-beaux morceaux, qu'il y a un chant brillant & expreſſif dans les compoſitions de ceux qui ſe ſont exercés depuis dans le même genre. Il reproche à quelqu'un d'eux de ne pas aſſez éviter le trop grand bruit de l'orcheſtre, qui doit néceſſairement couvrir la voix pour laquelle il eſt cependant fait.

Après ces réfléxions préliminaires, après avoir propoſé d'établir en France des écoles de Muſique à l'inſtar des *Conſervatoires* de Naples & de Veniſe, le Signor *** donne des préceptes ſur l'art du chant qui ne peuvent guères trouver de contradicteurs raiſonnables : car ils ſont fondés ſur la nature de la voix & des organes qui la produiſent. » La première choſe, » dit-il, qu'un Maître, chargé d'ap» prendre l'art du chant à un jeune » Elève, doit ſe propoſer, eſt de bien » connoître le caractère de la voix » qu'il doit former..... Lorſqu'un » Maître s'eſt aſſuré du caractère de

» voix de son élève, il ne doit le
» faire chanter que dans le ton qui
» lui est propre, & ne pas faire comme
» la plûpart de ceux que vous ap-
» pellez Maîtres de Chant, qui, lors-
» qu'ils ont une voix de basse, la
» font chanter moitié taille & moi-
» tié basse, & qui forcent les voix
» de taille pour les faire arriver à la
» haute-contre, la haute-contre pour
» la faire atteindre au-dessus. Un au-
» tre défaut, très-commun à ces Maî-
» tres, & que je voudrois qu'on évi-
» tât avec le plus grand soin, c'est
» que, lorsqu'ils trouvent un certain
» corps de voix, ils font crier leur
» élève pour l'augmenter ; mais ils
» manquent doublement leur but;
» car par-là ils forcent sa voix, dé-
» rangent l'organe; & l'élève qui ne
» s'entend pas, chante faux. Il ne
» suffit pas que le Maître conserve à
» la voix son volume naturel; il faut
» qu'il habitue de bonne-heure son
» élève à ouvrir la bouche d'un air
» gracieux, comme une personne qui
» commence à rire, & à tenir tou-
» jours la tête droite, même un peu
» relevée. Ne croyez pas, Monsieur,

» que ce dernier précepte n'ait pour
» but que de donner de la grace au
» chanteur ; cette attitude est essen-
» tiellement nécessaire pour donner
» à l'organe de la voix la liberté de
» se développer d'une façon libre &
» aisée, & d'exécuter tous les mou-
» vemens qui doivent contribuer à
» produire le chant le plus parfait ».
Le Signor *** prouve l'importance de ce précepte en développant ce méchanisme de la voix.

Je ne vous dirai rien, Monsieur, du second *Dialogue* que nous donne Mademoiselle *de Villers*. Il renferme des préceptes pour la composition. Il n'appartient sans doute qu'aux Artistes de prononcer un jugement assuré sur cet objet. Je me contenterai de vous dire que j'ai trouvé vers la fin une assertion qui m'a surpris. Le Signor *** prétend qu'il est plus facile de composer un grand Opéra qu'un Opéra-Comique. Pour moi, j'aurois imaginé que l'Opéra de *Castor* de *Rameau* ou l'*Iphigénie* de M. le Chevalier *Gluck* ont dû coûter plus de peine & de travail que *Rose & Colas*, *Silvain*, *la Clochette*, &c, &c, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

CODE *du Faux ou Commentaire sur l'Ordonnance du mois de Juillet 1737, avec des Notes sur chaque Article; une Instruction pour les Experts en matière de Faux; plusieurs questions de Droit concernant le crime de Faux, & un Recueil des Edits, Arrêts, & Réglemens concernant les peines contre les Faussaires. Par feu M. François Serpillon, Lieutenant-Général-Criminel Honoraire & Conseiller-Civil aux Bailliage, Chancellerie, aux Contrats & Siége Présidial d'Autun; un volume in-4° de près de 500 pages; à Lyon chez Gabriel Regnault Libraire rue Mercière, & à Paris chez Durand Neveu Libraire rue Gallande; prix 12 livres.* L'Ordonnance de 1670, donnée par *Louis XIV*, sur la Procédure Criminelle, ne contenoit pas des règles assez étendues par rapport à la matière du Faux. Il falloit une loi plus détaillée & plus claire au sujet des formalités à observer dans l'instruction concernant ce crime. C'est à quoi l'Ordonnance de *Louis XV* du mois

de Juillet 1737 a très-amplement pourvu. Cette nouvelle Loi, si sage & si lumineuse, est principalement l'ouvrage de M. le Chancelier *d'Aguesseau*, ce Magistrat immortel qui consacra toute sa vie à nous composer un Corps de Jurisprudence, que, par malheur pour l'humanité, il n'a pas eu le temps de completter. Le *Commentaire* que je vous annonce de feu M. *Serpillon* est très-estimé des Criminalistes.

Plan d'Education & les moyens de l'exécuter ; par Dom de Vienne Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, Historiographe de la Ville de Bordeaux. Seconde Edition ; Brochure in-8° de 36 pages ; à Paris chez Edme & Crapart Libraires, l'un rue Saint Jean-de-Beauvais, l'autre rue de Vaugirard. L'auteur, dans cet écrit, propose, pour l'Education, un Etablissement qui, selon lui, en réunira toutes les parties, & remplira chaque objet dans toute son étendue. Il en trace le plan ; il il en indique les moyens. Le résultat de son projet est que, sans aliéner aucun fonds, sans même être obligé

de faire l'avance la plus légère, on verra naître insensiblement le plus vaste, le plus beau, le plus utile de tous les Colléges, qui, conduit à sa perfection dans un petit nombre d'années, possédera pour plus de deux millions de bâtimens & d'effets relatifs à son institution ; &, sans hausser le prix des pensions, on retirera, chaque année, après avoir amplement satisfait à toutes les charges, plus de cent mille livres de bénéfice. Ces promesses sont grandes & magnifiques ; faites par Dom *de Vienne*, écrivain judicieux & sçavant, on peut croire qu'elles ne sont point au-dessous de la réalité.

Essai sur les moyens d'améliorer la salubrité du séjour de Nancy ; par M. Coste Médecin de l'Hôpital Royal & Militaire de cette Ville. Mémoire couronné à l'Académie Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Lorraine, le 8 Juin 1774. Brochure in-8° de 52 pages ; à Nancy chez J. B. Hyacinthe le Clerc Imprimeur de l'Intendance. Le mérite de l'Auteur dans cet Essai est d'avoir rassemblé sous un même point

de vûe tous les abus qui rendent dangereux le séjour de Nancy, d'avoir assigné le vice dominant de l'air de cette Ville, & d'en avoir déduit avec méthode les conséquences physiques & les précautions économiques & médicinales, dont ses observations entraînent la nécessité. L'utilité de cet ouvrage ne doit pas se borner à la ville de Nancy. Toutes les autres villes du Royaume & du monde entier peuvent profiter, sinon dans la totalité, du moins à quelques égards, des réfléxions patriotiques & des vûes excellentes de M. *Coste*.

Le Courier d'Avignon. La Gazette, connue depuis 1733 sous le titre de *Courier d'Avignon*, avoit été supprimée par la réunion de cette Ville à la Couronne de France; on y avoit substitué la *Gazette de Monaco*; mais les droits & l'ancienne possession du *Courier d'Avignon* avoient été ménagés & respectés, pour ainsi dire, dans le privilége même accordé pour la Feuille de Monaco, & dans les conventions faites à ce sujet: » Cette Gazette, y est-» il dit, substituée à celle d'Avignon

» qui a éte supprimée, pourra, *tant*
» *que durera cette suppression*, être in-
» troduite dans le Royaume ». Cette
suppression a été révoquée, & le
Courier d'Avignon va reparoître. Avignon & le Comtat sont rendus à leur ancien Maître, & les deux Puissances, dont l'une gouverne & l'autre protége ce païs, favorisent également cette Feuille périodique. Vous la connoissez de réputation, Monsieur, & vous sçavez que, dans tous les temps, elle a eu le plus grand succès. Cet avantage étoit dû, en partie, à la position où se trouve la ville d'Avignon, à son voisinage de Marseille, de l'Italie & du Levant, à sa liaison intime avec la Cour de Rome. Dans le cas où ces lieux deviendroient le théâtre d'événemens remarquables, aucune Gazette, sans contredit, ne pourroit se flatter de donner des Nouvelles aussi fraîches, aussi sûres, aussi multipliées. Mais, indépendamment du fléau redoutable de la Guerre dont il est à souhaiter que ces climats n'aient jamais à gémir, les auteurs du *Courier d'Avignon* ne manqueront pas

plus de matériaux que les autres Nouvellistes de l'Europe. Ils seront même à portée d'avoir des correspondances plus nombreuses & plus promptes. Voici les conditions auxquelles on peut se procurer cette Gazette. 1° on souscrit à Avignon chez *Jean-Joseph Niel* seul Imprimeur de Sa Sainteté, rue de la Balance. 2° L'abonnement sera de 12 livres par an pour les personnes qui prendront le *Courier* chez l'Imprimeur, & de 18 livres pour celles à qui on l'enverra par la Poste, franc de port par-toute la France & jusqu'à ses frontières pour les Païs Etrangers. 3° On pourra s'abonner dans tous les temps, à son choix, pour l'année entière ou pour six mois. 4° On mettra l'argent, franc de port, au Bureau de la Poste le plus près du lieu où l'on voudra recevoir le *Courier*, & l'on adressera au même Imprimeur la Lettre d'avis où il y aura l'adresse exacte de la personne qui voudra s'abonner. Cette Lettre sera affranchie, ainsi que les *Avis* qu'on voudra faire insérer dans le *Courier*,

& qu'on aura soin de faire parvenir avec la rétribution d'usage. 5° Le *Courier* contiendra quatre pages d'impression *in*-4°. 6° Il paroîtra deux fois par semaine, le Mardi & le Vendredi.

Observations sur différens Cas singuliers, relatifs à la Médecine Pratique, à la Chirurgie, aux Accouchemens & aux Maladies Vénériennes ; auxquelles on a joint quelques Réfléxions en faveur des Etudians, &c ; par M. Fichet de Fléchy Docteur en Médecine, ancien Médecin des Armées du Roi en Allemagne, ci-devant Médecin & Chirurgien-Major en Chef des Troupes de S. A. S. Electorale Palatine à Dusseldorp, Inspecteur-Général de ses Hôpitaux, &c. Un Volume de près de 600 pages. Je vous ai parlé autrefois * de ce livre, estimé par les plus habiles Médecins comme un ouvrage historique, méthodique & dogmatique. On l'a vendu jusqu'à présent 2 livres 10 sols. M. *de Fléchy*, en faveur des Etudians, le laisse à vingt-cinq sols. Il se trouve à Paris

* Voyez l'Année Littéraire 1761. Tome 7. page 18.

chez *Pyre* Libraire rue Saint-Jacques au-dessus des Jacobins, *Colas* Libraire Place de Sorbonne & *Couturier* Libraire Quai des Augustins.

Journal Littéraire Dédié au Roi (de Prusse) *par une Société d'Académiciens. A Berlin chez G. J. Decker Imprimeur du Roi.* Ce *Journal* est composé de cinq parties égales; la première toute consacrée à des ouvrages de Mathématiques, pures ou mixtes; la seconde à des ouvrages de physique générale & expérimentale; la troisième à des ouvrages de philosophie spéculative; la quatrième à des ouvrages de Littérature; la cinquième à l'annonce des ouvrages non analysés; aux Nouvelles Littéraires, & à de petites Pièces fugitives. On donne six Volumes par an, un tous les deux mois; chaque Volume du prix de 2 livres 10 sols est un grand *in*-12 d'environ 360 pages, imprimé sur de beau papier. Cet ouvrage Périodique a commencé au mois de Septembre 1772; cette année, par conséquent, il n'y a eu que deux Volumes; les an-

nées de 1773 & de 1774 sont complettes ; ce qui forme 14 Volumes *in*-12 jusqu'au commencement de 1775. Ce Journal se continue avec un succès qu'il mérite par les sçavantes Analyses qu'on y trouve, par les extraits intéressans, par la sagacité de la Critique & par l'impartialité des jugemens. Le prix de la Souscription est de 15 livres de France, en commençant en tel temps de l'année qu'on voudra, & en payant chaque quartier d'avance. On souscrit chez *Decker* à Berlin, & dans les autres Villes chez les principaux Libraires. On peut se procurer actuellement à Paris les deux Volumes de 1772, & les 12 Volumes de 1773 & 1774 chez *Lacombe* Libraire rue Christine, ou chez M. *Rossel* rue du Grand Chantier Hôtel d'Arconville. C'est à ce dernier que les François qui auront quelques Articles à faire insérer dans le *Journal de Berlin* sont priés de les adresser, francs de port.

Je suis, &c.

A Paris ce 12 Mai 1775.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Choix de Tableaux tirés de diverses Galeries Angloises par M. BERQUIN. A Paris chez la veuve Duchesne & le Jay rue Saint-Jacques ; Saillant & Nyon rue Saint Jean-de-Beauvais ; Delalain & Monory rue de la Comédie Françoise, & Ruault rue de la Harpe, un volume in-8°. de 296.

CE *Choix de Tableaux* est une traduction libre des meilleures Feuilles Périodiques dans le genre moral, publiées en Angleterre depuis le *Spectateur*. Tous les morceaux que M. *Ber-*

quin a fait passer dans notre langue ; ne méritent pas d'être mis à côté des excellens ouvrages de *Steele* & d'*Adisson* : il en est cependant un assez grand nombre qui, probablement, ne seroient pas désavoués par ces grands Ecrivains. Le portrait d'un certain *Dick-Shifter* est très-piquant. C'est un jeune Jurisconsulte à qui des descriptions de la campagne tournent la tête. Ses courses ne s'étoient guères étendues au-delà des fauxbourgs de Londres. Il entend parler d'une petite ferme solitaire, située à dix lieues de la ville dans une vallée délicieuse. Il part pour cette retraite, sans rien dire à ses amis. Les yeux étincelans de plaisir & rempli des plus douces espérances, il admire de sa voiture les collines, les vallons, les bosquets & les jardins qui se succédoient les uns aux autres dans les perspectives. A la fin, il desire d'atteindre le but de son voyage, se tourmente dans sa chaise & jure contre son postillon. Arrivé à sa nouvelle demeure, il est charmé des témoignages de cor-

dialité qu'il reçoit : mais, comme ses membres étoient brisés par le cahottement de la voiture, la première chose qu'il demande est un lit. Il dormit bien, & il attribua son sommeil à la pureté de l'air de ces lieux.
» Je vais donc vivre enfin, disoit il,
» avec de bons bergers tels qu'on nous
» les a peints dans les vallées de l'Ar-
» cadie, au sein de l'innocence & de
» la candeur ! Dans l'attendrissement
» où le jettèrent ces douces réfléxions,
» il tourna ses pas vers la forêt voi-
» sine. Les broussailles lui déchiroient
» les jambes ; un insecte le piqua vi-
» vement sur le nez ; mais le plaisir
» d'errer dans un bois sombre & soli-
» taire lui fit bientôt oublier ces pe-
» tits malheurs. Il s'assit sous un arbre
» où il entendit avec plaisir une douce
» ondée tomber au tour de lui sans le
» mouiller : image sensible, s'écria-il,
» d'une obscurité fortunée ! Ainsi le
» Sage, du fond de sa retraite, voit
» tout se bouleverser & se confondre
» dans l'Univers, & reste inaccessible
» aux fureurs du Destin. Les réfléxions

» philoſophiques n'étouffent point les
» beſoins de la nature. *Dick* ſe ſurprit
» dans ſes penſées avec un violent
» appétit. Cependant la pluie avoit
» redoublé depuis quelques minutes,
» & le Ciel, chargé d'épais nuages,
» ne permettoit pas d'eſpérer qu'elle
» fut prête à finir. Notre ſolitaire hé-
» ſita quelque temps à traverſer la
» campagne inondée. Il s'y décida en-
» fin tout à coup, preſſé par l'ennui
» & par la faim, & déja mouillé juſ-
» qu'aux os. Malgré la réſolution qu'il
» avoit priſe de bannir toutes les idées
» qui pourroient lui rappeler le ſou-
» venir de Londres, il ne laiſſa pas
» de penſer, au milieu de ce déluge,
» à la commodité des fiacres de *Hay-*
» *market*. Il arriva enfin tout degoû-
» tant de pluie & de ſueur, & il en
» fut quitte pour changer de vêtemens
» de la tête aux pieds. Une extrême
» friandiſe eſt preſque le ſeul défaut
» *de Shifter*. Il voulut ſe dédommager
» de ſa petite diſgrace par un repas
» délicat. Malheureuſement les four-
» niſſeurs des marchés de Londres

» étoient venus la veille enlever toute
» la volaille & tout le gibier du can-
» ton. Il fut obligé de se contenter
» d'un œuf, d'un morceau de fromage
» & de quelques fruits. Le Ciel avoit
» repris sa sérénité. *Dick*, peu embar-
» rassé de sa digestion, retourna vers
» son arbre pour y faire encore un
» peu de philosophie. Les événemens
» de la journée n'étoient pas propres
» à y répandre beaucoup de gaîté. Il
» s'en revint bientôt mécontent de ses
» méditations. Son Hôtesse, pour le
» dissiper, lui raconta plusieurs his-
» toires des Sorciers du village, qu'il
» trouva fort plaisantes en bâillant de
» son mieux. Il demanda ensuite les
» papiers publics. On ne put trouver
» dans toute la maison que le dernier
» réglement sur les postes. Il fit tout
» ce qui dépendoit de lui pour s'a-
» muser de cette lecture, en atten-
» dant qu'on lui préparât un souper,
» presque aussi splendide que son
» premier repas. On imagine bien
» qu'en récapitulant toutes les aven-
» tures qui lui étoient arrivées, il ne

» se coucha pas de trop bonne hu-
» meur. Mais le sommeil, par je ne
» sçais quel charme, adoucit nos cha-
» grins, fait revivre nos espérances
» & rallume nos desirs. Il se leva de
» très-bonne heure, jetta un coup
» d'œil, de sa fenêtre, sur la vaste
» étendue de la campagne, & goûta le
» plaisir, nouveau pour lui, de voir
» le lever du soleil. Il sortit peu après,
» se promena de champ en champ,
» sans observer aucune route tracée,
» & fort étonné de ne pas voir danser
» de Bergers & de Bergères au son
» du chalumeau. Après s'être long-
» temps promené, il apperçut enfin
» une troupe de moissonneurs & de
» moissonneuses qui alloient au tra-
» vail. Voici donc, dit-il en lui-
» même, voici mes véritables Arca-
» diens. Il s'avança gracieusement vers
» eux, dépouillant, autant qu'il pou-
» voit, de peur de les embarrasser,
» la majesté de son port & la dignité
» de ses manières. Il fut fort indigné
» de les entendre effrontément lui
» demander quelques schelings pour

» boire. Cependant, comme il avoit
» besoin d'eux pour s'instruire sur
» mille petites choses, il leur ouvrit
» sa bourse, & se mit à les interroger.
» Ils s'apperçurent bientôt, par ses
» questions, qu'il ne sçavoit pas dis-
» tinguer le froment de l'avoine.
» Toute la troupe en conçut, pour
» lui, un extrême mépris. Un petit
» polisson, sous prétexte de lui mon-
» trer un nid de rossignols, le fit
» tomber dans un piége, que le Fer-
» mier voisin avoit tendu aux enne-
» mis de sa basse-cour, & toutes les
» femmes s'étant assemblées autour
» de lui, avant qu'il pût se déchevê-
» trer, lui dirent que c'étoit fort
» mal à un homme tel qu'il parois-
» soit être, de venir exprès de Lon-
» dres pour voler les poules des pau-
» vres paysans ».

Le jeune Jurisconsulte, craignant d'être l'objet des plaisanteries de tout le village, se hâte de régler ses comptes avec son Hôtesse qui le traite fort mal, parce qu'il veut rabattre quelque chose du mémoire exorbitant

qu'elle lui préſente. Il apperçoit un cheval d'une ſuperbe encolure : le Laboureur à qui il appartient le lui garantit excellent : le jeune homme lui en donne le prix qu'il demande. Au bout d'un quart-d'heure, la pauvre bête, à laquelle il abandonnoit le choix de ſa route, va ſe jetter tête baiſſée au milieu d'un bourbier ; le Cavalier ſe relève crotté juſqu'aux oreilles. Il retourne au Laboureur qui ſe moque de lui. Enfin, dans la crainte que cette affaire, ſi elle éclatoit, ne le couvrît de ridicule, il ſe détermine à perdre ſon argent, &, plus que ſatisfait de la ſociété de ſes bons Bergers d'Arcadie, il dit un éternel adieu à ce doux aſyle de l'innocence & de la candeur.

Vous ne lirez pas avec moins de plaiſir la lettre d'un mari à l'auteur de la Feuille intitulée *le Connoiſſeur*. Ce pauvre mari croyoit n'avoir pris qu'une ſeule femme : mais à peine les nôces ont-elles été achevées, qu'il a ſur les bras la mère, les ſœurs, les tantes, les couſines, en un mot,

toute une famille. Il n'eſt jamais à table ſans voir diſparoître ſes plats, comme ſi on les préſentoit à une aſſemblée de Chanoines. La couſine *Biddy* n'aime que celui-ci ; la tante *Arabelle* n'aime que celui-là. Pour la bonne ſœur *Charlotte*, elle cenſure par ſon exemple leur exceſſive délicateſſe : car elle s'accommode à merveille de tout ce qu'il y a de plus rare & de plus exquis dans chaque ſaiſon. Le Mari ſe croit bien aviſé en imaginant d'envoyer ſa femme pour quelque temps à la campagne. Mais ſes bonnes parentes ſe prétendent trop utiles à ſon ménage pour l'abandonner, & tout ce qu'il gagne au voyage de ſa femme eſt l'introduction de deux nouvelles couſines campagnardes, dont elle-même n'avoit jamais ſoupçonné la parenté. Elles ont toutes le bon eſprit de s'habiller à ſes dépens. Sa femme eſt-elle dégoûtée de quelque robe neuve, ou bien veut-elle partager quelque pièce d'étoffe ou de mouſſeline, elles conſentent à recevoir ces dons légers uniquement

pour bien vivre avec elle. Une coëffe qui lui va mal, sied toujours à quelqu'une de la famille; un jour qu'il s'avisa de décrier une étoffe que sa femme venoit d'acheter, une de ses sœurs la lui arracha, en disant qu'elle la prenoit pour elle, & qu'elle la porteroit pour le faire enrager. Ce n'est pas tout, poursuit-il: » Je suis encore » surchargé de beaucoup d'autres pa» rens non moins onéreux que les » premiers, bien que je n'aye jamais » eu l'honneur de les voir. Un cou» sin du frère uterin de mon épouse, » faisoit un commerce brillant dans » la Province; mais ses affaires s'é» tant dérangées par un évènement » imprévu, je me laissai engager » à répondre pour lui, & il me fal» lut, bientôt après, sous peine d'ê» tre conduit moi-même en prison, » acquitter une partie de ses dettes. » Un autre cousin, qui donnoit les » plus belles espérances, n'avoit be» soin que de cent guinées pour se » procurer un emploi lucratif; je lui » prêtai cette somme, & l'on vint

» nous dire, la semaine d'après, qu'il » se disposoit à me faire repasser mes » fonds, & que, pour cet effet, il » étoit allé me chercher un Banquier » dans les Indes Occidentales. Une » tante, veuve âgée, qui vivoit à la » campagne avec sa mère, avoit une » fille très-sage & très-retenue, la » consolation de ses vieux jours. Un » malheureux instant de foiblesse la » fit succomber aux séductions d'un » de ses jeunes voisins. Après s'en » être long-temps défendu, ce misé- » rable consentit enfin à l'épouser : » mais il s'enfuit quelques mois après, » lui enlevant tout ce qu'elle possé- » doit, & lui laissant seulement le » poupon dont elle venoit d'accou- » cher ; de sorte que, pour ne pas » manquer à la famille, j'ai été obligé » de retirer chez moi & l'ayeule & la » mère & l'enfant. Ce dernier mot, » Monsieur *le Connoisseur*, me fait » réfléchir avec amertume au nouvel » embarras dont je me vois menacé. » La grossesse de ma femme est très- » avancée, & il y a plus de quinze

» jours que mes officieuses cousines
» préparent à l'envi des langes &
» des bavettes, comme si j'avois chez
» moi un hôpital d'enfans trouvés.
» Vous pensez, sans doute, que ma
» famille n'a pas besoin de pulluler
» davantage. Cependant, le croirez-
» vous ? Je viens de recevoir une let-
» tre qui m'apprend qu'une autre tante
» & une autre cousine sont déja en
» route, pour venir assister aux cou-
» ches de ma femme, & passer en-
» suite un mois avec elle jusqu'à son
» parfait rétablissement ».

Le ridicule d'une femme que possède le Démon de la propreté, est très-bien rendu dans une autre lettre. Son mari est réveillé chaque jour avant l'aube par le bruit des balais qu'on promène dans toute la maison ; on le poursuit de chambre en chambre pour frotter les planchers, battre les tapis, laver les glaces & les vîtrages. Elle faillit un jour à lui donner la mort lorsqu'au plus fort de l'accès d'une fièvre dévorante dont il étoit consumé, elle fit jetter plusieurs seaux d'eau jus-

ques sous son lit pour laver la chambre. » Je ne me plains point de cet
» accident, dit ce bon mari : je
» n'ai sur le cœur que le tort irréparable
» rable qu'elle a fait à nos enfans.
» Un vieux oncle, sur qui nous fondions
» dions les plus flatteuses espérances,
» étoit venu, l'été dernier, à Londres,
» passer quelques jours avec nous.
» Mais, quoique le jour de son arrivée
» il eût fait dix bonnes lieues au
» grand trot, il fut obligé, pour obtenir
» tenir l'entrée de notre appartement,
» d'attendre une demi-heure sur l'escalier
» calier que mon laquais fût de retour
» tour pour lui ôter ses bottes. Après
» souper, le vieux bon-homme, suivant
» vant une habitude de plus de cinquante
» quante ans, voulut, pour se délasser,
» lasser, fumer un peu sa pipe. Ma
» femme ne lui permit point de le
» faire dans la salle à manger, & l'envoya
» voya dans un coin de la cuisine.
» Elle le fit aussi coucher dans une
» chambre sans tapisseries, parce que
» les autres étoient, disoient-elle,
» trop propres pour ce campagnard.
» Mon bon oncle supportoit assez pa-

» tiemment ces procédés ; mais il
» n'eut pas séjourné deux ou trois
» jours chez nous, que ma femme &
» lui en vinrent à une brouillerie ou-
» verte à l'occasion suivante. Il s'é-
» toit fait suivre d'un excellent chien
» d'arrêt, qui, dès son arrivée, fut
» renfermé dans la charbonnière. S'é-
» tant enfin échappé de sa prison, le
» pauvre animal vint se jetter dans
» les bras de son Maître, qui, mal-
» gré les grimaces de ma femme, se
» rouloit sur un sopha de damas cra-
» moisi. Furieuse à cette vue, elle
» s'élance vers la cheminée, saisit la
» pelle, & en décharge un coup si
» rude sur le crâne du malheureux
» chien, qu'elle le fait tomber mort
» à ses pieds. Mon oncle, transporté
» d'indignation, alla soudain seller
» son cheval & partit, en jurant que,
» jamais de sa vie, il n'approcheroit
» de notre maison. Il ne fut pas plu-
» tôt arrivé chez lui, qu'épuisé de fa-
» tigue, il tomba malade, languit quel-
» ques jours, &, gardant jusqu'au der-
» nier soupir le ressentiment de notre
» indigne conduite envers lui & son

» infortuné compagnon de voyage,
» il réforma ses dispositions qui étoient
» toutes en notre faveur, & nous des-
» hérita ignominieusement.

Dans une dès lettres suivantes, un autre mari se plaint de la manie de sa femme pour la musique. Sa maison est le rendez-vous de tous les Musiciens de la ville. Il n'y a d'idées dans sa tête que de croches, de doubles croches, de basse-continue, &c. Elle paye à prix d'or une simple ariette & quelques coups d'archet. Il est vrai que les airs & la parure de ces Messieurs honorent leur Directrice ; les galons & les broderies sont prodigués sur leurs habits, &, à les voir rassemblés dans une salle pour se raccorder, on les prendroit pour autant d'Ambassadeurs de petits Princes d'Italie. Il n'entre chez elle aucun domestique, que préalablement il n'ait fait ses preuves en musique. Le mari hasarde-t-il un seul pas hors des limites de son appartement, il se voit investi de cinq ou six violons que tous ses ordres peuvent à peine faire cesser, parce que c'est un air qu'ils appren-

pent par ordre de *Madame*, &c, &c.

Il y a encore différens travers tournés très-agréablement en ridicule dans ce *Choix de Tableaux*, ceux par exemple des antiquaires, des auteurs, des fleuristes, des comédiens de Province, des femmes jalouses, des parieurs, des bourgeoises honteuses de l'être, &c. Il y a d'autres morceaux tout à fait dans le goût Anglois, & qui, je crois, risquent beaucoup de n'être pas aussi bien accueillis des Etrangers. Ce sont des allégories représentant *les jardins de l'espérance*, *l'Océan Littéraire*, une lettre du *Jour* où il fait le portrait de tous ses avantages, une autre de *la Nuit* qui vante les siens; la première est datée du *Soir*, adressée à *l'Adventurer*, & signée *tout à vous*, *non pas aujourd'hui*, *cela n'est pas possible*, *mais dès demain au matin si vous voulez*, LE JOUR. Je finis par vous citer un morceau assez curieux & bien propre à vous donner une idée des mœurs Angloises. Vous sçavez que, dans le temps des élections pour le Parlement, les plus grands Seigneurs qui prétendent à

être nommés Députés, ont recours à toutes sortes de moyens pour plaire à la multitude & gagner les suffrages. Voici un Tableau représentant la détresse de la femme d'un Baronnet, prétendant à l'élection de sa Comté. » Je suis excédée, écrit-elle à une amie; » notre Château est une vraie hôtel» lerie, où il me faut accueillir & at» tirer même les passans. Buffets & » celliers, tout est ouvert au plus vi» lain gueux qui a ses quarante shel» lings de rente. * Le parquet de nos » salles est tout sillonné par les clouds » des sabots. On ne voit que des ta» ches de punch sur les consoles de » nos antichambres, & il s'y élève » des fumées de tabac qui feroient » évanouir une vivandière. Nous ne » sommes jamais à table sans une dou» zaine de convives, plus grossiers les » uns que les autres. Ma seule occu» pation est de leur faire circuler des » assiettes & de répondre à leurs san» tés. Ce qui me choque le plus, c'est » qu'il y a toujours quelqu'un de ces

* Il faut avoir ce revenu pour voter dans les Elections.

» butors, entre deux vins, qui ne
» peut entendre raiſon qu'il ne m'ait
» embraſſée ; à quoi je ſuis contrainte
» de me ſoumettre de bonne grace,
» par l'ordre de mon mari. Voilà, ſans
» compter mille autres déboires, ce
» qu'il me faut endurer à chaque inſ-
» tant, de peur d'aliéner le moindre
» ſuffrage. A plus de trois milles à la
» ronde il n'y a pas une ſeule femme
» digne de la ſociété de ma fille de
» chambre ; *Sir John* veut cependant
» que je vive avec toutes dans la plus
» intime familiarité. *Lady Berrys* eſt
» bien notre voiſine ; mais, quoique
» nous ſoyons en liaiſon à la ville,
» nous ne pouvons entretenir ici de
» commerce, parce que ſon mari s'eſt
» déclaré pour le parti de la Cour.
» Mes connoiſſances les plus diſtin-
» guées ſont *Myladi Mairesse*, femme
» du Magiſter, & *Myladi Alderman*,
» qui vend de la poterie & des épin-
» gles d'un côté de ſa boutique, tan-
» dis que ſon mari travaille de l'autre
» à compoſer des pilules pour la ſanté
» de tout le canton. Ces créatures,
» ſuivies de leur famille déguenillée,

» viennent prendre le thé avec moi
» chaque après-midi, &, après m'avoir
» fait jouer un shelling en six parties
» d'osselets, elles me proposent ordi-
» nairement une promenade dans mon
» carrosse, jusqu'à l'entrée de la nuit.
» Leurs enfans ne manquent jamais
» d'être de la partie. Pour éviter toute
» apparence d'une dangereuse prédi-
» lection, il faut que j'en prenne à la
» fois un de chacune sur mes genoux,
» que je me récrie sur l'air de finesse
» qui anime leur massive physionomie,
» & sur-tout que je touche, sans air
» de répugnance, leurs haillons dé-
» goûtans. *Myladi Mairesse* est une
» très-ardente femme de parti. De deux
» gros chiens qui font toutes ses déli-
» ces, elle a nommé l'un *Sir Jonh* &
» l'autre *Colonel*, en l'honneur, comme
» vous le jugez bien, de mon mari &
» de mon frère, ses humbles protégés.
» Il y a quelques jours que, sur les ins-
» tances des Dames du village, je con-
» sentis à tenir une assemblée. J'ouvris
» le bal avec *Sir Humfrey Chéese*, qui
» dansa tout botté, avec la même
» grace que ces ours qu'on fait pi-

» rouetter dans les rues de Londres.
» Malgré toute mon attention à ob-
» ferver l'ordre le plus exact, j'eus le
» malheur de faire une méprife qui
» fera peut-être perdre bien des voix
» à *Sir John.* Dès le commencement
» de la fête, on vit la veuve d'un Pra-
» ticien s'élancer furieufe hors de la
» falle, indignée de ce que fa fille n'eut
» pas été prife pour danfer avant *Mif-*
» *trisf Northon*, fille d'un Braffeur,
» quoiqu'on ne dût pas ignorer que
» feu fon mari étoit d'une profeffion
» bien plus relevée. Je voudrois, ma
» chère, que vous puffiez jetter un
» coup-d'œïl fur l'attirail de ma toi-
» lette. Vous la prendriez pour une
» boutique de Marchande de modes.
» *Juliette* & moi, nous fommes oc-
» cupées, depuis trois jours, à faire
» des cocardes & à les attacher aux
» chapeaux gras de nos villageois. Et
» n'eft ce pas une contrainte affreufe,
» je ne fuis pas libre de m'habiller à ma
» fantaifie. Il faut que je porte le bleu,
» quoique vous fachiez que rien ne
» tranche plus avec mon teint, & que
» cette couleur me donne l'air des for-

» cières de *Macbeth* *. Ce n'eſt pas
» tout. *Sir John* vient de m'annoncer
» que ſes dépenſes ſont ſi conſidéra-
» bles, qu'il ſera obligé de retrancher
» ſur mes épingles, & de congédier
» la moitié de nos domeſtiques. Il
» m'a même fait entendre que peut-
» être n'irions-nous pas à Londres
» de tout cet hyver. Impitoyable
» époux! ..... S'il oſe perſiſter dans
» cette réſolution, je vais moi-même
» appuyer la brigue de ſes concurrens,
» & révolter, par mille incartades,
» ceux qui lui ont fait eſpérer leurs
» voix ».

* Tragédie de *Shakeſpeare.*

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 14 Mai 1775.

LETTRE V.

Supplément à l'Hiſtoire de l'Imprimerie de Proſper Marchand, ou Additions & corrections pour cet ouvrage. Edition revue & augmentée: avec un Mémoire ſur l'époque certaine du commencement de l'année à Mayence, du-

rant le quinzième siècle. A Paris, de l'Imprimerie de Philippe-Denis-Pierres rue Saint-Jacques; & se trouve chez la veuve Barrois & fils Libraires Quai des Augustins; Saillant & Nyon Libraires rue Saint-Jean-de-Beauvais; Prévost Libraire Quai des Augustins; la veuve Desaint Libraire rue du Foin Saint-Jacques, 1 Vol. in-4°. 221 pages.

JE vous ai rendu compte, Monsieur, en 1773, de la première édition de cet ouvrage. Celle dont j'ai à vous parler aujourd'hui est si considérablement augmentée, qu'on peut la regarder comme un ouvrage nouveau. M. *Mercier*, Chanoine Régulier, Abbé de Saint-Léger de Soissons, ancien Bibliothécaire de Sainte-Geneviève, a fait divers voyages: il a visité plusieurs Bibliothèques bien fournies de vieux livres: il a entretenu des correspondances avec les personnes qui ont du goût pour ces sortes d'antiquités. De toutes les connoissances qu'il a acquises,

il en a formé un ample *Supplément* à l'ouvrage défectueux de *Prosper Marchand* sur l'Histoire de l'Imprimerie.

Parmi les diverses Anecdotes, dont M. l'Abbé *Mercier* a enrichi son ouvrage, on remarque avec plaisir que le *Psautier* imprimé à Mayence par *Jean Fust* & *Pierre Schoyffer* en 1457, n'est pas le premier ouvrage qui ait été imprimé avec des caractères fondus & mobiles. On a découvert des *Lettres d'Indult* du Pape *Nicolas V*, pour ceux qui voudroient secourir le Roi de Chypre contre les Turcs, datées de l'an 1454, & imprimées en même-temps sur *Vélin*, avec un caractère gothique inconnu, mais très-visiblement fondu. On connoît deux exemplaires de ces Lettres, l'un dans la Bibliothèque de M. *Meerman*, & l'autre dans celle de M. *d'Hærbelin*. M. *Meerman*, qui a donné cet avis à M. l'Abbé *Mercier*, en conclut que l'art de fondre étoit connu durant le société de *Fust* & de *Guttemberg* qui a subsisté depuis 1450 jusqu'à 1455. Il ajoute une observation qui mérite beaucoup d'attention. Ces *Lettres d'In-*

dult commencent par ces mots : *Universis Christi Fidelibus præsentes litteras inspecturis, Paulinus Chappe*, &c. Ces deux mots *Universis* & *Paulinus* sont imprimés en lettres capitales, qui se trouvent exactement les mêmes que celles que l'on voit dans la Bible de M. *Schelhorn*. Cette Bible seroit donc dès-lors antérieure à une Bible qui est à Mayence, & qui a été entre les mains de M. *Gaignat*, qu'on regardoit comme la première de toutes. Voilà de nouvelles raretés qui seront payées bien cher par les amateurs des Antiquités Typographiques.

Je ne suivrai point M. l'Abbé *Mercier* dans ses recherches sur le temps où différentes villes ont commencé à imprimer : je remarquerai cependant que ce ne furent pas seulement les villes, mais des villages mêmes très-peu connus, qui se mêlèrent d'Imprimerie dans le XVe siècle. Tel a été le village de *Loudeac*, qu'on nomme aussi *Bréhan-Loudeac*, à neuf lieues de Saint-Brieux en Bretagne. *Robin Fouquet* y imprimoit dès l'an 1484 plusieurs petits Livres François, en-

tr'autres

tr'autres *les loix des Trépassés*, *avec le Pélérinage de Maître Jean de Meung*; *le Songe de la Pucelle*, &c.

On aime encore à trouver, parmi les Anecdotes recueillies par M. l'Abbé *Mercier*, l'origine de nos divers ornemens Typographiques. Dès l'an 1478 on publia à Rome une édition de *Ptolémée* enrichie de 27 Cartes Géographiques. En 1481 on imprima à Florence *le Dante* & en Allemagne le *Missel de Wirtzbourg*, ornés de gravures en cuivre. La même année 1481 on imprima en France, & vraisemblablement à Paris, une traduction du *Bélial* de *Pierre Ferget* avec des gravures en bois. Le premier livre François avec des planches sur cuivre est celui du Carme *Nicolas le Huen*, *Pérégrinacion de Oultremer en Terre-Sainte*, imprimé à Lyon en 1488. Ces gravures étoient fort grossières, & n'annonçoient pas la perfection de celles qui font aujourd'hui le mérite de tant d'ouvrages vantés.

Pour l'approbation des livres, elle remonte à l'an 1480. La première qu'on connoisse a été donnée à l'ou-

vrage d'un Chartreux Italien, intitulé *Nosce te ipsum*. *Bertholde*, Archevêque de Mayence, en fit une loi le 4 Janvier 1486, & défendit d'imprimer ou d'exposer en vente quelque Livre que ce fût, sans l'avoir auparavant soumis à la censure.

Le grand prix que la curiosité & l'opulence ont mis à certaines éditions, n'a pas manqué d'éveiller la cupidité des faussaires. On a vu à Amsterdam un Maître de Langues qui imitoit parfaitement les anciennes écritures ; à la fin de plusieurs éditions sans dates, il ajoûtoit si adroitement des souscriptions de sa façon, qu'il falloit beaucoup d'attention pour n'y être pas trompé, tant les souscriptions écrites de sa main ressembloient aux caractères d'impression. Quelquefois aussi des erreurs ou des méprises Typographiques ont trompé les curieux. On sçait le bruit qu'a fait autrefois un prétendu *Donat* imprimé à Cologne en 1457. M. l'Abbé *Mercier* fait voir que ce Livre n'est que de 1507; & cette seule différence de chiffres lui ôte toute sa célébrité.

e croyez cependant pas, Mon-
, que la curiosité seule fasse re-
cher les anciennes éditions. Elles
ın mérite réel, &, quoique sou-
très-fautives, elles conservent
traces d'antiquité qui les ren-
précieuses & même nécessaires
Sçavans ; car il n'est pas rare
lles soient plus exactes que des
ons très-récentes & fort répan-
. M. l'Abbé *Mercier* en donne un
nple que l'auguste cérémonie du
e du Roi rend plus intéressant.
ɔn ouvre les dernières éditions
cérémonies pour le Sacre de nos
s, on y trouve que l'Oraison qui
mence par ces mots, *Deus inenar-*
'is auctor Mundi, conditor generis
ani, &c, continue ainsi : *Sis ei*
gi) contra acies inimicorum lorica,
dversis galea, in prosperis patientia,
rotectione clypeus sempiternus... &
populus iste pullulet coalitus Bene-
one æternitatis, ut semper maneant
ıdiantes in pace victores. Les édi-
ıs du Pontifical faites à Rome en
5 & 1497 portent IN PROS-
IS sapientia... ET BENEDIC-

TIONE *Trinitatis.* Ces expreſſions vraies & naturelles ſont infiniment préférables à celles des éditions récentes.

Un *Mémoire*, qui démontre que, pendant le quinzième ſiècle, l'année commençoit au premier Janvier dans l'Electorat de Mayence, termine cet ouvrage intéreſſant pour les amateurs de la Bibliographie. L'ouvrage en eut été plus commode, ſi aux deux Tables que l'auteur a données, il en eut ajoûté une troiſième pour les villes qui ont été l'objet de ſes recherches. On y auroit auſſi vu avec plaiſir un plus grand détail ſur le livre que *Kæler* a compoſé pour aſſurer à l'illuſtre *Guttemberg* la gloire de l'invention de l'Imprimerie, qui lui eſt ſi juſtement due. Le Public ſeroit bien dédommagé de ces légères omiſſions, ſi M. l'Abbé *Mercier* entreprenoit de nous donner l'Hiſtoire ſuivie & détaillée de l'Imprimerie; ſes grandes connoiſſances dans la Bibliographie aſſureroient le ſuccès de l'ouvrage. Je ſuis, &c.

A Paris ce 16 Mai 1775.

LETTRE VI.

La vie du Pape Clément XIV (Ganganelli) un Vol. in-12 d'environ 400 pages. A Paris chez la veuve Desaint Libraire rue du Foin Saint-Jacques.

L'AUTEUR de cet ouvrage (M. *Caraccioli*) prévient ses Lecteurs qu'il a eu l'avantage de connoître *Clément XIV* lorsqu'il étoit Cardinal, & d'apprendre par lui-même les actions qui concernent son enfance, son éducation & une partie de sa vie ; il assure de plus qu'il a reçu d'Italie les anecdotes qu'il desiroit sur son Pontificat, & qu'il les tient de personnes parfaitement instruites ; aussi ajoute-t-il : *Si les autorités sur lesquelles cet ouvrage est appuyé, ne paroissent pas suffisantes pour convaincre un Lecteur, déchirons les Histoires, & ne croyons plus aucun fait.*

Jean-Vincent-Antoine Ganganelli, né en 1705 au Bourg de Saint-Arcangelo, près de Rimini, étoit fils d'un

Médecin. Il fit ses études à Rimini, & & n'avoit encore que douze ans lorsqu'il adressa à l'Evêque de cette ville un compliment de sa composition. Le Prélat en fut enchanté, & ne cessoit de répéter : *Voilà un enfant qui servira quelque jour utilement la Religion.* Une étude trop opiniâtre pensa précipiter au tombeau celui qui donnoit de si brillantes espérances : *Ma plus grande peine*, disoit-il après avoir recouvré la santé, *étoit de mourir sans avoir vû Rome.* Il ne prévoyoit pas alors qu'il en seroit un jour le maître.

On conseilloit vivement au jeune *Ganganelli* d'embrasser l'état ecclésiastique, & de renoncer au projet qu'il avoit formé de se faire Religieux, lorsqu'il répondit : *Si c'est la Piété qui vous fait parler, vous conviendrez qu'elle brille éminemment chez les disciples de Saint-François où je veux me retirer : si c'est l'ambition, où puis-je être mieux que dans un Ordre qui fit la fortune de Sixte IV & de Sixte V?* Il partit pour Urbino, & entra dans l'ordre des Conventuels à l'âge de dix-huit ans. Il s'accoutuma de bonne

heure à ne répondre jamais qu'avec justesse & précision : *ses reparties sont vives*, disoient ses Supérieurs, *mais il y met tant de raison qu'on ne peut s'en offenser*. On le fit passer successivement à Pesaro, à Recanati, à Fano & à Rome même, pour y étudier la Philosophie & la Théologie. Il devint bientôt Professeur à son tour. » Ses disci- » ples l'admiroient autant qu'ils l'ai- » moient ; il leur inspiroit des pen- » sées sublimes, les dégageant de tout » ce qui s'appelle *Moinerie*. » *Benoît XIV*, mettant un jour la main sur la tête du Père *Ganganelli*, dit au Général de son Ordre : *Tenez grand compte de ce petit Frère ; je vous le recommande fortement. — Fate conto di questo fratellucio ; vi lo raccommendo fortemente*. Ce fut sous le regne de ce Pape immortel, que *Ganganelli* devint Consulteur du S. Office. Ce Pontife éclairé l'appelloit souvent pour avoir son avis : *Il joint*, disoit-il, *une mémoire immense à une vaste érudition ; &, ce qui fait plaisir, c'est qu'il est mille fois plus modeste qu'un homme qui ne sçait rien, & qu'on croiroit qu'il n'a ja-*

mais gardé la retraite, tant il est gai! C'étoit le moyen de plaire à *Lambertini*, dont on connoît l'enjoûment & les bons mots. Le Père *Ganganelli*, allant un jour à Assise, rencontra un paysan dont il fit sa compagnie. Ils marchoient bonnement tous deux ensemble, lorsque le paysan, après l'avoir entendu parler, lui dit : *C'est dommage que vous ne soyez qu'un Frère Convers* (il en jugeoit ainsi par son extérieur mal propre & négligé,) *car il me paroît, mon Frère, que si vous aviez étudié, vous pourriez bien être comme Sixte V. J'avons son portrait chez nous, & je trouve que vous avez son air rusé.*

Ganganelli fut promu au Cardinalat par *Clément XIII*. Ce fut le neveu de ce Pape, *Rezzonico*, connu sous le nom de *Cardinal Patron*, qui l'envoya chercher au Couvent des Saints Apôtres où il demeuroit, & qui, après lui avoir demandé s'il n'avoit rien à se reprocher, lui déclara d'une manière propre à l'intimider : » Qu'on avoit dit au S. Père bien des » choses sur son compte ; qu'il hésitoit » de lui intimer les ordres de Sa Sain-

» teté, dans la crainte de lui causer » une trop grande révolution; que » cependant il ne pouvoit s'empêcher » de lui apprendre que dès l'instant » même le Pape vouloit absolument.... » mais absolument....qu'il fût Car» dinal.» Ce début avoit donné d'abord beaucoup d'inquiétude au P. *Ganganelli*, qui s'imagina qu'on avoit indisposé le S. Père contre lui; mais il fut agréablement détrompé.

Quelques talens que fît paroître le Cardinal *Ganganelli*, on ne s'attendoit pas à le voir un jour placé sur le Trône de S. Pierre. » La liberté, » dit son Historien, avec laquelle il » s'expliquoit sur certaines démar» ches de la Cour de Rome, sur la » nécessité de déférer aux volontés » des Souverains, ne paroissoit pas » lui concilier les Cardinaux. On sça» voit que, dans la plûpart des Con» grégations qui se tenoient sous les » yeux du Pape même, au sujet des » Duchés de Parme & de l'affaire des » Jésuites, il avoit donné des avis » tellement contraires aux sentimens » du Pontife & du Secrétaire d'Etat,

» qu'on prit le parti de ne le plus con-
» sulter : *On ne me communique rien*,
» disoit-il, *& je sçais tout. Mais on*
» *aura beau faire ; si l'on ne veut pas*
» *voir la Cour de Rome décheoir de sa*
» *grandeur, il faudra nécessairement se*
» *réconcilier avec les Souverains ; ils ont*
» *les bras plus longs que les frontières*,
» *& leur pouvoir s'élève au-dessus des Al-*
» *pes & des Pyrénées* ».

Clément XIII étant mort, les Cardinaux, assemblés en conclave, restèrent trois mois indécis. » Les Car-
» dinaux, attachés à la Maison *de*
» *Bourbon*, sçavoient que *Ganganelli*,
» sans avoir aucune haine contre les
» Jésuites, ne les avoit jamais culti-
» vés ; qu'étant Professeur de Théolo-
» gie, il combattit plus d'une fois
» leurs opinions ; qu'il s'expliquoit
» hautement sur la nécessité de se rap-
» procher des Monarques ; qu'il pen-
» soit enfin que, dès qu'un Ordre Ré-
» gulier étoit en butte aux Puissances
» Catholiques, il falloit absolument
» le supprimer. D'ailleurs, un Reli-
» gieux du Comtat Venaissin, qui
» s'étoit particulièrement lié à Rome

» avec le Cardinal *Ganganelli*, & qui
» en recevoit des lettres fréquentes
» sur toutes les opérations de *Clé-*
» *ment XIII*, crut devoir faire part au
» Ministère François de cette corres-
» pondance. On y vit que sa manière
» de penser ne s'accordoit nullement
» avec le système précédent ; qu'il
» étoit homme à seconder les vues de
» la Maison *de Bourbon*, & l'on en fit
» un fidèle rapport à *Louis XV*, qui
» donna les ordres les plus précis au
» Cardinal *de Bernis* d'appuyer forte-
» ment l'élection *de Ganganelli*....
» On peut juger, d'après cet exposé
» simple & naïf, s'il est vrai, comme
» le débitèrent les plus méprisables
» satyres, que *Clément XIV* n'obtint
» la thiare qu'aux conditions de dé-
» truire la Société : c'étoit outrager
» de la manière la plus criminelle
» & le Chef de l'Eglise & les Sou-
» verains eux-mêmes, que de les sup-
» poser capables d'un tel complot.
» *Ganganelli* méprisoit trop les hon-
» neurs, & il avoit la conscience trop
» délicate, pour se prêter à une aussi
» horrible simonie ». Enfin, *Ganga-*

nelli fut élu Pape le 19 Mai 1769. Lorſqu'après l'adoration on lui demanda s'il n'étoit pas fatigué, il répondit avec naïveté, *qu'il n'avoit jamais vu cette cérémonie plus à ſon aiſe; d'autant mieux qu'il ſe ſouvenoit d'avoir été vivement repouſſé à pareille Fête, quand il n'étoit que ſimple Religieux.*

Ganganelli, parvenu à la ſuprême Puiſſance, ne changea rien dans ſa manière de vivre, qui étoit très-ſimple. » Aſſis au rang des Rois, recevant les hommages de pluſieurs, entouré d'une Cour brillante, il ne voulut être ſervi que comme un Religieux. Le repas le plus frugal, qui ne valoit guères mieux que la portion ordinaire du Couvent des Saints Apôtres, & préparé des mains du bon *Frère François*, le réduiſoit à manger uniquement pour ſubſiſter. Lorſqu'on lui repréſenta que la dignité Papale exigeoit plus d'apprêt, il ſe contenta de répondre : *Ni Saint-Pierre, ni Saint-François ne m'ont point appris à dîner ſplendidement*; &, lorſque le chef de cuiſine vint le ſupplier de le con-

» ſerver, il lui dit : *Vous ne perdrez*
» *pas vos appointemens ; mais, pour vous*
» *mettre en exercice, je ne perdrai pas*
» *ma ſanté* ».

L'auteur tâche de juſtifier *Clément XIV* du reproche qu'on lui a fait d'avoir été trop indulgent à l'égard des Religieux qui vouloient quitter leurs Cloîtres, & qui demandoient des Brefs de ſécularisation. *Vous devez me ſçavoir gré*, diſoit-il un jour, à ce ſujet, à un Général d'Ordre, qui ſe plaignoit de la ſortie d'un de ſes Religieux, *de la bonne œuvre que je viens de faire ; le ſujet dont vous me parlez ſe ſeroit perdu chez vous, auroit entraîné les autres dans la perdition, & vous auroit peut-être égorgé.*

Ce Pontife avoit proſcrit les jeux de haſard. Une femme de Qualité ayant oſé publiquement ſe moquer de la défenſe, comme d'une *Moinerie qu'elle mépriſoit*, le S. Père lui envoya un Officier, qui lui ſignifia, de la part de Sa Sainteté, de ſe mettre à genoux ſur le champ ; après qu'elle eut obéi, l'envoyé lui dit que le Pape, en qualité de Religieux, venoit de lui

impoſer la pénitence des Couvents; mais que, la première fois, il la puniroit en Souverain : *Ma la prima volta vi caſtigara da principe.*

L'auteur rapporte les circonſtances qu'on a pu ſçavoir du plus grand évènement du Pontificat de *Clément XIV*, je veux dire, de la deſtruction des Jéſuites. » Le Public s'imaginoit, dit-» il, qu'il perdoit de vue cette grande » affaire, & que, ſelon l'uſage de la » Cour de Rome, il ne cherchoit » qu'à gagner du temps : mais, depuis » le moment de ſon exaltation, il ne » ceſſa de s'en occuper. *Laiſſez-moi le » loiſir d'examiner la grande affaire ſur » laquelle je dois prononcer*, répon-» doit-il aux Souverains qui le preſ-» ſoient de ſe décider ; *je ſuis le Père » commun des Fidèles, ſur-tout celui » des Religieux, & je ne puis détruire » un Ordre célèbre, ſans avoir des rai-» ſons qui me juſtifient aux yeux de tous » les ſiècles, & ſur-tout devant Dieu....* Malgré les précautions du S. Père pour ne pas ſe tromper, il ſe défioit encore de lui-même, &, pour qu'on n'eût point de reproches à lui faire,

Il communiqua son Bref à des Théologiens & à des Cardinaux des plus éclairés ; il poussa l'attention plus loin ; il l'envoya secrettement, lorsqu'il n'étoit point encore promulgué, aux Souverains intéressés dans la querelle des Jésuites, & à ceux mêmes qui étoient indifférens, afin d'avoir leur avis & de ne point compromettre son autorité. Quand il eut reçu les réponses des Princes qui approuvoient ses résolutions, & qui lui promettoient de les faire exécuter dans leur forme & teneur, il attendit encore quelque temps ; non qu'il fût intimidé des billets qu'on affichoit jusques dans son Palais, & qui recommandoient le S. Père aux prières publiques comme devant bientôt mourir, *pregate per il Papa che presto morira*, mais parce que mille objets divers se présentoient à son esprit. » Il » voyoit qu'il alloit éteindre un Ordre » fécond en grands hommes, qui » avoit produit dans tous les climats » des Littérateurs, des Missionnaires, » des Prédicateurs, des Sçavans, des » Saints ; qu'il alloit former un vuide

» immenſe dans les Chaires comme
» dans les Colléges, qu'on auroit
» beaucoup de peine à remplir; qu'il
» alloit enfin ſe rendre odieux à une
» multitude de perſonnes puiſſantes,
» prévenues en faveur des Jéſuites,
» & même à des ames pieuſes, qui,
» ne les ayant connus que comme
» des hommes édifians, les jugeoient
» dignes d'un meilleur ſort, &c ». Enfin, dit l'Hiſtorien, *Clément XIV*, après avoir mûrement balancé les motifs qui le faiſoient agir, ſigna, en levant les yeux au Ciel, le fameux Bref qui ſupprime à jamais la Compagnie de Jéſus, en date du 21 Juillet 1773. Le 10 Août, ſur les neuf heures du ſoir, différens Prélats ſe tranſportèrent aux différentes Maiſons des Jéſuites de Rome, pour leur ſignifier les volontés ſuprêmes du Pape. Cette importante expédition conſommée, tous les Commiſſaires ſe réunirent au point du jour chez le Cardinal *Caraffa*, où la Congrégation étoit reſtée aſſemblée la nuit, & rendirent compte de leur miſſion. Le Souverain Pontife ne s'étoit pas couché. » Il lui

» échappa quelques larmes, dit l'Hif-
» torien, lorfque le Prélat *Macedonio*
» vint lui annoncer à deux heures
» après minuit, que fes ordres avoient
» été ponctuellement exécutés. Il dut
» en coûter à fon cœur naturellement
» compatiffant : auffi difoit-il qu'il fut
» à la torture, pendant qu'on figni-
» fioit aux Jéfuites fes dernières vo-
» lontés. Ainfi un Francifcain détruifit
» dans un inftant l'ouvrage de plus de
» deux fiècles ; une Société, cimen-
» tée par la Religion, par la Politi-
» que, par la protection d'une multi-
» tude de Pontifes & de Souverains ;
» une Société qui, par fon crédit comme
» par fon étendue, fembloit devoir
» durer autant que l'Eglife même. Ainfi
» périt un Corps qui donna tant d'ou-
» vrages, contre lequel on a tant écrit,
» qui, par fes relations dans toutes les
» Cours de l'Univers, ne pouvoit
» manquer d'opérer du bien & du mal ;
» qui, pour vouloir trop foutenir la
» Cour de Rome, la rendit fouvent
» fufpecte, & fe rendit lui-même
» odieux ; un Corps dont les Membres
» maintenant difperfés, méritent qu'on

» s'intéresse à leur sort, d'autant mieux
» que la reconnoissance doit leur at-
» tacher une multitude de disciples,
» & que *Clément XIV* lui-même nous
» dit dans son Bref, qu'il les aime
» tous dans le Seigneur avec une
» tendresse paternelle : *Singulares per-*
» *sonas paternè in Domino diligimus* ».
Ce fut après ce grand évènement que
Pasquin dit, en parlant du Pape, *&*
divites dimisit inanes.

On transféra, par ordre du Saint-Père l'Ex-Général, accompagné de ses Assistans & de plusieurs autres Jésuites, au Château Saint-Ange, après lui avoir fait signer une Lettre circulaire adressée à tous les Missionnaires de la Société, par laquelle il leur apprend que sa Compagnie est sup-
» primée. En considérant, dit l'Histo-
» rien, le triste état d'un homme si
» fameux par sa place, respectable par
» son nom & par ses années, on est
» tenté d'accuser le Pape d'une trop
» grande sévérité ; mais il faut obser-
» ver qu'on ne peut juger d'une af-
» faire lorsqu'on ne la connoît pas, &
» qu'on doit présumer que le S. Père

» eut sans doute des raisons pour agir
» avec tant de rigueur.... C'est encore
» à tort, continue-t-il, qu'on accusa
» le Pape de n'avoir pas agi en bon
» politique en reprenant Avignon,
» aussitôt après la suppression de la So-
» ciété. Comme il n'y avoit rien de
» commun entre la destruction des
» Jésuites & la restitution du Comtat
» Venaissin, il étoit tout simple que
» l'affaire de Parme, qui avoit occa-
» sionné sa prise, venant à s'accom-
» moder, il retournât au S. Père. Mais
» il y a peu de personnes qui saisissent
» les choses dans leur vrai point de
» vue ».

Clément XIV ne survêcut pas long-temps à la destruction des Jésuites. Il mourut le 22 Septembre 1774, âgé de 69 ans, 10 mois & 22 jours. » Les uns, remarque M. *Caraccioli*, » ne manqueront pas de dire que les » Jésuites ont hâté sa mort; les autres » que ce coup part de la main de quel- » ques Grands offusqués du Pontificat » *de Ganganelli*; tandis que les hom- » mes judicieux & désintéressés n'ac- » cuseront personne, & laisseront cet

» évènement ſous le nuage dont il eſt » enveloppé, juſqu'à ce que le temps » l'ait éclairci ». L'Hiſtorien, par ces derniers mots & par la manière dont il rapporte la mort de *Clément XIV*, paroît être perſuadé que des moyens violens ont terminé les jours de ce Pontife. La calomnie & la malignité ont accrédité ces bruits, qu'un Public crédule reçoit toujours avec avidité : comme s'il étoit extraordinaire & contre l'ordre de la Nature qu'un Pape pût mourir à l'âge de 70 ans.

Clément XIV ſe concilioit l'eſtime & l'amitié de tous les Etrangers par l'accueil gracieux qu'il leur faiſoit. Un Seigneur Anglois, enchanté du Pape qu'il venoit de quitter, dit un jour à pluſieurs de ſes compatriotes : *Vous connoiſſez mes richeſſes & ma fille unique que j'adore? Eh! bien, je la donnerois au Saint Père, s'il pouvoit ſe marier, tant je ſuis enchanté de ſa perſonne & de ſon eſprit.* Le Pape rit beaucoup de la franchiſe de ce brave Anglois.

Ce Pontife étoit d'une humeur très-enjouée, & il lui échappoit ſou-

vent des bons mots. *Je ne ſuis point ſurpris*, diſoit-il un jour, *que M. le Cardinal de Bernis ait beaucoup déſiré de me voir Pape : ceux qui cultivent la Poëſie aiment les Métamorphoſes.*

Il s'étoit fait donner une liſte de tous les auteurs qui écrivoient dans ſes Etats, &, ſi la mort n'eut pas arrêté ſes deſſeins, il devoit récompenſer ceux dont les ouvrages avoient la Religion & le bien Public pour objet. *Il eſt juſte*, diſoit-il au Cardinal *Cavalchini*, *que des Ecrivains qui nous inſtruiſent ou qui nous édifient, trouvent en nous des rémunérateurs ; l'argent ne peut être mieux employé qu'à ſecourir le mérite & les talens. Il eſt honteux qu'il n'y ait de recherches que pour les malfaiteurs, & qu'on ne s'informe ni de la fortune ni de la demeure des hommes qui conſacrent leurs veilles pour éclairer le Public.*

L'auteur de cette production, Monſieur, ſemble avoir plutôt pris le ton de Panégyriſte que celui d'Hiſtorien ; il y rapporte cependant des faits & des réponſes du feu Pape, qui rendent agréable la lecture de ſon ouvrage.

Taconet ou Mémoires Historiques pour servir à la vie de cet homme célèbre. Brochure in-12 de 53 pages ; à Paris chez les Libraires du Palais Royal & du Quai de Gêvres.

Il paroît que l'auteur anonyme de cette Brochure s'est proposé de se moquer un peu de tous ces éloges emphatiques de gens médiocres qu'on prononce dans nos Académies & ailleurs ; & il n'y a pas grand mal à cela. Le préambule de ces *Mémoires* est sur le ton le plus noble & le plus héroïque ; le résultat est *la Montagne en travail, &c. Toussaint-Gaspard Taconet*, né à Paris en 1730, fils d'un Menuisier, d'abord Menuisier lui-même, ensuite Auteur & Acteur de la Troupe de *Nicolet*, mourut dans la même Ville, & fut enterré sans difficulté en Décembre 1774. Il avoit fait quelques études au Collége des Quatre Nations, & la Nature lui avoit donné de l'esprit. » Des circonstances plus » favorables, dit l'auteur de ces *Mé-*

moires, auroient peut-être suffi pour lui mériter le nom de Génie. Un peu de bonne Compagnie, un Protecteur, chef d'une bande de Prôneurs, auroient donné de l'étendue & de l'élévation à son ame; &, si cette manière d'agrandir les talens n'assûre pas toujours leur immortalité, elle leur donne au moins tous les avantages temporels de la célébrité; au lieu que le Génie, isolé & abandonné à sa valeur réelle, rampe, languit & meurt bien souvent sous la médiocrité qui l'écrase & sous les Protecteurs qui le craignent. Ce siécle en fournit plus d'un exemple. Les Corps politiques de la Littérature, ces Républiques fédératives, formées de la foiblesse particulière de plusieurs Auteurs, trouvent dans leur union une force incroyable, pour maintenir leur crédit exclusivement, & pour acaparer les réputations. Tantôt ces associations vont accueillir le mérite; tantôt elles se contentent de le protéger pour contrarier seulement une

» Puiſſance voiſine ; mais, au milieu
» de ce choc de contrariétés, celui
» qui s'élève ſans appui eſt preſqu'un
» phénomène. Eh, quel eſt l'homme
» aſſez hardi pour oſer prendre de nos
» jours la deviſe de *Corneille*,

» Je ne dois qu'à moi ſeul toute ma renommée.

Taconet a compoſé plus de quatre-vingt pièces, ou Farces & Parades, qui ont été jouées, & dont pluſieurs ont reçu les honneurs de l'impreſſion. Il y a, dans un grand nombre de ces pièces, des ſituations vraîment comiques & des détails agréables. Il avoit peu de goût pour les plans généraux ; mais, quand il avoit pû amener une ſcène qui lui plaiſoit, il la traitoit quelquefois très-bien. Les *Aveux Indiſcrets*, le *Déménagement du Peintre*, le *Baiſer Donné & Rendu*, le *Compliment ſans Compliment*, le *Bouquet de Louiſon*, &c, attirèrent une foule de ſpectateurs qui rioient encore à l'Opéra-Comique, ſans prévoir juſqu'où notre ſublime *Marmontel* éleveroit

veroit un jour la dignité de ce spectacle forain.

A peine *Taconet* avoit-il fini une pièce, qu'elle étoit représentée ; c'étoit un puissant motif d'émulation & d'activité pour lui. » S'il étoit permis » de comparer à des Tréteaux le Théâ- » tre National, ne pourroit-on pas » croire qu'un semblable encourage- » ment seroit nécessaire aux Auteurs qui » travaillent, sur-tout dans la pénible » carrière de la Comédie. Car enfin, si » la Comédie est la peinture des mœurs » actuelles, le moment de la représen- » tation doit être très-près de celui de » la composition chez une Nation » mobile & changeante en tout genre ; » &, si un ou deux lustres s'écouloient » d'une époque à l'autre, un Auteur » ne seroit-il pas dans le cas d'une » Marchande de Modes, qui consulte- » roit celles du jour pour faire des » ouvrages qui ne se vendroient que » dans dix ans ? Eh, qu'on ne croie » pas que l'observance du costume » actuel soit indifférente, puisque » *Molière* lui-même s'y est assujetti,

» & qu'il désigne, souvent en vers,
» jusqu'aux vêtemens de ses person-
» nages. La Tragédie est sans doute
» plus de toute saison ; mais il est aussi
» nécessaire d'entretenir l'habitude &
» l'amour du travail dans ceux qui
» cultivent cet Art, & rien ne peut
» mieux l'entretenir que l'espoir de la
» prompte jouissance de ses travaux ».
Cette réfléxion est très-judicieuse.
Que de Poëtes dégoûtés, que de talens perdus par les lenteurs éternelles des Comédiens François ! On m'a assuré qu'ils avoient plus de quatre-vingt Nouveautés reçues, & à peine nous en donnent-ils une ou deux par an.

Le panégyriste de *Taconet* lui fait un mérite de s'être renfermé dans sa sphère. » Il avoit observé que l'unité
» de talent réservée à chaque individu
» avoit contribué à rendre chaque
» Auteur plus parfait dans le genre
» qu'il s'étoit approprié. *Corneille* &
» *Racine* avoient fait des Tragédies ;
» *Molière* des Comédies ; *la Fontaine*
» des Fables ; *Boileau* des Vers ; *la*
» *Bruyère* des Portraits, &c ; & ces

» grands hommes, amis sans être ri-
» vaux, s'étoient aidés les uns les au-
» tres des conseils éclairés de leur
» amitié ; au lieu que nos Ecrivains
» universels, tous rivaux dans tous
» les genres, n'ont pû se perfection-
» ner dans aucun, parce qu'isolés dans
» toutes les routes, ils n'osent de-
» mander leur chemin de peur de se
» trahir, & que, faux dans un genre,
» égarés dans un autre, foibles dans
» tous, ils se dépêchent de jouir de
» leur vivant d'une réputation pré-
» coce & précaire, dont la vie est le
» terme le plus éloigné. »

Taconet rendoit supérieurement les rôles de Savetier. » Un des meilleurs » Observateurs de ce siècle a même » été si frappé de la perfection de ce » Mime en ce genre, qu'il a dit qu'il » auroit moins bien joué les Cor- » donniers. » Il aimoit le vin à l'excès, & se jouoit souvent lui-même en jouant les ivrognes. On a retenu dans plusieurs Cabarets des Boulevards, des Porcherons & de la Courtille, ce mot qu'il dit à un homme qui l'avoit

mis en colère, *va, je te méprise comme un verre d'eau.* Les débauches de toute eſpèce auxquelles il s'abandonnoit, ont hâté ſa mort.

Il y a dans ces *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de ſa vie* un ton d'importance & de dignité qui fait rire quelquefois, &, de temps en temps, des réfléxions & des critiques qui ne manquent pas de juſteſſe.

Diſſertation ſur l'Auteur du Livre intitulé DE L'IMITATION DE JESUS-CHRIST. *A Verceil, & ſe trouve à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue S. Jean-de-Beauvais; la veuve Deſaint Libraire rue du Foin Saint-Jacques; Ph. D. Pierres, Imprimeur-Libraire rue Saint-Jacques. Brochure in-12 de 82 pages.*

APRÈS toutes les diſputes qui s'élevèrent dans le dernier ſiècle ſur l'auteur de *l'Imitation de Jeſus-Chriſt*, il ſemble, Monſieur, qu'on ne de-

voit pas s'attendre à les voir renaître dans le nôtre, qui d'ailleurs s'intéresse très-peu à ces sortes de discussions. Mais de nouvelles tentatives faites en faveur de *Gersen*, quoique sa cause fût mauvaise & que *Naudé* eut dévoilé une partie des artifices qu'on avoit employés pour accréditer cet auteur imaginaire, ont animé le zèle des Chanoines Réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin, & leur ont fait soutenir avec éclat les droits de *Thomas à Kempis.* M. *Amort*, Doyen de l'Abbaye de Pollingen en Bavière, a composé deux gros Volumes sur cette matière. L'auteur de la *Dissertation* que je vous annonce les a réduits, avec raison, à une Brochure de 82 pages; &, si l'on veut suivre les règles d'une saine critique, on conviendra qu'il établit solidement que *Thomas à Kempis* est l'auteur de l'excellent ouvrage de l'*Imitation.*

Aux témoignages des écrivains contemporains, à l'autorité des Manuscrits qui étoient déja connus, & dont un, qui appartenoit aux Jésuites d'An-

ce travail, fait paroître beaucoup d'érudition & de sagacité.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

LA Consolation du Chrétien, ou Motifs de Confiance en Dieu dans les diverses circonstances de la Vie ; par M. l'Abbé Roissard. Deux Volumes in-12 ; prix 4 livres brochés, 5 livres reliés ; à Paris chez Humblot, Libraire rue Saint-Jacques près de Saint-Yves. Ce livre ascétique, dédié à Madame VICTOIRE DE FRANCE, mérite, en effet, de paroître sous les auspices de cette vertueuse Princesse. Il est rempli de vérités sublimes & d'une sensibilité attendrissante ; je connois peu d'ouvrages de ce genre où l'onction se trouve, comme dans celui-ci, réunie au développement des grands principes de la Religion ; il éclaire l'esprit & touche le cœur. M. l'Abbé *Roissard*, à qui nous en sommes redevables, jouit de la plus grande réputation en qualité de Prédicateur & de Directeur.

Traité des Maladies Vénériennes ; par M. Fabre, Maître en Chirurgie, ancien Prévôt de sa Compagnie ; Conseiller du Comité de l'Académie Royale de Chirurgie, & Professeur Royal du Collége. Troisième Edition, revûe, corrigée & augmentée par l'Auteur ; on y a joint une Table Analytique des Matières, contenant le précis de chaque Chapitre ; un Volume in-8° de 600 pages ; prix 6 livres relié. A Paris, chez P. Fr. Didot le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, Quai des Augustins.

Vous ne serez point surpris, Monsieur, des éditions multipliées qu'on a faites, & qu'on fera de ce livre, quand vous sçaurez que c'est le fruit de l'expérience acquise par M. *Fabre* chez feu M. *Petit*, ce Chirurgien d'immortelle mémoire. Huit années consécutives de travail & d'application sous ce grand Maître, ont mis l'habile élève à portée de saisir ses vûes dans la Théorie & la Pratique des maux Vénériens. Il a spécialement consacré son ouvrage à l'instruction des jeunes Chirurgiens ; ils y puiseront véritablement les lumières

vers, a été écrit en 1441 de la main même de *Thomas à Kempis*, l'auteur de la *Dissertation* ajoute une preuve nouvelle tirée d'un Manuscrit qu'il a découvert, & qui a été écrit dès l'an 1425. Ce Manuscrit dépose hautement en faveur du pieux Chanoine Régulier. Voici son témoignage que l'auteur a fait graver : *Notandum est quòd iste Tractatus editus est à probo & egregio viro Magistro Thomâ de Monte sanctæ Agnetis & Canonico Regulari in Trajecto. Thomas de Kempis dictus, descriptusque est manu Auctoris in Trajecto anno 1425 in Societate Provincialatûs*; &, pour que tout le monde puisse se convaincre par ses propres yeux, le Manuscrit a été mis en dépôt pendant plusieurs mois chez M. *Pierres*, Imprimeur-Libraire à Paris, afin que tous les curieux pussent le consulter & l'examiner.

On voit par ce Manuscrit que, dès l'an 1425, *Thomas à Kempis* étoit reconnu pour l'auteur de *l'Imitation*. L'ouvrage même portoit son nom. C'est sur l'original écrit de la main de

l'auteur qu'a été copié ce Manuſcrit. La Maiſon, où cette copie a été faite, eſt nommée *Sociatus Provincialatûs*. L'auteur de la *Diſſertation* croit que c'eſt la Maiſon Canoniale de la Congrégation de Windesheim, au Diocèſe d'Utrecht, dans laquelle on tenoit chaque année le Chapitre Provincial, & où réſidoit auſſi le Compagnon ou Secrétaire du Supérieur de la Province, lorſqu'il n'étoit pas obligé de le ſuivre dans la viſite des Maiſons de la Congrégation.

Thomas à Kempis, ſi célèbre par des écrits de la ſpiritualité la plus pure & la plus éclairée, dont le Traité ſeul de *l'Imitation de Jéſus-Chriſt* a rendu le nom immortel, étoit né en 1379 : il eſt mort en odeur de ſainteté en 1471 à l'âge de 92 ans au Mont Sainte-Agnès, près de Zwol, ville des Pays-bas, dans la Province d'Over-Yſſel, Diocèſe d'Utrecht.

Cet opuſcule intéreſſant eſt accompagné de Notes courtes & lumineuſes ; elles ne ſont point de l'auteur de la *Diſſertation*, mais de ſon Editeur, qui, dans

pièce se joue très-fréquemment. A la fin de cette fête, on coupa un antique Mûrier, célèbre pour avoir été planté des mains du Poëte ; & de son bois on fabriqua une multitude de petits effets & ustensiles domestiques, comme des tasses, des boîtes, &c, qui furent disputées & achetées de toutes parts au poids de l'or. Chaque famille conserve avec vénération cette espèce de relique du Génie, & se promet bien de la transmettre à sa postérité. Les Maire & Echevins de la ville de *Stratford-sur-l'Avon*, patrie de *Shakespeare*, envoyèrent, il y a quelques années, à M. *Garrick* des Lettres de naturalisation enfermées dans une de ces boîtes ; ils lui mandoient *qu'en lui envoyant cette boîte, faite du bois d'un arbre planté des mains de Shakespeare, ils croyoient lui faire un présent plus riche & plus précieux à ses yeux que s'ils lui avoient envoyé une boîte de diamans.*

Les nouveaux Traducteurs de ce grand Poëte n'ont rien négligé de ce qui peut donner à leur travail le de-

gré de perfection dont il est susceptible. Chaque pièce sera accompagnée des Notes nécessaires pour l'explication du texte, l'intelligence de la scène & de la pantomime, celle des allusions, & pour la plus grande clarté du Dialogue. Mœurs nationales, coutumes locales, préparations adroites qui mènent aux évènemens, nuances fines propres à chaque caractère particulier : rien ne sera oublié. Ce sont ces recherches & le temps employé en comparaisons répétées & suivies des différentes éditions qu'on a données de *Shakespeare*, qui ont retardé la publication de cette traduction.

Le premier Volume, orné du portrait de cet homme illustre, contiendra, avec ce qu'il y a d'intéressant sur l'auteur ou sur ses ouvrages dans les Préfaces Angloises, la Tragédie *d'Othello*; le second Volume, la pièce de *Jules-César* & la *Tempête*. Les autres Tomes se suivront plus rapidement; il y aura en tout six Volumes *in*-8°. Le *Théâtre de Shakespeare* est

traduit en entier ; mais les interprètes mettent à le retoucher plus de temps qu'on n'en emploie, pour l'ordinaire, à traduire. Chaque Volume, imprimé en beau caractère & sur de beau papier, sera de 5 livres pour ceux qui n'auront pas souscrit ; de 4 livres pour les Souscripteurs, à qui l'on ne demande d'autre avance que leur engagement par écrit de prendre & de payer les Volumes en les recevant ; voici le modèle de cet engagement : *Je m'engage à prendre chaque Volume de Shakespeare, à mesure qu'il paroîtra, en payant la somme de 4 livres. Signé*, &c. On souscrit à Paris chez M. *le Tourneur*, rue de Notre-Dame des Victoires, où se délivreront les Volumes aux Souscripteurs. On les trouvera aussi chez *Saillant & Nyon* Libraires rue Saint-Jean de-Beauvais ; la veuve *Duchesne* rue Saint-Jacques ; *la Combe* rue Christine ; *le Jay* rue Saint-Jacques ; *Musier* fils rue du Foin Saint-Jacques ; *Ruault* rue de la Harpe & *Clousier* rue Saint-Jacques. On est prié d'affranchir le port des Lettres.

Les deux premiers Volumes paroîtront au mois de Novembre prochain.

Honneurs funèbres rendus à la Mémoire de LOUIS XV *dans la ville de Verneuil.*

Cette Ville, située en Normandie, de l'appanage de MONSIEUR frère du Roi, au Diocèse d'Evreux sur les frontières du Perche, est fameuse par la bataille de 1424, où les Anglois, que commandoit le Duc de *Betfort*, Tuteur de *Henri VI* & Régent du Royaume de France, battirent les troupes du Roi *Charles VII*. Elle s'est distinguée depuis peu par un témoignage éclatant d'amour & de respect pour la mémoire du feu Roi. Une Lettre que j'ai reçue à ce sujet d'un Ecclésiastique homme de mérite, m'a paru digne d'être mise sous vos yeux.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles, &c.

» Ma Patrie vient de jouir, Mon-
» sieur, d'un spectacle bien imposant
» & bien nouveau pour elle. Nous le
» devons à l'intelligence & au zèle
» d'un de nos Compatriotes attaché
» depuis trente ans au service de la

» Cour : le sieur *Vente*, Libraire des
» Menus Plaisirs du Roi, Imprimeur
» de MONSIEUR, & Maire actuel de
» Verneuil, * a imaginé d'y faire cé-
» lébrer un service solemnel pour le
» repos de l'ame de LOUIS XV ; &,
» cette idée, il l'a exécutée avec au-
» tant de goût que de magnificence. Je
» ne vous ferai point, Monsieur, la des-
» cription du Catafalque érigé dans
» la principale Eglise de Verneuil, &
» de toute la décoration intérieure &
» extérieure de ce Temple. Ce que
» je puis vous assûrer, c'est que l'on
» n'a rien vû de plus beau à Saint-
» Denis ni à Notre-Dame de Paris.
» On ne peut se figurer ce qu'il en
» a coûté au sieur *Vente* de soins, de
» peines & de frais, pour rassembler,
» disposer & faire venir à trente lieues
» de la Capitale, tous les matériaux

* Il y a eu un autre Maire de cette famille; *Guillaume Vente*, qui signala sa fidélité pour *Henri IV*, en lui facilitant la soumission de la Ville de Verneuil, & en forçant le Comte de *Médavy*, qui en étoit Gouverneur, de rentrer sous l'obéissance du Roi.

» & tous les ornemens que demandoit » cet auguste & lugubre appareil. Une » pompe, aussi extraordinaire dans une » petite Ville de Province, attira tous les » habitans des environs. Il y avoit un » concours prodigieux de Clergé, » de Noblesse & de Peuple. Le Ser- » vice se fit avec la dignité, l'ordre & » la décence qui donnent tant de prix » & d'intérêt à ces sortes de cérémo- » nies. Tous les Corps, toutes les Con- » fréries de la Ville y assistèrent, dé- » corées de leurs attributs. Il y avoit » jusqu'à des Héraults d'Armes en Dal- » matique de Velours brodée en or » par-dessus leur robe. En un mot, le » sieur *Vente* n'avoit rien négligé de » ce qui pouvoit rehausser l'éclat de » cette fête funéraire. L'Oraison fu- » nèbre fut prononcée par M. l'Abbé » *du Rédon d'Oriolle*. Ce Discours m'a » paru très-éloquent, & nous avons » vivement sollicité l'Orateur de le » mettre au jour. Sa modestie s'est » refusée jusqu'ici à nos instances.

» Je vous prie, Monsieur, d'insérer » cette Lettre dans une de vos pro-

» chaines Feuilles. Je le desire ardem-
» ment pour l'honner de mon païs,
» & sur-tout pour celui du sieur *Vente*,
» qui ne laisse échaper aucune occa-
» sion de se rendre utile à ses Conci-
» toyens, & qui mérite cet hommage
» public que je lui rends, en leur nom,
» de leur attachement & de leur re-
» connoissance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Médailles sur les principaux évènemens de la Maison de Brandebourg, depuis FRÉDÉRIC-GUILLAUME, dit *LE GRAND ELECTEUR, jusqu'à FRÉDÉRIC LE GRAND, II du nom & troisième Roi de Prusse; avec les explications Historiques de tout ce qui concerne les évènemens sur lesquels ces Médailles ont été frappées. A Berlin chez G. J. Decker, Imprimeur du Roi.* L'Histoire d'une Nation ne sçauroit nous être rendue avec plus de précision, de certitude, & de vérité, que par la voie des Médailles : ce sont des monumens qui constatent les faits les plus mémorables, en établissent l'authenticité,

en déterminent la nature, en indiquent l'importance, en fixent l'époque. C'eſt par le moyen des Médailles que les temps les plus reculés des Grecs & des Romains nous ſont connus d'une manière plus parfaite que tout ce qui concerne les autres peuples de l'Antiquité. Les grandes actions des hommes illuſtres, la ſuite des évènemens qui ont contribué à l'aggrandiſſement & à la décadence des Empires, tout ce qui a eu quelque influence remarquable ſur la proſpérité & le bonheur des hommes, ſur les Sciences & les Arts, ſur les établiſſemens avantageux à la ſociété, ſe trouve empreint ſur ces métaux, de manière à en porter le ſouvenir & l'image jusques chez nos derniers neveux. Un autre avantage non moins conſidérable, c'eſt que les Médailles prouvent par elles-mêmes à quel degré les Arts ont été cultivés & perfectionnés à l'époque où elles ont été frappées. Ainſi un recueil de Médailles doit intéreſſer & la Nation qui en eſt l'objet, & tous ceux qui

aiment les Arts & les Sciences. Mais les Recueils de cette eſpèce deviennent bien plus importans encore, lorſqu'ils ont pour objet les faits d'une Nation célèbre, d'une Nation qui a fait de grandes choſes ; lorſqu'elles tranſmettent les époques les plus brillantes de cette Nation, qu'elles en peignent les efforts les plus étonnans & les progrès rapides ; lorſqu'elles conſervent l'image & les traits des grands hommes qui l'ont ſervie, élevée, aggrandie, & portée au rang des Nations les plus célèbres.

C'eſt d'après ces conſidérations ſans doute qu'a été conçue l'entrepriſe que je vous annonce. En effet, quelle Nation a produit en ſi peu de temps & tant de grands hommes & tant de grandes choſes ? Quelle Nation a plus de titres pour attirer & fixer l'attention de notre ſiècle & de ceux qui le ſuivront ? Cet ouvrage ſera exécuté dans le même format que les *Mémoires de Brandebourg*, c'eſt-à-dire, que ce ſera un grand *in*-4°. Il renferme environ trois cens Médailles, outre

plusieurs autres tailles-douces analogues au sujet, & les bustes des quatres Princes dont on y verra les regnes glorieux : ces bustes seront accompagnés d'un précis historique des regnes de ces Princes : le tout sera exécuté avec le plus grand soin & sur le plus beau papier ; les tailles-douces seront gravées dans le goût antique & par les plus habiles Maîtres. La souscription sera ouverte jusqu'à la fin de cette année 1775 : les Souscripteurs payeront trois Ducats, & quatre Ducats s'ils veulent l'avoir sur du papier fin de Hollande ; ceux qui n'auront pas souscript, payeront trois Frédérics d'or. On remettra aux Souscripteurs un billet imprimé & signé par l'Auteur, Monsieur *Ricaud de Tirgale*, Lieutenant-Colonel Ingénieur au service de S. M. & par l'Editeur : on fera remettre le prix de la souscription à l'Imprimeur du Roi *Decker*, lequel remettra l'exemplaire à tous ceux qui auront payé à temps. Ce ne sera qu'à la fin de l'année 1776 que l'on pourra livrer l'ouvrage. On peut souscrire à Paris chez

M. *Mettra*, Agent des affaires de Sa Majeſté Pruſſienne rue Saint-Victor.

Dictionnaire des Artiſtes. Cet ouvrage, où l'on trouvera des jugemens ſains & toutes les Anecdotes qu'il ſera poſſible de recueillir ſur les *Peintres*, les *Sculpteurs*, les *Graveurs*, les *Architectes*, les *Machiniſtes*, &c, ne paroît point encore ; mais ſon titre ſeul annonce qu'il ſera très-curieux & très-piquant, ſi le Public, ſur-tout, veut ſeconder l'intention de l'Auteur qui n'a rien de plus à cœur que de rendre ſa collection intéreſſante. *Vincent*, Imprimeur-Libraire à l'Hôtel de Clugny rue des Mathurins, doit la mettre inceſſamment ſous preſſe. Il prie les perſonnes qui peuvent avoir des Mémoires ſur les Artiſtes qui ſont morts, de les lui faire parvenir avant le 15 Juillet prochain.

Les Soins tardifs & le Carquois épuiſé. Ce ſont, Monſieur, les titres de deux Eſtampes faiſant pendant, gravées par M. *de Launay* d'après les gouaſſes de M. *Baudouin*, que la mort a enlevé aux Arts depuis quelques années, & qui, par le genre qu'il avoit embraſſé,

pouvoit être nommé le Peintre de la volupté. La première représente un groupe de deux amans dans un réduit pittoresquement composé : la jeune fille, vêtue très-légèrement, feint de repousser le jeune homme qui, près d'elle à genoux, semble lui témoigner l'amour & les desirs dont il est embrasé. Quelques feuillages couverts d'un vieux tapis, deux colombes placées sur une traverse : tout annonce la simplicité des moeurs de la Vie Champêtre. Mais bientôt cette scène naïve est interrompue par l'arrivée d'un Acteur dont la présence causera le trouble & l'effroi : un enfant a surpris les jeunes gens & l'est allé dire à la mère, qu'on apperçoit grimpant à l'échelle, & paroissant éprouver à cette vue l'étonnement, la douleur & les regrets.

La seconde Estampe contraste avec la première ; on voit ici la richesse, le luxe, l'opulence. Une jeune femme debout, en déshabillé galant, & de la plus jolie figure, s'occupe à remettre son rouge, & fixe, en souriant, un jeune homme dont l'atti-

tude & les regards annoncent l'abattement & la langueur ; près de la cheminée, on voit placée ſur un ſocle une figure de l'Amour, dont le Carquois eſt vuide, épiſode qui a fourni le titre de l'Eſtampe.

M. *de Launay* a très-bien rendu dans ces deux ſujets l'expreſſion, le ſentiment, le caractère ; vous y trouverez M. un très-bon goût de deſſin ; le ſtyle en eſt varié avec diſcernement, tantôt ſimple & négligé, tantôt pur & brillant, mais toujours ſubordonné à l'effet du clair obſcur & à l'harmonie du tout enſemble. Ces Eſtampes ont chacune 13 pouces de haut ſur 9 de large, & ſe vendent à Paris chez l'auteur rue de la Bucherie, porte cochere près de la rue des Rats, prix 3 livres piece. On trouve chez le même Artiſte deux autres ſujets qu'il a gravés d'après le même Peintre, & qui ne ſont point inférieurs à ceux que je vous annonce ; ils ont pour titre *l'Epouſe indiſcrette & la Sentinelle en défaut.*

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 18 Mai 1775.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Cérémonial du Sacre des Rois de France ; précédé d'une Dissertation sur l'ancienneté de cet acte de Religion, sur les motifs de son institution & du grand appareil avec lequel il est célébré, &c ; un Volume in-8° de 200 pages. A Paris chez G. Desprez, Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.

Ce Livre, dans les circonstances presentes, doit être d'autant mieux reçu du public que la plus grande partie de la Nation ne pourra jouir

de l'auguste cérémonie qui se prépare à Reims pour l'onction sacrée de notre jeune Monarque. Mais ceux qui ne pourront, à cet égard, satisfaire leur vive curiosité, trouveront, dans le Volume que je vous annonce, Monsieur, un dédommagement à cette privation, & se formeront, en le parcourant, une juste idée de ce spectacle intéressant & majestueux. L'auteur, pour donner plus d'étendue à son sujet, considère cette cérémonie en général; il en assigne l'origine, en fait connoître l'esprit, & présente les différentes situations successives du tableau, telles qu'elles se retrouvent dans tous les Sacres.

L'auteur expose d'abord les préparatifs du Sacre, la décoration & la disposition des sièges dans l'Eglise Métropolitaine de Reims. On y transporte les ornemens Royaux qui se conservent à l'Abbaye Royale de Saint-Denis. Ces ornemens consistent en sept différentes pièces, qui sont la *Grande Couronne Impériale*, *l'Epée*, le *Sceptre*, la *Main de Justice*, les *Epe-*

tons, l'*Agraffe* servant à tenir le Manteau Royal, & le *Livre de Prières*. La plûpart, entr'autres la Couronne & l'Épée, viennent du Souverain Pontife *Léon III*; c'est le présent qu'il fit à *Charlemagne* le jour qu'il le sacra Empereur d'Occident; & l'Épée s'appelle encore, par cette raison, *l'Épée de Saint-Pierre*. On l'appelle aussi *l'Épée Joyeuse*, parce qu'elle ne sert que dans les jours de réjouissance. La poignée, la garde & le haut du fourreau, sont d'or massif enrichi de pierreries; le fourreau est de velours violet garni de perles. La Couronne, qui est d'or, chargée de gros rubis, de saphirs & d'émeraudes, est d'un très-grand volume; comme son poids & sa grandeur ne permettent pas à nos Rois de la porter, on la soutient sur leur tête pendant la cérémonie, & ils en ont ordinairement deux autres, l'une d'or, l'autre d'argent doré, qu'ils ceignent pendant la Messe & le Festin Royal. Le Sceptre, la Main de Justice & les Eperons, passent encore pour avoir appartenu à *Charlemagne*.

Jamais on ne change ces ornemens; au lieu que les autres, sçavoir les Bottines ou Sandales, la Tunique, la Dalmatique, & le Manteau Royal se renouvellent presqu'à tous les Sacres; mais on y conserve toujours la forme des anciens.

Les Pairs Laïques sont vêtus d'une veste d'étoffe d'or qui leur descend jusqu'à mi-jambe; ils ont une ceinture d'or, &, pardessus leur longue veste, un Manteau Ducal de drap violet, doublé & bordé d'hermine, ouvert sur l'épaule droite. *L'Epitoge* ou Bonnet Rond est bordé d'hermine. Ils portent tous une Couronne Ducale sur un bonnet de satin violet. C'est le premier Prince du Sang ou le Prince le plus près de la Couronne, qui représente *le Duc de Bourgogne*; son siége a un marche-pied plus haut que celui des autres Pairs. Les autres Princes du Sang, selon leur rang, représentent, l'un *le Duc de Normandie*, l'autre *le Duc d'Aquitaine*, un autre le *Comte de Toulouse*, un autre *le Comte de Flandre*, & un autre *le Comte de*

Champagne. Les trois, qui repréſentent les Ducs, ont des couronnes Ducales, & les autres qui repréſentent les Comtes ont des couronnes de Comtes ; ils portent ſur leurs Manteaux le collier de l'Ordre du Saint-Eſprit.

Le jour du Sacre, l'Office commence vers les ſix heures du matin. Un moment après que les Pairs Laïques ont pris leurs places, ils s'approchent, ainſi que les Pairs Eccléſiaſtiques, de l'Archevêque-*Duc de Reims*, & ils conviennent de députer l'Evêque-*Duc de Laon* & l'Evêque-*Comte de Beauvais*, pour aller querir le Roi. Ces deux Prélats, revêtus de leurs habits pontificaux, & ayant des reliques de Saints pendues à leur cou, partent en proceſſion, précédés de tous les Chanoines de l'Egliſe de Reims; au milieu deſquels eſt la Muſique. Le Chantre & le Sous-Chantre marchant après le Clergé, & devant, le Grand Maître des Cérémonies, qui précède immédiatement les deux Evêques. Ils paſſent par une gallerie découverte,

qu'on a construite depuis le portail de l'Eglise jusqu'à la grande salle de l'Archevêché, &, lorsqu'ils sont arrivés à la chambre du Roi qu'ils trouvent fermée, le Chantre y frappe de son bâton. Le Grand Chambellan, sans ouvrir la porte, dit *Que demandez-vous?* l'Evêque-*Duc de Laon* répond *le Roi.* Le Grand Chambellan repart *le Roi dort.* Le Chantre ayant frappé & l'Evêque demandé une seconde fois le Roi, le Grand Chambellan fait la même réponse : mais, à la troisième fois, le Chantre ayant frappé & le Grand Chambellan répondu de même, l'Evêque-*Duc de Laon* dit *Nous demandons Louis XVI que Dieu nous a donné pour Roi.* Aussitôt les portes de la Chambre s'ouvrent, & le Grand Maître des Cérémonies conduit l'Evêque-*Duc de Laon* & l'Evêque-*Comte de Beauvais* auprès de Sa Majesté qu'ils saluent profondément. Le Roi est couché sur un lit magnifique ; il est vêtu d'une longue camisole cramoisi, garnie de galons d'or, & ouverte, ainsi que la chemise,

aux endroits où Sa Majesté doit recevoir les onctions. Par-dessus cette camisole, le Roi a une longue robe de toile d'argent, & sur sa tête une toque de velours noir, garnie d'un cordon de diamans, d'un bouquet de plume, & d'une double aigrette blanche. Après une Oraison que l'Evêque-*Duc de Laon* dit sur le Roi, les deux Evêques soulèvent ce Prince de dessus son lit, & le conduisent processionnellement à l'Eglise. L'auteur indique l'esprit de cet article du Cérémonial, dans son *Discours Préliminaire*, où il dit que l'onction sacrée semble dévouer plus particulièrement les Rois aux soins de l'Etat. » En effet, ceux de nos Princes qui » succédoient au Royaume, n'étoient » reconnus Rois que du jour de leur » Sacre : avant cela, *le Roi dormoit*, » disent nos vieilles chroniques, & » l'autorité Royale demeureroit si ab» solument aux Grands ou au Régent » du Royaume, que leur nom seul » paroissoit dans les Actes ».

Dès que Sa Majesté est arrivée à

l'Eglise, elle est conduite, par les mêmes Evêques, au fauteuil qui est sous le Dais, au milieu du Chœur. L'Archevêque de Reims présente au Roi le *Serment du Royaume*, lequel, Sa Majesté, étant assise, & la tête couverte, prête tout haut en Latin les mains posées sur le livre des Evangiles. Voici les termes de ce serment en François : » Je promets, au nom » de *Jesus-Christ*, au peuple Chrétien » qui m'est soumis : principalement, » de faire conserver en tout temps à » l'Eglise de Dieu, la paix, par le » peuple Chrétien ; plus, d'empêcher » toutes rapines & iniquités, de quel- » que nature qu'elles soient ; plus, » de faire observer la justice & la mi- » séricorde dans les jugemens, afin » que Dieu, qui est la source de la » Clémence & de la Miséricorde, dai- » gne les répandre sur moi, & sur » vous aussi ; plus, d'exterminer en- » tièrement de mes Etats tous les Hé- » rétiques condamnés nommément » par l'Eglise : toutes lesquelles cho- » ses ci-dessus dites, je confirme par

» serment ; ainsi Dieu & ses Saints » Evangiles me soient en aide ». Le Roi fait ensuite les sermens de Chef & de Souverain Grand-Maître des Ordres du *Saint-Esprit* & de *Saint-Louis* ; enfin, il prononce le serment par lequel il s'engage à faire observer l'Edit contre les duels. Les sermens finis, l'Archevêque-*Duc de Reims* bénit les ornemens Royaux, d'une partie desquels on revêt Sa Majesté.

Lorsqu'on a fait la préparation du S. Chrême, mêlé à une petite partie de l'huile de la Sainte Ampoule qui doit servir aux onctions, le Roi se prosterne devant l'Autel, sur un long carreau de velours violet, semé de fleurs de lys d'or. En même temps l'Archevêque de Reims se prosterne à sa droite, & les Evêques de Laon & de Beauvais se tiennent debout aux deux côtés de Sa Majesté. On entonne alors de très-longues litanies, & l'on récite un grand nombre d'Oraisons, après lesquelles l'Archevêque-*Duc de Reims*, assis dans son fauteuil, fait au Roi, qui se tient à

genoux, sept onctions ; 1° sur le sommet de la tête ; 2° sur l'estomac ; 3° entre les deux épaules ; 4° sur l'épaule droite ; 5° sur l'épaule gauche ; 6° aux plis & jointures du bras droit ; 7° aux plis & jointures du bras gauche. Ces sept onctions & les Oraisons qui les suivent étant achevées, l'Archevêque de Reims, aidé des Evêques de Laon & de Beauvais, referme les ouvertures de la chemise & de la camisole du Roi avec des lacets d'or. Ensuite le Roi s'étant levé, le Grand Chambellan revêt Sa Majesté de la Tunique, de la Dalmatique & du Manteau Royal : ces vêtemens sont de velours violet, semé de fleur de lys en broderies d'or, & représentent les habits des trois Ordres de sous-Diacre, de Diacre & de Prêtre. Le Roi, ainsi vêtu, se met à genoux devant l'Archevêque de Reims, qui, étant assis & couvert de sa mître, fait à Sa Majesté deux autres onctions, l'une sur la paume de la main droite, l'autre sur celle de la main gauche. Vient la bénédiction des Gants & de

l'Anneau Royal, & la tradition du Sceptre & de la Main de Juſtice.

Le Chancelier de France, ou le Garde des Sceaux qui le repréſente, convoque enſuite, en les appellant de leurs noms, les Pairs Laïques & les Pairs Eccléſiaſtiques, pour aſſiſter au Couronnement du Roi. L'Archevêque de Reims prend alors ſur l'Autel la grande Couronne de *Charlemagne*, apportée de l'Abbaye de Saint-Denis, & la ſoutient ſeul à deux mains ſur la tête du Roi, ſans le toucher. Auſſitôt les Pairs Laïques & Eccléſiaſtiques y portent la main pour la ſoutenir, & l'Archevêque de Reims, la tenant toujours de la main gauche, prononce une prière, après laquelle il met ſeul ſur la tête du Roi cette grande Couronne, en diſant une autre Oraiſon.

L'introniſation qui ſuit le couronnement, c'eſt-à-dire, la cérémonie de placer le Roi ſur ſon Trône, doit préſenter, Monſieur, le coup-d'œil le plus impoſant & le plus magnifique. L'Archevêque de Reims prend le Roi

par le bras droit, précédé de son Porte-Crosse & de deux Chanoines en chappe, & le conduit au Trône élevé sur le Jubé, dans l'ordre suivant. Six Héraults d'Armes marchent les premiers jusqu'au bas des marches qui conduisent au Jubé. Les Pairs Ecclésiastiques montent par l'escalier qui est du côte de l'Epître, & les Pairs Laïques par celui qui est du côté de l'Evangile. Le Maréchal de France, représentant le Connétable, tenant l'épée nue & droite, & ayant à ses côtés les deux Huissiers de la Chambre, marche devant le Roi. Sa Majesté a la Couronne de *Charlemagne* sur la tête, & porte en ses mains le Sceptre & la Main de Justice. Les deux Capitaines des Gardes du Corps de quartier, précédés de six Gardes Ecossois, marchent aux deux côtés du Roi; la queue de son Manteau Royal est portée par le Grand-Ecuyer de France. Le Chancelier de France marche seul derrière le Roi, &, après lui, marche le Grand-Maître de la Maison de Sa Majesté. A la droite du Roi est le Grand-Cham-

bellan de France, & à sa gauche le premier Gentilhomme de la Chambre. Les six Gardes Ecossois s'arrêtent au haut des marches du Trône, trois de chaque côté. Le Roi étant monté sur son Trône par l'escalier du côté de l'Evangile, les Pairs Ecclésiastiques & Laïques se placent, chacun selon son rang, aux deux côtés du Trône du Roi, & les Grands Officiers dans les places qui leur sont marquées. Les deux Capitaines des Gardes du Corps se tiennent sur la marche de l'estrade, à côté du fauteuil du Roi. L'Archevêque de Reims fait asseoir Sa Majesté sur son Trône; ensuite la relevant, & la tenant par le bras droit, le visage tourné vers l'Autel, il dit quelques prières. Lorsqu'elles sont achevées, & le Roi étant assis, le Prélat ôte sa mître, fait une profonde révérence à Sa Majesté, & la baise. Alors il dit tout haut, & par trois fois: *Vivat rex in æternum*. Ensuite les Pairs Laïques & Ecclésiastiques baisent le Roi, chacun à son tour, avec une pareille acclamation, &, s'étant remis

à leurs places, les Héraults d'armes montent au Jubé. On ouvre les portes de l'Eglife, & le peuple y entre en foule, pour voir fon Monarque fur fon Trône, dans toute la pompe de la Royauté ; & dans ce moment toute l'Eglife retentit d'acclamations de *Vive le Roi;* en même temps, les trompettes & les autres inftrumens de Mufique qui font dans le Chœur, fe font entendre & fe joignent aux cris de joie de tout le peuple. Les Oifeleurs lâchent une grande quantité d'oifeaux, & le Régiment des Gardes Françoifes & Suiffes, qui font dans la place & autour de l'Eglife, font une triple falve de moufquetterie. Pendant ces acclamations, les Héraults d'Armes diftribuent, dans le Chœur & dans la Nef, une grande quantité de médailles d'or & d'argent, qui ont été frappées pour cette Cérémonie; elles repréfentent d'un côté le Bufte du Roi avec cette Infcription *Ludovicus XVI Rex Chriftianiffimus ;* au revers, l'inftant de fon Sacre, avec cette Légende *Rex celefti oleo unctus*,

& dans l'exergue, *Remis*, avec la date du jour, du mois & de l'an. L'Archevêque de Reims descend du Jubé, & étant arrivé à l'Autel, il entonne le *Te Deum*, qui est continué en plain-chant par la Musique du Roi : toutes les cloches de la ville se font entendre, ainsi que le bruit continuel des salves d'artillerie.

Après toutes ces Cérémonies commence la Messe, pendant laquelle le Roi descend de son Trône, & va faire à l'Autel quatre offrandes ; la première est un grand vase d'argent doré ; la seconde, un pain d'argent ; la troisième, un pain d'or ; la quatrième, une bourse de velours rouge brodée d'or, dans laquelle sont treize pièces d'or, qui portent la même Effigie, Inscription & Légende, que les médailles distribuées pendant la Cérémonie. Le Roi communie à cette Messe sous les deux espèces. Il retourne ensuite à l'Archevêché, où, après s'être reposé pendant quelque temps, il passe dans la salle du *Festin Royal*. La description de ce Banquet ne vous inté-

reſſera pas moins, Monſieur, que le détail des autres Cérémonies; tout y annonce la grandeur & la majeſté.

Le lendemain de ſon Sacre, le Roi, ſuivi de tout ſon Cortége, va en cavalcade entendre la Meſſe dans l'Egliſe de Saint-Remi, &, l'après-midi, il eſt reçu Grand-Maître-Souverain de l'Ordre du Saint-Eſprit: Cérémonie pendant laquelle le Roi paroît en habit de Novice, qui eſt de toile d'argent, portant l'épée argentée à fourreau blanc. Le ſurlendemain, l'après-midi, le Roi, accompagné des Princes du Sang, ſe rend en caroſſe au Camp formé près du chemin de Châlons, entre la ville de Reims & le village de Saint-Léonard, & y fait la revue des troupes de ſa Maiſon.

Nos Rois anciennement avoient coutume de partir, le troiſième jour après le Sacre, pour aller à Corbigny viſiter l'Egliſe de Saint-Marcoul, & y toucher les malades des écrouelles, qui s'y rendoient toujours en très-

grand nombre. Ce pieux pélerinage avoit été introduit par Saint *Louis*, & ses successeurs imitèrent son exemple. Mais nos derniers Rois, soit qu'ils en aient été empêchés par les guerres, soit que ce voyage souffrît des difficultés, se sont contentés de se rendre en cérémonie dans l'Eglise de l'Abbaye de Saint-Remi, en y faisant porter en procession la châsse de Saint-Marcoul. On y commence une neuvaine, laquelle est continuée par un des Aumôniers de Sa Majesté. C'est ainsi qu'en ont usé les Rois *Louis XIV*, & *Louis XV*.

Selon la relation du dernier Sacre, le Roi, après la Messe, alla faire sa prière devant la Châsse de Saint-Marcoul, placée près de l'Autel du côté de l'Evangile. Sa Majesté entra ensuite dans le parc de l'Abbaye, pour y toucher plus de deux mille malades des écrouelles, qui étoient rangés dans les allées de ce parc. Le Roi étoit précédé des Gardes de la Prévôté de l'Hôtel, des cent Suisses de la Garde, des Gardes du Corps, &

d'un grand nombre de Seigneurs de la Cour. Le premier Médecin appuyoit sa main sur la tête de chacun des malades, dont un des Capitaines des Gardes tenoit les mains jointes. Le Roi, la tête découverte, les touchoit, en étendant la main droite du front au menton, & d'une joue à l'autre en forme de Croix, & prononçant ces paroles : *Dieu te guérisse, le Roi te touche.* Le Grand Aumônier, qui étoit toujours auprès du Roi pendant la Cérémonie, distribuoit des Aumônes aux malades qui avoient été touchés. Toutes ces Cérémonies finissent par un acte de clémence, digne de la majesté & de la puissance de nos Rois ; l'abolition & le pardon général qu'ils accordent aux criminels détenus dans les prisons de Reims.

L'auteur de ce Livre nous donne une idée du Sacre & du Couronnement des Reines de France. On compte vingt-neuf Reines qui ont été sacrées, non pas, il est vrai, avec le baume de la Sainte-Ampoule, réservé pour nos

ſeuls Monarques, mais avec le Saint Chrême; il faut obſerver que la plûpart ont été couronnées avec les Rois leurs époux. Le lieu de ce Sacre étoit ordinairement l'Egliſe de Saint-Denis. Pour le couronnement, on ſe ſervoit de la Couronne de *Jeanne d'Evreux*, troiſième femme de *Charles-le-Bel*, Princeſſe digne par ſes vertus de cette eſpèce d'immortalité. *Marie de Médicis*, femme de *Henri IV*, eſt la dernière Reine qui ait été couronnée. Les monumens publics ne nous inſtruiſent point pourquoi cet honneur n'a pas paſſé aux Reines ſuivantes, *Anne d'Autriche*, *Marie-Thérèſe d'Autriche*, & *Marie Leczinska*. Mais, quelques raiſons qu'on ait eues, cette omiſſion ne peut préjudicier en rien au reſpect & à l'amour des peuples pour les auguſtes épouſes de nos Rois.

Ce Volume eſt terminé par une *Table Chronologique & Hiſtorique du ſacre & du couronnement des Rois de France de la ſeconde & de la troiſième Race.* On y trouve les années & les noms des villes où ils ont été ſacrés & couronnés ; ceux des Papes, Cardinaux,

Archevêques ou Evêques, qui en ont fait la cérémonie depuis *Pepin le-Bref* en 751 jusqu'à *Louis XV* en 1722.

On est fâché de rencontrer dans ce livre, d'ailleurs instructif, quelques fautes qu'il étoit facile de corriger, en consultant les anciennes Editions du *Pontifical Romain* * ; mais, comme le dit très-bien, dans son *Supplément à l'Histoire de l'Imprimerie de Prosper Marchand*, le sçavant Abbé *Mercier*, l'usage de nos Editeurs modernes est de copier les éditions récentes, sans s'embarrasser des plus anciennes auxquelles ils négligent de recourir, faute d'en connoître le mérite. Je vous ai fait part des deux méprises que ce grand Littérateur a remarquées d'*in prosperis patientia* au lieu d'*in prosperis sapientia*, & de *benedictione æternitatis* à la place de *benedictione Trinitatis*. En effet, que signifie *la bénédiction de*

* On appelle ainsi le Livre où sont contenues les prières & les cérémonies que font le Pape ou les Evêques, lorsqu'ils exercent les fonctions qui appartiennent à leur dignité.

l'Eternité? Cela n'a pas de ſens; mais la *bénédiction de la Trinité* eſt intelligible. Voici quelques autres erreurs que M. *Mercier* auroit pu relever dans la nouvelle Edition du *Cérémonial du Sacre* de nos Rois. 1°. On y dit page 18 que le *Livre de Prières*, qui eſt au nombre des ſept ornemens néceſſaires au Sacre, eſt à Saint-Denis. Ce Livre n'eſt certainement pas au Tréſor de cette Egliſe, où il y a ſeulement un *Pontifical Romain* Manuſcrit, mais qui ne ſert pas au Sacre. 2° Page 64 *præſta ut Gentes illi teneant fidem*; L'Editeur traduit, *faites en ſorte que ſes ſujets lui gardent la fidélité.* Mais *Gentes* ſignifie là *les Nations étrangères* comme à la page 118, *honorifica eum præ cunctis Regibus Gentium, qu'il ſoit honoré plus que les Rois des autres Nations.* 3° Page 181, *on ne fait aux Reines que deux Onctions, l'une ſur la tête, l'autre ſur l'eſtomac*, & page 185, *l'Evêque fait les onctions; il commence par la tête & finit par la poitrine.* Le traducteur n'a pas pris garde que *l'eſtomac* & la *poitrine* ne ſont pas la

même chofe. Indépendamment de leur différence, il m'a paru contre la décence qu'on fît des onctions à nos Reines foit à la *poitrine*, foit à l'*eftomac*. J'ai préfumé que l'auteur pouvoit s'être encore trompé dans cet endroit. J'ai confulté le *Pontifical Romain*, & j'y ai lu que les onctions pour la Reine fe font autrement : *Inungit Pontifex Reginæ brachium dextrum inter juncturam manûs & juncturam cubiti, ac inter fcapulas* : c'eft-à-dire, *l'Evêque fait une onction au bras droit de la Reine entre la jointure de la main & celle du coude, & une autre onction entre les deux épaules.* PONTIFIC. ROMANUM, *Edit. Venet. Apud Juntas 1582 fol. 99 verfo.* Il n'eft là queftion, comme on voit, ni de *tête*, ni d'*eftomac*, ni de *poitrine*. 4° J'allois oublier une affertion fingulière qui fe trouve dans une Note au bas de la page 54. La voici, cette affertion : *Le Roi de France eft la première perfonne Eccléfiaftique de fon Royaume.* Je ne fçavois pas cela.

Je fuis, &c.

A Paris ce 20 Mai 1775.

LETTRE VIII.

L'Art d'aimer, & Poëſies diverſes de M. Bernard, un volume in 8° de 1384 pages avec des Gravures. A Paris chez le Jay Libraire rue Saint-Jacques au coin de la rue des Mathurins.

L'*Art d'aimer* de M. *Bernard* eſt un des ouvrages les plus célèbres de ce ſiècle. Il a fait pendant plus de trente ans les délices des plus brillantes ſociétés, & preſque tous les Poëtes contemporains, depuis M. *de Voltaire* juſqu'au dernier rimailleur, en ont fait l'éloge. L'auteur avoit l'adroite politique de ne pas l'imprimer, ni même de prêter ſon manuſcrit. C'étoit une très-grande faveur, une bonne fortune, que d'être admis à un ſouper où il devoit en faire la lecture. J'ai eu ce plaiſir deux ou trois fois, & j'avoue que j'ai été ſéduit comme les autres. Elle vient enfin de paroître, cette production ſi vantée : le charme

eſt preſque rompu : c'eſt un ouvrage très-eſtimable ſans doute, mais bien inférieur à la brillante réputation dont il jouiſſoit ; & l'ardente curioſité qu'il a excitée dans les premiers jours, paroît avoir fait place à une eſpèce d'indifférence, qui va peut-être juſqu'à l'injuſtice. Qu'on ſe fie, après un tel exemple, aux enthouſiaſmes de ſociété, aux louanges qu'on y prodigue ſans meſure, aux engoûmens des lectures particulières : tous ces petits triomphes domeſtiques peuvent flatter quelques inſtans l'amour-propre, procurer de zélés partiſans à l'auteur, être utiles à ſa fortune. Mais une réputation durable, mais la vraie gloire n'aura jamais d'autre baſe que le jugement des Connoiſſeurs porté dans le ſilence réfléchi du cabinet : c'eſt-là que toutes les illuſions tombent, que tous les petits intérêts ceſſent, que l'auteur eſt abandonné à lui ſeul & à ſon talent. S'il n'en a point, s'il a été prôné d'avance avec une ſorte de délire, ſa chûte eſt d'autant plus cruelle, qu'on eſt plus honteux d'avoir été dupe, & que le

Lecteur a une ſorte de vengeance à exercer.

Le poëme en trois Chants de M. *Bernard* n'eſt pas tout-à-fait dans ce cas, & il y a un aſſez grand nombre de morceaux capables de juſtifier une partie des éloges qu'il a obtenus. Le début eſt d'une ſimplicité admirable & d'autant plus étonnante dans l'auteur, qu'on n'en retrouve guères de traces dans la ſuite de l'ouvrage.

J'ai vu *Coigny*, *Bellone* & la *Victoire* ;
Ma foible voix n'a pu chanter la gloire ;
J'ai vu la Cour ; j'ai paſſé mon printemps ;
Muet aux pieds des Idoles du temps ;
J'ai vu *Bacchus*, ſans chanter ſon délire ;
Du Dieu d'*Iſſé* j'ai dédaigné l'empire ;
J'ai vu *Plutus*, j'ai mépriſé ſa Cour ;
J'ai vu *Daphné*, je vais chanter l'Amour.

Ce premier Chant eſt conſacré à des leçons ſur le choix d'une Maîtreſſe. L'auteur décrit les charmes des différens âges de la beauté, les divers attraits de la Coquette, de la jeune *Agnès*, de la Prude, de la Myſtique,

loix de l'Hymen, ou pour l
qui promet un bonheur tran
sans contrainte.

Vole au grand jour, porte tes yeu
Dans ces jardins peuplés de nos *A*
Cherche ta proie, à la Ville, à la
Les Bals seront des fêtes pour l'amo
De plus d'objets vois la Scène emb
Chez *Melpomène*, aux loges de *Th*
Sur ce Théâtre aux magiques acce
Où tous les Arts enchantent tous le
Où la Beauté paroissant sous les arn
Veut, sans rien voir, étaler tous se
Tout *rit*, tout plaît, tout brille en c
Le cœur, les sens, l'amour-propre,
Le Dieu des *Ris*, celui de la Molef
De tous les sucs composent une ivre

Lève tes yeux ſur ces aſtres nouveaux ;
L'illuſion va les rendre plus beaux.
Les Déïtés de cet Olympe aimable,
Auront une ame acceſſible & traitable ;
Tu les verras, mortelles à leur tour,
De la grandeur deſcendre pour l'amour,
Paſſer du Louvre au tapis des fougères,
Et ſoupirer ainſi que les Bergères.

Le Poëte donne auſſi des leçons aux jeunes Beautés qui veulent choiſir un amant.

Qu'à ſon début doit trembler une Amante !
Quel embarras ſuit ſe don de ſon cœur !
Et quel tourment ſi *Jaſon* eſt vainqueur !
L'Amant trop jeune eſt un Zéphir volage :
L'ambition remplit l'été de l'âge.
Lent à répondre à de jeunes ardeurs,
L'Automne arrive, & n'a que des tiédeurs :
Pour le vieillard, inſenſé, s'il eſt tendre,
Des feux d'amour, il n'a plus que la cendre.
Si vous craignez les renoms éclatans,
Défiez-vous des demi-Dieux du temps,
Qui, l'une à l'autre enchaînant vos images ;
Vont publier vos crédules hommages ;

Qui décelant leur culte & vos Autels,
Ne sont heureux *qu'autant qu'on les croit tels*.
La Renommée, & ses cent voix perfides
Sont les échos de leurs crimes rapides.
Tel un éclair qui brille & qui s'enfuit,
Laisse après lui le tonnerre & le bruit.
Fuyez des Grands l'appareil infidèle ;
L'éclat d'un nom coûta cher à *Sémèle*.

D'autres sçauront, à vos fers attachés,
S'ensevelir dans des plaisirs cachés.
Pour en tracer une image sensible,
L'amour constant est comme un Lac paisible
Profond, égal, toujours beau, toujours clair
Inaccessible aux tempêtes de l'air,
Qui, sans chercher le tribut d'autres ondes,
Se regénère en ses sources fécondes :
L'amour volage est semblable au torrent,
Il tombe, il roule, il fuit en murmurant ;
Tari bientôt dans sa source égarée,
Né d'un orage, il en a la durée.

A peu de chose près, Monsieur, cette tirade vous paroîtra très bien faite, écrite avec esprit, avec élégance. Vous trouverez à la page suivante un trait heureux. Pour que votre amour soit du

table, dit le Poëte, cherchez en nous des qualités aimables.

Nyrée eſt beau : j'y veux encore un point,
C'eſt de l'eſprit : car les ſots n'aiment point.

Voici deux autres tableaux qui me ſemblent achevés dans leur genre.

Fuyez ſur-tout l'amour triſte & bizarre
D'un ſoupirant pâmé ſur ſa guitarre,
Gravement fou, ſottement circonſpect,
Qui, promenant l'ennui de ſon reſpect,
Dit aux échos les tourmens qu'il eſſuie,
Dupe & martyr des beautés qu'il ennuie.
Ah! que plutôt j'élirois à ce prix,
Le plus changeant des enfans de *Cypris* !
Craignez auſſi le platonique hommage,
D'un ſot qui fait de *Cupidon* un Sage,
Et l'eſprit pur de l'inſipide Amant,
Près d'une Belle aſſis nonchalamment;
Qui, de l'amour, docteur pâle & frivole;
Fait un ſyſtême, & du lit une école;
Qui, ſans chaleur, dit qu'il brûle toujours,
N'admet que l'ame en ſes chaſtes amours,
Qu'un feu ſubtil, impuiſſant météore;
Mais qui diſtingue, argumente, pérore,

De ſon néant vante en lui les appas,
Et blâme en moi le pouvoir qu'il n'a pas.

Ce Chant finit par un épiſode aſſez libre, mais fort ingénieux, d'un Satyre & d'une jeune Nymphe, épiſode fondé ſur ces quatre Vers charmans qui le précèdent, & que l'auteur adreſſe aux jeunes Beautés qu'il enſeigne.

Trouvez, s'il ſe peut, réunis
Les dons d'*Alcide* & les traits d'*Adonis*,
S'il faut des deux que votre goût décide,
Vous rougirez, mais vous prendrez *Alcide*.

Le ſecond Chant a pour objet les moyens d'enflammer ce qu'on aime. L'auteur met au premier rang ce charme, cette grace, ce *je ne ſçai quoi*, ce don de plaire enfin, plus ſouhaité que l'eſprit, plus sûr que la beauté. Il indique les ſoins divers qu'il faut rendre, ſelon leur âge & & leurs goûts, aux Beautés dont on eſt épris.

Un jeune objet, enchanté de lui-même,
Veut qu'on le flatte encor plus qu'on ne l'aime.

L'Amant qui loue, est l'Amant couronné;
Avant l'amour, l'amour-propre étoit né.
L'ambitieuse, en proie à sa manie,
Doit à l'intrigue asservir son génie;
Fuis le repos, vois les Grands, suis la Cour,
Et fais servir la fortune à l'amour.
La Beauté vaine au luxe s'abandonne,
Et s'attendrit des fêtes qu'on lui donne.

Il faut aussi qu'un Amant proportionne son hommage à sa propre situation.

Amans d'éclat, Courtisans de renom,
Vous que décore & produit un beau nom,
D'un air d'audace abordez les cruelles;
D'écrits galans inondez les ruelles;
Amans par faste, & volages par goût,
Vous n'aimez rien, quand vous adorez tout:
Mais vous plaisez par le charme suprême
D'un air, d'un ton, d'un ridicule même;
Brillans auteurs des scandales du temps,
Trop dangereux, si vous étiez constans.

Toi, qui, loin d'eux, dans la route commune,
N'es, comme moi, qu'un soldat de fortune,
Sans ces secours, vole au combat, suis-moi,
Et par toi seul, ose, suffire à toi.

Pour mieux séduire, apprens à te contraindre!
L'amour permet l'art que l'on met à feindre.
Amant soumis, *Protée* adorateur,
Voile ton front du masque adulateur;
Ris si l'on rit, pleure si l'on soupire;
Ris d'une folle, imite son délire;
Pour une Muse, orne ce que tu dis;
Est-on dévot? Sois dévot, & médis;
Fuis ce qu'on hait, encense ce qu'on loue;
Gai si l'on chante, & dupe si l'on joue.

Multiplier les citations d'aventures amoureuses, faire des présens, prêter des livres remplis des peintures de la tendresse, chanter sa Belle dans des vers flatteurs & délicats, sont les autres moyens que l'auteur propose pour réussir en amour : mais le plus important de tous est l'art de faire naître & de saisir le moment favorable. Ce morceau est un de ceux où le Poëte a mis le plus de chaleur.

Toi, qui n'as pu, de *Delphire* amoureux,
De ses faveurs trouver l'instant heureux,
Viens l'égarer au fond de ce bocage;
Ces bois sont faits pour sa pudeur sauvage.

Là, par degrés, dévoile tes amours;
Dis qu'elle eſt belle en l'égarant toujours.
Elle t'évite & pourtant ſe hazarde:
Fuis, mais reviens; fuis encor, mais regarde.
Suis, ne crains rien: cette ombre, ce ſéjour,
Cette horreur même encourage l'amour.
De ce gazon la fraîcheur vous attire;
J'y vois la place où va tomber *Delphire.*
Achève, éprouve un inſtant de courroux,
Meurs à ſes pieds, embraſſe ſes genoux,
Baigne de pleurs cette main qu'elle oublie;
Elle rougit: c'eſt ſa fierté qui plie.
Elle ſe tait, l'amour parle, crois-moi,
Preſſe, oſe tout, & *Delphire* eſt à toi.

La tirade ſur le pouvoir des *Graces* & ſur la naiſſancede *Vénus* eſt encore une des plus belles, des plus poëtiques de ce ſecond Chant, & une de celles où il y a le talent le plus marqué.

Le dernier Chant enſeigne aux Amans l'art de la jouiſſance. Il eſt rempli d'images voluptueuſes, mais beaucoup trop libres. Ce que j'ai rapporté doit ſuffire pour vous mettre en état d'apprécier les beautés de cet

ouvrage. On y remarque de la délicatesse, de l'élégance, des traits agréables des peintures vives, & surtout beaucoup d'esprit. Pourquoi cependant ce Poëme a-t-il été trouvé, même par les Lecteurs les plus indulgens, si fort au-dessous de sa renommeé ? C'est que cet esprit que l'auteur y a répandu n'est pas toujours naturel ; c'est qu'il y a de la sécheresse, souvent peu d'harmonie, point de cette abondance heureuse, de cette richesse d'imagination qui séduit & entraîne le Lecteur. Il s'en faut bien que l'élégance du style qui se fait remarquer dans quelques morceaux soit soutenue par-tout.

Voici les loix qu'un Amant peut ouir :
Choisir l'objet, l'enflammer, en jouir.

Rien de moins doux ni de moins musical que de pareils Vers. Il y a de la précision : mais elle est aride. Les chûtes d'un grand nombre de tirades blessent encore par la froideur & le défaut du nombre. En voici quelques exemples.

Peignons l'amour comme on peint une Belle ;
D'un jour aimable éclairons son tableau,
Vrai, mais flatté, tel qu'il est, mais en beau.

Dans les revers armé de plus de feux,
Dans les faveurs, empressé quoique heureux.

La Beauté plaît ; soutenons ses attraits
Du sentiment le plus beau de ses traits.

Par ses trésors que le Ciel dispensa,
L'homme eut une ame, il sentit & pensa.

Une tirade auroit beau être remplie de vers agréables, de traits charmans, quand elle est terminée aussi malheureusement, ils manquent presque tout leur effet ; l'attente du Lecteur est trompée.

On rencontre aussi dans ce Poëme des mots peu poëtiques, comme, *ne sont heureux qu'autant qu'on les croit tels*, *secourus par l'esprit & par lui* (par le sentiment,) *méditer un frivole profond*, *par eux sa flamme démontrée*, *j'établis le sentiment base de tous plaisirs*, &c, &c.

Mais le grand défaut de l'auteur, le défaut qui lui eſt propre, & qui caractériſe le plus ſa manière, c'eſt le trop d'eſprit, le trop de recherche, le ſtyle alambiqué, précieux, obſcur. *L'aube aimable du jour, c'eſt une Belle enfant comme l'amour... L'ame a ſenti ſes aîles... L'arſenal des toilettes, l'ambigu des toilettes, le couchant des Beautés, chaque Beauté qui fait un lot à chacune, la conquête d'un ame*, le ſentiment qui *renaît aux pleurs de la pitié, des vaiſſeaux qui ſont les autels du luxe flottans ſur les ondes pour apporter un tribut aux plaiſirs, l'ame écartant le terreſtre bandeau, qui allume le flambeau de Prométhée, & qui nous ouvre cette route embraſée par où l'amour mène à ſon Elyſée, le Dieu des ſens qui s'unit à l'ame, & rend au cœur ce charme qu'il en tire*: de telles expreſſions, Monſieur, approchent bien de ce qu'on appelle du galimathias; elles ne peuvent que faire tort à l'ouvrage où on les trouve, & voilà ſur-tout ce qui nuit au poëme *du gentil Bernard*, comme l'a nommé M. *de Voltaire*.

Il y a encore un autre défaut qui peut avoir diminué le mérite de cette production aux yeux de bien des Lecteurs, Le principal côté par où l'auteur a considéré l'amour est celui des sens. Un amour purement métaphysique est très-ridicule ; le physique tout seul est grossier ; le charme du véritable amour consiste dans ce délicieux mêlange de l'ame & des sens qui fait, pour ainsi dire, participer l'homme aux plaisirs des deux substances : mais ceux du sentiment sont les plus délicats ; ils valoient bien la peine d'être célébrés d'une manière plus particulière dans un Poëme *de l'Art d'Aimer*.

On a rassemblé à la suite différentes Poësies fugitives de cet auteur éparses dans plusieurs Recueils, parmi lesquelles on distingue l'*Ode Anacréontique de la Rose*, l'Epître *à Claudine*, les *Epîtres sur l'automne* & *sur l'hyver*. L'Editeur y a joint quelques pièces qui n'étoient point connues, & où l'on retrouve à-peu-près les mêmes défauts & les mêmes agrémens que je viens de vous faire remarquer dans

le principal ouvrage de M. *Bernard*. Un des jolis morceaux eſt le madrigal ſuivant :

Le Dieu d'Amour a déſerté Cythère,
Et dans mon cœur le transfûge s'eſt mis.
De par *Vénus*, trois baiſers ſont promis
A qui rendra ſon fils à ſa colère.
Le livrerai-je ? En ferai-je myſtère ?
Vénus m'entend ; ſes baiſers ſont bien doux !
O vous, *Daphné*, qu'il prendroit pour ſa mère,
Au même prix, dites, le voulez-vous ?

Je ſuis, &c.

A Paris ce 22 Mai 1775.

LETTRE IX.

Eloge de MARC-AURÈLE *; par M. Thomas de l'Académie Françoiſe. Brochure in-8° de 72 pages. A Paris chez Moutard, Libraire de la* REINE, *de* MADAME *& de Ma-*

dame la COMTESSE D'ARTOIS, *Quai des Auguſtins.*

MALGRÉ les proteſtations publiques & réitérées que font les Philoſophes de ne point lire mes Feuilles, je m'apperçois, Monſieur, que ces grands perſonnages daignent profiter quelquefois des petites obſervations que je prends la liberté de haſarder ſur leur manière d'écrire. Je pourrois vous en citer pour exemple cet *Eloge de Marc-Aurèle*, écrit, en général, d'un ſtyle plus ſimple, plus naturel, moins hériſſé de ces termes d'arts & de toutes ces comparaiſons techniques, que M. *Thomas* a ſi laborieuſement prodigués dans ſes autres ouvrages. Ce n'eſt pas que cette nouvelle production ſoit excellente ; elle m'a paru d'un genre triſte & monotone. L'auteur, pour éviter la rédondance des périodes & la rotondité des phraſes qui lui ſont familières, eſt quelquefois tombé dans un défaut contraire ; ſon ſtyle eſt devenu ſec, haché, découſu, ſans liaiſon ; tel eſt, ſur-tout, ſon dé-

but : » Après un regne de vingt ans, » *Marc-Aurèle* mourut à Vienne. — » Il étoit alors occupé à faire la guerre » aux Germains. — Son corps fut » porté à Rome où il entra au mi- » lieu des larmes & de la désolation » publique. — Le Sénat en deuil avoit » été au-devant du char funèbre. — » Le peuple & l'armée l'accompa- » gnoient. — Le fils de *Marc-Aurèle* » suivoit le char. — La pompe mar- » choit lentement & en silence. — » Tout-à-coup un vieillard s'avança » dans la foule. — Sa taille étoit » haute, & son air vénérable. — » Tout le monde le reconnut : c'é- » toit *Apollonius*, Philosophe Stoïcien, » estimé dans Rome, & plus respecté » encore par son caractère que pour » son grand âge. — Il avoit toutes les » vertus rigides de sa secte, & de plus » avoit été le maître & l'ami de *Marc-* » *Aurèle*. Il s'arrêta près du cercueil, » le regarda tristement, & tout à » coup élevant sa voix, Romains, » dit-il, &c.

Tels, sont, Monsieur, le lieu, le moment, & les circonstances, où

l'éloge de *Marc-Aurèle* est supposé avoir été prononcé par le Philosophe *Apollonius*. La forme de ce Panégyrique est, comme on voit, assez neuve ; c'est une espèce de Drame où tout se passe en action. Je ne sçais cependant s'il est dans la vraisemblance qu'un homme arrête tout à coup un convoi qui est en marche, & fasse essuyer une aussi longue harrangue à un peuple qui est déja fort las. Quoiqu'il en soit, avant d'examiner cet Eloge, il n'est pas inutile de vous donner une idée des deux personnages, c'est-à-dire, du Prince & du Panégyriste. M. *Thomas* ne les fait pas assez connoître. *Marc-Aurèle* nâquit le 26 Avril de l'année 121 de notre Ere. Il étoit d'une famille ancienne, & parent des Empereurs *Adrien* & *Antonin le Pieux* originaire de Nismes qui l'adopta, l'associa à l'Empire, & lui destina sa fille *Faustine* en mariage. *Apollonius*, Philosophe Stoïcien, natif de la ville de Chalcis en Syrie, fut mandé à Rome par *Antonin* pour être l'instituteur de *Marc-Aurèle*. A peine fut-il arrivé, que l'Empereur l'ayant envoyé chercher, il répondit fièrement que ce

n'étoit pas au Maître d'aller trouver son disciple, mais au disciple d'aller trouver son Maître; sur quoi l'Empereur dit en riant qu'*apparemment il étoit plus facile à Apollonius de venir de Chalcis à Rome, que de se rendre de son logis au Palais.* Le bon *Antonin* ne laissa pas de faire conduire *Marc-Aurèle* chez lui; tout autre eut, pour le moins, renvoyé ce Pédant en Syrie; il eut craint de confier l'éducation d'un jeune Prince à un Précepteur qui débutoit avec tant de morgue & de grossièreté. On voit par ce mot d'*Apollonius* que l'impudence a été de tout temps le caractère & le partage des Philosophes. *Marc-Aurèle* devint Empereur en 161 après la mort d'*Antonin le Pieux;* il eut pour Collègue *Lucius Verus* qu'*Antonin* avoit de même adopté & associé à l'Empire. Le Sénat vouloit que *Marc-Aurèle* regnât seul. Mais celui-ci partagea l'autorité avec *Verus*, & lui fit épouser sa fille *Lucile.* Il mourut en 166. *Marc-Aurèle* termina ses jours, non à Vienne comme le dit M. *Thomas*, mais à Sirmich dans la Pannonie, le 17 Mars de l'an 180, à 59

ans, après en avoir regné 19.

M. *Thomas*, par l'organe d'*Apollonius*, loue d'abord *Marc-Aurèle* sur l'excellente éducation qu'on lui avoit donnée ; c'est-à-dire, qu'*Apollonius*, en Philosophe modeste, se loue lui-même sans façon. » Tout concou-» rut, dit-il, à le former. Il reçut » d'abord cette première éducation » à laquelle vos ancêtres ont tou-» jours mis un si grand prix, & qui » prépare à l'ame un corps robuste & » sain. Il ne fut donc point amolli en » naissant par le luxe ; on ne l'en-» toura point d'une foule d'esclaves » qui, observant ses moindres signes, » se seroient honorés d'obéir à ses » caprices. On lui laissa sentir qu'il » étoit homme, & l'habitude de souf-» frir fut la première leçon qu'il re-» çut. La course, la lutte, les danses » militaires achevèrent de développer » ses forces : *Il se couvroit de pous-» sière sur ce même champ de Mars où » s'étoient exercés vos Scipions, vos » Marius & vos Pompées* . . . Ainsi » commençoit à se former le Prince » qui devoit vous gouverner ; mais » c'est l'éducation morale qui achève

» l'homme & conſtitue ſa grandeur.
» Cette éducation commença avec ſa
» naiſſance : la frugalité, la douceur,
» la tendre amitié, voilà les objets
» qu'il apperçut en ſortant du berceau.
» Que dis-je ? on l'arracha de Rome,
» & de la Cour. On craignit pour lui
» un ſpectacle funeſte. Eh ! com-
» ment dans Rome, où tous les vi-
» ces ſe raſſemblent des extrêmités
» de l'Univers, auroit pu ſe former
» une ame qui devoit être auſtère ?
» Eût-il appris à dédaigner le faſte, où
» le luxe corrompt juſqu'à la pau-
» vreté ? A mépriſer la richeſſe, où
» la richeſſe eſt la meſure de l'hon-
» neur ? A devenir humain, où tout
» ce qui eſt puiſſant écraſe tout ce
» qui eſt foible ? A avoir des mœurs,
» où le vice a même perdu la honte. Les
» Dieux protecteurs de votre Em-
» pire, dérobèrent *Marc-Aurèle* à ce
» danger. *Son père le tranſporta à trois*
» *ans dans une retraite* où il fut mis en
» dépôt ſous la garde des mœurs.
» Loin de Rome, il apprit à faire un
» jour le bonheur de Rome. Loin de
» la Cour, il mérita d'y revenir pour
» commander. » Si *Marc-Aurèle* fut

transporté loin de Rome, à l'âge de trois ans, pour être élevé dans la retraite, comment a-t-il pu, dans son enfance, *se couvrir de poussière sur ce même champ de Mars où s'étoient exercés les Scipions, les Marius & les Pompées?*

On s'attend bien que l'éloge de la Philosophie n'est pas oublié dans le Panégyrique d'un Prince qui la fit asseoir sur le trône. *Apollonius* en exalte l'excellence & les avantages, & raconte avec quelle ardeur *Marc-Aurèle* s'y livra dès son enfance. Enfin il tire un papier de sa poche, dont il annonce à son auditoire qu'il va faire la lecture, & dans lequel sont développés tous les principes de la Philosophie de *Marc-Aurèle.* » Je vais, » dit-il, vous lire un écrit qu'il a tracé » de ses mains, il y a plus de trente » ans. Il n'étoit point encore Empe- » reur. *Tiens*, me dit-il, *Apollonius*, » *prends cet écrit, & si jamais je m'é-* » *carte des sentimens que ma main a* » *tracés, fais-moi rougir aux yeux de* » *l'Univers*. Romains, & toi son suc- » cesseur & son fils, vous allez juger

» si *Marc-Aurèle* a conformé sa con» duite à ces grandes idées, & s'il » s'est écarté une seule fois du plan » qu'il a cru lire dans la nature ». Je vous fais grace, Monsieur, de cet écrit prétendu de *Marc-Aurèle* qui contient vingt mortelles pages de méditations philosophiques. C'est l'analyse d'un ouvrage que ce Prince avoit composé, & qu'il nous a laissé sous le titre, *De lui-même à lui-même.* Je ne doute pas que cette lecture n'eut fait bâiller les Romains, s'ils l'eussent entendue; bientôt on auroit vu le Peuple, le Sénat & l'Armée se remettre en marche, & laisser-là le soporifère discoureur. Enfin, *Apollonius* plie son papier, le remet dans sa poche, & continue l'éloge de son Héros.

Le seul endroit de ce Panégyrique dont la lecture m'ait fait plaisir, est celui où l'orateur loue la bonté de *Marc-Aurèle;* le tour en est neuf. Ce morceau mérite de vous être transcrit en entier. » La bonté faisoit le » caractère de ce grand homme; elle » étoit dans ses discours, dans ses ac-

» tions; elle étoit peinte sur tous les
» traits de son visage. Que dis-je ?
» elle fut l'objet de son culte. O Dieu
» de l'Univers, dans presque tous les
» pays du monde, on t'a outragé,
» même en t'adorant ! Par-tout la su-
» perstition barbare a eu ses Autels,
» où elle t'offroit pour t'appaiser les
» gémissemens & les cris des victimes
» humaines. *Marc-Aurèle* t'invoquoit
» sous l'idée d'un Être bon; il te pei-
» gnoit aux hommes comme tu étois
» peint dans son cœur. Non, je ne
» l'oublierai jamais ce jour, ce mo-
» ment solemnel, où un Prince, Sou-
» verain Pontife comme Empereur
» de son pays, entra pour la pre-
» mière fois dans ce Temple dédié
» *à la Bonté*, & brûla le premier
» encens sur l'Autel, au milieu des
» acclamations & de la joie d'un
» peuple, qui sembloit le prendre
» lui-même pour la Divinité du Tem-
» ple. Romains, il fut impossible à
» vos ancêtres de condamner *Man-*
» *lius* coupable, tant qu'ils eurent
» sous les yeux le Capitole que ce
» guerrier célèbre avoit sauvé : &

» moi je fais ici des vœux pour que
» la vue de ce nouveau Temple,
» dans ce même Capitole, arrête vos
» Empereurs, toutes les fois qu'ils
» voudront faire une action cruelle &
» tyrannique. Peuples, que tous ceux
» qui regneront sur vous, viennent
» jurer à cet Autel d'être bons comme
» *Marc-Aurèle*; qu'ils s'accoutument à
» penser comme lui : que tout bien-
» fait accordé aux hommes est un
» acte de religion envers la Divinité ».

M. *Thomas* fait de temps en temps l'office d'Historien, pour présenter le tableau de la scène, & pour en indiquer tous les changemens & les circonstances. *Dans cette assemblée du Peuple Romain*, dit-il, *étoit une foule d'étrangers & de citoyens de toutes les parties de l'Empire. Les uns se trouvoient depuis long-tems à Rome; les autres avoient suivi, des différentes Provinces, le char funèbre, & l'avoient accompagné par honneur. Tout à coup l'un d'eux (c'étoit le premier Magistrat d'une ville située au pied des Alpes) éleva sa voix:*
» Orateur, dit-il, tu nous as parlé du
» bien que *Marc-Aurèle* a fait à des

» particuliers malheureux ; parle nous
» de celui qu'il a fait à des villes & à
» des nations entières. Souviens-toi
» de la famine qui a désolé l'Italie.
» Nous entendions les cris de nos
» femmes & de nos enfans qui nous
» demandoient du pain. Nos campa-
» gnes ſtériles & nos marchés déſerts
» ne nous offroient plus de reſſources.
» Nous avons invoqué *Marc-Aurèle*,
» & la famine a ceſſé.—Alors il appro-
» cha, il toucha la tombe, & dit :
» J'apporte à la cendre de *Marc-Aurèle*
» les hommages de toute l'Italie.

Un autre homme parut. Son viſage étoit brûlé par un ſoleil ardent, ſes traits avoient je ne ſçais quoi de fier ; & ſa tête dominoit ſur toute l'aſſemblée. C'étoit un Africain. Il éleva ſa voix & dit : » Je ſuis
» né à Carthage. J'ai vu un embra-
» ſement général dévorer nos maiſons
» & nos temples. Echappés de ces
» flammes, & couchés pluſieurs jours
» ſur des ruines & des monceaux de
» cendres, nous avons invoqué *Marc-*
» *Aurèle* ; *Marc-Aurèle* a réparé nos
» malheurs. Carthage a remercié une
» fois les Dieux d'être Romaine. —

» Il approcha, toucha la tombe, & » dit : J'apporte à la cendre de *Marc-* » *Aurèle* les hommages de l'Afrique ».

Trois des habitans de l'Asie s'avancèrent. Ils tenoient d'une main de l'encens, & de l'autre des Couronnes de fleurs. L'un d'eux prit la parole : » Nous » avons vu dans l'Asie le sol qui nous » portoit s'écrouler sous nos pas, & » nos trois villes renversées par un » tremblement de terre. Du milieu » de ces débris, nous avons invoqué » *Marc-Aurèle*, & nos villes sont » sorties de leurs ruines. — Ils posèrent sur la tombe l'encens & les » couronnes, & dirent : Nous apportons à la cendre de *Marc-Aurèle* les » hommages de l'Asie ».

Enfin, il parut un homme des rives du Danube. Il portoit l'habillement des Barbares, & tenoit une massue à la main. Son visage cicatrisé étoit mâle & terrible; mais ses traits à demi sauvages sembloient adoucis dans ce moment par la douleur. Il s'avança & dit : » Romains, la peste » a désolé nos climats. On dit qu'elle » avoit parcouru l'univers, & qu'elle » étoit venue des frontières des Par-

» thes jusqu'à nous. La mort étoit dans
» nos cabanes ; elle nous poursuivoit
» dans nos forêts. Nous ne pouvions
» plus ni chasser ni combattre : tout
» périssoit. J'ai moi-même éprouvé ce
» fléau terrible, & je ne soutenois plus
» le poids de mes armes. Dans cette
» désolation, nous avons invoqué
» *Marc-Aurèle*. *Marc-Aurèle* a été notre
» Dieu conservateur. — Il approcha,
» posa sa massue sur la tombe, & dit :
» J'apporte à ta cendre l'hommage de
» vingt nations que tu as sauvées, &c. ».

Vous sçavez, Monsieur, que dans les processions tous les Corps de métier se rangent ordinairement sous la bannière d'un Saint qu'ils ont élu pour Patron. *Marc-Aurèle* est celui auquel s'est vouée la confrairie des Philosophes. Ils paroissent fort jaloux de la gloire de leur Saint, & il n'est pas d'efforts qu'ils ne fassent pour l'élever au-dessus de tous les autres, & lui faire obtenir la première place dans le Calendrier. Je m'étonne qu'ils ne se soient pas encore avisés de porter, par dévotion, à leur boutonnière, l'effigie de ce Prince, en guise de médaille,

pas moins certain, quoi qu
les Philosophes, que jama
Aurèle n'a eu les talens & le
qui font les grands Rois.

M. *Thomas* a beau louer
sur son application aux affaire
zèle pour la manutention de
Que l'on consulte les Hist
& l'on verra que la passio
Empereur pour la Philosop
néroit souvent en pédantisi
force de vouloir mériter la r
de Prince bon, doux & pieux
dans une mollesse incompat
les vertus propres d'un So
que, négligent à punir les
sur-tout dans les Sénateurs,
au point de s'imaginer qu'il

sur l'art de régir les peuples, il laissoit les Gouverneurs piller les Provinces, craignant de passer pour trop sévère s'il punissoit leurs rapines. *Qu'est devenu L. Cassius*, disoit un citoyen qui vivoit sous son regne? *Qu'est devenu Caton le Censeur? Comment l'ancienne sévérité de nos mœurs s'est-elle éclipsée? On en voyoit encore quelques restes chez nos pères. Aujourd'hui l'Empereur se cache & se renferme pour philosopher. Il parle de la clémence, de l'ame, du juste, de l'honnête; mais, pour ce qui regarde le gouvernement de la République, il n'en a aucune connoissance.* Il est permis sans doute à un Orateur d'orner les faits qu'il cite, & de les revêtir des couleurs brillantes du style; mais il ne doit pas moins s'imposer la loi d'être fidèle à l'Histoire, & de ne pas la contredire formellement en attribuant à son héros des vertus diamétralement opposées aux défauts qu'on fut en droit de lui reprocher.

Marc-Aurèle protégea, exclusivement à toute autre, la secte des Stoïciens qu'il avoit embrassée: c'est une

tache à sa mémoire. Un particulier peut sans conséquence adopter telle opinion, telle absurdité philosophique qu'il voudra. Mais un Empereur, un Roi, un chef quelconque de nation, n'épouse aucune secte, aucun parti : image de la Divinité, il doit voir d'un œil indifférent les systêmes, les erreurs & les disputes des hommes, & travailler également au bonheur de tous.

Le héros de M. *Thomas* fut un Prince superstitieux & foible. Il se porta plusieurs fois aux plus grandes extravagances. On le vit assembler des Prêtres de toutes les contrées, multiplier les sacrifices, employer des maléfices de toute espèce, & introduire des Religions, qui, jusqu'à lui, n'avoient point encore été connues des Romains. On sçait que ce fut par un lâche respect humain, & pour plaire au Sénat & au peuple, qu'il persécuta les Chétiens. Quoiqu'il les connût assez pour rendre justice à l'innocence & à la sainteté de leurs mœurs, il n'eut ni le courage ni la fermeté de les protéger.

Sa tolérance à l'égard de *Faustine* sa femme, dont les infâmes débauches révoltoient tout l'Empire, est tout-à-fait philosophique. Le Sénateur, le Chevalier Romain, étoient confondus chez cette nouvelle *Messaline* avec le Plébéien, l'esclave & l'affranchi. Souvent elle faisoit paroître à ses yeux des matelots & des gladiateurs dans un état que l'honnêteté nous ordonne de voiler, pour choisir ceux qu'elle jugeroit les plus propres à satisfaire sa lubricité. Pour mettre le comble à ces horreurs, elle s'abandonna à son gendre, & écouta sans rougir les reproches que lui en fit *Lucile* sa fille. *Marc-Aurèle*, très-instruit de ses déréglemens, feignoit de les ignorer, &, lorsqu'on lui conseilloit de la répudier, il répondoit: *il faudra donc que je lui rende sa dot*. On ajoute que ce Prince, ce grand Philosophe, élevoit aux premières charges de l'Empire ceux qui souilloient son lit. Ce qu'il y a de plus affreux, Monsieur, c'est que ce même *Marc-Aurèle*, après la mort d'une femme aussi abominable, la fit mettre au nombre des Déesses. Il lui éleva un temple, lui

érigea des ſtatues d'argent, inſtitua en ſon honneur une Communauté de filles qui, de ſon nom, furent appellées *Fauſtiniennes*, & obligea les nouvelles mariées de venir avec leurs maris offrir un ſacrifice à la nouvelle Déeſſe. Il avoit la fureur des Apothéoſes. On ſçait les démarches qu'il fit auprès du Sénat pour obtenir qu'on rendît les honneurs divins à l'Empereur *Adrien*, dont les vices déshonoroient la mémoire. Il força ce même Sénat d'honorer comme Dieu *Lucius-Verus*, juſtement décrié dans tout l'Empire. *Dion* aſſure cependant qu'il l'avoit fait lui-même empoiſonner, quoique d'autres Ecrivains attribuent ſa mort à *Lucile* ſa femme, digne fille de l'Impératrice *Fauſtine*.

Vous frémiſſez, Monſieur, à la vue de ces tableaux; mais ce n'eſt rien en comparaiſon de la barbare indulgence de *Marc-Aurèle* pour *Commode* ſon fils & ſon ſucceſſeur. Ce *Marc-Aurèle*, ce grand homme, ſi prôné par les Philoſophes, qui avoit reçu une éducation ſi ſoignée, & qui devoit en connoître le prix, confia celle de

ſon fils à des maîtres corrompus ; il ne les éloigna que lorſqu'ils l'eurent perdu ſans reſſource. On lui donna de nouveaux maîtres ; *Commode* les trouva trop ſévères, & *Marc-Aurèle* eut la foibleſſe parricide de lui redonner les anciens, qui mirent le comble à ſa dépravation. Au lieu de tout cet attirail de Philoſophie que cet Empereur traînoit à ſa ſuite, de toutes ces belles maximes de morale qu'il débitoit avec emphaſe, de cette barbe épaiſſe & mal peignée qu'il affectoit de porter, de ce manteau des Sophiſtes Grecs dont il affubloit ſes épaules, n'eût-il pas mieux valu qu'il veillât ſur la conduite de ſa femme, de ſa fille, de ſon fils, & qu'il laiſſât à l'Empire un ſucceſſeur qui le gouvernât avec ſageſſe, & non un monſtre qui en fut le tyran & l'opprobre, & dont on fut obligé de ſe défaire par le poiſon & par la corde ? Après tout ce que je viens de dire, Monſieur, ſur le rapport des Hiſtoriens les plus eſtimés, jugez ſi *Marc-Aurèle* mérite le fanatiſme que font paroître en ſa faveur les Philoſophes du jour !

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

ROBINSON *Crusoé; Nouvelle Imitation de l'Anglois; par M. Feutry; seconde Edition revûe & corrigée; Deux parties in-12; à Lille chez J. B. Henry Imprimeur-Libraire, & à Paris chez la Veuve Duchesne Libraire rue S. Jacques.* Je vous ai déja parlé, Monsieur, de cette refonte heureuse du Roman de *Robinson Crusoé* par M. *Feutry*. L'ancien *Robinson* étoit intolérable par les longueurs, les inutilités & le fatras. Celui de M. *Feutry* se lit avec le plus vif intérêt : il en a fait un Livre instructif, amusant, &, j'ose le dire, nécessaire à l'éducation.

Dictionnaire des Mots Homonymes de la Langue Françoise, c'est-à-dire, dont la prononciation est la même & la signification différente; avec la quantité sur les principales syllabes de chaque mot, pour marquer la durée de leur prononciation, prouvée par des exemples agréables, tirés des Auteurs & des Poëtes Latins & François, tant anciens que

modernes : Ouvrage nécessaire aux Etrangers & à la jeunesse Françoise des deux séxes, &c. Par M. Hurtaut Maître-ès-Arts & de Pension de l'Université de Paris, ancien Professeur de l'Ecole Royale Militaire, & Pensionnaire de Sa Majesté. Un Volume in-12 de plus de 600 pages; prix 3 livres relié; à Paris, chez Ph. D. Langlois Libraire rue du Petit-Pont près de la rue Saint Severin.

Ce mot Grec *Homonymes* signifie *de même nom*; il y a dans toutes les Langues mortes & vivantes, mais surtout dans la Langue Françoise, une foule de mots *Homonymes*, c'est-à-dire qui se prononcent & s'écrivent de la même manière ou presque de la même manière, & dont la signification est tout-à-fait différente; par exemple, *ceint*, *cinq*, *sain*, *sein*, *saint*, *seing*, ont la même prononciation & ne signifient pas la même chose, ainsi que *poids*, *pois*, *poix*, &c, &c, &c. Vous sentez, Monsieur, toute l'utilité du *Dictionnaire* que je vous annonce. Il y a long-temps que l'idée m'en étoit venue, que je l'avois même donnée à quelques hommes de Let-

tres, & que je desirois qu'on l'exécutât, en faveur, non-seulement des Etrangers, mais de la plupart des François qui n'ont point fait d'études, & que les *Homonymes* embarrassent continuellement, soit pour la prononciation, soit pour l'orthographe. Les uns & les autres trouveront dans le Livre de M. *Hurtaut* des principes sûrs & des exemples lumineux qui les guideront à ce double égard. Cet ouvrage, quoiqu'à sa première édition, ne laisse presque rien à desirer sur son objet.

*Le Jardin des Racines Grecques mises en Vers François; avec un Traité des Prépositions & autres Particules indéclinables, & un Recueil alphabétique des Mots François tirés de la Langue Grecque, soit par allusion, soit par étymologie. Nouvelle édition revûe & corrigée par M. * * * Professeur en l'Université de Paris; un Volume in-12, prix 2 livres 10 sols relié; à Paris chez Colas Libraire, Place de Sorbonne, attenant le Collège de Cluny.* La réputation de ces *Racines Grecques* est faite depuis longtemps, & l'édition que je vous an-

nonce est peut-être la centième de cet excellent Livre, dont nous sommes redevables à la sçavante société de Port-Royal, à qui les Sciences & les Lettres ont tant d'obligations. Le célèbre Dom *Lancelot* Bénédictin, est l'auteur de ce répertoire, nécessaire à tous ceux qui veulent étudier le Grec. La réimpression est très-correcte, & c'est un mérite essentiel dans les ouvrages élémentaires.

Nouvelles Pièces Dramatiques du Théâtre Anglois, traduites par M. Patu. Nouvelle édition, contenant le Bijoutier, le Roi & le Meûnier, l'Aveugle, le Diable à Quatre, l'Opéra du Gueux, Comment l'appellez-vous? Deux Volumes in-12, brochés 4 livres; à Paris chez Costard Libraire Rue Saint-Jean-de-Beauvais. Je vous rendis compte, Monsieur, de ces Pièces Angloises traduites par feu M. *Patu*, lorsque la première Edition fut mise au jour il y a une vingtaine d'années, sous le titre de *Choix de petites Pièces du Théâtre Anglois, traduites des Originaux**. Je donnai de justes éloges au choix des Drames,

* Voyez *l'An. Littér.* 1756. Tome 3e page 48.

& à la manière dont l'interprète, qui étoit un homme de beaucoup d'esprit & de goût, les avoit fait passer dans notre Langue. C'est-là, Monsieur, que Mrs *Sedaine* & *Collé* ont puisé, l'un l'Opéra Comique *le Roi & le Fermier*, l'autre sa *Partie de Chasse de Henri IV*. M. *Sedaine* y a pris encore son *Diable à Quatre*. Toutes les Pièces de ce Recueil sont très-agréables.

Itinéraire des Routes les plus fréquentées, ou Journal d'un Voyage aux Villes principales de l'Europe; où l'on a marqué, en heures & minutes, le temps employé d'une poste à l'autre; les distances en Milles Anglois, mesurées par un Odomètre appliqué à la Voiture; le produit des Contrées; la population des Villes; les choses remarquables à voir dans les Villes & sur les routes; les auberges, &c, &c, &c; on y a joint le rapport des Monnoies & celui des Mesures Itinéraires & Linéales, ainsi que le prix des Chevaux de Poste, de différens païs. Brochure in-8° de plus de 150 pages; prix broché 1 livres 16 sols;

à Paris chez Pissot Libraire Quai des Augustins, près de la rue Gît-le-Cœur. Nous ne manquons pas assurément de livres de Voyages ; on peut même dire que nous en sommes accablés ; mais il y en a très-peu où l'on trouve tout ce dont un Voyageur a le plus de besoin. L'*Itinéraire*, dont je viens de vous transcrire le titre, est fait avec la plus grande exactitude, & devient un Livre de première nécessité pour tous ceux qui se proposent de visiter différentes contrées de l'Europe. Les personnes mêmes qui n'ont aucun dessein de voyager, le parcourront avec une sorte d'intérêt.

Des Tropes ou des différens sens dans lesquels on peut prendre un même mot dant une même Langue ; Ouvrage utile pour l'intelligence des Auteurs, & qui peut servir d'introduction à la Rhéthorique & à la Logique ; par feu M. du Marsais ; Troisième Edition ; un Volume in-12 de près de 400 pages ; prix 3 livres relié ; à Paris chez Paschal Prault Libraire rue de Tournon. Les *Tropes* sont des figures par lesquelles on fait

prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot. Par exemple, lorsque, parlant d'une armée navale, vous dites qu'elle étoit composée de cent Voiles, c'est un *Trope* parce que *Voiles* dans le sens propre ne signifie point *Vaisseaux*, & que les *Voiles* ne sont qu'une partie d'un *Vaisseau*. Si vous disiez que l'armée navale étoit composée de cent *Vaisseaux*, vous exprimeriez également votre pensée; mais il n'y auroit plus de *Trope*. Ce mot vient du Grec *Tropos* dont la racine est *Tropo*, qui veut dire, *je tourne*, parce que les figures appellées *Tropes* consistent à *tourner* le sens naturel d'un mot à quelqu'autre usage. M. *du Marsais*, ce Grammairien Philosophe d'éternelle mémoire, nous fait part, dans un *Avertissement*, au sujet de son ouvrage, d'un trait d'ignorance qui fait rire. Peu de temps après que ce Livre eut paru pour la première fois, il rencontra par hazard un homme riche de sa connoissance, qui sortoit d'une

Maiſon pour monter dans ſon caroſſe. » Je viens, dit-il à M. *du Mar*»*ſais*, d'entendre dire beaucoup de » bien de votre *Hiſtoire des Tropes* ». Il croyoit que les *Tropes* étoient un peuple. Les éloges que je pourrois donner à cet ouvrage ſeroient ſuperflus ; c'eſt un des meilleurs Traités que nous ayons ſur cette matière, & bien ſupérieur à toutes les Rhétoriques du monde anciennes ou modernes. Il faut le lire, le méditer, l'aprofondir, s'en pénétrer, ſi l'on veut ſçavoir bien parler & bien écrire dans ſa Langue.

Dictionnaire Portatif Théologique & Philoſophique ; contenant la réfutation des principes établis dans les écrits des Philoſophes Modernes, & l'accord de la Philoſophie avec la Théologie ; dans lequel on a enchaîné les Articles de manière à compoſer un Cours complet de Théologie-Philoſophique, où l'on traite de la Religion, de la Révélation, de l'Interprétation des Livres Saints, des Dogmes, de la Morale, &c : le tout appuyé ſur les traits de l'Hiſtoire Sainte,

les plus propres à les faire valoir & à confondre l'Incrédulité : Ouvrage principalement puisé dans les sources les plus estimées, telles que l'Anti-Lucrèce, les Ecrits d'Abbadie, de Houteville, de Mrs le François & Bergier, &c, &c, &c. Cet ouvrage convient également à tous les Ordres de Citoyens & comprend une Philosophie nécessaire à tous les états, & une Théologie que tous les hommes sont obligés de sçavoir. Par M. L. Paulian, auteur du DICTIONNAIRE DE PHYSIQUE; *un Volume in-8° de près de 600 pages ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint-Jean de Beauvais.* J'ai parlé de ce *Dictionnaire* il y a quelques années ; il est très-estimé ; il en reste peu d'exemplaires chez le Libraire qui le fait annoncer.

Sujets des Prix proposés par la Société des Sciences de Copenhague. Le 10 Février de cette année 1775 la Société des Sciences de cette Capitale du Dannemarck fut assemblée, afin d'examiner les Ecrits sur les sujets proposés l'année dernière. Le *Prix d'Histoire* fut adjugé à une Disserta-

tion ſur la ſituation de Jomsborg avec cette deviſe,

Tempus edax rerum, tuque, invidioſa Vetuſtas; Omnia deſtruitis.

Il y a dans cette pièce beaucoup d'érudition; mais, comme l'auteur n'a point aſſez conſulté les anciens Ecrivains, dont divers paſſages rapprochés & comparés enſemble auroient pu ſervir à la ſolution de la queſtion propoſée, la Société ne peut adopter l'hypothèſe ſoutenue dans ce Mémoire. Elle ne manquera pas de publier le nom de l'Auteur, dès qu'il voudra ſe faire connoître. La Société n'ayant reçu aucun ouvrage ſatisfaiſant ſur les ſujets de Mathématiques & de Phyſique qu'elle avoit propoſés, les offre de nouveau à traiter; ſçavoir;

En Mathématiques.

Trouver quelque machine ou autre invention méchanique avec laquelle on puiſſe nettoyer commodément & ſans

beaucoup de frais les Lacs, Etangs ou autres réservoirs d'eau, & les purger du limon, des immondices, des plantes ou herbes aquatiques qui en haussent le fond & en accélèrent la perte, sur-tout dans les cas où l'écoulement des eaux pour le desséchement & le nettoyement de ces réservoirs seroit trop coûteux, ou que d'autres circonstances ne permettroient point que l'on se privât des eaux douces nécessaires à une Ville, ni qu'elles s'écoulassent en pure perte.

En Physique.

Donner l'analyse des Métaux en leurs parties constitutives d'après des expériences faites avec soin.

Outre ces deux Problêmes, il fut résolu, dans la même assemblée, de proposer les sujets suivans :

En Mathématiques.

Réduire à des calculs aisés la courbe de la quille d'un vaisseau dont le sillage est mauvais, & faire voir quelle construction rend un navire plus sujet à ce défaut.

En Physique.

L'Expérience prouve que l'œil bien constitué de l'homme ne confond point les objets représentés sous des couleurs étrangères causées par une réfrangibilité différente, aussi long-temps que la prunelle reçoit tous les rayons en entier; mais, aussitôt qu'elle est à moitié couverte, les objets qu'elle apperçoit s'environnent tout-à-fait de couleurs étrangères. On demande la raison de ce Phénomène, & l'on souhaite de sçavoir si l'on ne pourroit pas fabriquer, selon la forme de l'œil, une nouvelle sorte de verres objectifs achromatiques.

En Histoire.

On demande l'Histoire du Droit concernant les hommes attachés à la Glèbe, qui a eu lieu en Dannemarck, depuis son origine jusqu'à son abrogation.

Les Scavans, tant Etrangers que Danois, excepté les Membres de la Société, sont invités à concourir pour ces prix, & voudront bien écrire leurs Mémoires en Danois, Latin,

François ou Allemand ; les ouvrages composés en d'autres Langues sont exclus du concours.

Le prix, que la Société décernera à celui qui, à son jugement, aura le mieux traité chaque sujet, consiste en une Médaille d'or de la valeur de 100 écus (Rixdales), argent de Dannemarck ; 552 livres 10 sols argent de France. Les concurrens adresseront leurs Mémoires écrits d'un caractère lisible & francs de ports, à M. *de Hielmstierne*, Chevalier de l'Ordre de Dannebrog & Conseiller des Conférences du Roi, Secrétaire de la Société. Aucun écrit ne sera reçu au concours, passé le dernier Mars de l'année 1776. La distribution des prix se fera vers la fin du mois d'Avril 1776, & le jugement de la Société sera publié incontinent après. Les Auteurs ne se feront point connoître ; ils mettront une devise à la tête ou à la fin du Mémoire & y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise avec leur nom & le lieu de leur résidence. Ceux qui souhaiteront que leurs ouvrages qui

ont concouru pour les prix de l'année 1774, leur ſoient rendus, ſont priés de s'adreſſer pour cet effet à M. *de Hielmſtierne* avant la fin de l'année courante.

Inſtruction Chrétienne pour les divers états de la Vie ; avec des exercices de Piété pour chaque jour & chaque ſemaine, chaque mois & chaque année, & un Exercice pour la Confeſſion & la Communion. Deux Parties in-12 petit format qui peuvent ſe relier en un Volume ; la première, *contenant les Inſtructions* de 308 *pages ;* la ſeconde, *contenant les Exercices, d'environ* 400 *pages. A Paris chez Lottin l'aîné Imprimeur-Libraire & Eugène Onfroy Libraire, rue Saint-Jacques près de Saint Yves.* Ces *Inſtructions* furent miſes au jour pour la première fois en 1745 ſous le titre d'*Inſtruction Chrétienne des Pauvres, un Volume in-*12 *à Paris chez la veuve Mergé.* Elles ont paru, avec raiſon, aſſez ſolides pour mériter une nouvelle édition ; on les a retravaillées avec ſoin, & l'on y a ajouté diverſes Exercices de Piété à l'uſage de ceux à qui ces *Inſtructions*

ſont adreſſés. Les Riches & les Pauvres, les Maîtres & les Domeſtiques, y puiſeront le véritable eſprit de la Religion; enfin, on a fait de cet ancien ouvrage un des meilleurs Livres de Piété, un des plus néceſſaires même pour toutes les claſſes des Chrétiens.

Leçons de Langues, de Mathématiques, &c. Le ſieur *de Guigny*, homme d'un mérite réel & digne d'un ſort plus heureux que celui qu'il eſt obligé de ſubir, enſeigne les Langues Latine, Françoiſe, Italienne, la Géographie, la Littérature Françoiſe, l'Arithmétique démontrée, l'Algèbre, l'Analyſe, la Géométrie & les Sciences Phyſico-Mathématiques. Il traduit l'Anglois, l'Eſpagnol & les vieux Titres; il déchiffre les écritures anciennes, & met en ordre les Chartriers. Sa demeure eſt Cloître de Saint-Germain l'Auxerrois, chez le ſieur *Gérard* Traiteur.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 24 Mai 1775.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Les Courtisanes ou l'Ecole des Mœurs, Comédie en trois Actes en vers, par l'auteur de la Comédie des PHILOSOPHES. *A Paris chez Moutard Libraire de* LA REINE, *de* MADAME *& de Madame la* COMTESSE D'ARTOIS *Quai des Augustins. Brochure in-8°. de 67 pages.*

UNE *Courtisanne*, nommée *Rosalie*, forme le dessein de se faire épouser par *Gernance*, jeune homme de famille, dont elle a le premier hommage & qui l'aime de bonne foi. Un Philosophe, ou du moins un de ces faux Sages qui en usurpent le nom, M. *Sophanès*, ami de *Gernance*, sert les vues de *Rosalie*. Il instruit le jeune

homme à mépriser l'opinion publique; il suppose même une proposition de mariage d'un certain Lord *Carlinfort*. *Marton*, qui est la Suivante, en montre le billet à *Gernance*. Ce dernier admire le prétendu sacrifice que lui fait *Rosalie*. Cependant *Lysimon*, son parent & son ami, entreprend de lui ouvrir les yeux; il lui fait sentir combien la ruse que l'on emploie pour le tromper est grossière. *Marton* & *Rosalie* essayent de persuader à *Gernance* que *Lysimon* n'agit que par un dépit amoureux. Il y a un grand Bal le soir. Un Financier, appellé *Mondor*, qui ennuie beaucoup *Rosalie*, mais qui est un homme essentiel pour sa maison, a promis de lui prêter sa voiture, ainsi qu'à trois autres de ses amies. Toutes ces femmes arrivent en grande parure. On attend avec impatience; la Berline ne vient point; on veut avoir un Remise: il n'y en a plus; le *Waux-Hall* a tout enlevé; enfin, elles se déterminent à envoyer *Marton* chercher un Fiacre; mais le cocher veut faire son prix; il entre, & reconnoît dans *Rosalie* . . . sa sœur *Javotte*. Dans le même instant, *Ly-*

ſimon remet à *Germance* une lettre du Lord *Carlinſort* qui conſtate que le billet qu'on lui attribue eſt une impoſture. Le jeune homme eſt détrompé, & *Roſalie* abandonnée aux railleries amères de ſes compagnes & aux leçons morales de ſon frère le Fiacre.

Rien de moins neuf, comme vous le voyez, Monſieur, rien de plus trivial même que le fond de cette Comédie. Il faut qu'une pièce de Théâtre fixe l'attention du Spectateur ſoit par l'intérêt de l'action, ſoit par la force de l'intrigue, ſoit par des caractères frappans. Ce n'eſt pas aſſurément l'intérêt de l'action qui domine dans les *Courtiſanes*. Quant à l'intrigue, elle eſt d'une foibleſſe dont notre Théâtre offre peu d'exemples. Le ſeul *Lyſimon* met obſtacle au mariage de *Gernance*, & les moyens qu'il employe ne conſiſtent que dans une lettre de *Carlinfort* qui découvre la ſuppoſition du billet. Eh, ne pourroit-on pas ſoupçonner que cette lettre eſt elle-même ſuppoſée ? Reſtent les caractères. Le principal qui eſt celui

de *Rosalie* n'est pas assez prononcé. Je voudrois qu'elle fût plus fausse, plus perfide, qu'elle se moquât de la crédulité de son amant en son absence. La leçon qu'a voulu donner l'auteur en seroit plus marquée. *Rosalie* est annoncée, dans la première scène, comme ayant une espèce de goût pour *Germance* dont la bonne foi l'intéresse; il est singulier que, dans les scènes suivantes, elle ne se donne pas la peine de feindre quelque tendresse pour ce jeune homme. *Mondor* est peint aussi dès la première page comme un homme ennuyeux, un Financier ridicule & difficile à vivre, & ce caractère n'est point développé dans le cours de la pièce. L'unique situation de cette Comédie est celle de la fin, & je doute qu'elle eut réussi au Théâtre. Il y a une sorte de bassesse dans ce ressort, qui d'ailleurs est un effet du hasard. J'en ai vû la plûpart des Lecteurs révoltés; il n'est pas vraisemblable que les Spectateurs eussent été plus indulgens. De plus, cette machine du Fiacre est, à peu-près, par-tout. C'est dans *Turcaret*, Madame *Jacob*, sœur de ce Finan-

cier ; c'eſt, dans *l'Uſurier Gentilhomme*, le payſan de Charonne *Colas*, qui vient faire rougir ſon frère le parvenu, &c. Il y a même, dans une Comédie dont je ne me rappelle pas le titre, un Fiacre qui paroît auſſi ſur la ſcène. Il avoit été pris par des *filles* ; il n'eſt pas content de ce qu'on lui a donné pour ſa courſe ; il ſuit le Laquais ou la Servante qui l'a mal payé. Il ſe trouve vis-à-vis des belles Dames qu'il a menées ; il ſe plaint ; elles ſont fort choquées de ſon inſolence ; il eſt gris ; il les ſupplie de le ménager, & leur dit très-plaiſamment, *vous autres, & nous autres, nous avons beſoin les uns des autres*. L'apparition de ce Fiacre ſur le Théâtre eſt bien plus ſimple, plus naturelle, plus vraiſemblable que celle du Fiacre de M. *Paliſſot*. Eſt-il d'uſage qu'un Cocher de Place monte dans une maiſon pour faire ſon prix avant que de marcher ? J'ajoûte que le rôle de *Roſalie* n'eſt pas aſſez odieux pour qu'on ne la plaigne pas dans ſon humiliation ; il y a plus de fiel que de comique dans cette cataſtrophe. Une autre ob-

ſervation, c'eſt qu'elle ne devoit pas produire tout l'effet que l'auteur s'en promettoit, ſur un amant tel que *Gernance*. La honte peut bien l'empêcher d'épouſer ſa maîtreſſe; mais la ſuppoſition du billet de *Carlinfort* ne doit être à ſes yeux qu'une ſupercherie légère; la moindre careſſe de ces ſortes de filles fait oublier tous les jours à leurs amans des fautes beaucoup plus graves. *Gernance* ne doit pas non plus imputer à *Roſalie* les torts de ſa naiſſance; il ſçait à quoi s'en tenir là-deſſus. Pour l'arracher à cet objet indigne de ſes feux, il falloit que cette fille s'épuisât en démonſtrations de tendreſſe, & que le dénoûment mît au grand jour ſa fauſſeté & ſes intrigues avec un autre.

Il vous eſt aiſé de juger, Monſieur, que, malgré ſes hautes prétentions, M. *Paliſſot* eſt bien loin de marcher ſur les traces de *Molière*. Ce qui pourroit nous rappeller ce grand homme, c'eſt de la gaîté, du vrai comique, des ſituations, & M. *Paliſſot* n'a rien de tout cela. Il y a, dans pluſieurs de ſes pièces,

des ſcènes écrites avec beaucoup d'eſprit ; mais il a la manie de vouloir faire rire, & jamais il n'y réuſſira. Son génie paroit plutôt méchant que gai ; la vraie & bonne gaîté n'a pas été donnée aux méchans. Au reſte, je ne parle ici que de l'eſprit, non du caractère.

Une autre qualité eſſentielle qui manque abſolument à M. *Paliſſot*, c'eſt l'invention. Il ſe traîne toujours ſur les pas d'autrui. Il n'a ni ſujets, ni caractères, ni plans à lui. Sa Comédie des *Philoſophes*, qu'il croit un chef-d'œuvre, étoit calquée ſur *Les Femmes Sçavantes*, dont il n'a fait qu'atténuer l'intrigue. L'idée & le fond même des *Courtiſanes* ne lui appartiennent pas davantage ; vous les trouverez, Monſieur, dans le *Marquis de Roſelle*, très-bon Roman de Madame *Elie de Beaumont*, mais bien plus clairement encore dans un Conte dialogué de M. *Bret*, intitulé *le Mariage Manqué* *. L'objet de cette pièce eſt préciſément le même que celui de M. *Pa-*

* Voyez les *Fables Orientales & Poëſies Diverſes de M. Bret ;* Tome 2 page 1.

lissot. La Courtisane, prête à épouser un jeune homme épris de ses charmes, préfère un de ses anciens amans qui feint de lui faire la même proposition, & qui finit par se moquer d'elle en présence de celui qu'elle vouloit duper, & de ses compagnes qu'elle méprisoit déja. M. *Bret* a mis dans ce Conte une scène infiniment piquante entre *Fanine*, qui est le principal personnage, & son amie *Serinette*. *Fanine*, fille d'une Revendeuse de vieux chapeaux, à laquelle elle fait tous les mois une petite rente, croit déja être grande Dame; elle a pour son amie des airs de hauteur: elle appelle *ses Gens*. Les propos de *Serinette* qui entre en lui disant, *bon jour, Coquine*, forment avec la dignité de cette fille le plus plaisant contraste. Le plan de M. *Palissot* ne lui a pas permis de mettre en action cette circonstance caractéristique: mais il a employé à peu-près la même idée d'une autre manière, & c'est un des endroits les plus heureux de sa Comédie. *Je faisois une réflexion*, dit *Rosalie* à sa Suivante.

MARTON.

Vous ?

ROSALIE.

Je pensois qu'*Hortense*, *Erminie*, *Arténice*,
Ne me convenoient plus.

MARTON.

Comment! par quel caprice;
Vous qui ne pouviez pas les quitter un moment ?...

ROSALIE.

Je leur trouve, entre nous, un air bien peu décent.
N'as-tu pas, dans leurs yeux chargés de jalousie,
Vû le secret dépit dont leur ame est saisie ?
Rien ne m'est échappé de leurs tons ricaneurs,
De leurs propos légers, de leurs souris moqueurs.
Je dois m'accoutumer, en épousant *Gernance*,
A mettre désormais un intervalle immense
Entre ce monde & moi. Pour les humilier,
Je veux avoir, *Marton*, un Suisse à baudrier,
Le Sac, une Livrée, enfin, tout l'équipage
Qu'aux femmes de mon rang peut accorder l'usage;
Et, si quelque hasard me les fait rencontrer,
Je mettrai mon bonheur à les désespérer.

MARTON.

Ce sera votre état ; que pourroient-elles dire?

ROSALIE.

Oh! rien ne contiendra leur fureur de médire:
Mais ce sera de loin, & je n'entendrai pas
Leurs propos insolens, leurs perfides éclats.
Ah! quel bonheur, *Marton*, d'écraser des rivales
Qui se croyoient en droit de nous traiter d'égales!
Combien je vais jouir de leur confusion!

MARTON.

Mais il faut se monter sur sa condition.
Je vous approuve fort.

Ne seroit-il pas plus théâtral, Monsieur, de voir *Rosalie* & ses compagnes aux prises les unes avec les autres. Ce seroit dumoins une situation, & l'on peut reprocher très-justement à M. *Palissot* qu'il n'y en a point dans sa pièce.

On ne peut louer, dans les *Courtisanes*, que quelques détails, quelques peintures des mœurs actuelles. Le style est, en général, assez soigné, quoiqu'il se ressente souvent du vuide de l'action. *Ignorez-vous*, dit *Marton* à sa maîtresse,

Que, dans ce siècle-ci, le Caducée honore ;
Que c'est un sûr moyen de parvenir à tout,
Et qu'il n'est point d'état mieux accueilli partout.
C'est un Art à la mode & réduit en systême
Par plus d'un Important, par plus d'un Abbé même.
Connoissez donc nos mœurs & désabusez-vous.
Ne remarquez-vous pas qu'on nous respecte, nous ?
A-t-on besoin d'ayeux, alors qu'on est jolie ?
La France, par degrés, à tel point s'est polie,
Que nous donnons le ton à la Ville, à la Cour,
Et qu'on pardonne tout aux erreurs de l'amour.
Fiez-vous là-dessus à mon expérience.
Tel aujourd'hui vous voit avec indifférence,
Qui, peut-être demain, mettroit tout son orgueil
A recevoir de vous la faveur d'un coup d'œil.

ROSALIE.

Tu me fais des Romans.

MARTON.

Des Romans ? non, ma chère ;
Avez-vous moins d'attraits que *Naïs* & *Glycère* ?

Vous avez pû les voir. De leurs obſcurs débuts
A peine il reſte au monde un ſouvenir confus.
On ignore en quels lieux ſe paſſa leur jeuneſſe;
Eh bien! l'une eſt Marquiſe, & l'autre Vicomteſſe.

ROSALIE.

Quoi! l'on peut, à ce point, s'oublier?

MARTON.

Sûrement.
Ce qui bleſſe l'orgueil s'oublie en un moment.

Beaucoup de perſonnes reprocheront à *M. Paliſſot* d'avoir gratifié du brillant emploi de *Mercure* un des faux Philoſophes du ſiècle. Je ſçavois bien que ces Meſſieurs étoient tant ſoit peu intriguans, flateurs des gens en place, dénigrans avec fureur ceux qui ne ſont pas enrôlés ſous leurs drapeaux : mais, qu'ils ſoient tels qu'on nous les repréſente dans cette Comédie, en vérité, Monſieur, je l'ignorois entièrement, & même je n'en crois pas un mot.

Voici un des endroits les plus agréables de la pièce de *Paliſſot*, quoique le fond s'en trouve encore partout, & ſpécialement dans le *Miſantrope* Acte 2.e, ſcène 5.e, où *Célimène*, *Eliante*, *Phi-*

ſinte, *Acaſte*, *Clitandre*, paſſent en revue grand nombre de gens de leur connoiſſance & les tournent en ridicule. Les *Courtiſanes* s'entretiennent enſemble de nouvelles relatives à leur état. Eh bien, dit *Roſalie*, quelle nouvelle avez-vous à m'apprendre ?

HORTENSE.

On dit qu'*Arſinoé* vient de quitter *Clitandre*.

MONDOR.

Quoi, vraiment ?

ARTENICE.

Oui vraiment, & le trait eſt bien bon!

A. Roſalie.

Tu ſçais qu'ils s'étoient pris de belle paſſion.
C'étoit des deux côtés, du moins en apparence,
Des amours du vieux temps l'incroyable conſtance.
Ils s'étoient ſéqueſtrés du monde abſolument;
Et cela s'appelloit un coup de ſentiment.

ROSALIE.

Eh bien ?

ARTENICE.

Pour t'abréger, notre auguſte héroïne
A pris, un beau matin, la fuite à la ſourdine,

Les gens étoient séduits, les paquets emportés;
Le pauvre amant dormoit sur la foi des Traités:
Juge de son réveil, lorsqu'un fatal indice
Lui fit voir clairement qu'il perdoit Euridice.

A ce mot d'Euridice, Erminie chante à demi-voix.

J'ai perdu mon Euridice,

ROSALIE.

Sans aller aux Enfers il la retrouvera.

HORTENSE.

Mais vraiment, on le dit remplacé.

ROSALIE.

Quoi! déja?

MONDOR.

Sans doute. *Arsinoé* ne fut jamais vacante.

ERMINIE.

Sa conduite, il est vrai, fut toujours très prudente.

ROSALIE.

Que dit-on d'*Aglaé?*

ERMINIE.

Ma foi, le beau d'*Orval*
Se conduit avec elle on ne peut pas plus mal.

Il l'avoit enlevée au Financier *Chryſante*,
Qui lui faiſoit bâtir une maiſon charmante;
Il lui devoit au moins un dédommagement:
Il vient de la quitter impitoyablement
Pour prendre à l'Opéra la célèbre *Amélie*.

ROSALIE.

Aglaé me paroît mille fois plus jolie.

HORTENSE.

Elle a de beaux cheveux.

ARTENICE.

Mais d'un blond très-ardent.

ROSALIE.

Je ne m'en doutois pas.

ARTENICE.

C'eſt un fait cependant.

ROSALIE.

Son teint....

MONDOR.

A de l'éclat, grace au blanc qu'elle emploie.

ROSALIE.

Elle ?

MONDOR.

Pour en juger, il suffit qu'on la voie.

ROSALIE.

Ah ! c'est une noirceur.

MONDOR.

Je vous dis qu'elle en met:
Pour peu qu'elle m'en eût demandé le secret,
Je ne le dirois pas.

Vous n'avez pas d'idée, Monsieur, de l'importance que M. *Palissot* a mise à ce médiocre ouvrage. Après l'avoir lû aux Comédiens qui l'ont refusé, il les a harangués dans leur assemblée, & sa harangue a été rendue publique. Il a fait de plus un *Mémoire* contr'eux; & ce Mémoire a été imprimé. Enfin, il s'est épuisé en efforts incroyables pour donner à son Drame une sorte de célébrité. Ce n'est pas que j'approuve le motif qu'ont allégué les Comédiens pour ne pas jouer cette pièce. On dit que le sujet ne leur a pas semblé assez décent; je ne croyois pas cet article sou-

mis à leur examen ; il eſt ſingulier qu'ils aient voulu ſe montrer plus difficiles à cet égard que le Cenſeur qui a donné ſon approbation. Les défauts de l'ouvrage ne peuvent pas non plus motiver le refus qu'ils en ont fait ; car ils ne ſont pas aſſez choquans pour le juſtifier. On a riſqué la repréſentation de beaucoup de pièces qui même ne valoient pas celle-ci. Mais des perſonnes, qui paroiſſent inſtruites, m'ont aſſuré que la véritable raiſon étoit celle qu'on n'avoit pas oſé dire. Les Comédiens, à ce qu'on prétend, ont trouvé déſagréable de ſe charger de rôles tels que ceux de la pièce de M. *Paliſſot*, de *Fiacres*, de *Mercures*, &c. Une pareille délicateſſe, Monſieur, eſt tout-à-fait contraire aux progrès de l'Art Dramatique. Si les Comédiens s'aviſoient de refuſer les rôles odieux d'une pièce, il faudroit que les perſonnages fuſſent tous des Sages, des Héros ou des Veſtales. Dès-lors perſonne ne voudroit des rôles de *Narciſſe*, de *Cléopâtre*, de *George Dandin*, d'uſuriers dans les Comédies de *Molière*, & *Tartuffe* lui-même n'eut jamais été repréſenté.

Lettre d'un Professeur de Philosophie dans l'Université de Paris à l'Auteur de l'Extrait du CALCUL INFINITÉSIMAL ET DE LA GÉOMÉTRIE DES COURBES *PAR M. BÉGUIN, inséré dans le* JOURNAL DES SÇAVANS *du mois d'Avril 1775, page 252.*

» Il y a long-temps que les Sçavans desirent que, pour le bien de l'instruction publique dans l'Université de Paris, les Professeurs fassent imprimer de bons extraits de leurs leçons. En ne dictant point dans leurs classes, ils pourroient, sans se fatiguer davantage, employer le même temps à faire raisonner leurs auditeurs, à les faire calculer & expliquer, à résoudre leurs difficultés, à leur en proposer. Ce genre d'exercice seroit moins ennuyeux, & sans contredit plus utile : la réunion du Collége Royal à cette célèbre Université, opérée l'année dernière, contribuera peut-être à accélérer cette révolution, de même que l'introduction de plusieurs Sçavans

» Académiciens dans l'Université de » Paris, que la réunion du Collége » Royal a produite. » Ces idées, proposées par un des Journalistes des Sçavans à l'occasion du *Calcul Infinitésimal* de M. *Béguin* Professeur de Philosophie dans l'Université de Paris, ont blessé un autre Professeur de Philosophie de cette même Université. Jaloux de l'honneur du Corps dont il est membre, il a cru devoir combattre ces réfléxions hazardées; vous applaudirez, Monsieur, à la chaleur de son zèle, & à la manière dont il défend la cause de l'Université. Voici la Lettre qu'il adresse à l'auteur même de l'extrait du *Calcul Infinitésimal*, & qu'il m'a prié d'insérer dans ces Feuilles.

Il y a long-temps, Monsieur, que les Professeurs de Philosophie gémissent sur la nécessité où ils se trouvent de perdre deux heures chaque jour à dicter leurs leçons. Si le Gouvernement, de qui seul dépend l'abolition de cet usage digne de la barbarie du dixième siècle, veut entrer dans nos vues, ce

ne fera pas aux Professeurs du Collége Royal qu'on devra cette heureuse révolution. Avant que ces astres éclatans vinssent répandre sur nous leurs lumières, nous avions senti que des leçons imprimées pourroient être plus étendues, plus profondes, mieux rédigées, plus correctes, sur-tout celles de Physique, où l'on ne parle aujourd'hui que le langage algébrique, que nos écoliers n'entendent pas quand ils l'écrivent; ce qui rend leurs cayers inintelligibles. La nécessité d'une Philosophie imprimée n'est donc point une vérité précieuse dont Messieurs les Professeurs Royaux aient enrichi notre esprit. Mais que ces intelligences supérieures daignent nous apprendre comment, *sans nous fatiguer davantage, nous pourrions employer le temps de la dictée à résoudre les difficultés de nos auditeurs, & à leur proposer les nôtres.* Car enfin, il faudroit pour cela, ou, *sans nous fatiguer davantage*, parler deux heures de plus chaque jour, ou augmenter de deux heures notre explication, sans parler davantage;

l'un & l'autre me paroissent également difficiles, &, pour trouver un pareil secret, nous aurions besoin de toute la sagacité & des ressources de Mrs les Lecteurs Royaux. D'ailleurs, à quoi employerions-nous le temps si considérable qu'on voudroit ajouter à notre explication ? A traiter des matières nouvelles ? Mais nos élèves n'auroient pas le temps de les méditer. Pour cinq heures & demie d'explication, ils n'auroient pas cinq heures d'étude ; cependant une heure suffit pour expliquer ce que des jeunes gens peuvent apprendre en six heures d'étude. S'amusera-t-on à faire répéter dix fois la même chose ? Alors quel ennui s'emparera des Maîtres & des Ecoliers ! Comment pouvez-vous croire, Monsieur, *que cet exercice seroit moins ennuyeux ?* Les jeunes gens d'une conception plus prompte & d'un esprit plus solide ne perdroient-ils pas évidemment leur temps par cette répétition fastidieuse & dégoûtante ?

Vous n'ignorez pas, Monsieur, que les documens ne font qu'une légère impression, s'ils ne sont appuyés de

l'exemple, & que les grands Maîtres ont toujours soin de le placer à côté du précepte. Si l'on peut, à votre avis, *sans se fatiguer davantage*, expliquer cinq heures par jour, d'où vient que Mrs les Professeurs Royaux, non moins zélés que sçavans, perdent eux-mêmes la moitié de leur temps à faire écrire des cayers, quoiqu'ils aient à peine huit mois de classe, & qu'ils n'ayent que trois classes par semaine, d'une heure & demie seulement.

En abandonnant, par soumission aux ordres du feu Roi, & sous les réserves de droit, quarante mille écus d'argent comptant & 15000 livres de rente aux Professeurs du Collége Royal, notre intention n'étoit pas de les payer pour nous régenter; ils se sont incorporés à l'Université, & non l'Université au Collége Royal; en s'unissant à nous, ils ont juré de se conformer à nos usages, de se soumettre à notre discipline, autant que leur constitution particulière le pourroit permettre; notre Recteur a acquis le droit de les inspecter, & assurément un ré-

formateur pourroit trouver au Collége Royal de quoi exercer son zèle & son génie, pour le moins autant que dans nos classes de Philosophie.

Vous espérez cependant que l'union des sçavans Académiciens du Collége Royal fera fermenter, comme un levain fécond, les esprits de l'Université, & produira une heureuse & prompte révolution dans les Sciences. Il paroit, Monsieur, que vous connoissez peu l'Université ; elle n'a jamais eu besoin d'aller puiser dans des sources étrangères. Tous les siècles ont vû sortir de son sein d'assez bons modèles en tout genre, &, aujourd'hui encore, la Faculté de Théologie pourroit offrir, je pense, des Théologiens aussi profonds, la Faculté de Médecine des Médecins aussi habiles, la Faculté de Droit des Jurisconsultes aussi consommés que ceux du Collége Royal ; & les Orateurs les plus distingués de ce Collége, Mrs *le Beau*, *le Batteux*, *de Lille*, n'appartiennent-ils pas à notre Faculté des Arts ? Pour ce qui concerne les hautes Sciences, M. l'Abbé *Girault*,

Professeur de Philosophie en l'Université, n'est pas sans doute déplacé au Collége Royal, &c, &c, &c! Nous n'avons donc pas besoin d'aller emprunter au Collége Royal les connoissances qui nous sont nécessaires: ainsi le bien qui résulte de l'association n'est pas pour l'Université. L'avantage le plus clair & le plus certain de cette aggrégation est pour le Collége Royal; ce sont ces quinze mille livres de rente, & cet édifice magnifique, construit en grande partie de nos deniers. Je conseille à ces Mrs de s'en contenter, & de nous laisser le soin de perfectionner nos études.

Le meilleur, l'unique moyen pour y parvenir seroit de diminuer la durée de nos classes, & de réduire nos explications à trois heures par jour; ce temps seroit suffisant; alors il ne se trouveroit plus parmi nous d'obstacle au projet de la Philosophie imprimée; nous allons tous, de concert & sans relâche, y travailler; nous diviserons les matières; chacun s'attachera à la partie pour laquelle il se sent le plus de talent ou de goût,

sur

ſur laquelle il aura plus de connoiſſances & de matériaux ; & dans peu l'on aura, nous oſons le croire, un Cours complet de Philoſophie, tel que le deſire l'auteur de l'Extrait. Mais que l'on ſonge que nos claſſes nous enlèvent la partie la plus conſidérable & la plus précieuſe de la journée, qu'elles coupent & morcèlent tout notre temps, qu'il nous faut de plus préparer nos explications, pour les faire avec méthode & clarté : que l'on ajoute encore le temps deſtiné aux devoirs de Chrétiens, d'Eccléſiaſtiques, de Citoyens, aux bienſéances de la ſociété, aux délaſſemens honnêtes & néceſſaires, & l'on verra s'il nous eſt ſi facile de donner au Public de bons ouvrages. Les *Rollins*, les *le Beaux*, &c, n'ont commencé à écrire qu'après avoir quitté la pénible carrière de l'enſeignement. Qu'on nous juge avec équité, & l'on nous fera moins de reproches ſur la rareté des bons ouvrages qui ſortent de l'Univerſité. On doit être perſuadé qu'il en eſt pluſieurs parmi

que par la certitude qu'ils
leurs fonctions obscures son
les à la Patrie que les succè
éclatans. J'ai l'honneur d'ê
L'ABBÉ R.

Je suis, &c.

A Paris, ce 26 Mai 1775

LETTRE X

Childeric Premier, Roi de Franc
Héroïque en trois Actes, par
CIER. A Paris chez Ruau
rue de la Harpe. Brochure
88 pages. Prix 30 sols.

Q

pas; on prend tous les ſtyles ; on ſe fait trois ou quatre manières plus barbares les unes que les autres ; enfin, à force d'eſſais & de travaux, on finit par ſe faire la réputation du Littérateur le plus extravagant & le plus ridicule. C'eſt ce qui eſt arrivé au grand Dramaturge M. *Mercier*. Il lui eſt venu, à l'occaſion du Drame que je vous annonce, une idée bien bizarre. » L'ouvrage que je vais faire, » s'eſt-il dit à lui-même, à l'excep- » tion de la meſure & de la rime, » eſt une véritable Tragédie dans le » genre admiratif. Pourquoi donc ne » me ſervirois-je pas du ſtyle figuré » de nos faiſeurs de Tragédies mo- » dernes ? Pourquoi bannirois-je les » inverſions? Pourquoi même m'inter- » dirois-je les vers *Aléxandrins* quand » il s'en préſentera ſous ma plume » ? D'après ce beau raiſonnement, voilà M. *Mercier* qui ſe livre à ſa fougue déclamatoire, & qui ſe fait l'inventeur d'une diction toute neuve qui n'a ni l'harmonie ni le charme de la Poëſie, ni le naturel, ni la clarté de la Proſe. C'eſt un fatras obſcur, un mê-

lange assommant de grands mots vuides & de constructions forcées. Si M. *Mercier* s'applaudit beaucoup de pareilles inventions, s'il croit bien sincèrement reculer ainsi les bornes de l'Art, il est tout simple que les *Corneilles* & les *Racines* ne lui paroissent que des Ecoliers. Quelle différence en effet entr'*Olinde* & *Cinna*, entr'*Andromaque* & *le Déserteur*, entr'*Athalie* & *Childeric Premier*? Il y a cependant, dans ce dernier Drame, une situation passable, mais qui n'est pas neuve. Il me seroit facile de vous en indiquer plus d'un modèle dans nos anciennes Pièces Dramatiques, si cette découverte en méritoit la peine. La voici, cette situation. *Childeric* est un Prince recommandable par sa bravoure, & dont les exploits ont dignement soutenu l'honneur de la Nation; mais il a abusé de son pouvoir en punissant avec trop de rigueur une faute légère d'un guerrier nommé *Sunnon*. Cette sévérité déplacée révolte contre lui plusieurs Chefs de ses troupes. *Egidius*, Général Romain, profite de cette circonstance pour s'emparer du Gou-

vernement. *Childeric* eſt abandonné & forcé de chercher un aſyle chez les Germains. Bientôt il ſe diſtingue dans la Thuringe, ſous le nom de *Briomer*; il ſauve la vie au Roi de cet Etat, & *Baſine*, fille de ce Prince, épriſe de tant de valeur & de généroſité, entreprend un voyage en France pour y ramener les eſprits en faveur de ſon amant, le replacer ſur le Trône de ſes pères & partager ſa Couronne: elle parvient à ranimer le courage de tous ceux qui lui étoient reſtés fidèles. Cependant *Egidius* a conçu le projet de ſe faire Roi. Il convoque l'aſſemblée de la Nation. *Childeric* ſe trouve inconnu au milieu de cette aſſemblée. Il ſert d'Ecuyer à *Baſine*. *Sunnon* veut qu'on défère le pouvoir ſuprême au Général Romain. *Carloman*, ſage vieillard, réclame les droits de *Childeric*. » Que parles-tu encore » de *Childeric*, reprend *Sunnon*? Il eſt » au rang des morts, &, quand il ſorti» roit du tombeau, *la vengeance en mon* » *cœur ne ſe peut affoiblir*... As-tu ou» blié qu'il oſa m'outrager...

CHILDERIC, *sortant des rangs.*

» S'il a pu t'offenser, il est assez juste » pour reconnoître une erreur, & peut- » être assez grand pour sçavoir la ré- » parer.

SUNNON.

» Que vois-je? *Childeric!* ..

ARONS

» Lui! ... O prodige!

BRENNUS.

» Grands Dieux! ... C'est lui-même.

BASINE.

» François, voilà votre Souverain; » il a entretenu parmi vous cet instinct » belliqueux, ame de la Monarchie; il » a porté au loin la gloire de vos ar- » mes; elle ira plus loin encore, quand » cet Empire, qui n'a point cessé de » lui appartenir, *tendra les bras à son* » *légitime Maître* ... Il l'est; reconnois- » sez-le tous ... J'ai choisi le Héros le » plus digne de commander aux hu- » mains ... C'est mon vainqueur, & » c'est votre Roi ...

CHILDERIC.

» Oui, François, je suis votre Roi,
» &, *par mon amour, né pour tou-*
» *jours l'être*. . *Songez qu'en ce mo-*
» *ment l'œil des Dieux vous regarde.*
» Ils sçavent si j'ai bravé l'infortune,
» & si jamais je fus abattu par elle.
» Loin de moi la crainte de perdre un
» Trône. Je vois d'un œil égal la ré-
» bellion & l'injustice... Apprenez
» seulement que mon cœur est changé;
» que j'avoue, sans rougir, mes er-
» reurs passées.. Je les ai peut-être
» assez expiées. Si j'ai aujourd'hui
» quelques vertus, je les dois à l'au-
» guste Princesse dont la présence for-
» tifie mon courage. C'est l'Ange heu-
» reux qui va présider à mes nouveaux
» destins. Près d'elle, je ne connoîtrai
» plus *cet orgueil indompté, puisé à l'é-*
» *cole des combats*... Je reviens; mais
» c'est pour vous arracher à la tyran-
» nie qui vous menace, & sur la-
» quelle vous fermez les yeux. *Je por-*
» *terai sans cesse la Patrie dans mon sein*,
» & dans tous les temps mon premier

» devoir sera, & de venger & de
» respecter vos droits.

Egidius arrive ; *Childeric* lui propose de remettre leur querelle au sort des combats. Le Général Romain accepte ; il est tué. *Childeric* remonte sur le Trône ; il épouse la Princesse de Thuringe.

Dans toute la pièce de M. *Mercier*, il n'y a que cette scène de supportable ; elle est au troisième Acte. Les deux premiers sont froids & lourds ; on ne sçait d'ailleurs sous quel prétexte *Basine* se trouve seule dans le pays des Francs, & paroît à leur assemblée. Quant aux inversions, au style barbarement figuré, aux élans emphatiques, vous venez d'en voir quelques exemples ; & c'est le morceau où il y en a le moins. En voici qui vous divertiront. *Gontran*, Ministre d'*Egidius*, se dit à lui-même dans un monologue : *Quand le bandeau des Rois ceindra le front du valeureux Chef des Romains, cette Princesse étrangère, jalouse du pouvoir dont on puise toujours l'amour avec le sang, ne refusera pas la main ornée d'un sceptre : mais quoi ! sans que*

j'en sois informé .... elle arrive, elle se montre, elle brille au milieu de cette Cour, & toutefois, accompagnée du plus brillant appareil, son front auguste est chargé de nuages, &c, &c. Que ce *Gontran* eût imaginé d'éblouir un autre personnage par ce pompeux galimatias, cela pouvoit absolument se supposer: mais qu'il débite, seul, tous ces discours enflés & à prétention, c'est le comble du ridicule & du mauvais goût. Ce qui suit est plus plaisant encore. *Basine* paroit étonnée de ce que *Gontran* lui dit que la Couronne va passer à *Egidius* : *je vous l'avouerai, Madame*, reprend cet Officier, *je suis surpris de votre étonnement*. Un ami de *Childeric* ouvre une scène en disant : *Seigneur, d'un juste effroi mon ame s'est remplie... A ma tendresse, Clotilde, il ne peut rien ajouter... Puisqu'un silence crimiuel s'étend sur cette auguste assemblée, contre un tel attentat je ferai tonner le cri des loix*, &c. Je ne finirois pas, Monsieur, si je voulois rapporter tous les tours forcés, toutes les expressions alambiquées, tous es Tropes déplacés, & même toutes

les fautes contre la langue qui caractérisent ce Drame détestable. *L'orgueil révolté est un ressort qui revient avec plus de violence déchirer la main qui le tenoit comprimé.... La voix des suffrages m'environne... Comment graver dans les esprits le sceau de votre nouvelle puissance?... Je m'enfonce dans l'avenir qui doit toujours être vivant devant l'œil du Politique... Le Trône des François doit plaire à l'orgueil de ses appas.... Je vois s'avancer les flots de ces guerriers dont les voix nous sont vendues... Noyer les loix dans le sang.... Ma voix seule ose retentir sous ces voûtes, & se perd lamentablement au milieu d'un lugubre silence...Cours déployer ces étendarts accoutumés dès long-temps à ombrager les palmes de la victoire.... J'ai joui de la volupté rare & céleste de ne point devoir au titre de Roi un cœur que je voyois ne se donner qu'à moi, un cœur sans détours que mes regards enchantés pénétroient à loisir pour y découvrir chaque jour de nouveaux trésors... Jamais sa voix éclatante n'aura caressé d'une manière plus flateuse l'oreille des peuples les plus éloignés.... Des*

maux que le Sort rassemble sur ma tête, le plus épouvantable seroit de perdre un cœur où brille une vertu magnanime .... La voix de tous les François répétera la mienne .... Voyez le front où s'imprime cette Majesté populaire... Ne souffrez pas qu'il imprime ailleurs des pas qu'accompagne la gloire .... Les sermens de mon cœur vont passer sur mes lèvres .... Je te rends grace de m'ouvrir les dangers de la guerre ... Que je me plais à sentir, à publier le sentiment qui m'anime! ... C'est de son cœur, ami du peuple, que jaillira désormais la source des bienfaits qu'elle aime tant à répandre, &c. Voilà, Monsieur, comme cette Pièce est écrite. Je crois avoir déja reproché à M. *Mercier*, à l'occasion d'un autre Drame, les gros paquets de Prose qu'il met successivement dans la bouche de ses personnages, & qui sont si opposés à la rapidité & au naturel du Dialogue; le même défaut subsiste ici.

Au reste, le sujet de *Childeric*, qui a secoué la pesante *Minerve* de M. *Mercier*, & qui réellement est très-beau, n'a pas le mérite de la nou-

veauté. Nous avons une Tragédie de *Childeric*, en cinq Actes en vers, par feu *de Morand ;* elle se trouve dans le premier Volume de son *Théâtre* imprimé en 1751 à Paris chez *Sébastien Jorry*. Elle fut représentée pour la première fois le 19 Décembre 1736 ; c'est un chef-d'œuvre en comparaison du Drame de M. *Mercier ;* mais, indépendamment de tout parallèle, la Tragédie de *Morand* est une des plus fortement intriguées que je connoisse ; elle ne manque d'ailleurs ni de situations, ni d'intérêt ; & je crois que, si on la reprenoit & qu'elle fût bien jouée, elle auroit du succès ; elle en eut dans sa naissance à Paris & à la Cour.

J'apprends que les Comédiens François, qui ont reçu un des Drames de M. *Mercier*, refusent maintenant de le jouer lorsque son tour sera venu. C'est la matière d'un procès entre cet Auteur & les Comédiens. Ils prétendent que M. *Mercier* leur a dit des injures, dans son Ouvrage intitulé *du Théâtre ou Nouvel Essai sur l'Art Dramatique :* mais on en dit bien, dans ce même ouvrage, à *Boileau*, à *Bossuet*, à *Racine*, à *Molière*, &c. A la place des

Comédiens, je me glorifierois d'une insulte partagée avec de tels personnages. D'ailleurs, le raisonnement qu'on entend faire de tous côtés aux Comédiens, n'est pas sans replique. Votre tort, sans doute, leur dit-on, est d'avoir reçu le Drame de M. *Mercier*; mais, dès que vous l'avez reçu, fût-il écrit en une langue mille fois plus barbare que son *Olinde* & son *Childeric*, d'un style mille fois plus dur que les vers de *Chapelain*, il faut que vous le représentiez.

Je suis, &c.

A Paris, ce 28 Mai 1775.

LETTRE XII.

Voyages d'Italie & de Hollande. Par M. l'Abbé COYER, *des Académies de Nancy, de Rome & de Londres, 2 vol. in-12 d'environ 300 pages chacun. A Paris chez la veuve Duchesne Libraire rue Saint-Jacques.*

Le nom de l'auteur, mis à la tête de cet ouvrage, ne doit pas vous

annoncer, Monsieur, des observations bien profondes, bien suivies, bien philosophiques. M. l'Abbé *Coyer* n'est point un *Montesquieu* qui voyage; c'est une Nymphe svelte & légère, une *Camille* qui vole plutôt qu'elle ne marche, qui rend compte de ses petites sensations, qui donne à tout un coup-d'œil superficiel, & fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts & de son caractère.

La relation de M. l'abbé *Coyer* est distribuée en forme de Lettres, adressées à une Dame qu'il appelle *Aspasie*: c'est le nom que nos galans Philosophes donnent volontiers à leurs *Iris*. Au reste, pour l'édification publique, M. l'Abbé *Coyer* prévient dans un *Avant-propos*, que cette Dame n'est qu'un personnage supposé, mais que cette forme épistolaire lui a paru plus commode, & que le *Lecteur n'y perdra rien*. Assurément il tient parole; car on y gagne beaucoup de gentillesses & de fadeurs qu'il dit de temps en temps à sa chère *Aspasie*.

L'auteur, arrivé à Lyon, y fait d'a-

bord une observation très-importante; c'est que, sur les étaux des Bouchers, *on ne voit point ou presque point de mouches :* particularité qui jusqu'ici avoit échappé à tous les Voyageurs, à tous les Géographes. Il est vrai que ceux-ci se sont attachés à décrire les belles Manufactures qui vivifient cette grande ville, & qui étendent son commerce jusqu'aux extrémités du monde. Mais M. l'Abbé *Coyer* n'en dit pas un mot, quoiqu'il convienne qu'il leur a donné quelques heures. *son Aspasie*, dit-il, *n'aime pas qu'on s'appesantisse.*

Dans le Piémont, & aux environs du Pô, dit le Voyageur, c'est le Peuplier qui marie les filles. » Un père de » famille, à la naissance d'une fille, » plante mille Peupliers, &, quand » elle a atteint l'âge de seize ans, le » Peuplier du même âge valant seize » livres, fournit une dot de seize » mille livres. Dans la disette & la » cherté des mariages en France, que » de Peupliers ne faudroit-il pas! Mais » j'ai autre chose à penser que de ma» rier des filles. Prendrai-je ma route

» par Milan ou par Aléxandrie qui
» abrégeroit de plusieurs milles? » &c.

L'auteur, pendant son séjour à Plaisance, rendit une visite aux *Rochettini*, connus sous le nom de *Chanoines Réguliers de Saint-Jean de Latran*. Ces Religieux attribuent aux Apôtres eux-mêmes la fondation de leur Ordre; on en trouve la généalogie tracée dans leur Sacristie, & on lit au bas : *Apostoli erant primi Canonici Regulares Lateranenses, sub Abbate Christo*; c'est-à-dire, *les Apôtres ont été les premiers Chanoines Réguliers de Latran, sous l'Abbé Jésus.* M. l'Abbé *Coyer* vit aussi à Bologne un portrait de la Vierge peint par S. *Luc*. » On n'en voit, dit-il, que la
» tête; mais c'en est assez pour juger
» que le Saint s'entendoit mieux en
» Evangile qu'en Peinture. » Il admira, dans la gallerie du Grand Duc à Florence, une Vierge du *Corrège* qui contemple l'Enfant-Jesus couché : *Ciel !* s'écrie-t-il, *qu'elle est belle, & qu'il est beau !*

En parlant de Lucques, il observe que la sûreté publique ne sçauroit être ailleurs plus grande que dans cette

Ville. » Un Etranger arrive-t-il ? On » lui fait laiſſer ſes armes à l'entrée de » la ville, pour les lui rendre à la » porte au départ. Aucun Citoyen n'y » porte l'épée. Trois rues ſouterrei- » nes vont de la grande place dans la » campagne, afin de pouvoir ſe por- » ter avec plus de facilité où les at- » taques de l'ennemi feroient les plus » vives. Une quatrième va au Palais : » celle-ci paroît faite contre les trou- » bles inteſtins qui ſe manifeſteroient » ſur la place, s'il en naiſſoit. Le » Prince, & les Soldats *ſortiroient de » deſſous terre pour tranquilliſer la ſur- » face* ».

Le Voyageur arrive à Rome. » J'en- » tends, dit-il, ſouffler une tramon- » tane qui traîne après elle la rigueur » de l'hyver. Je vois les ſommets des » montagnes de Toſcane qui com- » mencent à ſe blanchir de neige. Les » chemins pourroient devenir très- » difficultueux. Il faut ſe hâter de ga- » gner Rome, où le climat s'adoucira ». Et il ajoute en terminant ſa Lettre : *J'en voudrois un qui vous reſſemblât, chère Aſpaſie, dont la douceur fut inal- térable.*

M. l'Abbé *Coyer* trouve que l'indécence & l'impiété montent quelquefois, à Rome même, sur le Théâtre. » J'ai vu, dit-il, une Comédie où » *Polichinelle* se fait Juif : le chant, » les prières, les cérémonies de cette » Religion émanée de Dieu, sont » tournés en ridicule. Un Rabin, le » couteau de la Circoncision à la main, » donne de grandes frayeurs à *Poli*» *chinelle*, & fait demander aux jeunes » filles, *que va lui faire ce Rabin ?* » Rire d'une Religion dont la nôtre » est la fille, n'est-ce pas se moquer » de sa mère » ? . . .

L'auteur trouve que la Livrée, à Rome, est d'une honnêteté quelquefois onéreuse pour les Etrangers. » Êtes-vous allé faire votre cour à » une Excellence, à une Eminence ? » Vous êtes sûr d'avoir le lendemain » la visite de leur *famille* ; c'est ainsi » que se nomme la foule qui les » sert. Or, pour rendre à cette » *famille* honnêteté pour honnête» té, dans la personne du *Décan* » (*Doyen*) qui la représente, vous la » contentez avec quelques *Pauls*, mon-

» noie du Pays. Au reste, ne trou-
» vez-vous pas que cette dénomina-
» tion de *famille*, au lieu de celle de
» *laquais*, de *valets*, dont nous nous
» servons, a quelque chose de plus
» humain. Elle suppose que les Maîtres
» regardent leurs serviteurs comme
» leurs enfans. C'est en ce point,
» presque le seul, que je trouve Rome
» moderne supérieure à Rome an-
» cienne ». M. l'Abbé *Coyer* ne
sçait donc pas que l'expression Ita-
lienne *famiglia* s'est formée du mot
Latin *familia*, que les Romains, ainsi
que les Italiens d'aujourd'hui, em-
ployoient également pour désigner
les gens qui les servoient. Rome mo-
derne ne l'emporte donc point à cet
égard sur Rome ancienne.

En examinant les causes de la dépo-
pulation de Rome, M. l'Abbé *Coyer*
pose pour principe que *son Physique
n'a pas changé*. C'est un faux supposé:
nous avons mille ouvrages qui attes-
tent les révolutions qui se sont faites
dans son sol & dans son climat.

Il est d'autant plus étonné des disettes
fréquentes qui se font sentir à Naples,

que la Sicile eſt une Province de ce Royaume. La Sicile, dit-il, étoit autrefois le grenier des Romains ; *elle n'eſt plus qu'un déſert.* Cette aſſertion eſt encore fauſſe : la Sicile, quoique moins cultivée, eſt encore aujourd'hui une des plus fertiles contrées de la terre, & l'une des plus abondantes en bled.

L'auteur, à Naples, ne fut pas fort ſatisfait du Véſuve. *Le Volcan*, dit-il, *n'a pas voulu ſe fâcher ; je le guette depuis que je ſuis ici, & le calme où il ſe montre me paroît fort inſipide.* Il revient à Rome, & donne l'ennuyeuſe & très-rebattue nomenclature de tous les chefs-d'œuvre de Peinture & de Sculpture, &c, que cette Capitale renferme. A propos d'un certain *Batonni*, célèbre Peintre de Portraits, il termine ſa Lettre, en diſant à ſon amie : *le vôtre, Aſpaſie, eſt-il fini ? Si votre ame y eſt peinte, la vertu aura des couleurs.* Il dit ailleurs, en parlant de la quantité de Saints, nés & chommés en Italie : » Je vous en ferois des litanies, » ſi je voulois ; mais vous n'avez pas » encore aſſez de dévotion pour y ré-

» pondre ; cela viendra avec l'âge ».

Ce que l'auteur dit de Venise, où il a fait quelque séjour, est un peu plus intéressant que tout ce que contient son premier Volume sur les autres parties de l'Italie. Au reste, les détails dans lesquels il entre sur cette République célèbre sont également connus & se trouvent par-tout. » La si-
» tuation singulière de Venise produit
» beaucoup d'autres singularités. Les
» rues sont des canaux & des quais
» sans parapets ; les chariots & cha-
» rettes sont des barques ; les carrosses
» sont des gondoles ; on croiroit l'es-
» pèce des animaux qui servent à
» l'homme anéantie : ni chevaux, ni
» ânes, ni mulets, ni bœufs, ni mou-
» tons. Vous imaginez bien que les
» rues sont toujours propres. Il en est
» un très-petit nombre sans canaux,
» espèces de corridors, parquetés de
» larges pierres de taille ou de briques,
» fort étroits la plûpart. Peu de rues
» suivies ; la Ville est un vaste laby-
» rinthe ; il faut avoir un long usage
» pour en avoir le fil, d'autant plus
» que les rues ne sont pas étiquetées,

» faute de Police dans une ville de
» cent mille ames ; mais la nuit elles
» sont éclairées, ce qui n'est pas com-
» mun en Italie. On oublie ici de mar-
» cher ; il n'y a que le peuple qui fasse
» usage de ses pieds : un nombre in-
» nombrable de ponts à une seule
» arche, établissent la communica-
» tion ; tout ce qui n'est pas peuple
» est apporté par les gondoles aux
» portes où l'on veut entrer : cet équi-
» page n'est pas cher : au prix de
» quatre livres par jour, on a une
» gondole à deux rameurs, & on se
» trouve de niveau avec les premiers
» de la ville. Toutes les gondoles sont
» uniformes, couvertes & tapissées
» de noir. La République a voulu em-
» pêcher le luxe dans cette partie, &
» aussi les marques d'inégalité qui af-
» fligent toujours le cœur humain. La
» même modestie se remarque dans
» les habits. Un *Tabaro* (c'est un man-
» teau gris) couvre toute la personne.
» Pour les Sénateurs & tous les No-
» bles en charge, ils ne quittent point
» la toge & la trousse. L'habit de mas-
» que qu'on porte jour & nuit, pendant

» le carnaval, n'est autre chose qu'un
» *Tabaro* avec la Bahute (mantelet
» de gaze) & un chapeau, le tout en
» noir : cet uniforme, qui n'a rien de
» réjouissant pour les yeux, est fort
» commode par la liberté qu'il donne ;
» il confond les états & les sèxes ; il
» n'est pas jusqu'aux Moines & aux Re-
» ligieuses, dit-on, qui ne s'en af-
» fublent quelquefois pour partager
» les plaisirs publics. La Police ferme
» assez les yeux sur les écarts des Cou-
» vens. Cette indulgence les attache
» au Gouvernement, en les déta-
» chant de la cour de Rome : quand ils
» sont contens de nous, disent les
» Vénitiens, ils ne pensent pas à ca-
» baler... On voit sur la place de Saint-
» Marc des charlatans, des saltimban-
» ques de toute espéce, des diseurs
» de bonne aventure qui, à travers
» un long tuyau, portent leurs ora-
» cles dans l'oreille des curieux. L'é-
» tonnement, la terreur ou la joie se
» peignent sur les visages. On y voit
» aussi des Polichinelles & des Prédi-
» cateurs qui semblent disputer à qui
» aura plus de vogue ; mais l'espèce

» de charlatans la plus remarquable
» peut-être, ce ſont les Raconteurs,
» gens de néant, qui narrent en termes
» choiſis, avec feu & emphaſe, mille
» évènemens merveilleux, tragiques
» ou comiques : le peuple, répandu par
» terre, les yeux ſur l'Hiſtorien, bou-
» che béante, immobile & reſpirant à
» peine, eſt comme enchanté pendant
» deux ou trois heures... Les prome-
» nades nocturnes ſur le grand canal
» valent mieux que le jeu pour ceux
» que la cupidité ne domine pas. Des
» milliers de gondoles qui ſe croiſent
» font ſpectacle, & favoriſent la
» galanterie. Les Dames Vénitien-
» nes ont ſecoué la contrainte où elles
» vivoient encore dans le dernier
» ſiècle, & les maris ont oublié leur
» jalouſie. Ils ne s'aviſent pas de pren-
» dre le frais dans la gondole de leurs
» épouſes. S'ils ont des *Caſins*, re-
» traites de volupté qu'on appelle à
» Paris *Petites Maiſons*, elles ont
» auſſi les leurs. Les Caffés, bien diffé-
» rens des nôtres qui n'ont qu'une
» ſalle commune, offrent encore une
» diſtribution de cellules, où l'on
» ſoupe

» soupe si l'on veut, en tête à tête,
» sous le masque ou sans masque. Ils
» sont honnêtes pour les deux sèxes,
» & personne ne médit de tout cela ».

On sçait que le Doge de Venise porte un béguin sous sa toque. Cette coëffe de fin lin est une imitation, disent quelques Venitiens, du bandeau que les Conservateurs des loix portoient à Athènes. D'autres prétendent qu'elle tient à un grand évènement : voici comme ils le rapportent. Il y eut très-anciennement une conspiration contre la forme du Gouvernement ; les conspirateurs marchoient au Sénat assemblé, pour l'exterminer. Une femme, soit hasard, soit courage, assomma le Chef, avec un pot de fleurs qu'elle jetta de sa fenêtre. Les conjurés se crurent perdus, se dissipèrent, & furent punis. La femme forte ne voulut point d'autre récompense qu'un honneur pour son sèxe ; elle demanda que le Doge en prît la coëffure.

Le Doge n'a aucune prérogative d'autorité, mais beaucoup de représentation. Quand il marche en céré-

monie, couvert de la Corne Ducale; en robe & en manteau de drap d'or, on porte devant lui huit étendarts de soie de la plus riche broderie; mais il n'a point de Gardes. Tout son train se borne à ses Ecuyers & ses Gens de livree. Il préside à tous les Conseils; mais il n'y a que sa voix. Son nom est sur toutes les monnoies; mais on n'y grave ni son effigie, ni ses armes. Tous les Edits commencent par cette formule, *le Sérénissime Prince fait sçavoir*, pour faire connoître qu'il n'est que le promulgateur des loix de la République, qui a le droit de le déposer lorsque son âge, ses infirmités, ou son incapacité le mettent hors d'état de vaquer aux affaires, Obligé de se contenter d'un revenu médiocre, il ne touche pas aux deniers publics. Il a besoin d'une permission expresse de la Seigneurie pour sortir de Venise; &, lorsqu'il s'absente avec permission, il ne reçoit aucun honneur public. Il n'a jamais le commandement de l'armée, dans la crainte que la victoire ne lui donne trop de puissance. La République est si attentive à

laisser sans appui, que ses enfans, ses frères, ses neveux, sont exclus, sa vie durant, de toutes les grandes charges de la République. Il est presqu'impossible qu'un Doge s'empare de la Souveraineté. Son Palais est empli d'espions ; il y est environné du Conseil des Dix, qui y ont leur logement & leur tribunal. Les Inquisiteurs peuvent entrer chez lui sans être annoncés, à toute heure de jour & de nuit, l'aborder dans son sommeil, le fouiller jusque dans ses poches, l'interroger & lui faire couper la tête en deux heures de temps. C'est ce qui arriva, en 1355, au Doge *Marin Falieri*, qui, pour se venger d'un affront, avoit conspiré contre le Sénat. On voit, dans la salle du Grand Conseil, où sont les portraits de tous les Doges avec leurs noms, un cadre vuide avec ces mots *Locus Marini Falieri Decapitati*. On fait tous les ans une procession générale en action de graces de la découverte de cette conjuration.

La salle où le Doge reçoit les premiers hommages, le jour de son cou-

ronnement, eſt la même où il ſera expoſé après ſa mort ; & le Grand Chancelier ne manque jamais de lui découvrir cette triſte perſpective dans ſon Diſcours, en l'avertiſſant qu'on fera le procès à ſa mémoire, & qu'elle ſera honorée ou flétrie ſelon ſes actions. S'il meurt avec des dettes, l'Etat n'en répond pas. Non-ſeulement il paye de ſes deniers les frais de ſon couronnement, mais on exige encore qu'il avance ceux de ſon enterrement.

Le récit de la promenade qu'a faite en Hollande M. l'Abbé *Coyer*, n'occupe qu'un petit nombre de pages de ſon ſecond Volume. On a tant écrit, & vous avez lu, Monſieur, tant de relations de Voyages faits dans cette contrée, que vous ne trouverez rien de neuf & de piquant dans ce court Itinéraire, où M. l'Abbé *Coyer* ne fait que répéter & traduire en ſon ſtyle ſemillant les relations qui ont précédé la ſienne. Je me borne à vous en extraire deux ou trois petits faits. On ſçait que la Hollande eſt célèbre pour la culture des fleurs ; on lit dans les regiſtres de la Ville d'Alcmaër,

qu'en 1637, on vendit publiquement, au profit de la maison des Orphelins, cent-vingt tulipes avec leurs cayeux, pour la somme de quatre-vingt-dix mille florins. Une seule, nommée *le Viceroi*, fut vendue quatre mille deux cens trois florins, & une autre, l'*Amiral d'Enchuysen*, cinq mille deux cens florins.

Dans un Temple de Delft, l'auteur vit un mausolée élevé à la gloire de *Pierre Hein*, fils d'un Pêcheur, d'abord Mousse, monté ensuite par degrés au grade d'Amiral. Il fut tué à la tête de la flotte qu'il commandoit, au moment même qu'il remportoit une victoire sur les Espagnols. Les Etats firent une députation à sa mère pour la complimenter sur la mort de son fils. Cette bonne femme n'étoit point sortie de sa première condition. *Je l'avois bien prévu*, répondit-elle aux Députés, *que Pietre périroit comme un misérable qu'il étoit ; il aimoit trop à courir, il n'a que ce qu'il mérite.*

M. l'Abbé *Coyer* dit qu'on trouve à deux lieues *d'Utrecht*, une secte qui a été fort peu éprouvée par la persé-

cette Eglise, on les appe
Frères de l'Unité. Le Comte
donna un asyle aux Frères
Ce Comte est leur vrai r
& il reçut de cette Egli
cration Episcopale à leur
ne subsistent que par les
loue extrêmement leurs m
les célibataires des deux
en commun dans des lie
ils s'occupent des Arts, &
sur leur gain de quoi les n
vêtir. Les personnes ma
dans leurs ménages com
ailleurs. Ils ont la confian
pour le débit de leurs ouv
qu'ils les vendent à meille
mais parce qu'ils sont or
bien conditionnés. La Co

misère, jamais agités de paſſions tumultueuſes, ils vivent à peu-près auſſi heureux que l'humanité le comporte.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ces deux Volumes trop vuides pour fournir une analyſe intéreſſante. On peut reprocher à l'Auteur trois grands défauts ; le premier eſt de n'avoir fait que répétailler ce que les Voyageurs nous ont déja dit mille fois ſur l'Italie ; le ſecond, d'entretenir le Public de circonſtances puériles, & de donner un ton d'importance à des minucies ; le troiſième ſe retrouve dans tous les ouvrages de M. l'Abbé *Coyer* ; c'eſt ſon ſtyle léger, maniéré, à prétention ; c'eſt l'affectation du bel-eſprit ; c'eſt un effort continuel pour être agréable, pour dire de joliès choſes. Je vous ai pluſieurs fois donné des exemples du ſtyle précieux de cet Ecrivain, ſon voyage d'Italie pourroit m'en fournir encore une ample moiſſon ; mais je vous en fais grace. J'oubliois un trait aſſez plaiſant : c'eſt que M. l'Abbé *Coyer*, dans une de ſes Lettres à ſon *Aſpaſie*, qui eſt un

personnage en l'air, lui dit qu'il lui enverra au premier jour les traductions Italiennes de ses *Bagatelles Morales*, de son *Histoire de Sobieski*, &c.

Nouveaux Plaidoyers à l'usage des Colléges. Par M. LE BOUCQ, Prêtre, Chanoine de l'Eglise Collégiale de Saint-André de Chartres, & Professeur de Rhétorique au Collége de la même Ville; un vol. in-12 de 200 pages. A Chartres chez Fr. le Tellier, Imprimeur-Libraire; & à Paris chez Denys Aumont Place du Collége Mazarin.

NOUS devons déja, Monsieur, à la plume du même auteur un *Plaidoyer* intéressant, dont je vous ai rendu compte il y a quelques années; sur cette question : *Lequel de ces quatre Sujets, le Commerçant, Cultivateur, le Militaire & le Sçavant, servent plus essentiellement l'Etat, relativement au degré de perfection où le Prince veut l'élever.* Le nouveau Plaidoyer que je

vous annonce ne fera qu'ajouter à l'idée que vous vous êtes déja formée des talens de l'habile Professeur de Chartres. En voici le sujet & le plan. *Aménophis*, Roi d'Eléomathie, regnoit depuis long-temps, & son regne avoit été affligé tour-à-tour des fléaux de la guerre, de la révolte, de la peste & de la famine. Mais, au milieu même de ces désastres, quatre Sujets s'étoient signalés par des faits remarquables. *Poléarque*, après avoir long-temps défendu Héraclée, l'avoit sauvée des horreurs du sac, en allant offrir sa tête au vainqueur. *Timocrate*, Gouverneur d'une grande Province, avoit, au risque de perdre un fils, maintenu les peuples dans l'obéissance due au Monarque. *Podalire* avoit volé au secours de Massilie, en proie aux ravages de la peste, &, par ses soins, il en avoit arrêté les progrès. Enfin, *Théogene* avoit fait le sacrifice d'une fortune immense, pour soulager les malheureux d'une vaste contrée qui périssoient de faim. Délivré de tous ces fléaux, *Aménophis* charge son premier Ministre d'exami-

ner lequel de ces quatre Sujets mérite la place la plus distinguée dans son estime, & le plus beau des monumens qu'il a le dessein de consacrer à leur gloire. La cause s'instruit & se discute par quatre Orateurs, chargés de faire valoir les droits de chacun des concurrens.

Quatre traits historiques ont fourni à l'auteur l'idée de ce Plaidoyer. Personne n'ignore le dévoûment sublime de ces citoyens de Calais, qui, après avoir long-temps défendu leur ville contre les Anglois, allèrent s'offrir généreusement à la mort au camp d'*Edouard III*. C'est d'après ces modèles que M. *le Boucq* a formé le caractère de son *Poléarque*. Il suppose qu'après avoir défendu jusqu'à la dernière extrémité une ville confiée à ses soins, il a, pour sauver ses Concitoyens, tenté un dernier effort, en allant offrir sa tête au vainqueur. Le caractère de *Timocrate* est tracé d'après celui de M. *Frémiot*, Premier Président du Parlement de Dijon, au temps de la Ligue, qui soutint le parti de *Henri IV*, au risque de perdre l'Ar-

[redacted]

chevêque de Bourges son fils, qui étoit alors prisonnier des Ligueurs. On menaça le généreux Président de lui envoyer la tête de ce fils, s'il ne se rangeoit du parti des rebelles. Sa réponse fut qu'il aimoit mieux voir son fils périr innocent, que d'attirer à son père le reproche d'avoir vêcu perfide à son Dieu & à son Roi. Le service de *Podalire* est l'image de celui qu'*Hippocrate* rendit de son temps aux Athéniens, en arrêtant les ravages d'une peste qui désoloit la Grèce; ou, si l'on veut, il rappelle le zèle de *Heincius*, Docteur Allemand, qui, appellé à Venise, attaquée de la peste en 1656, vint à bout d'arrêter les progrès de ce fléau par l'usage des Cautères. En reconnoissance de ce bienfait, la République fit ériger à la gloire de ce sçavant Médecin une Statue sur la place de Saint Marc, avec cette Inscription, *Liberator patriæ à peste*. Enfin le service de *Théogene* est celui-là même qui couvrit de gloire M. *d'Aguesseau*, lorsque, dans l'hyver de 1709, il déroba par ses soins des millions d'hommes aux horreurs de la famine.

Vous me dispenserez, Monsieur, d'entrer dans le détail des moyens allégués par les quatre Orateurs pour assûrer la prééminence de gloire à leurs Héros. Je me borne, pour vous donner une idée du style & de la manière de l'Auteur, à vous rapporter quelques traits du Discours en faveur de *Poléarque*. Le vainqueur infléxible a fermé l'oreille à toute proposition, & il a juré dans sa colère que *Poléarque* & tous ses concitoyens laveront dans leur sang la honte dont il est couvert... » Vieillards infortunés, » vertueuses épouses, enfans chéris, » que je vois renfermés dans cette en- » ceinte, vous allez donc être livrés » au glaive, comme de vils troupeaux » qu'on traîne indistinctement à la » mort. Théâtre de l'héroïsme, rem- » parts teints de sang, vous n'allez » plus donc offrir à mes regards épou- » vantés qu'un amas de cendres & de » ruines ! Et vous, grands Dieux, » permettrez-vous que la mort la plus » cruelle soit le prix de tant de valeur; » que cette enceinte, que je pourrois » appeller le sanctuaire du Patriotisme,

» soit profanée par tous les genres de
» brigandages & d'assassinats ? Ces gé-
» néreuses victimes qu'on destine à la
» mort n'ont commis d'autre crime,
» hélas ! que celui d'avoir trop aimé
» leur généreuse Patrie ! Ou faites des-
» cendre la terreur dans le camp du
» barbare ennemi, ou changez son
» ame, & mettez la pitié dans son
» cœur. Mais, tandis que je parle, au
» milieu de ce silence de désespoir &
» de terreur qui regne dans Héraclée,
» *Poléarque* se lève : *O mes concitoyens,*
» *mes amis, écoutez,* dit-il, *& retenez*
» *vos larmes. Le reste de sang qui coule*
» *dans mes veines, je l'offre à la Patrie.*
» *Puisse le sacrifice que je vais en faire*
» *aux pieds du vainqueur, fléchir sa co-*
» *lère ! Oui, quelque soit le sort qu'il me*
» *prépare, quelque soit sa fureur, j'irai*
» *le conjurer de ne pas souiller sa victoire;*
» *je lèverai vers lui des mains désarmées;*
» *je lui dirai : après tant de carnage, que*
» *le sang d'un seul te suffise ; épargne mes*
» *concitoyens, ne frappe que leur chef....*
» *&, s'il est infléxible, j'expirerai de dou-*
» *leur à ses genoux.*

Pour faire mieux sentir le bienfait

& la générosité du dévoûment de *Poléarque*, son Orateur expose éloquemment toutes les horreurs qui suivent le sac d'une ville prise d'assaut & livrée au pillage. » Rappellez-vous, » dit-il, les formidables évènemens » que ramène hélas ! trop souvent la » triste querelle des Rois. Rassemblez » dans votre esprit ces affreux détails » que l'Histoire ne dépose qu'avec hor» reur dans ses annales, & qu'elle n'y » trace qu'avec des larmes de sang; » toutes ces sortes de brigandages & » de meurtres qui se commettent au » sein d'une Ville forcée dans ses mu» railles. Imaginez alors s'il est un » genre de mort plus terrible & plus » cruel que celui d'un peuple aban» donné au glaive d'une soldates» que en fureur ; d'un peuple qui » ne connoissoit d'autre gloire que » celle qui revient du courage & de » la fidélité ; d'un peuple à qui l'on » ne peut reprocher d'autre crime que » d'avoir trop long-temps combattu » sur les débris de ses remparts ; &, » s'il est possible que ce spectacle ne » déchire pas votre cœur, transpor-

» tez-vous par la pensée sur cette vaste
» scène de carnage. Voyez-y la Mort
» s'enivrer du plaisir barbare de ses
» triomphes ; des fleuves de sang cou-
» ler de toutes parts & se confondre ;
» les assassinats succédant aux assassi-
» nats ; les forfaits animant aux for-
» faits ; l'humanité violée dans ses
» droits les plus sacrés ; la Nature ras-
» sasiée de pleurs, de tourmens &
» d'opprobres. Entendez les vœux im-
» puissans de la foiblesse, les cris de
» l'innocence, les imprécations du dé-
» sespoir. Voyez les mères sanglantes,
» les enfans écrasés sur la pierre, ces
» vieillards égorgés dans l'asyle des
» Temples, ces morts entassés sur des
» morts, ces mourans déchirés, per-
» cés de coups, livrés aux flammes ;
» comme s'il falloit pour eux plus d'un
» genre de supplice & plus d'une mort.
» Voyez ces soldats forcenés, ivres
» de victoire, & abusant des droits
» affreux qu'elle donne ; plus de lar-
» mes qui suspendent leurs coups ;
» plus de cris qui amollissent leurs
» cœurs ; plus de trésors qui assou-
» vissent leur cupidité ; plus de bar-

» rières qui s'oppoſent à leur rage.
» Egaré ſur ce théâtre d'horreur, par-
» tout je trouve la mort ; dans mes
» foyers ou hors de mes foyers ; dans
» les Places publiques ou dans les
» Temples ; au grand jour ou dans les
» ténèbres ; dans le combat ou dans
» la fuite. En vain j'appelle mes con-
» citoyens, ils ne m'entendent plus ;
» mes amis, ils ont péri ; en vain j'em-
» braſſe les genoux des aſſaſſins ; les
» cruels ! ils ſont ſourds à mes cris. Je
» ne vois d'autre alternative que celle
» ou de tourner par déſeſpoir mes ar-
» mes contre moi-même, ou d'atten-
» dre la mort par courage ; &, avant
» de la ſubir, combien de fois mes
» entrailles ſe déchirent ! Epoux fidèle,
» ami tendre, fils reſpectueux, com-
» bien de fois je meurs, en voyant
» égorger au tour de moi des amis que
» je ne peux défendre ; dans mes bras,
» des enfans pour qui je réclame en
» vain les droits de la Nature ; ſous
» mes yeux, un vieillard, un père,
» qu'on entraîne, malgré mes cris, à la
» mort ! A ce terrible aſpect, je friſ-
» ſonne, j'expire.... Je renais pour
» mourir encore ».

Chaque plaidoyer des autres Orarateurs n'est pas écrit, Monsieur, avec moins de force, de chaleur & d'éloquence. Le jugement qui termine la cause me paroît sage & judicieux. Après avoir posé plusieurs principes qui doivent servir de règles dans l'appréciation des sacrifices inspirés par la vertu, M. *le Boucq* donne le premier rang à l'action de *Poléarque*, le second à celle de *Timocrate*; le troisième à celle de *Théogene*, le quatrième à celle de *Podalire*.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Dictionnaire Poëtique d'Education, où, sans donner de préceptes, on se propose d'exercer & d'enrichir toutes les facultés de l'ame & de l'esprit, en substituant les exemples aux leçons, les faits aux raisonnemens, la pratique à la théorie. Par M. de la Croix; deux Volumes in-8° de plus de 800 pages chacun; à Paris chez Vincent Imprimeur-Libraire à l'Hôtel de Clugny, rue des Mathurins. Exercer la mémoire des

jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſèxe, former leur goût, eclairer leur eſprit, jetter ſur-tout dans leurs ames des ſemences d'honneur & de vertu : tels ſont les objets que M. *de La Croix* s'eſt propoſés dans ce *Dictionnaire Poëtique d'Education.* Ce n'eſt donc point ici un de ces Recueils de Vers, tels que nous en avons en grand nombre, dont les uns font peu d'honneur au diſcernement des Editeurs qui les ont compilés, & dont les autres, mieux faits à la vérité, ne ſont qu'agréables à lire. Dans le répertoire que je vous annonce, Monſieur, l'inſtruction eſt jointe à l'agrément ; il n'y a pas un ſeul morceau qu'on ne puiſſe mettre ſans crainte entre les mains de la jeuneſſe. C'eſt, en quelque ſorte, un Cours de Morale en Vers par ordre alphabétique. Sous chaque titre, comme *Amitié*, *Bonté*, *Caractère*, *Diſcrétion*, &c, &c, &c, par exemple, il place les meilleurs Vers qui ont été compoſés dans notre Langue ſur ces divers objets. L'ouvrage eſt terminé par une Table Alphabétique & raiſonnée des Poëtes François de-

puis *Villon* jusqu'à nos jours. Cette Table est très-bien faite & très-curieuse ; on y trouve la date de la naissance & celle de la mort du Poëte, l'historique de ses œuvres, les anecdotes qui le concernent, l'étendue & le détail des Pièces qu'il a données, le jugement qu'en ont porté les Maîtres de l'Art, enfin, le nombre & le mérite des Editions.

*Bibliothèque Littéraire, Historique & Critique de la Médecine ancienne & moderne. Par M. *** ancien Professeur de la Faculté de Médecine.* L'idée de cet ouvrage, qui ne paroît point encore, & dont on vient seulement de publier le Prospectus, est très-bonne, Monsieur, & son exécution ne peut être que desirée du Public. Non-seulement on y fera connoître la doctrine, les ouvrages, les talens & les personnes des Médecins les plus célèbres de tous les païs & de tous les siècles, mais on y fera mention des Chirurgiens, des Anatomistes, des Chimistes, des Botanistes, qui ont eu de la réputation. Les Rois eux-mêmes, les Princes, les Papes, les Cardinaux,

les Archevêques, les Evêques, les Philosophes, les Femmes, tous ceux, en un mot, qui se sont appliqués à quelque partie de la Médecine ou qui ont contribué à son avancement, n'y seront point oubliés. L'auteur invite toutes les personnes, qui peuvent l'aider dans ce travail, à lui envoyer des Notices bornées aux objets suivants : 1° les noms & surnoms des différens personnages ; 2° le lieu, l'année, le jour de leur naissance, de leur réception aux Dégrés ou à la Maîtrise, & de leur mort ; 3° les places qu'ils ont occupés ; 4° l'époque de leur aggrégation aux Académies & de leur élévation aux Dignités ; 5° les honneurs dont on a récompensé leurs talens ; 6° les anecdotes particulières & intéressantes qui leur sont relatives ; 7° les titres de leurs ouvrages & leurs différentes éditions ; 8° leurs découvertes dans l'Anatomie, la Chirurgie, la Chimie, &c, en indiquant les ouvrages où ces découvertes ont été annoncées, & les Libraires chez lesquels se vendent lesdits ouvrages, afin qu'on puisse se les

procurer. Cette *Bibliothèque de Médecine* aura huit Volumes *in*-4° d'environ 80 feuilles d'impression chacun. Le premier Volume paroîtra dans le mois de Novembre prochain ; on en publiera un tous les quatre mois. Le prix de chaque Volume broché sera de 7 livres pour les Souscripteurs & de 10 livres pour ceux qui n'auront point souscrit. On payera, en souscrivant, la somme de 8 livres, & celle de 6 livres par chaque Volume à mesure qu'on les retirera. Les Souscriptions ne seront ouvertes que jusqu'au premier Septembre de cette année 1775. On souscrit à Paris chez M. *Robillard* Négociant rue Bourg-l'Abbé près de la rue aux Ours.

Lettre Pastorale de Monseigneur l'Archevêque de Paris aux Fidèles de son Diocèse ; in-4° de 16 pages ; à Paris chez C. Simon Imprimeur-Libraire de LL. AA. SS. Mgrs le Prince de Condé, le Duc de Bourbon, & de Mgr l'Archevêque, rue des Mathurins. Vous avez gémi, Monsieur, avec tous les bons citoyens, du brigandage affreux exercé sur les bleds, au commencement de

ce mois, à Paris, à S. Germain en Laye, à Verſailles même, & dans quelques autres villes du Royaume. La ſageſſe & la fermeté du ROI ont calmé, dans leur naiſſance, ces mouvemens ſéditieux. L'Egliſe, en cette triſte conjoncture, a ſecondé l'autorité Royale. Pluſieurs Evêques ont publié des Mandemens pour ramener les peuples de leurs Diocèſes à l'eſprit de l'Evangile, qui eſt un eſprit de paix & de ſoumiſſion aux Ordres de Dieu, qui leur commande ſi ſouvent & ſi expreſſément d'obéir aux Princes, ſes images & ſes miniſtres. M. l'Archevêque de Paris, dans ſa *Lettre Paſtorale*, rappelle avec beaucoup d'éloquence tous les grands principes de Religion, de Morale & de Politique, capables d'inſpirer aux peuples l'amour de leurs devoirs, & de les faire repentir de leurs écarts & de leurs déprédations.

Mandement de Monſeigneur l'Archevêque de Paris, qui ordonne des Prières publiques à l'occaſion du SACRE DU ROI; in-4° de 12 pages; à Paris chez Simon Imprimeur-Libraire rue des Ma-

thurins. Cet écrit Paſtoral eſt un monument de patriotiſme & de ſenſibilité. Vous ne pourrez le lire, Monſieur, ſans être attendri, ſans redoubler d'eſtime, de vénération & de reconnoiſſance pour le Prélat vertueux qui vient de le publier. On y voit qu'il aime également ſa Patrie & ſon Roi, & que les vœux qu'il forme pour le bonheur de l'un & de l'autre, ſont véritablement les vœux de ſon cœur. Je ne puis me refuſer au plaiſir de vous citer la fin de cette Pièce touchante.
» Conjurons le Ciel de bénir notre » Monarque, & de ne ceſſer ja» mais de le protéger. Demandons, » conformément à ſon propre vœu, » que la Sageſſe veille au tour de ſon » Trône, pour en écarter les illuſions » & les pièges; que la Vérité, ce pre» mier beſoin des Rois, y trouve un » accès facile; que l'Equité en dicte » les arrêts; que la Bonté, qui for» moit le caractère diſtinctif de *Louis* » *le bien-aimé*, en faſſe découler la fé» licité. Demandons au Souverain diſ» penſateur des dons, qu'il prenne » pour modèle celui des Rois ſes

» ancêtres que l'Eglise honore d'un
» culte public ; qu'il imite son cou-
» rage, sa douceur, sa justice, sa
» piété, son zèle pour le maintien du
» Royaume de Jesus-Christ. Enfin,
» pour réduire nos demandes à un
» objet qui seul peut toutes les rem-
» plir : en nous rappellant que le
» sceptre que porte notre Monarque
» étoit destiné à un père dont la perte
» excite encore nos regrets, prions le
» Dieu de sainteté de graver dans son
» ame les paroles qu'il semblera plus
» particulièrement lui faire entendre
» au moment de son Sacre : *Si vous*
» *marchez en ma présence, comme votre*
» *Père y a marché, dans la simplicité du*
» *cœur & dans l'équité ; si, à son exem-*
» *ple, vous accomplissez tout ce que je*
» *vous ai commandé ; si vous pratiquez*
» *mon culte & observez mes jugemens,*
» *j'établirai à jamais votre Trône sur*
» *Israël.... Votre postérité regnera jus-*
» *qu'à la fin des siècles sur mon peuple* *.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Mai 1775.

* 3e *Livre des Rois* ; Chap. 9, Versets 4 & 5.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Zély ou la Difficulté d'être Heureux, Roman Indien ſuivi de Zima & des Amours de Victorine & de Philogène, publiés par M. A. M. Dantu. A Paris chez la veuve Ducheſne Libraire rue Saint-Jacques, in-8° de 166 pages avec une Gravure.

ZÉLY avoit été élevé dans l'habitude de raiſonner & dans une grande confiance en ſes lumières. Son père meurt & ne lui laiſſe point de fortune. Le jeune homme croit y ſuppléer par une ſageſſe précoce. Mais ſon Génie lui apparoît & lui donne d'excellentes leçons pour ſe conduire dans

le monde; d'abord, celle de borner ses desirs, puis de se servir de sa raison & de s'en méfier. Avant de le quitter, il l'avertit que l'antre où il fait sa résidence renferme un trésor immense. *Zély* impatient se hâte d'en faire la recherche. Il trouve qu'en effet ce trésor égale la fortune d'un Roi puissant. Persuadé qu'il n'est pas prudent de l'exposer à la cupidité des hommes, il ne prend que ce qu'il croit nécessaire pour en connoître la valeur & l'usage, & il se met en chemin sans autres guides que ses desirs & l'instinct de la Nature. A une journée de sa demeure, il arrive dans la Capitale de l'Empire. Son air sauvage & son habit grossier cachoient sa raison & ses richesses; mais il ne pouvoit cacher aussi-bien son étonnement & le trouble de son ame à la vue de tant d'objets inconnus. Il parut ridicule. Cependant il se détermine à s'adresser à un citoyen âgé qui lui sembloit avoir l'air assez raisonnable. *Zemroud*, c'est son nom, d'après l'extérieur de ce jeune homme, le reçoit assez mal; mais sa femme & sa

fille qui remarquent qu'il est beau & bien fait, engagent le Vieillard à lui donner l'hospitalité. Elles vont l'une après l'autre pendant la nuit lui offrir leurs services. *Zély* crut que c'étoit un usage de la ville, & que le père de famille alloit venir à son tour. Le Vieillard ne vint que le matin, après que *Zély* fut levé. Beaucoup d'or répandu sur une table, frappe ses yeux & lui inspire une grande vénération pour le possesseur de tant de richesses. » *Zemroud*, lui dit le jeune homme, je » suis étranger & je veux m'instruire. » Dites-moi, sommes-nous aujourd'hui ce que nous étions hier ? — » Ah ! Monseigneur, s'écria l'Hôte, » ne me punissez pas de vous avoir » méconnu ; vous êtes sans doute un » grand Prince caché sous cet habit » pour vous divertir de notre simplicité ; mais un Prince déguisé ressemble si fort à un homme.... » Mais, dit *Zély*, qui vous a révélé » le mystère de ma grandeur ? — » Ces richesses étalées, dit *Zemroud*. » Cet or ne m'a point changé, dit » *Zély* : il ne donne ni vertus ni ta-

» lens. — Il vous donne tout, reprit
» le Vieillard. — Un homme riche,
» demanda *Zély*, ne peut donc pas
» être un sot ? — Il l'est très-souvent,
» répondit *Zemroud*; mais il nous est
» utile, & c'est pour nous la pre-
» mière vertu : c'est celle qui le ga-
» rantit de nos mépris, & qui lui
» assûre nos respects. — Par exemple,
» dit *Zély*, quel degré de respect
» marquent les visites que j'ai reçues
» cette nuit dans votre maison ? Est-
» ce un usage commun ou une at-
» tention distinguée ? — Le Vieillard
» ne l'entendant point, le pria de
» s'expliquer. — Votre femme, dit
» *Zély*, est venue, cette nuit, m'of-
» frir quelque service, & je crois »....
» Il continuoit en vain ce récit : dès le
» premier mot, *Zemroud* s'étoit pré-
» cipité hors de sa chambre, & la
» chambre voisine retentit à l'instant
» de cris, d'injures, de coups & de
» malédictions. *Zély* voulut appaiser
» le désordre; mais l'orage tomba sur
» lui, & les invectives de ses Hôtes
» lui apprirent qu'il en étoit la cause.
» Qu'est-ce que ceci, dit-il en lui-

» même ? Suis-je donc un Être sinis-
» tre ? Un seul mot sorti de ma bou-
» che allume la discorde ; mais non,
» n'accusons que la méchanceté de ces
» malheureux. L'un a trompé ma rai-
» son par ses respects, l'autre a voulu
» attaquer ma vertu : fuyons tous les
» vices conjurés contre nous. Il s'é-
» chappa du milieu des combattans,
» &, leur jettant une pièce d'or
» pour prix de l'hospitalité reçue,
» il sortit. L'avarice suspendit les ef-
» fets de la colère : ils se quittèrent
» pour recueillir le fruit de sa libéra-
» lité, tandis que *Zély*, peu touché
» de leurs remercîmens, s'éloi-
» gnoit à grands pas de cette odieuse
» demeure.

Le trouble de son esprit l'empê-
che quelque temps de distinguer
les objets qui l'environnent. Il est
étonné en revenant à lui de se trou-
ver dans un jardin agréable où un
grand nombre de citoyens richement
vêtus, & de femmes parées avec
goût, marchoient avec légereté. Ebloui
de tant d'objets séducteurs, il ima-
gina qu'il faisoit un beau rêve ; il les

prenoit tous pour des Génies. A force de les considérer, l'illusion s'affoiblit; il croit distinguer quelques hommes dans la foule; il croit même rémarquer que quelques femmes divines s'humanisent avec eux. Il entre dans un bosquet. Un homme d'environ trente ans, d'un extérieur simple & d'une figure aimable, se reposoit à quelque pas delà: il l'aborde en tremblant, & lui fait plusieurs questions; l'Inconnu lui répondit de la manière la plus obligeante. Rassuré par sa bonté, *Zély* lui fit part de son ignorance & de ses conjectures. » Je ne puis douter, di-» soit-il, que je ne sois transporté » dans la demeure des Génies. — » Vous n'êtes, dit l'Inconnu, que » dans la promenade des Sots. — » Mais, disoit l'Etranger, j'ai vu mon » Génie; il étoit brillant comme ces » Êtres que je vois. — Je souhaite » pour vous qu'il soit plus solide, ré-» pondit l'Inconnu. — Eh quoi! di-» soit *Zély*, ces Etres charmans qui » parlent sans cesse avec tant de gra-» ces!.... Ce sont ceux qui pensent » le moins, disoit le Citoyen. — » Mais au moins, dit *Zély*, n'y en

» a-t-il pas quelques-uns de raison-
» nables ? Assez peu, dit, l'Inconnu :
» vous les reconnoîtrez aisément ;
» ils sont moins brillans, parlent peu
» & ennuient les autres. — Que faut-
» il donc être, s'écrioit *Zély*, pour
» réussir dans la société ? — Ce que
» vous me demandez, répondit le
» Citoyen, mérite une explication,
» & elle seroit longue. — De grace,
» daignez m'instruire, dit *Zély*, dus-
» siez-vous me fuir pour jamais si je
» vous suis trop importun. — Je ne
» vous fuirai point, répondit *Nas-
» sès*, (c'est le nom de l'Inconnu) &
» il me sera doux de vous instruire,
» si vous avez la patience de m'en-
» tendre. Il est bon de commencer
» par définir les mots pour fixer les
» idées. On nomme quelquefois *So-
» ciété* un Etre purement métaphy-
» sique, une liaison fondée sur la
» vertu, formée par l'estime, entre-
» tenue par l'amitié, dont la raison
» fait l'ame & même les plaisirs. Cette
» *Société* est comme le grand œuvre :
» les visionnaires la cherchent, les
» simples y croient, & personne ne

» la trouve. On donne plus commu-
» nément ce nom à des liaisons que
» le hasard forme, que le plaisir & le
» désœuvrement soutiennent quelque
» temps, & qui se détruisent en dé-
» tail, ou s'écroulent subitement,
» comme un édifice mal construit sur
» le sable. Voilà la société ordinaire
» & la seule que vous puissiez espé-
» rer de trouver. Le grand art pour
» y réussir, c'est de parler beaucoup
» & de raisonner peu, de penser bien
» de soi & légèrement des autres,
» de donner de l'importance aux pe-
» tites choses, & des ridicules aux
» grands talens; d'immoler la raison
» à l'esprit, la vertu aux préjugés, les
» bienséances à la mode. — Quelle
» horrible peinture, s'écria *Zély*,
» pourquoi ai-je quitté mon désert?—
» Vous êtes encore bien neuf, dit
» *Nassès*; attendez seulement que vous
» connoissiez ce monstre: il est sé-
» duisant, vous en jugerez différem-
» ment. Vous serez bientôt formé,
» vous aurez des graces, des travers
» & des succès: votre âge & votre
» figure m'en répondent. — Mais en

» attendant, dit *Zély*, comment me » regarderoit-on ? — A peu-près » comme un singe mal-à-droit, ré» pondit *Nassès* ». —

La simplicité du jeune homme intéressoit cet honnête Citoyen. Il lui offrit une retraite dans sa maison. Il avoit une femme aimable qu'il croyoit vertueuse, & des amis sensés dont il croyoit être aimé. Il présente *Zély* à sa femme qui parut telle qu'il l'avoit dépeinte, jolie sans affectation & gaie avec décence; une tendre amitié pour son époux sembloit être l'ame de toutes ses actions; en un mot, *Zély* ne doute plus que, dans une ville si corrompue, la raison & la vertu n'eussent choisi cette maison pour leur asyle. Cependant, uni à *Nassès* par l'amitié la plus sincère, il éprouvoit pour sa femme un sentiment encore plus tendre. Cette femme si vertueuse le prévient par une déclaration un peu vive; il oublie les devoirs de l'amitié & se livre tout entier à l'amour. *Zély* revenu à lui est en proie aux remords; il pousse sa cruelle ingénuité jusqu'à tout avouer

au mari, & finit par lui protester qu'il n'osera jamais reparoître à ses yeux.

Zély se jette à corps perdu dans le monde; il choisit un Palais, y transporte ses richesses, & obtient à la Cour un emploi considérable. Il étoit un peu trop véridique pour tenir long-temps dans ce pays-là. Il lui échappe en présence du Monarque quelques expressions trop énergiques; il est chassé & perd son emploi. » Le jour suivant, on vint » dire à *Zély* qu'un ami demandoit à le » voir. Je ne croyois pas en avoir au- » jourd'hui, dit-il : amenez-moi cet » homme singulier. Il parut : c'étoit » *Nassès*. Est ce une illusion, dit *Zély* » confondu. Vous vous dites mon » ami le jour où ce titre est une injure. » Vous avez donc oublié ce que j'ai » fait, & vous ignorez ce qui m'est » arrivé? — Je sçais votre disgrace, » dit *Nassès*, & c'est ce qui m'amène. » Vous m'avez donné des avis, quand » vous avez cru qu'ils m'étoient uti- » les : je viens vous consoler, quand » vous en avez besoin. Vous avez » passé plus d'un an dans la grandeur,

» j'étois au-dessous de vous, & je
» vous étois inutile. Votre malheur
» nous rend égaux ; reprenez mon
» amitié si elle vous est chère, &
» ne vous reprochez plus une faute
» dont je dois vous remercier. —
» Embrassez-moi, *Nassès :* on n'est
» point malheureux, quand on a un
» ami aussi rare ; mais de grace ap-
» prenez-moi par où j'ai mérité votre
» reconnoissance. — Le voici, dit
» *Nassès :* j'avois plus d'un rival heu-
» reux ; ma honte étoit publique,
» moi seul je l'ignorois, & je passois
» pour un sot. Vous m'avez ouvert
» les yeux : d'ailleurs, ma femme
» est morte, & le mal est réparé. Je
» ne vous conseillerai pourtant pas
» d'adopter cette façon d'obliger,
» vous pourriez faire des ingrats. Ils
» s'entretinrent long-temps ensemble,
» & goûtèrent les douceurs de l'amitié;
» ils se jurèrent de fuir pour toujours
» l'esclavage, l'amour, les grandeurs,
» de renoncer entièrement au com-
» merce des femmes, d'être toujours
» sages, & de ne se quitter jamais.
» Pour commencer l'exécution de ce

» projet, *Zély* transforma ſon Palais
» en une maiſon modeſte. Le luxe en
» diſparut, la commodité le remplaça.
» Une ſociété peu nombreuſe d'hom-
» mes ſages s'y raſſembloit : aucune
» femme n'y étoit admiſe. *Zély* avoit
» ſcrupuleuſement proſcrit juſqu'aux
» tableaux où ce Sèxe trompeur étoit
» repréſenté. Ils menoient une vie
» philoſophique, & ne ſe laſſoient
» point d'en vanter les douceurs. Un
» ſoir qu'ils étoient ſeuls, & qu'ils ſui-
» voient languiſſamment une converſa-
» tion raiſonnable : qu'on eſt heureux,
» diſoit *Zély* en étendant les bras, de
» jouir tranquillement de ſa raiſon,
» loin de tous les objets qui peuvent
» la troubler! — Oui, répondoit *Naſ-*
» *sès* en bâillant, il eſt bien doux de
» n'avoir point à veiller ſur moi-
» même. Quand le cœur eſt oiſif, l'eſ-
» prit eſt en vigueur : les idées ſont
» nettes & les réfléxions ſages. On
» goûte ſans diſtraction les douceurs
» de l'amitié, & ce ſont-là les vrais
» plaiſirs. — Je penſe comme vous,
» diſoit *Zély* : il faut avouer que nous
» ſommes bien heureux ; mais il me

» paroît que vous bâillez. — Je ne
» sçais, reprit *Nassès* ; depuis quel-
» que temps je tombe dans une es-
» pèce de langueur. Mon imagina-
» tion se resserre, & mon esprit s'ap-
» pesantit : ne trouvez-vous pas ?.. —
» Je ne voulois pas vous le dire, dit
» *Zély* ; mais quelquefois vous m'avez
» inquiété. — Mais vous même, in-
» terrompit *Nassès*, je vous ai vu bien
» plus gai autrefois. — Je le crois en
» effet, dit *Zély*, quand votre fem-
» me.... Hé, de grace, ne parlons
» point de femmes, reprit vivement
» *Nassès*, ce ne sont pas-là nos con-
» ventions : allons plutôt nous repo-
» ser, & demain nous serons moins
» sombres ».

Malgré toutes leurs belles résolutions, une jolie voisine les rend, pour quelque temps, jaloux l'un de l'autres. Elle se nommoit *Amine*. *Nassès* s'apperçoit qu'elle a un penchant plus marqué pour son ami ; il prend son parti & lui abandonne ses prétentions. *Zély* en est si éperdûment amoureux qu'il est prêt à l'épouser ; mais *Nassès* vient à découvrir qu'elle le

enlevé ses trésors, c'étoit pour le sauver des piéges d'*Amine*; qu'il alloit les lui rendre après que cette femme se fût fait connoître, lorsqu'il apprit sa triste destinée & son exil. *Zély* partage avec lui ses richesses, & réunit aux plaisirs de l'amour & de l'amitié, la liberté, la paix & l'abondance. A la fin, son Génie lui apparoît une seconde fois; il lui propose de le venger d'*Amine* & du Cadi; il veut le combler de biens & d'honneurs. *Zély* ne demande d'autre faveur que celle de n'éprouver aucun changement à son sort actuel. Le Génie lui réplique qu'il mérite ses bienfaits, puisqu'il sçait les refuser, &, pour le récompenser, il lui ôte dès le moment même la folie de raisonner, & lui donne la faculté de sentir.

Il y a dans ce petit ouvrage de l'imagination, de l'esprit, de la gaîté, de la philosophie, des incidens heureusement imaginés, qui tous tendent à prouver l'inutilité des projets que l'on forme ordinairement pour être heureux; mais vous y trouverez moins de saillies & de détails brillans

que dans plusieurs Contes qui paroissent avoir servi de modèle à l'auteur de *Zély*, tels que *Zadig*, *Babouc*, *Memnon*, &c, de M. *de Voltaire.*

Zély est suivi de *Zima*, autre petite Histoire dont l'objet est à peu-près le même que celui de la première. C'est un homme qui toute sa vie cherche le bonheur, & ne le trouve nulle part. *Les Amours de Victorine & de Philogène* terminent cette Brochure. On y développe avec beaucoup d'intérêt & de sagacité la méthode ingénieuse & nouvelle de deux amans qui s'aiment, se le disent, se le persuadent, & se rendent heureux, sans faire naître le soupçon le plus léger dans l'esprit des personnes qu'ils sont obligés de voir habituellement.

Discours sur l'éducation prononcés au Collége Royal de Rouen, suivis de Notes tirées des meilleurs Auteurs anciens & modernes ; auxquels on a joint des Réflèxions sur l'Amitié. Par M. AUGER, *Prêtre, Professeur d'E-*

trompe, qu'elle ſe livre à un autre; & qu'elle ne veut épouſer *Zély* que pour ſes richeſſes; ce dernier eſt ſi aveugle, qu'il ne peut le retirer de ſon égarement. Enfin *Naſsès* a recours à un expédient, dont ſon ami ne put lui ſçavoir gré que long-temps après. Plein de l'impatience de terminer ſon mariage, *Zély* arrive chez lui au milieu de la nuit, trouve ſa porte ouverte, ſes eſclaves abſens, ſes richeſſes enlevées. On lui confirme à pluſieurs repriſcs que *Naſsès* eſt le coupable. Il court vîte confier ſes malheurs à ſa chère *Amine*. » Que me » fait cette longue hiſtoire, lui ré» pondit-elle, & quel intérêt vous » flattez-vous d'inſpirer préſentement? » Quand on eſt triſte & ſans biens, » il faut ſe rendre juſtice & ne pas » ennuyer les autres du récit de ſes » peines. De-là *Zély* va porter ſes » plaintes au Cadi. Le Juge prétend que l'acquiſition de tant de richeſſes ne pouvoit être qu'un vol fait à l'Etat pendant le temps de ſa faveur à la Cour. *Zély* répond avec hauteur. Le Cadi le condamne à recevoir cent

coups de bâton & à être conduit dans une Isle où l'on reléguoit les scélérats. L'infortuné jeune homme reçut les cent coups de bâton avec impatience, & maudissoit également les Dieux, les hommes, les femmes, la justice, l'amour & l'amitié. On l'embarque à l'entrée de la nuit; il arrive au lieu de son exil. *Zély* eut encore dans cette Isle une aventure singulière. Tout un peuple veut qu'il soit un nommé *Salem* qu'on y regrettoit & qui avoit une femme charmante. Cette femme avec qui on le laisse seul, veut qu'il confirme cette erreur, & sur son refus menace de se tuer elle & son enfant. *Zély* n'avoit jamais été cruel : il se laisse toucher, & jouit enfin du bonheur ou du moins de son apparence avec cette aimable insulaire. Un jour qu'il se promenoit sur le rivage, il apperçoit au milieu des flots agités quelques malheureux luttans contre des débris; il approche... il reconnoît *Nassès*, *Nassès* qui se précipite sur lui pour l'embrasser, & qui le cherche de contrée en contrée. Il lui apprend que, s'il lui avoit

» de les rompre, & de se mettre en
» liberté. L'expérience pourroit venir
» à l'appui de ces réfléxions. Que
» l'on considère les peuples sauvages
» & ceux qui sont civilisés, mais
» dont la vie est uniquement livrée
» aux exercices corporels : quelle
» grossièreté ! Quelle rudesse ! Qu'elle
» inaptitude pour les Arts ! Quelle
» aversion pour tout travail de l'es-
» prit ! »

D'un autre côté, M. *Auger* ne regarde pas l'éducation molle, délicate, & entièrement sédentaire, comme moins contraire aux opérations de l'esprit ; il montre que l'ame & le corps sont dans une dépendance intime & mutuelle, quoiqu'absolument distingués l'un de l'autre ; que l'esprit languit & vieillit avec le corps, & que, dans un corps affoibli & énervé, on trouve rarement un esprit mâle, ferme & vigoureux. Ces principes préliminaires établis, l'Orateur donne ses idées & ses vues sur l'éducation des enfans, & veut qu'elle soit sagement entremêlée d'exercice & d'application, d'étude & de mouvement;

Il cite à cet égard l'exemple des Anciens, qui ne séparoient jamais la Gymnastique de l'étude des Sciences & des Lettres. » A Athènes, dit-il, » il y avoit en même temps & des » écoles où l'on cultivoit l'esprit des » jeunes Athéniens, & des Gymnases » où l'on exerçoit leurs corps. Qui ne » sçait pas quels étoient à Rome, pour » les jeunes Romains, les différens » exercices du Champ de Mars, dans » le temps même qu'ils travailloient » à acquérir les plus belles connois- » sances ? Sortis de la première jeu- » nesse, on les mettoit sous la disci- » pline des Orateurs les plus célèbres, » des plus illustres personnages de la » République. Le matin, à l'ombre & » dans la tranquillité du cabinet, ils » étudioient l'art de conduire à son » gré les volontés des hommes par » la force de la persuasion, cet art » qui étoit chez eux d'un si grand se- » cours pour s'élever aux honneurs. » Le soir ils alloient s'exercer en pleine » campagne; exposés à toute l'ardeur » du soleil, fatigués de courses & de » jeux pénibles, tout couverts de

» sueur & de poussière, ils se jettoient
» nuds dans le Tibre, & le traver-
» soient à la nage. Aussi, dans les deux
» Républiques, on a vu des hommes
» se signaler également, & en temps
» de paix par leur éloquence, & en
» temps de guerre par leur bravoure.
» *Thémistocle* & *Phocion*, sans parler
» de beaucoup d'autres, brilloient
» dans la place publique par leur ta-
» lent pour la parole, après s'être
» distingués par leur courage à la tête
» des armées. *Xénophon*, surnommé
» *l'Abeille Attique*, n'est pas moins con-
» nu par la beauté de ses écrits que par
» sa *Retraite des Dix Mille*, dont il
» fut le Chef intrépide & l'Historien
» élégant. Nous apprenons par l'His-
» toire que *Pompée* avoit l'esprit fort
» orné, qu'il parloit dans l'occasion
» avec autant de force que de noblesse.
» *César* manioit la plume aussi habile-
» ment que l'épée, & l'on a dit de
» lui qu'il auroit été le plus grand
» Orateur de Rome, s'il n'eut pas
» voulu en être le plus grand Général.
» Cet *Antoine* lui-même, contre le-
» quel *Cicéron* déclame avec tant de

» chaleur, ſçavoit dans la Tribune en-
» traîner la multitude par ſon élo-
» quence impétueuſe, & animer les
» Soldats ſur le champ de bataille par
» ſon intrépidité martiale „ &c. »

Le ſecond Diſcours, prononcé dans le même Collége de Rouen le 21 Octobre 1771, comprend l'éducation du cœur. L'éloquent Profeſſeur y indique aux Inſtituteurs les vertus *ſociales*, *civiles*, *morales & religieuſes* qu'ils doivent inſpirer à leurs Elèves. Il reconnoît l'avantage de l'éducation publique, pour nous apprendre de bonne heure à vivre avec nos égaux & nos inférieurs. » Suppoſons, » dit-il, notre Elève né d'une famille » illuſtre, dans le ſein de l'opulence, » & plaçons-le dans une de ces mai- » ſons conſacrées aux études, qui » renferment un grand nombre de » jeunes gens de tous états & de toutes » conditions; il en trouvera quelques- » uns qui lui ſont à peu-près égaux » pour le rang & la fortune, beau- » coup qui lui ſont inférieurs. Qu'on » le ſuive dans cette petite Républi- » que où tous les états ſont confondus,

» où le mérite personnel, les talens
» de l'esprit, l'amour du travail, la
» vertu & la sagesse sont seuls distin-
» gués. Là, il reçoit de bonne heure
» une leçon importante ; tout ce qu'il
» voit lui apprend que ce qui n'est
» qu'extérieur, les richesses, les
» ameublemens, les dignités, ne sont
» pas l'homme ; que, pour être placée
» sur une base élevée & magnifique,
» une statue n'en est pas plus haute &
» plus belle ; que les qualités intérieu-
» res sont seules le prix réel de l'hom-
» me & son mérite véritable. Il ap-
» prend à estimer, à respecter ceux
» que leurs vertus & leurs talens dis-
» tinguent, à se distinguer lui-même
» par les qualités qu'on loue dans ses
» condisciples. Là, se forme son ca-
» ractère ; dans un choc violent, mais
» utile, se brisent les aspérités de son
» humeur. S'il a des défauts, ils lui
» sont reprochés sans ménagement,
» par une foule d'Etres libres & in-
» génus qui ne connoissent pas le res-
» pect humain ; les humiliations salu-
» taires qu'il éprouve l'ont bientôt
» corrigé. S'il a de l'orgueil, avec
» quelle

» quelle force on s'élève contre cet
» ennemi commun, qui choque & qui
» blesse tous ceux qu'il approche !
» Comme on le ramène bientôt à la
» douceur & à l'égalité, par des le-
» çons quelquefois un peu dures, mais
» toujours plus persuasives & plus ef-
» ficaces que tous les Traités de Mo-
» rale ! Qu'il est satisfaisant de le voir
» au milieu d'une troupe de jeunes
» gens de son âge, entrer avec cha-
» leur dans leurs conversations ani-
» mées, se mêler, avec toute la vi-
» vacité dont il est capable, dans leurs
» jeux multipliés, dans leurs plaisirs
» bruyans, dans leurs courses légères,
» donner ou suivre l'exemple, com-
» mander ou obéir ! Alors il est moins
» question que jamais de rang & de
» naissance. L'esprit, la force, l'a-
» dresse, le génie de l'invention, l'in-
» telligence dans l'exécution : voilà
» ce qui l'emporte parmi eux, & ce
» qui donne l'avantage. Je me repré-
» sente ces écoles de Lacédémone
» & des beaux temps de la Perse, où
» les héritiers présomptifs du Trône,
» éloignés de tout faste, élevés sim-

» plement avec le reste de la jeunesse,
» partageoient sans orgueil leurs exer-
» cices & leurs divertissemens, aussi
» utiles qu'agréables ».

Ces deux Discours, Monsieur, renferment des idées saines & d'excellentes vues sur l'éducation. L'Orateur les a puisées dans les Anciens & les Modernes qui ont le mieux écrit sur cette partie, *Plutarque*, *Montagne*, *Locke*, *Fénelon*, *Rollin*, *J. J. Rousseau*, &c. Il en a tiré des Notes instructives, qui expliquent, développent, ou confirment ses principes; il y joint quelquefois des observations, qui annonçent une critique sage & judicieuse. On trouve à la suite des Notes placées à la fin du premier Discours, un court *Extrait d'un plan d'éducation par Platon*, suivi d'un autre plan abrégé de l'*Education des anciens Perses*, & de l'*Institution Lacédémonienne*. Les *Réfléxions sur la véritable amitié* qui terminent ce Volume, font également honneur à l'esprit & à la sensibilité de M. *Auger*.

Je suis, &c.

A Paris ce 2 Juin 1775.

LETTRE XIV.

héâtre de Campagne, par l'Auteur des PROVERBES DRAMATIQUES. *A Paris chez Ruault Libraire rue de la Harpe, 4 vol. in-8°. d'environ 350 pages chacun.*

Peu d'auteurs sont aussi féconds, sonifeur, que celui des Pièces que vous annonce. Il nous donne pres-je tous les ans trois ou quatre Vo-mes de petits ouvrages de ce genre. antôt ce sont des *Proverbes Drama-ques*; tantôt le *Théâtre d'un Prince usse*: aujourd'hui c'est un *Théâtre de ampagne*. Toutes ces bagatelles sont es esquisses légères de Comédies ites pour être jouées in-promptu ins les sociétés. Je vais vous donner ie idée de ce qui m'a fait le plus de laisir dans ces quatre nouveaux Vo-mes.

Le Chat Perdu, est une assez jolie

petite Comédie. La mère *D*
femme de campagne, croit
perdu son Chat. *Vincent*, A
Thérèse sa fille, a caché ce Ch
avoir la liberté de parler à s
tresse, tandis que la mère
seroit occupée à le chercher
vieille femme est fort avare. I
Thérèse prend la lampe pour
coucher, & par économie, la
reste seule sans lumière. *Vince*
trefait le Chat; la mère *Duran*
à ce bruit, & crie à sa fille d
sa porte ouverte pour *Robin* q
aller chez elle. *Vincent* entre à
pattes dans la chambre de
la bonne femme elle-même va
la porte pour que le prétend
ne puisse sortir. Mais l'oncle d
cent rapporte le Chat qui ét
ché dans sa huche. Tout se déc
& la mère *Durand* consent au m
de sa fille, pourvû qu'il ne
coûte rien.

Les personnages de la Pièce
tagon sont d'une condition plu
vée. Un Médecin Anglois a fort
à la Comtesse de *Rosival* la déco

des *Patagons*, & lui a même promis de lui faire venir un de ces Géants. Cette espérance lui tourne la tête. Elle est dans un engoûment inconcevable. Le *Patagon* arrive, décroît insensiblement à mesure qu'il parle ; à la fin de la conversation, il se trouve plus petit que les hommes ordinaires. La seconde scène de cette Comédie me paroît excellente. On n'a peut-être jamais mieux peint les caprices d'une petite Maîtresse. La Comtesse est en peignoir ; une de ses femmes la coëffe : le Marquis *de Forville* assiste à sa toilette. La Comtesse se plaint de sa santé.
» C'est affreux l'état où je suis.

LE MARQUIS.

» Il y paroît à l'altération de votre » visage.

LA COMTESSE.

» L'altération de mon visage ! Cela » est tout-à-fait galant, Monsieur. » Mademoiselle ? . . . Mon écri» toire ? . . . Non . . . . Du tabac. » *Elle prend du tabac.* Monsieur le » Marquis, vous vous croyez ai-

» mable avec votre grosse santé ?

LE MARQUIS.

» Moi, Madame ? Point du tout : » mais je dors la nuit au lieu de veil- » ler ; voilà ce que vous devriez » faire.

LA COMTESSE.

» Oui, cela est tout-à-fait noble ! » Se coucher de bonne heure, pour se » bien porter ! Mais cela est pitoya- » ble ! Je ne sçais où vous prenez tout » ce que vous dites.

LE MARQUIS.

» Je ne dis pas absolument se cou- » cher de bonne heure ; mais ne pas » tant veiller.

LA COMTESSE.

» Poussez-moi donc ce fauteuil, Ma- » demoiselle. *Elle s'assied.* Mes nerfs » ne tiennent à rien ; c'est une pâte ; il » n'y a nuls ressorts ! *A Adélaïde.* » Avancez la toilette. Monsieur le » Marquis, vous m'excédez aujour-

» d'hui ! Je ſuis fâchée de vous le » dire. Mademoiſelle, que voulez-» vous que je faſſe de ce Livre ! Mais » aſſeyez-vous donc, Monſieur; vous » piétinez ſans ceſſe; cela me fatigue » horriblement ! En vérité, vous n'a-» vez nulle attention, il faut tout vous » dire ; il faudroit avoir une poitrine » de fer, d'acier.

LE MARQUIS *s'aſſeyant*

» Je ne ſçais pourquoi ; mais, Ma-» dame, je ne mérite pas ces repro-» ches.

LA COMTESSE.

» Vous en méritez cent fois plus. » Mademoiſelle, Monſieur *Creſcendo* » ne vient point.

ADÉLAÏDE.

» Madame, à peine a-t-il reçu vo-» tre billet.

LA COMTESSE.

» Allons, vous voilà comme le Mar-» quis. Et Monſieur *Charmé* ? Nulle » nouvelle non plus ?

LA COMTES

» Je le crois bien ; vous
» goût. Mademoiselle , c
» comme disoit Monsieur
» en souvenez-vous ?

ADÉLAÏDE

» Oui, Madame.

LA COMTESSE *au*

» Vous ne connoissez pa
» *Floux*, non plus ?

LE MARQUIS

» Je vous jure que non,

LA COMTESS

» c'eſt le premier Peintre qu'il y ait
» à préſent.

LE MARQUIS.

Je l'ignorois.

LA COMTESSE.

» Monſieur *Charmé* eſt un Poëte dé-
» licieux ! Ses vers ſe chantent d'eux-
» mêmes ; ils me tranſportent, ils
» calment toutes mes inquiétudes !

LE MARQUIS.

C'eſt un homme précieux.

LA COMTESSE.

» Non, Monſieur, ce n'eſt pas pré-
» cieux qu'il faut dire. Sçavez-vous
» que rien n'eſt plus excédant que de
» n'avoir jamais le mot propre. Mon-
» ſieur *Creſcendo* eſt le Muſicien de la
» Nature ; il peint tout, l'agitation
» des feuilles, le bruit d'une caſcade,
» le vol des oiſeaux ; un aveugle s'y
» méprendroit.

LE MARQUIS.

» Cela eſt charmant !

LA COMTESSE.

» *Charmant, précieux!* Cela est *di-*
» *vin*; voilà le mot qui exprime. Je
» n'en puis plus! Mademoiselle, du
» sel de vinaigre, je vous prie.

LE MARQUIS *prenant un flacon sur la Toilette.*

» Je crois que le voilà.

LA COMTESSE.

» Non, Monsieur, laissez cela. Ma-
» demoiselle, c'est à vous que je le
» demande. En vérité, Monsieur,
» pour un homme qui dit qu'il sçait
» autant aimer, vous n'avez nulle dé-
» licatesse, non....

LE MARQUIS.

» Mais, Madame, vous ne me ren-
» dez pas justice.

LA COMTESSE.

» Quoi? N'allez-vous pas vous plain-
» dre à présent? Le ton langoureux
» m'affadit les nerfs, je vous en aver-
» tis.

LE MARQUIS.

» Vous n'aurez plus ce reproche à » me faire.

LA COMTESSE.

» Des reproches, moi! Que voulez-» dire?

LE MARQUIS.

» Rien, Madame.

LA COMTESSE.

» Rien? C'est fort tendre.

LE MARQUIS.

» La tendresse a un terme, Ma-» dame, il faut en convenir, & j'es-» père qu'à l'avenir vous serez plus » contente de moi: votre amitié me » sera toujours précieuse.

LA COMTESSE.

» Je crois que vous rêvez! Qu'est-» ce que vous parlez d'amitié? Qu'est-» ce que c'est que ce langage-là? Mais » répondez-donc?

LE M

,dame....
,qu'il faut v

LA Co

,Vous marier
,voyez qu'il va

ADÉ

» Oui, Madan
» gens qui se m
» fin, chacun a

LA C

» C'est bien so
» là ! Vous mari
» marie-t-on san
» mal au cœur !

LE M

» Mais il peut

LA Co

» Naître du m
» donc, Monsieu
» mariez, & vou
» cela; c'est tout-

» très-flatteur ! j'en suis en vérité char» mée, enchantée !.... Vous me fai» tes un mal, Mademoiselle !... Mais » finissez donc.

ADÉLAÏDE.

» Madame, je ne vous touche pas.

LA COMTESSE.

» Vous vous mariez ? Vous devez » avoir beaucoup d'affaires.

LE MARQUIS.

» J'entends ce que cela veut dire ; » vous voulez que je vous laisse.

LA COMTESSE.

» Je ne vous dis pas cela ; ce sera » comme vous voudrez ; la gaucherie » d'esprit m'anéantit ! Vous verra-t-on ?

LE MARQUIS.

» Madame....

LA COMTESSE.

» Aujourd'hui, je le veux absolu» ment.

La petite pièce qui a pour titre : *La*

LE MARQUIS.

» Madame.... Je vais me marier; » puisqu'il faut vous le dire.

LA COMTESSE.

» Vous marier! Mademoiselle, vous » croyez qu'il va se marier?

ADÉLAÏDE.

» Oui, Madame; moi, j'aime les » gens qui se marient, parce qu'à la » fin, chacun a son tour.

LA COMTESSE.

» C'est bien sot ce que vous dites-» là! Vous marier!.... Comment se » marie-t-on sans amour? Cela fait » mal au cœur!

LE MARQUIS.

» Mais il peut naître du mariage.

LA COMTESSE.

» Naître du mariage, l'amour? Fi-» donc, Monsieur! Enfin vous vous » mariez, & vous venez me confier » cela; c'est tout-à-fait flatteur; mais

» très-flatteur ! j'en suis en vérité char-
» mée, enchantée !.... Vous me fai-
» tes un mal, Mademoiselle !... Mais
» finissez donc.

ADÉLAÏDE.

» Madame, je ne vous touche pas.

LA COMTESSE.

» Vous vous mariez ? Vous devez
» avoir beaucoup d'affaires.

LE MARQUIS.

» J'entends ce que cela veut dire ;
» vous voulez que je vous laisse.

LA COMTESSE.

» Je ne vous dis pas cela ; ce sera
» comme vous voudrez ; la gaucherie
» d'esprit m'anéantit ! Vous verra-t-on ?

LE MARQUIS.

» Madame....

LA COMTESSE.

» Aujourd'hui, je le veux absolu-
» ment.

La petite pièce qui a pour titre : *La*

Chanſon eſt très-amuſante. Un certain Baron aime une jeune Marquiſe veuve depuis quelques années. Cette Marquiſe, pour éprouver ſa complaiſance, lui preſcrit de lui compoſer une chanſon, quoiqu'il n'entende rien à faire des Vers. Il paſſe une après-dînée entière à verſifier dans la campagne. Un de ſes amis le voyant occupé à écrire avec un crayon ſa chanſon, s'approche doucement par derrière, en prend une copie fidelle, & la donne à la Marquiſe & à ſes amies. Le Baron revient triomphant apporter ſes couplets. Dès le premier vers, on lui dit que c'eſt une vieille chanſon ; il demande qu'on lui diſe la ſuite, bien sûr qu'elle ne peut reſſembler à ce qu'il vient de faire : c'eſt encore la même choſe ; il paroît confondu. On pouſſe la cruauté juſqu'à lui faire demander pardon d'un tort qu'il n'a pas ; enfin on lui avoue tout, & la Marquiſe ſatisfaite, conſent à lui donner la main.

Le Tableau repréſente au naturel les infâmes manœuvres d'un vieil homme riche qui prête ſur gages. Le

nom qu'on lui donne, est M. *de Lépargnau*. Voici une des scènes où il est le mieux peint. Un homme du peuple, nommé *l'Enroué*, le demande : on le fait entrer mystérieusement.

M. DE LÉPARGNAU.

» Eh bien, qu'est-ce que vous vou» lez ?

L'ENROUÉ.

» Monsieur, Monsieur *Lesac* a dû » vous dire que je m'appelle l'*Enroué*, » & que j'étois autrefois, sur votre » respect déchireur de bateaux à la » Grenouillère.

M. DE LÉPARGNAU.

» Il ne m'a pas dit cela.

L'ENROUÉ.

» Eh bien, Monsieur, je vous le » disons. Or vous sçavez qu'à force » d'être dans liau, je ne peux plus y » rien faire, parce que je sons » travaillés de rhumatisses ; mais » comme il n'en faut pas moins vi» vre, je me suis t'avisé d'un petit

» commerce qui, avec votre fecours,
» en payant s'entend, me ferions un
» grand bien.

M. DE LÉPARGNAU.

» Et quel est le commerce que vous
» voulez faire.

L'ENROUÉ.

» Eh pargué, vous ne devinez pas?

M. DE LÉPARGNAU.

» Non.

L'ENROUÉ.

» C'est de vendre de liau-de-vie à
» mes anciens camarades les déchi-
» reux de bateaux.

M. DE LÉPARGNAU.

» Eh combien vous faut-il d'argent
» pour cela?

L'ENROUÉ.

» Oh, Monfieur, je ne taxons pas
» les honnêtes gens.

M. DE LÉPARGNAU.

» C'est que je ne peux pas prêter
» beaucoup.

L'ENROUÉ.

» Monsieur *Lesec* m'a dit comme
» cela que vous prêtiez six francs pour
» huit jours, & qu'au bout de la hui-
» taine, il falloit que je vous en ren-
» dions sept.

M. DE LÉPARGNAU.

» Oui, c'est l'usage ; mais il faut
» être exact.

L'ENROUÉ.

» Je vous répondons de venir vous
» apporter votre argent, avec le re-
» venant bon, tous les Dimanches, &
» puis le Lundi nous recommencerons.

M. DE LÉPARGNAU.

» Eh bien, à la bonne heure.

L'ENROUÉ.

» Ah ! Monsieur, je boirons bian à
» vot santé.

M. DE LÉPARGNAU.

» Tiens, voilà ton affaire. *Il com-*
» *pte.* Regarde. Allons, prends. *Il écrit.*

L'ENROUÉ.

» Monſieur, excuſez avec vot per» miſſion, il manque vingt ſous.

M. DE LÉPARGNAU.

» C'eſt pour te débarraſſer. Au lieu » de ſept francs tu ne m'en rendras » que ſix.

L'ENROUÉ.

» Ah ! vous ne voulez me prêter » que cent ſous ?

M. DE LÉPARGNAU.

» Tu n'entends pas. Cent ſous & » vingt ſous que je retiens, cela fait » ſix francs.

L'ENROUÉ.

» Mais ce que vous retenez, vous » ne me le prêtez pas.

M. DE LÉPARGNAU.

» Tu vois bien que ſi; puiſque tu ne » feras obligé de me rendre que ſix » francs.

L'ENROUÉ.

» Oui; mais je paie vingt ſols pour

» cent sous, & non pas pour six francs
» par vot compte.

M. DE LÉPARGNAU.

» Point du tout ; que je les retienne
» à présent, ou que tu me les donnes
» dans huit jours, c'est la même chose.

L'ENROUÉ.

» Quoi ? cent sous font la même
» chose que six francs ?

M. DE LÉPARGNAU.

» Sans doute.

L'ENROUÉ.

» A vot compte, mais pas au mien.

M. DE LÉPARGNAU.

» C'est que tu comptes mal.

L'ENROUÉ.

» Mais, Monsieur, je m'y ferois
» hacher, cent sous n'ont jamais fait
» six francs que chez vous.

M. DE LÉPARGNAU.

» Enfin, vois si tu veux prendre ce

» que je te donne ou non.

L'ENROUÉ.

» Il le faut bien.

M. DE LÉPARGNAU.

» Songe que tu me rendras six francs.

L'ENROUÉ.

» Il faut du moins que je voye s'il
» y a bien cent sous. Ah ! tenez voilà
» des pièces qui ne sont pas de deux
» sous.

M. DE LÉPARGNAU.

» Allons, elles sont bonnes.

L'ENROUÉ.

» Je vous en rendrai de pareilles.

M. DE LÉPARNAU.

» Non, je veux un écu de six francs.

L'ENROUÉ.

» Mais, Monsieur.....

M. DE LÉPARGNAU.

» Eh bien, tu n'auras rien.

L'ENROUÉ.

» Un moment donc que j'apprenne » à compter. Six liards chez vous font » deux sous, & cent sous font six » francs,

M. DE LÉPARGNAU.

» Je crois que tu veux rire.

L'ENROUÉ.

» Ah ! sarpedié, je n'en ai pas d'en- » vie, *Il ramasse l'argent & le met dans* » *sa poche.* Adieu, Monsieur *de Lé-* » *pargnau*, dans huit jours je vous » rapporterons six francs.

M. DE LÉPARGNAU.

» N'y manque pas, sans quoi.....

L'ENROUÉ.

» Ah ! ne vous mettez pas en peine.

M. DE LÉPARGNAU.

» Et sur-tout ne dis rien de tout cela » qu'à Monsieur *Lesec* ; sans quoi je ne » te prêterai plus rien.

L'ENROUÉ.

» Oh, je n'en parlerons qu'à lui.

M. DE LÉPARGNAU.

» Allons, va-t-en. *Il va lui ouvrir*
» *la porte.*

On joue un tour fort plaisant à M. *de Lépargnau*. Il s'agit de lui faire payer les frais d'une fête que sa fille a donnée ; ces frais montent à cinquante louis. Un Chevalier de *Villegaye* & son Valet en font leur affaire. Ce Valet nommé *Poitevin* se déguise, prend un mauvais tableau, s'adresse à l'avare, lui persuade que ce Tableau est de *Rimbrant*, qu'il est vendu cinquante louis, & parvient à lui emprunter vingt écus sur ce mauvais effet avec promesse de le retirer dans très-peu de temps en rendant trois louis. A peine est-il sorti, que le Chevalier aussi déguisé se fait annoncer sous le nom du Marquis *du Pérou*, comme pour acheter une maison de Campagne que M. *de Lépargnau* veut vendre. Mais en parlant de cette acquisition, il feint de jetter les

yeux avec surprise sur le Tableau; il en paroît engoué: il en offre jusqu'à cent louis. M. *de Lépargnau* lui dit qu'il ne lui appartient pas, mais qu'il pourra le lui procurer. Le Chevalier s'en va; *Poitevin* revient: M. *de Lépargnau* se hâte d'acheter le Tableau cinquante louis pour le revendre cent; il court aussitôt à l'adresse que le prétendu Marquis lui a donnée. Personne ne connoît le Marquis *du Pérou.* Il crie au meurtre; il veut aller au Lieutenant de Police. On lui avoue tout, & on promet de lui rendre les cinquante louis, pourvu qu'il termine le mariage de sa fille avec le Chevalier. *Poitevin*, de son côté, menace de dire à tout Paris qu'il prête à la petite semaine : il ne vouloit pas donner les mains à ce mariage, afin de retenir le bien de sa fille dont la mère n'existoit plus : il est obligé d'y consentir, & on lui rend les cinquante louis. Il n'y a qu'une circonstance qui me semble peu naturelle dans cette intrigue. Il est incroyable qu'un usurier tel que M. *de Lépargnau* fasse la sotise de prêter

vingt écus sur un Tableau que le premier venu lui présente. Aucun de ces gens-là ne se laisse attraper aussi grossièrement. Au reste l'auteur a fait usage d'un trait d'avarice qu'on m'avoit déja raconté comme vrai, mais qui est peu vraisemblable. Le Valet de l'avare s'excuse sur ce qu'il est malade de n'avoir pas fait une commission.

M. DE LÉPARGNAU.

» Voilà une raison, cela; que ne le » disois-tu d'abord?

LEMAIGRE.

» Ma foi, Monsieur, je n'y avois » pas pensé.

M. DE LÉPARGNAU.

» Ah ça, mon cher *Lemaigre*, tu » conviens donc que tu devois y aller.

LEMAIGRE.

» Oui, Monsieur, puisque vous » le voulez.

M. DE LÉPARGNAU.

» En ce cas-là, il ne doit m'en rien » coûter.

» coûter pour que cette lettre soit
» rendue.

LEMAIGRE.

» Comme il vous plaira.

M. DE LÉPARGNAU.

» Eh bien, puisque je fais une com-
» mission que tu devrois faire, il faut
» que tu me prêtes tes souliers pour
» aller moi-même porter ma lettre.

LEMAIGRE.

» En vérité, Monsieur....

M. DE LÉPARGNAU.

» Oh, pour cela, je le veux.

LEMAIGRE.

» Parbleu, c'est être bien avare!

Il seroit trop long, Monsieur, de vous faire l'analyse de tout ce qu'il y a d'agréable dans ce *Théâtre de Campagne*. Les pièces qui le composent décèlent, la plûpart, beaucoup d'esprit & d'imagination. Il y en a quelques-unes qui sont moins piquantes

que celles que je viens de vous indiquer. Mais, en général, ce Recueil eſt de la plus grande reſſource pour les perſonnes qui aiment à jouer la Comédie ſans beaucoup d'apprêts & de peine. On peut même y choiſir pluſieurs petits Drames, dont l'exécution, très-propre à former la jeuneſſe des deux ſexes, lui procureroit un divertiſſement honnête & un exercice utile.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 4 Juin 1775.

LETTRE XV.

Mon Dernier Mot. Satyre ; 15 pages in-8° à Genève, & à Paris chez les Marchands Libraires du Palais Royal, du Palais Marchand & du Quai de Gêvres.

Il y a long-temps, Monſieur, que le Goût deſire qu'on faſſe enfin juſ-

tice des sots écrivains de nos jours. Ils sont en si grand nombre qu'auprès de bien des gens ils sont parvenus à faire adopter, comme une loi de l'honnêteté, la convention de trouver beaux tous leurs plats ouvrages, & de traiter de *coquin*, de *fripon*, de *scélérat*, de *monstre*, quiconque les ridiculise. Ces sublimes épithètes, prodiguées à tous les Satyriques & à tous les Critiques de nos jours, ne sont pas nouvelles; car nos grands génies ne disent rien de neuf:

Qui n'aime point *Cotin* n'estime point son Roi,
Et n'a, selon *Cotin*, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Les bons esprits ne se laissent point prévenir par ces vaines clameurs, & vous pensez, Monsieur, que c'est rendre un très-grand service à la Littérature, que de la purger du limon qui l'infecte.

Ce n'est pas à ce seul titre que vous accueillerez la Satyre dont je vais vous entretenir; vous y remarquerez, d'ailleurs, des Vers très-bien faits, des

tournures heureuſes, de l'énergie, du courage & des plaiſanteries excellentes. C'eſt un Dialogue entre l'auteur qui eſt déſigné par la lettre *B* & un de ſes amis déſigné par un *M.* Voici le commencement.

D'ou vient que ſur ſoi-même on a ſi peu d'empire ?
Sçavez-vous quel inſtinct, en naiſſant, nous inſpire
Contre certains objets d'invincibles dégoûts ;
Que l'art ni la raiſon ne peut guérir en nous ?
L'un pâlit à l'aſpect de cet inſecte agile,
Qui tapiſſe les murs de ſa toile fragile ;
L'autre, à l'odeur d'un mets digne de le tenter.
Sent, contre l'appétit, ſon cœur ſe révolter :
Souvent au plus grand bruit une oreille endurcie
N'entend qu'en frémiſſant l'aigre cri de la ſcie ;
Et *Rameau* déchiré par un ſon diſcordant,
Le ſourcil hériſſé, l'œil de fureur ardent,
Briſoit l'inſtrument faux qui faiſoit ſon ſupplice.
Moi, par un même inſtinct ; & non point par malice,

Je ne ſçaurois ſouffrir les eſprits de travers ;
Je ne puis de ſang-froid ouïr de méchans vers :
J'ai beau gronder ſouvent ma naïve franchiſe,
Dès qu'un Auteur m'ennuie, il faut que je le
diſe.

Ce début annonce un Verſificateur qui connoît ſon art, & ſçait en vaincre les difficultés. La peinture de l'araignée eſt charmante ; celle de la ſcie peut être citée comme un des meilleurs exemples d'harmonie imitative ; le portrait de *Rameau* eſt frappant pour tous ceux qui ont connu ce grand Muſicien. Je vous plains, dit l'Interlocuteur *M* ; car je vois déja dans le monde cent Rimailleurs qui crient contre vous, cent Grimauds qui vous décochent dans l'ombre une injure anonyme, & qui font un jeu de mot admirable ſur votre nom :

Un fin railleur vous nomme un Cenſeur
inclément *.

Quel plaiſir trouvez-vous donc à vous faire ainſi déchirer par tous nos

* Ce mot fait connoître l'auteur de cette Satyre que M. *de Voltaire* a appellé avec tant de gaîté & de goût *l'inclément Clément*.

beaux eſprits ? Cependant, dit ironiquement l'Interlocuteur *M*, qu'il ſeroit doux de vivre en paix avec des gens ſi bons, ſi ſages, ſi vertueux dans leurs livres !

B.

Hé ! ſoit ; je les croirai bienfaiſans, généreux ;
Je croirai, s'il le faut, que la vertu les touche,
Et qu'elle eſt dans leur cœur comme elle eſt dans leur bouche ;
Je croirai chacun d'eux Philoſophe en tout point,
Et, pour le croire mieux, je ne les verrai point.

Comptez-vous pour rien, ajoute *B*, d'être délivré d'une foule d'auteurs importuns qui ne viendront plus mettre mon oreille au ſupplice ? Fort bien, répond *M* ! Mais, dans ce champ ſemé d'épines, où ſont les fruits que l'on recueille ? La cour des Filles de Mémoires eſt aujourd'hui déſerte ; nos Seigneurs ont bien d'autres projets en tête. Voyez-les, entraînés par la mode, poſſéder ſans deſirs ces brillantes *Phrinés* qui cultivent leurs

mœurs avec tant de zèle, & qui prennent à leurs biens plus d'intérêt qu'eux-mêmes. Suit une excellente tirade sur l'influence qu'ont actuellement les femmes dans la Littérature.

Les femmes (qui l'eut cru ?) n'aiment plus qu'on médise.
Leur esprit goûte mieux des ouvrages profonds,
Des Contes bien moraux, des Opéra-Bouffons ;
Des Drames, à la fois, & bourgeois & tragiques,
Et les impiétés les plus philosophiques :
Souvent même à l'auteur d'un Roman libertin
Elles font, en secret, le plus heureux destin ;
Mais tout Auteur critique est sûr de leur déplaire,
Comme *Voltaire* au Pape, & la Bible à *Voltaire*.
Par leurs mains cependant tout se fait bien ou mal.
Les Arts leur sont soumis, *Phébus* est leur vassal :
Parmi leurs Beaux-Esprits, elles versent les graces,

Les poussent aux faveurs, aux pensions, aux places;
Et vous, par votre faute, obscur & dédaigné,
De toute récompense à jamais éloigné,
On ne vous verra, point, décoré d'un beau lustre,
Des Quarante Immortels grossir la troupe illustre.

B.

Je ne le cache pas: c'est un sort assez beau
De s'asseoir à la place où fut assis *Boileau*.

Mais qu'irois-je y faire? Encenser l'Encyclopédie; m'entendre appeller pédant par d'*A*... si je préfère *Virgile* à *Saint L*....

C'est de ce nid fécond en schismes Littéraires,
Que sortent, chaque jour, tant de loix téméraires,
De systêmes nouveaux, où de si doctes mains
Veulent au Dieu du Goût tracer d'autres chemins.
Là regne un Monstre étique, à l'œil creux: sa manie
Est d'aller, sous la tombe, insulter au Génie:

Les grands noms sont en proie à ses jaloux efforts ;
Vil flatteur des vivans, il déchire les morts ;
Mégère l'enfanta dans ses cavernes sombres,
Et ce nouveau Cerbère aboie après les ombres.

Ce portrait est tracé de main de maître. Cet hémistiche rompu à *l'œil creux*, produit un effet, on ne peut pas plus pittoresque ; admirez avec moi, Monsieur, cette prolongation, cette espèce d'hiatus *aboie après les ombres.*

Je vais vous citer encore une tirade supérieurement écrite. Quoi, dit l'auteur, je verrai méconnoître ce Poëte admirable qui a chanté le vainqueur du Rhin, qui a sçu répandre tant de graces & de fleurs sur les leçons didactiques de l'art des Vers, qui, dans un sujet stérile (un *Lutrin*) a plus varié ses accords & trouvé de plus riches fictions que n'a pu le faire le Rimeur Historique des exploits du grand *Henri* ! Un lâche complaisant viendra sans pudeur abaisser la grandeur des deux Rois de la scène aux pieds d'un Bel-Esprit enrichi de leurs dépouilles !

Un Pigmée aura dit : qu'on respecte ma loi ;
Rousseau, je te défends d'être plus grand que
moi !
On osera traiter *Crébillon* de barbare !
Enfin, ce que la France eut jamais de plus rare,
Se verra, tous les jours, dans sa gloire insulté
Par mille impertinens sûrs de l'impunité !
Et moi je ne pourrai, sans qu'on s'en formalise,
Des Charlatans d'esprit démasquer la sottise....
Oh ! je veux sur ce point me mettre en liberté.
Se plaigne qui voudra de ma sincérité ;
J'ai brisé pour toujours le baillon tyrannique
Qui vouloit, dans ma bouche, étouffer la
Critique :
(Car aujourd'hui le Pinde a ses tyrans aussi.)
Mais qu'un autre, s'il veut, aille, d'effroi
transi,
Courber, sous leur orgueil, un front menteur
& lâche ;
Moi j'irai, d'un œil ferme, attaquer, sans
relâche,
Ces ennemis du Goût trop long-temps impunis ;
Et tous, contre moi seul, de leurs coups
réunis,

[redacted]

Duſſent-ils faire enſemble éclater la tempête,
Moi tout ſeul, contr'eux tous, je puis leur faire tête,
N'en doutez point.

Enfin, l'ami de l'auteur lui conſeille de s'exercer dans d'autres genres, dans la Tragédie, par exemple. Des vers, qu'un Lecteur délicat n'eût pas ſupportés dans ſon cabinet, feront, à l'aide de *le Kain*, applaudis au Théâtre. M. *Clément* répond à cette objection par une fable ingénieuſe, qui termine ſa Satyre.

Un *Sanſonnet* ſiffloit, jaſoit ſi joliment
Que de tout ſon canton il faiſoit l'agrément :
Pour l'entendre on venoit d'une lieue à la ronde.
De petits mots piquans il agaçoit ſon monde,
Faiſoit rire aux éclats ceux dont il ſe moquoit,
Et, voyant qu'on prenoit plaiſir à ſon caquet,
Il ne finiſſoit point. Un matin que l'Aurore
Amenoit un beau jour de la ſaiſon de Flore,

Il entend retentir l'ombre épaisse d'un bois
Des accens redoublés d'une touchante voix;
Le Printemps & l'Amour éveilloient *Philomèle*.
Sansonnet s'attendrit, puis veut chanter comme elle;
Il veut, d'un gosier rauque & peu fait à gémir,
Tirer un son plaintif, un douloureux soupir;
Et bientôt veut chanter, d'une voix éplorée,
Les douleurs de *Progné*, les fureurs de *Térée*.
Alors il se rengorge, &, d'un œil glorieux,
Demande aux Spectateurs d'applaudir de leur mieux:
Mais on rit, on le hue, on le force à se taire;
Et quelqu'un lui donna cet avis salutaire:
Sansonnet mon ami, quittez le ton dolent.
Sifflez plutôt, sifflez, si c'est votre talent.

Ce dernier Vers rappelle celui de *Boileau*.

Soyez plutôt Maçon, si c'est votre talent.

Mais il ne pouvoit être plus heureusement imité. On reprochera à M. *Clément* de s'être un peu trop livré à des ressentimens particuliers. Parmi les auteurs qu'il satyrise, il en est d'un ta-

lent reconnu, & qui ne paroiſſent pas mériter à beaucoup-près le mépris dont l'auteur veut les couvrir. Il y a d'ailleurs dans quelques-uns de ſes Vers, des traits qui ne ſont qu'inſultans ſans être caractériſtiques. Appeller celui-ci *impertinent*, celui-là *ennuyeux*, eſt aſſurément très-vague, & ne ſuppoſe pas un grand effort d'imagination. Du reſte, il paroît que l'auteur a raiſon : la ſatyre eſt ſon genre ; il feroit très-mal d'en prendre un autre pour lequel il pourroit avoir une deſtination moins marquée. La pièce que je viens de vous faire connoître eſt infiniment ſupérieure à ſes autres ouvrages en Vers, dans leſquels cependant l'impartialité a trouvé de très-bons morceaux. Enfin, Monſieur, je n'ai point encore lu de Satyre qui approche autant de celles de *Deſpréaux*, &, malgré toutes les petites intrigues, toutes les petites fureurs des gens intéreſſés, il ſera toujours glorieux de ſuivre avec autant de ſuccès les traces d'un ſi honnête homme & d'un ſi grand Ecrivain.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

RÉPERTOIRE Universel & Raisonné de Jurisprudence, Civile, Criminelle, Canonique & Bénéficiale ; ouvrage de plusieurs Jurisconsultes ; publié & mis en ordre par M. Guyot Ecuyer, ancien Magistrat. Tome premier in-8° de près de 600 pages ; à Paris chez J. D. Dorez Libraire rue Saint-Jacques près de Saint-Yves, & chez les principaux Libraires de France. Au milieu de la prodigieuse diversité de nos Loix & de nos Coutumes, les Jurisconsultes les plus habiles se trouvent quelquefois embarrassés sur les autorités qu'ils doivent consulter, sur le choix des Auteurs qui méritent d'être préférés, sur les vrais principes à suivre dans la discussion d'une Cause. Le seul projet de rassembler dans un même ouvrage tout ce qui concerne la Jurisprudence, est digne des éloges & des encouragemens du Public. Plusieurs Jurisconsultes ont déja recueilli sans doute

quelques parties éparſes de cette ſcience ; mais on n'avoit point encore eſſayé de former un Corps complet qui les réunît toutes, & c'eſt préciſément l'objet du *Répertoire* que je vous annonce, Monſieur. Les matériaux qui doivent y entrer, ſont depuis long-temps aſſemblés & digérés ; il a fallu les avoir tous ſous les yeux pour aſſigner les rapports & les différences qui regnent entre les Loix; & ce premier Volume renferme pluſieurs Articles qui font connoître la Méthode qu'on a ſuivie pour rédiger les autres. Cette Méthode eſt nette, préciſe & lumineuſe, telle que l'exigent les Loix poſitives. On n'a rien négligé pour éviter les erreurs où pourroient tomber les jeunes Juriſconſultes auxquels cet ouvrage eſt abſolument néceſſaire, & pour inſpirer la confiance à ceux qui ſont les lumières du Barreau ; c'eſt leur ſuffrage qui doit aſſûrer le ſuccès de cette Collection. Son utilité pour les Particuliers eux-mêmes eſt frappante. Ils y apprendront à ſe garantir

des pièges qui, de tous côtés, leur ſont tendus. Eclairés ſur leurs vrais intérêts, ils pourront apprécier la juſtice de leurs prétentions avant de les ſoumettre à la déciſion des Tribunaux. Enfin, il n'eſt preſque point de claſſe de Citoyens qui n'ait beſoin de ce Livre. La manière dont il eſt exécuté, ſi l'on en juge par ce premier Volume, eſt bien propre à le faire réuſſir. La forme alphabétique qu'on a employée étoit d'une néceſſité abſolue pour la facilité de la recherche. La condition de la Souſcription doit d'ailleurs inſpirer toute confiance. Ceux qui, d'ici au premier Décembre prochain, ſe ſeront procuré un exemplaire du premier Volume qui eſt en vente, & qui auront ſouſcrit pour les autres, ne payeront chaque Volume que 4 livres 10 ſols broché & 5 livres 10 ſols relié. Ils recevront les trois derniers Volumes gratis. Pour ceux qui n'auront pas ſouſcrit, le prix de chaque Volume broché ſera de 5 livres & de 6 livres relié. Il ne ſera fait aucune avance d'argent par les Souſcrip-

teurs ; il suffira qu'ils payent chaque Volume en le retirant. Comme il est arrivé plusieurs fois que des ouvrages proposés par Souscription n'ont pas répondu à l'attente des Souscripteurs, on ne veut pas que, dans la Souscription actuelle, ils soient exposés à cet inconvénient. On déclare que chaque Souscripteur pourra, pendant un mois, à compter du jour qu'il aura souscrit, rapporter au Libraire l'exemplaire qui lui aura été fourni, s'il est mécontent de l'ouvrage ; & on lui rendra son argent. De plus, aucun Souscripteur ne sera obligé de retirer les Volumes dans le cours de l'édition ; mais la souscription de ceux qui auront négligé pendant six mois de retirer les Volumes dont la publication aura été annoncée dans les papiers publics, demeurera nulle, & si, par la suite, ils veulent se procurer ces Volumes, ils les payeront, ainsi que les Volumes suivans, comme les personnes qui n'auront pas souscrit. Cette souscription sans exemple annonce dans les au-

teurs une connoiſſance sûre de la grandeur de l'objet qu'ils ont entrepris, & des moyens qu'ils doivent employer pour le remplir à la ſatisfaction du Public. Il paroît que cet ouvrage aura 35 à 40 Volumes. On en publiera cinq ou ſix tous les ans, à compter du premier Octobre prochain. Je voudrois pouvoir vous citer, Monſieur, quelques articles du premier Volume. Parcourez-les vous-même, entr'autres ceux d'*Adjudicataire*, d'*Adultère*, d'*Ainé*, d'*Agens*, &c, & vous verrez, par la méthode qu'on y a ſuivie, ce qu'on eſt en droit d'attendre des autres Articles qui compoſeront ce *Répertoire*.

Sur la formation des Jardins in-8° de plus de 100 pages ; prix 1 livre 4 ſols broché ; à Paris chez Dorez Libraire rue Saint-Jacques près de Saint Yves. L'auteur a mis pour Epigraphe au Frontiſpice de ſon livre ces paroles de *Monteſquieu* au ſujet du *Goût* : » Nous avons du plaiſir lorſque nous » voyons un Jardin bien régulier, & » nous en avons encore lorſque nous

» voyons un lieu brut & champêtre ». Voilà les Jardins Anglois ou irréguliers justifiés par un homme de génie & de goût ; ils sont en effet, dans la Nature, plus que les Jardins réguliers. Les amateurs des Jardins puiseront des lumières dans l'Opuscule que j'annonce. On trouve chez le même Libraire l'*Almanach d'Agriculture, nécessaire à tout Laboureur, Fermier, Cultivateur,*

Le Collecteur, ou Manière de faire en France ou par-tout ailleurs, régulièrement, à peu de frais, & suivant une proportion exacte avec les propriétés, richesses, valeurs & facultés, de chaque Généralité, Election & Paroisse, & d'un Chacun, la répartition, division, subdivision, assiette & perception des Impôts ; par M. Trollier, Brochure in-8°. de 56 pages ; prix 18 sols ; à Paris chez l'Auteur rue Saint-André-des-Arcs, la porte-cochère vis-à-vis la rue Contrescarpe. Le Censeur dit dans son Approbation : *Je doute que cet ouvrage soit fort utile à l'Administration.*

Je suis, &c.

A Paris ce 6 Juin 1775.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1775.

Fin de la Table des Matieres du second Volume de l'Année Littéraire 1775.